

MADAGASCAR
PAYS DU MERVEILLEUX

I

POURQUOI LE MONDE S'INTÉRESSE A CE PETIT CONTINENT

Madagascar! Non seulement parmi notre Empire, mais dans le Monde entier, Madagascar resplendit d'une puissance fauve d'attraction, auprès de laquelle apparaît bien pâle même l'attirance d'un éclatant Bornéo ou d'une Nouvelle-Guinée, sultanat des Arts Primitifs. Toujours sur les imaginations Madagascar, suprême témoin de la Lémurie, — Madagascar, le *Cerné* de Pline, le *Ménuthias* de Ptolémée, *Saint-Laurent* chez les anciens géographes, *Sarrandil* des Perses et des Arabes, *Ile de la Lune* pour les Maures, — exerça une impérieuse souveraineté. Ile grande comme plusieurs Etats d'Europe et largement détachée de l'Afrique, assez proche de l'Inde dont elle resta plusieurs siècles une escale, elle ne fut jamais dans le passé confondue avec le Continent voisin: elle fascina comme une Australie barbarement colorée et pittoresque, extraordinaire et presque magique par la singularité antédiluvienne de sa flore et de sa faune. Madagascar est bien l'Australie française, plus séduisante et majestueuse que l'Australie anglaise d'ailleurs admirable, de beaucoup l'un des pays les plus originaux et impression-

nants du Monde: le mot *merveilleux*, avec tout ce qu'il comporte de mystère et d'ensorcellement, s'applique essentiellement à Madagascar! Aujourd'hui encore, plus de trente ans après la Conquête, quand on parle de Madagascar dans un salon parisien, l'intérêt se porte spontanément vers ses paysages exceptionnels et ses races, vers leurs mœurs, leur mélodieuse sauvagerie, vers leurs langues de musique, leurs papillons de dentelle et leurs fleurs papilionacées, vers les femmes malgaches entre toutes les indigènes sorcières de l'Amour: et certes leur charme, leur étrangeté, leur féerie le méritent.

Un intérêt aussi universel devrait renforcer celui qu'il inspire à ses possesseurs. Au lendemain de l'Exposition où nécessairement l'attention de la nation s'est précipitée, dispersée, sur tout son domaine, il importe de marquer pourquoi, tout de suite, nous devons être le plus grand nombre possible de Français à concentrer, avec le maximum de résolution et de promptitude, notre volonté, nos capacités d'action et de réorganisation, notre génie caractéristiquement générateur de renaissances, sur la grande île de l'Océan Indien.

Prestigieusement lointaine, aux Antipodes avec plénitude elle s'allonge, en un ample et musculeux relief, dans cette fabuleuse *Mer des Indes* vers laquelle ont durant tant de siècles tendu les convoitises et les aspirations de l'Europe: navigateurs français grisés d'éden et d'humanitarisme comme conquistadors espagnols, portugais, hollandais, anglais, le Commerce et la Science, le Rêve. Au XVIII[e] siècle la Mer des Indes capte Dupleix, La Bourdonnais, Poivre, Suffren, d'Estaing, Kerguelen, La Pérouse, Bougainville, nos amiraux les plus entreprenants et nos plus conquérants gouverneurs. Coupablement, trois dynasties et deux Républiques, durant le XIX[e] siècle, oublient, méconnaissent l'importance fatidique, salutaire, de la mission de la France dans l'Océan Indien: équilibre, justice, généreux arbitrage, éducation spiri-

tuelle! Aujourd'hui, au début du xx[e] siècle, se réveille, se révolte l'immense Empire Hindou et on ne voit pas que c'est *la Révolution!* la plus prophétique, prodigieuse, de l'Asie, dans presque un Continent, dans tout un monde quasi égal à l'Europe par le nombre, le sentiment national, l'intelligence et la puissance de diffusion, 320 millions d'habitants tous nationalistes: nos gouvernements successifs ne sentent même pas la valeur inappréciable de nos Etablissements de l'Inde, et, il y a quelques années, des Présidents actuels de Commissions Parlementaires demandaient de les troquer contre de modestes et inutiles territoires africains. Ils ignorent, — quantité et qualité, dévouement et génie, — les actes et les âmes des Français épars et abandonnés dans les îles de l'Océan Indien: Seychelles, Maurice (l'île du Globe qui, avec Java, a le plus d'habitants au kilomètre carré et combien d'intelligences françaises!), la Réunion presque autant abandonnée, Comores, colonies françaises du Mozambique... et la Grande Ile.

§

Nous l'avons comparée à l'Australie: elle n'est point désolée par tant de déserts, ni de races brutes en voie de disparition totale. Plus unifiée, équilibrée, vertébrée, articulée, elle ouvre de part et d'autre d'une longue chaîne dorsale de montagnes et de hauts plateaux, qui jouissent d'un climat tempéré, des vallées copieuses, de puissants fleuves aboutissant à de larges alluvions où peuvent se sérier les luxuriantes cultures tropicales; et elle bénéficie d'un régime fécondateur de pluies que lui envie notre Afrique du Nord comme notre Asie Mineure. Les rives de ses beaux lacs poissonneux, sur lesquels se reflètent mœurs et folklores de peuplades quasi préhistoriques, abritent des paradis d'oiseaux rares (1).

L'intérêt géographique de Madagascar est puissant.

(1) A cause de leurs poissons.

Sur les deux tiers de la superficie, Est et Centre, du Nord au Sud, s'exhausse un massif de gneiss formé d'une agglomération de plissements longitudinaux parallèles qu'a soulevé un mouvement uniforme de pression latérale violente. Ce rythme orogénique domine tout. L'Ouest étale au contraire une formidable Pénéplaine de terrains sédimentaires, tout en tables, en causses calcaires et en plateaux de grès rouges, rabotée par l'intense érosion qui, en comblant les vallées, force les fleuves à des serpentements gigantesques. L'étrangeté de cette physionomie géologique a ses correspondances dans la vie organique :

La nature, a dit notre grand naturaliste Commerson, s'y est retirée comme dans un sanctuaire particulier pour y travailler sur d'autres modèles que ceux dont elle s'est servie ailleurs.

Les trois quarts des espèces végétales de Madagascar lui sont personnelles; la vie animale y déploie encore une incomparable richesse au point que Madagascar compte 66 mammifères, tandis que la Nouvelle-Zélande en possède seulement deux; on a dû créer pour ses animaux des familles spéciales dont les caractéristiques sont des antithèses (pachydermes grimpeurs) : et, pour expliquer la réunion en ce point du Globe de tant d'animaux exceptionnels et paradoxaux, on a émis l'hypothèse d'un continent indépendant, appelé « Lémurie », dont Madagascar serait le survivant anachronique.

Quand vous montez du littoral Indien jusqu'au Centre, à Tananarive, les paysages distinctifs se succèdent avec une régularité harmonique et solennelle: plages et grèves bleuies de filaos, dorées de cocotiers, battues par les moussons mauves; fourrés tortueux encadrant estuaires et lagunes aux végétations amphibies, étrange serre lacustre d'aroïdées géantes et de fûts spongieux sucés de sangsues végétales et étranglés de lianes paradisia-

ques; premières collines nues, rouges, modelées en chaos sculptural par le tourbillon du vent, inextricablement striées de ravins chevelus d'un vert métallique; Forêt Ailée — où les individualités végétales semblent souvent de grands oiseaux enchantés — de bambous et de ravenales épanouis en queues de paons; ensuite, d'un brusque élan forcené, pentes abruptes, agrippées par la Grande Sylve éblouissante de hauts troncs, de mousses suspendues et de cascades, ou falaises colossales, cariatides du Plateau Central; Haut Plateau découvert à l'infini dans sa pourpre où s'étirent, comme des réminiscences de montagnes antédiluviennes, quelques chaînes de pics onduleux comme le Vent du Sud.

Tous ceux (2) qui ont pratiqué l'Afrique lui préfèrent, avec émerveillement, Madagascar. Pourquoi? Pour l'inépuisable diversité de ses ressources économiques qu'égale — on ne le sent pas assez et il faut le marquer avec opiniâtreté — sa rare valeur ethnique, cette plus grande richesse trop souvent méconnue ou abandonnée dans sa gangue: l'intelligence, la docilité incomparable de ses races. Il faut tout de suite mettre en relief aussi caractéristique que celui des montagnes, l'importance des Races Malgaches formées par elles: si malines, si vives, si souples, sensitives, nerveuses, progressistes, variées, complémentaires, — leurs personnalités sont aussi accentuées que celles de nos Provinces! — et qui orgueilleusement comptent parmi les plus industrieuses et disciplinées du Monde Indigène.

La Région Régnante, le Plateau Central, est tenue par des demi-jaunes, les Hovas, de substantielle origine malaise, qui, très intelligents et ambitieux, ont produit un grand roi, une autocratie asiatique, une administration, des cadres de colonisation; par les Betsiléos, plus bronzés, pastoraux, robustes et doux comme les Coréens. Au-des-

(2) Notamment, avec éloquence, André Demaison dans son très joli et vivant *Voyage Moderne à travers notre Continent Austral*, 1928.

sus d'eux les poétiques Tanales hantent la forêt qui maîtrise les flancs orientaux du Massif Central. Plus bas encore, sur la Côte Est, s'étirent les tribus des Betsimisares, souples, confiants, pacifiques, lacustres et pêcheurs, joviaux; plus au Sud les Antémours et les Antaifaches, appelés pour leurs qualités tenaces et leur épargne les Auvergnats de Madagascar. Tout au Sud les fiers Bares, les Antanouches, les Antandroys et les Mahafales commandent d'immenses troupeaux ou fournissent une main-d'œuvre rude, des marins prestes. Tout au Nord les Tsimihètes, les Antankares. Le gigantesque Ouest, domaine des baobabs, est parcouru des bandes nomades, pillardes et artistes des Sakalaves amoureux de femmes et de bœufs.

Toute cette humanité somnolait dans une anarchie rêveuse et une passivité traîtresse, se partageant et volant d'immenses troupeaux, se délectant de riz et de viandes, tissant des étoffes, vendant peaux, bêtes et or. Attirée par tant de facilités, la France, dès le début du XVIIe siècle, songe à faire entrer la Grande Ile dans son « commerce », mais ses essais pendant de longues années vont se heurter à l'hostilité dont nos précurseurs dans la colonisation de l'Océan Indien, les marins portugais — souvent des naufragés! — ont à jamais hérissé les indigènes du littoral, par eux dupés, razziés, massacrés, terrorisés. Terrible héritage, héritage empoisonné: pendant plusieurs siècles, pour le sauvage, l'Européen signifie le pillard armé de feu, barbare par cupidité, cruel par système.

Un capitaine dieppois, Rigault, obtient de Richelieu le privilège exclusif de fonder à Madagascar et dans les îles voisines des établissements. Louis XIII, par lettre patente du 24 juin 1642, institue la Société dans laquelle prennent place le surintendant Fouquet, ambitieux d'apanages exotiques, et son partisan Flaccourt. Le long du rivage on tâtonne: au nom du roi, Pronis prend posses-

sion de Sainte-Marie, de la baie d'Antongil et installe de timides comptoirs dans la baie de Sainte-Luce. Premier ennemi: la Fièvre! Presque aussitôt sévit l'insidieuse maladie qui affole. On cherche un meilleur climat: la colonisation se transporte à l'extrême Sud, au vent, sur l'adorable presqu'île où doit s'élever Fort-Dauphin. Louis XIV confirme chaleureusement les privilèges de la Société d'Orient, soutient Pronis, lui expédie des troupes; mais ici surgit le second ennemi, le plus affolant, de toute colonisation: la Femme malgache. Pronis, ensorcelé, tout à son intrigue sentimentale avec la fille d'un grand chef indigène, néglige, sinon trahit, ses compatriotes. Ils se révoltent, l'emprisonnent. En vain des renforts venus de France aident-ils à sa délivrance: son autorité reste à jamais ébranlée; des colons sont impunément massacrés.

Alors les Directeurs de la Compagnie y envoient comme « Commandant général de l'isle de Madagascar » un de leurs collègues, Etienne de Flaccourt. Grand homme: grande date! Il débarque à Fort-Dauphin en 1649. Mais là aussi sévit la sournoise offensive de la malaria: elle décime soldats, cultivateurs. Cependant, avec maîtrise, Flaccourt, en surveillant et en réprimant d'une égale rigueur soulèvements indigènes et rébellions de colons, réussit à affermir et à étendre son prestige: il contracte des alliances avec trois cents chefs de village qui se reconnaissent « vassaux de la France » et, pendant six ans, s'impose à la nouvelle colonie autant qu'à la Métropole par une administration de sagesse, d'énergie, de prévoyance. On peut l'affirmer: dès le XVIIe siècle la Grande Ile aurait été « sujette » de la France si Flaccourt, qui était revenu en Europe pour accréditer plus largement les richesses si variées offertes par la Grande Terre malgache à notre agriculture et à notre industrie, n'avait, hélas! sur le vaisseau où il était embarqué pour y retourner, péri au fort d'un combat avec les pirates barbaresques en vue des côtes de Mauritanie (1660). Notre magni-

fique avenir de l'Océan Indien sombrait dans l'Atlantique...

Dès lors ce ne fut plus que massacres d'Européens et expéditions désordonnées pour châtier les indigènes. En 1664 la *Société de l'Orient* devient la *Compagnie des Indes,* la Grande Ile est nommée France Orientale: chef-lieu Fort-Dauphin. Colbert, poursuivant la politique à larges horizons de Richelieu, à plusieurs reprises y envoie de sérieuses expéditions munies d'instructions émouvantes par la précision et la netteté; mais aucun des chefs de la lointaine Echelle d'avant-garde ne réussit à lui conférer un régime de sécurité qui en autorisât le développement. Et ce fut — non les Vêpres Siciliennes — mais l'homicide Noël des Antipodes de 1671: pendant que tous les Français étaient réunis dans la modeste chapelle pour y célébrer la messe de minuit, les naturels fondirent sur la ville, les exterminèrent tous.

Le XVIIIe siècle fut marqué au fer d'aventures non moins tragiques. A l'Ecossais Law fait pendant le Polonais Benyowski. Il faillit échafauder sur la côte Est une façon d'Empire étage sur une originale armature militaire. Bien qu'il eût la faveur du roi et de la Cour, que sa galanterie slave avait séduits, le Gouverneur de l'Ile de France, s'obstinant à le considérer comme un espion, combattit sans scrupule son ambition d'illuminé. La traîtreuse complexité de ses intrigues internationales fit périr d'une balle française ce Lovelace de la colonisation. Le sanglant échec avéra une loi dont les historiens n'ont guère tenu compte: on put voir quel merveilleux parti d'alliance et de coopération l'Européen réussit à tirer des Malgaches quand il les traite avec courtoisie, chevalerie. Benyowski avait réussi à se faire non seulement admirer, mais adorer de ses sujets: différents et souvent ennemis de race, le même enthousiasme les unissait. Il mettait la séduction à la base de la Conquête!

Le XIXe siècle est presque tout entier trame de traî-

trises inextricable. L'Histoire a ses damnations: désormais c'est contre les Anglais sans franchise qu'il faut sans arrêt lutter en un grand drame fratricide. Le duel à mort de Napoléon et d'Albion s'étant terminé par les traités assassins où nous perdions Maurice et ses dépendances, le gouverneur acharné de cette île prétend y englober Madagascar. Nos officiers et gouverneurs de Bourbon réagissent virilement pour maintenir tous nos droits et nos postes modiques, y envoient de petites troupes; nos missionnaires, avec un inépuisable *sursum corda* d'espérance, prodiguent leur longue peine et souvent leur vie martyre: mais Louis-Philippe, Napoléon III ont peur, tremblent de déplaire à Londres, les abandonnent.

Un épique trio de Français (les trois L), Laborde, Lambert, Lastelle, qui avaient réussi par le seul sortilège de leur énergique mais secrète collaboration à gagner la confiance des souverains hovas, à combattre les perfides menées des méthodistes et des trafiquants anglais, à déjouer les complots indigènes, lutta, avec la force géniale d'un même idéal à la fois patriotique et humanitaire, pour faire accepter à la France cette « France Australe » qui se donnait à elle; mais la pusillanimité de la métropole condamna ces trois pionniers à mourir avec la tristesse de constater que utopie avait été leur sacrifice et mirage leur foi.

Enhardis par le succès, nos ennemis, dans leur noir orgueil, se perdent eux-mêmes: ils s'excitent à de tels excès qu'ils provoquent, presque malgré les Gouvernements de la Troisième République, les deux expéditions de 1885 et 1895, qui nous amènent à Tananarive et, encore presque malgré nous, à annexer la Grande Ile. Pour économiser les quelques millions avec lesquels nous eussions aisément acheté la Cour d'Emyrne, nous payons du sang de dix mille jeunes Français triés dans les élites, — toute une Chevalerie, — la conquête de Madagascar, tragédie de sacrifices qui se couronne d'un

des coups de main les plus audacieux de l'Histoire de la Colonisation Universelle: l'enlèvement de Tananarive par la Colonne Volante de Duchesne. Mais pour nos Gouvernements, trop routiniers élèves de Rome, la roche Tarpéienne est toujours près du Capitole: nous manquons — plus d'une fois — perdre les fruits substantiels de nos exploits militaires dans de honteuses abdications civiles de vigilance.

Enfin Galliéni vient, sauve, édifie.

II

LA CRÉATION DE MADAGASCAR

Il fallut en vérité que la part du génie de Richelieu et de Colbert investie à la Réunion agît, que François de Mahy, député réunionnais de 1871 à 1907 et plusieurs fois ministre, notamment ministre de la Marine lors de la préparation de l'expédition de 1885, sans arrêt harcelât ses collègues (3) pour qu'on se décidât à occuper Madagascar..., mais presque sans s'en occuper. Encore aujourd'hui ne voit-on en la Grande Ile qu'une colonie africaine, qu'un « morceau » détaché de l'Afrique Orientale, un vaste domaine où « faire rendre » cultures et mines, sans soupçonner un seul instant son rôle mondial, sa valeur maritime, sa qualité et sa force insulindiennes, son avenir intimement et rigoureusement solidaire de la restauration de l'action française dans l'universalité de l'Océan Indien. Et ce sont ces incorrigibles oublis de l'Histoire, cette ignorance de la Géographie, l'absence complète pendant trente ans d'un Service Maritime (pour une grande Ile!), l'imprévoyance absolue de ses proches destins, l'ingratitude absolutiste pour les îles voisines, la Réunion, Maurice, Mayotte, Seychelles, sen-

(3) Et même, donnât à l'insu du Cabinet l'ordre à l'Amiral Pierre de bombarder les côtes.

tinelles abandonnées dans leurs postes de veille, qui sont les principales causes de la crise économique.

Car cette Grande Ile, d'un avenir prodigieux, subit une terrible crise économique dont les répercussions peuvent être considérables sur la situation financière de la France. A l'ingratitude envers Réunionnais, Mauriciens, Seychellois, Français de la Côte Orientale, on a joint un singulier oubli des responsabilités indéniables, imprescriptibles, de toute une suite de ministères envers les Français de Madagascar.

Cependant, ils sont déjà nombreux, actifs, hardis, militants, valeureux. Il faut voir tout de suite que l'œuvre accomplie là-bas par les Français est dans le monde social aussi surprenante, exaltante, et, pour tout dire, « merveilleuse » que la Nature de la Grande Ile. Plus encore que sa Nature, son Histoire a son merveilleux! Avant 1900, rien presque n'y existait que la survivance paresseuse d'une monarchie négroïde, des mœurs fainéantes, d'une somnolence presque animale: en vingt ans Madagascar est devenue une grande colonie: *on peut définir que Madagascar est une création française.* Nous nous sommes réjouis de voir d'illustres Anglais, comme Lord Northcliffe, célébrer l'épopée colonisatrice de la France en Indochine; mais encore Cochinchine, Cambodge, Annam, voire Laos, ont-ils présenté à nos administrateurs toutes les ressources d'un sol incomparablement fertile et de civilisations florissantes: nous avons pris Madagascar nu comme la brique, flemmard comme un lémurien, pouilleux comme bourjane, et sa culture intellectuelle était dans les limbes autant que son agriculture. Aujourd'hui ceux-là même qui depuis longtemps mettaient les plus volontaires espoirs dans Madagascar se déclarent étonnés, ravis, par ses progrès qu'accusent des statistiques vraiment émouvantes. Ce n'est pas seulement une colonie qui rend et à qui le plus bel avenir est assuré si nous voulons y persévérer: c'est une magni-

fique performance administrative d'action intellectuelle et économique — nous ne pouvons hélas! ajouter morale — exécutée avec la maestria d'un chef-d'œuvre par une poignée de Français.

Cependant, elle reste non seulement méconnue mais inconnue de la plupart des Français: les plus hautes autorités nationales nous ont facilité chaleureusement notre dernier voyage, tant leur sérieuse inquiétude, navrée de trop d'indifférences de tous et notamment de la Presse, voulait se renseigner et encourager une énergique enquête de synthèse. A cette heure, il importe de montrer quelle ampleur fut donnée à cette création, la variété des Services et l'audace de maintes initiatives, de marquer avec quels prodiges de promptitude elle se forgea et s'articula non sans risque d'y perdre la personnalité et peut-être la vie. Un tableau approfondi du Madagascar actuel présente le témoignage le plus réconfortant et démonstratif des capacités de notre race, voire de notre régime, à édifier en révélant quels sont nos principaux défauts, en accusant leur gravité, et nous forçant à réviser notre système de colonisation si nous ne voulons pas perdre notre nouvel empire comme nous avons perdu le premier. Depuis trente ans nous poursuivons une enquête minutieuse dans la Grande Ile que nous avons parcourue à plusieurs reprises, dont nous n'avons pas cessé de suivre les diverses entreprises: il nous faut présenter nos conclusions avec la netteté qu'exige le sens des devoirs nationaux. Nulle part on ne peut mieux *juger* la valeur coloniale de notre Régime: jugeons-le!

La Métropole doit le plus complexe effort d'accomplissement à ceux qui y ont travaillé.

Dès le début le génie s'y est déployé: Galliéni!

S'il y a un homme pour qui on puisse employer le mot de créateur, c'est lui. Il a été l'architecte de tous les

services et l'on reconnaît son grand style au profil et à l'élévation de tout ce qui est progressivement édifié depuis. Le Gouverneur Général actuel, M. Cayla, a tenu, en débarquant, à le glorifier en des termes qui ont rappelé avec force à tous la solidité indestructible des fondations françaises en cette terre. Ce militaire constructeur a tout prévu, voulu, ordonné. Lui a-t-on donné les matériaux, les techniciens nécessaires? Aux quelques points où le premier effort d'invention a échoué c'est qu'il n'avait pas eu le temps de rencontrer l'homme compétent, mais celui-ci a plus tard trouvé sa maison construite et la piste suivait déjà le tracé de la route où courent désormais les automobiles. Les Gouverneurs Généraux qui lui ont succédé ont presque tous effectué, à travers diverses vicissitudes, de l'excellente besogne. Tous ont su suivre et agir en émulation avec la grande Ombre qui a projeté sur l'avenir de ce pays une radieuse volonté d'édification.

Nous voudrions voir dans chaque poste administratif tout ce qui a trait à la biographie de Galliéni: cette petite bibliothèque serait le foyer des réflexions vigilantes et des réalisations prochaines. Nous avons traversé Madagascar en tous sens, nous avons rendu visite à plus d'une centaine d'administrateurs: attestons la richesse, la souplesse de capacités là-bas de ce Pouvoir en France si dénigré: l'Administration. Le « chef de poste », éclairé par la multiplicité des devoirs qui incombent à un tel titre, a su bâtir des maisons, tracer des routes, acclimater des plantes, implanter des écoles, ouvrir des marchés, assainir les marais, élever des maternités et des hôpitaux. L'agriculture autant que l'industrie est l'œuvre de Français, Créoles de la Réunion qui avaient commencé leur tâche avant la Conquête ou métropolitains entreprenants et novateurs. Quand nous pensons à ce que, il y a quinze ans encore, on disait ou plutôt l'on médisait du café partout ignoré ou méconnu et au résultat

actuel (4)! L'indigène savait à peine faire pousser du riz jaunâtre dans la cendre des forêts sauvagement incendiées: on lui a appris toute la science ingénieuse qui en tire aujourd'hui un des grains les plus blancs et riches. On lui a donné cent métiers. Mille arbres ou lianes dont il ne tirait aucun parti ont été étudiées et utilisées. On a obtenu encore beaucoup mieux des enfants et des femmes que des lianes: des jeunes filles hovas préparent le doctorat en médecine; la Grande Ile entière devient une ruche d'écoles diligentes.

Le touriste se dit charmé par la multiplicité des *marchés,* ces passionnantes assemblées de types divers de la race, concours et fêtes de la femme, car ce sont les femmes et les jeunes filles qui, assises sur des nattes ou sur des tabourets tressés, mollement drapées du blanc lamba, la bouche cachée sous un pli de leur voile, y présentent avec grâce la variété des industries casanières: les saisies, les chapeaux, les rabanes soyeuses, la sparterie versicolore, les dentelles, la poterie, les statuettes de bois, d'argile ou de corne. Fête de la femme: honneur de la case! Combien le voyageur serait plus attendri, ébloui, s'il visitait les écoles où, d'un seul mouvement de chœur, se tournent vers le maître toutes les petites têtes fourmillant d'intelligence, d'émulation, plus avides de connaître que les petits Gaulois de la Légende! L'inépuisable diversité de ressources de cette Grande Ile prodigieuse a stimulé l'intelligence française et il n'y a pas de colonie où notre besoin d'invention puisse mieux exercer ses facultés d'investigation et de découvertes: des herbes même y contiennent du caoutchouc. Madagascar offre le plus prodigue champ d'expériences pour les professions les plus variées!

Sans doute la Crise est venue, cyclone économique qui a déchaîné dix fois plus de ravages que celui par lequel

(4) Madagascar aujourd'hui en fournit plus que toutes nos autres colonies réunies.

Tamatave fut rasé en 1927. Y a-t-il de quoi désespérer? La Martinique a reconstruit même Saint-Pierre. Que ne peut faire l'immense Madagascar sur une volonté résolue de réformes et de reconstructions, avant tout par l'élévation de la Conscience au-dessus des malheurs! — Conscience précisément illuminée et galvanisée par les deux « merveilleux » de la Nature et de l'Histoire.

III

LE DRAME

Là où se révèle une Crise, se décèlent toujours des fautes, et c'est ce qu'on essaye, mettant des têtes d'autruches sous les ailes empennées des grands programmes, de cacher aujourd'hui aux autres et à soi-même. Crise: fautes! *Impossible de la résoudre sans les repérer pour les réparer,* — ce qui peut être entrepris rapidement et avantageusement. A la façon dont la Métropole considère et traite aujourd'hui la Crise, d'ailleurs celle de l'Afrique Occidentale et Equatoriale comme celle de Madagascar, elle risque souvent de l'aggraver et de préparer, après une période d'Emprunts devenus nécessaires et qui peuvent être fructueux sous une gestion enfin sciente et consciente, une période d'effondrement économique qui n'échapperait à la faillite que par un immense sacrifice de la Nation. La Colonisation, sur laquelle notre Patrie joue avec magnificence une si grasse partie, est beaucoup plus menacée qu'on le croit généralement!

La situation de Madagascar en particulier est des plus passionnante — disons net: pathétique, dramatique — parce qu'il n'y est pas seulement question du sort des Français qui ont admirablement travaillé dans la Grande Ile, militaires, colons, administrateurs, ingénieurs, et des Français d'Europe qui les ont commandités, petits capitalistes et grosses sociétés, mais de la subsistance de notre Régime Colonial, peut-être du régime politique de la

Métropole. La solution de la Crise de Madagascar est aisée, mais il faut plus que la vouloir: la méditer sur une étude vigilante et ordonnée; puis, par la conviction et un programme ordonné, l'imposer.

Le Gouverneur Général Cayla, arrivant l'an dernier à Paris, a fait une déclaration optimiste: il remplissait là son devoir de gouverneur, et de chef qui a énergiquement travaillé, entraîné tout son monde, pris des résolutions prévoyantes et distribué des ordres féconds sur tous les chantiers. Grâce à lui Madagascar est dans une période de labeur, de confiance et de vitalité. De l'écrivain qui revient de Madagascar le premier devoir est un témoignage d'admiration. En vérité M. Cayla avait trouvé à son arrivée la terreur sourde, le communisme installant partout ses cellules, la désorganisation administrative, et un désastre économique surchargé du marasme politique. Il lui a fallu rétablir l'ordre tout d'un coup, réorganiser l'administration, imprimer de la discipline même au travail libre, apporter une aide efficace notamment aux planteurs de café et de manioc, permettre aux usines de maintenir leurs feux, entreprendre par étapes la standartisation des produits afin d'accoutumer le consommateur français ou étranger à apprécier la valeur des produits discrédités par la fraude, hâter la mise en train de l'achèvement de grands travaux dont devait bénéficier le commerce, l'industrie, l'agriculture, décider la mise en état des ports, du chemin de fer du « Betsiléo », de la grande route de Majunga à Tananarive, commander l'embellissement et l'hygiène des villes. Bien d'autres choses encore et c'est beaucoup. Mais croyez-vous que nous n'ayons pas encore tous à l'aider? Ce ne serait pas la peine qu'il ressuscitât Madagascar pour laisser d'autres la ruiner.

Le plus grand devoir de l'écrivain est tout autre, surtout en un âge où l'on fait si souvent valser les gouverneurs et chefs de service au caprice d'enfants gâtés et

terribles: il est de signifier que la Métropole ne doit pas abandonner le continuateur de Galliéni comme elle a trahi Galliéni. M. Reynaud le déclare le premier: les lois qu'il a très heureusement fait voter ne sont que des palliatifs provisoires; le Crédit Agricole vient d'être jeté sur le turf, il semble bien loin d'être encore un coureur athlétique, il faudra l'engraisser énergiquement et le former, l'assouplir, « l'entraîner », le précipiter: où se trouvent les maîtres et les entraîneurs? Les banques sont forcées, éreintées: qui les remplumera? Par quelles méthodes, quelles mœurs, quel caractère établir un grand plan d'organisation financière pour tout l'Empire qui rassure les capitalistes de la Métropole? Grâce à Maginot, Piétri, Reynaud, l'Emprunt est voté: comment en payer les intérêts puisque partout il faut abaisser les droits, diminuer les impôts, mesurer la production? Et Genève ne sabotera-t-il pas la main-d'œuvre? Sans doute on pourrait protéger les produits coloniaux, mais combien parlent en leur faveur dans les Commissions des douanes, du budget, des affaires diplomatiques et commerciales? De temps à autre certes un grand colonial au ministère est l'exécutif; dans le législatif qu'est-ce qui représente les grandes colonies nouvelles? La Crise est là, l'emprunt va l'atténuer quelque temps, mais, sinon le Régime, le système actuel ne peut que l'aggraver.

Embrassons-en bien toute la complexité: *Crise financière* et, dans plus d'une colonie, les services financiers sont sages mais insuffisants, restreints et contraints par la rue de Rivoli! *Crise bancaire,* et la situation de quelques grandes banques coloniales, d'un nombre exagéré de sociétés, est fort obérée, on n'a pas même esquissé le grand plan d'ensemble d'organisation financière de notre Empire qui seul rétablirait — et très vite — la confiance des capitaux européens! *Crise maritime,* et la finance parisienne lui refuse le crédit par lequel les banques étrangères ont en quelques années recréé des marines

actives, bien soutenues! *Crise commerciale,* et la Justice même ne cherche pas à y répartir plus de moralité, de sanction et de jugement! *Crise agricole,* et la Troisième République n'a pas encore institué la Protection du Colon français alors que les Anglais protègent leurs coolies, même elle soutient contre lui en maintes circonstances des indigènes fainéants et voleurs! *Crise industrielle,* et on laisse sans aucune direction, ni documentation technique, les industries naissantes que la concurrence ruine! *Crise de l'outillage,* et il serait temps d'instituer enfin au moins un Service Maritime au Ministère des Colonies où tant de services fondamentaux restent à l'état larvaire, où d'autres sont si mal outillés que *leur contrôle est tout restrictif quand il devrait être animateur.*

Crise morale surtout.

Il serait superflu de poursuivre cet examen. Pour ceux qui ont pris la peine d'observer et d'informer, la Réforme est tout indiquée, elle serait suivie promptement de Renaissance. Elle s'impose, c'est la prolongation même de la Crise qui l'imposera! Notre devoir est donc de renseigner ceux qui veulent l'être, tous ceux qui ne tiennent pas à voir s'éterniser ce Cataclysme Economique. Pour ce qui concerne Madagascar, il importe de montrer les richesses et les possibilités; en face de chaque catégorie les erreurs commises depuis trente ans, là les péchés originels, et les mesures réclamées par ceux qui pâtissent. On a pu le pressentir dans notre analyse brève de la Crise: ce ne sont pas les fonctionnaires de Madagascar qui peuvent être attaqués, malgré les défaillances souvent accusées avec brouillonnerie par une presse métropolitaine ignorantine en la matière; dans l'ensemble, ils ont prouvé largement de l'intelligence, de la bonne volonté, du dévouement, une excellente discipline; et ceux qui visitent la Grande Ile éprouvent l'émotion de célébrer de très belles œuvres, quasi inconnues, de l'administration française: ainsi la constitution actuelle d'un

Paysannat Noir est une véritable création. Le grand responsable, c'est le Ministère des Colonies. Non qu'il faille en discréditer tous les bureaucrates dont quelques-uns s'avèrent remarquables, beaucoup laborieux et sagaces. Le Parlement leur en a trop mis sur le dos par une improvisation hâtive qui leur imposait les tâches de dix ministères, et il ne fait rien pour alléger leur charge: il doit au plus tôt donner à chaque Service les moyens nécessaires à lui faciliter la tâche.

A cette occasion comment ne pas marquer qu'avant tout, partout, à tous les rouages, l' « esprit colonial » doit être modifié, renouvelé? Nous ne savons quelle conclusion suprême formuleront pour l'Indochine ses historiens d'aujourd'hui, surtout de demain; mais pour Madagascar comme pour l'Algérie, le doute n'est point permis: il faut, sous le coup de fouet justicier de la Crise qui impose un examen d'intelligence radical, renoncer aux doctrines du Quai d'Orsay que, hier encore, propageaient des maîtres de l'Ecole Coloniale avec des ministres du Pavillon de Flore en quête du sceptre international de Mercure; il faut — avec science, avec netteté, avec puissance — revenir à l'expérience, au bon sens, au génie intuitif et saisissant de Bugeaud, le maître de Faidherbe et de Galliéni, aujourd'hui complètement méconnu au Ministère des Colonies.

Le Génie français: recours suprême! Beaucoup moins parcimonieusement que les budgets et les capitaux, il a été investi dans la Grande Ile. Génie des pionniers dont, de Laborde à Grandidier, les vies prodigieuses furent d'héroïques épopées de la persévérance et de l'altruisme; génie des missionnaires comme l'abbé de Solages martyr et tous ceux dont les ouvroirs et les observatoires, les syllabaires et les Histoires, les églises et les processions, par-dessus les précipices de dangers brutaux, font monter de tous côtés, de cette île amphithéâtrale, de merveilleux concerts de cloches et de cantiques qui bercent la

naissante âme malgache; génie — on l'a vu — des militaires; génie des administrateurs et des instituteurs, moniteurs, journalistes, écrivains; génie des Perrier de la Bathie et des Roques; génie des ingénieurs; génie des agriculteurs. Dans les plaintes, les supplications, les doléances, les exigences, les peines, les œuvres exemplaires, tous ces génies élèvent des voix qui se lient pour réclamer et imposer ce génie directeur de Bugeaud.

IV

L'ESPRIT NOUVEAU, L'ACTION NEUVE

Oui, Madagascar doit être repris à la Bureaucratie, qui pour simplifier arrête la colonisation, et rendu à toute la France! Sans doute ce n'est pas au fort d'une si grave crise qu'on expédie si loin de nouveaux colons, mais il faut dès maintenant changer l'esprit foncier du Système, dresser des plans pour y installer demain des Français: d'abord, aujourd'hui, au plus tôt faire rester, consolider, ceux qui s'y trouvent et luttent, demain en envoyer d'autres, sur des programmes mieux raisonnés et plus ordonnés; tout de suite faire connaître partout Madagascar; le faire aimer, — le faire admirer!

Nulle colonie ne mérite davantage de recevoir des croisières, des croisades, de nos journalistes, de nos artistes. Nos ministres tenanciers des budgets divers y expédièrent trop souvent des peintres de la pire médiocrité qui ont enlaidi de leurs toiles ou fresques trop de monuments ou de musées: ce sont des artistes déjà sûrs de leur métier, et même maîtres de leur talent, qu'on devrait y attirer, et Madagascar conquerrait aussitôt dans l'Art, par lui dans toute l'élite, un prestige du plus rare coloris. L'Administration ne se soucie pas beaucoup de solliciter vers la Grande Ile des touristes dans le genre cosmopolite que l'humanité contemporaine fabrique pour

les voyages circulaires aux Indes, Chine, Japon: ils partiraient déçus de n'avoir point trouvé partout les palaces analogues à ceux de Colombo et de Pékin; mais l'élite cultivée reviendrait toute rêveuse de Tananarive, d'Ambohimanga et de ses danses, d'Antsirabé et des rizières architecturales de Betafo, d'Ambositra couronnée de roses et de la fière Fianarantsoa; aucune région du Monde ne déploie l'étrangeté fantômale du Sud avec ses forêts squameuses d'herbes silicifiées et géantes, d'une monstrueuse beauté, pareilles aux sylves hybrides des bas-fonds sous-marins. Et beaucoup de ceux qui n'auront été à Madagascar que par curiosité y laisseront des capitaux dans maintes entreprises, comme il est arrivé en Indochine.

Précieux serait-il tout particulièrement que quelques-uns se prissent d'amour pour cette terre originale et aimantée. On ne saurait assez désirer qu'un plus grand nombre de Français ou d'Européens amis de notre patrie s'y fixât. Déjà Galliéni se montrait très préoccupé que la France tînt en ses mains un si grand nombre de colonies et il ne croyait pas que notre Administration, notre Parlement s'avérassent capables de l'effort prodigieux nécessaire pour les garder; nous sommes plus optimistes et il est d'un grand poids que ces pays aient besoin de la France durant de très longues périodes encore pour les guider dans l'adaptation — qui s'impose de plus en plus — à la civilisation mondiale; mais encore faut-il que la France, son génie, y soient effectivement représentés par un total suffisant de Français. Même de Vieilles Colonies blanches comme la Réunion sollicitent que leur souche se renouvelle par les apports réguliers de Blancs de la Métropole, ne fût-ce que pour remplacer les jeunes créoles obligés par le jeu des concours à partir pour Paris, l'Afrique ou l'Indochine; *a fortiori* Madagascar ne saura rester français que si nous établissons des colons dans des citadelles agricoles des Hauts Plateaux

ou dans le Sud (5), bien groupés, munis, éduqués, concentrés.

Malheureusement, la leçon, l'exemple de Bugeaud — répétons obstinément, avec force, ce nom — se trouvent aussi méconnus à Tananarive qu'à Paris. Nous n'avons pas barguigné à inscrire dès les premières pages de cet article un vif, un juste éloge des gouverneurs et des administrateurs; ils restent inspirés par l'esprit, la méthode de Galliéni qui sont de créer, animer, vivifier; disons net que ceci ne suffit plus et frappons le coup fort: *notre grande colonie passe à une période nouvelle.* Là l'intensification de la production, opérée depuis la Guerre avec hardiesse mais sans plan, oblige inéluctablement à une solution prompte et large du problème des Cadres Blancs pour éviter déperditions et faillite; oblige à multiplier les capacités de direction, d'éducation pratique quotidienne et de stimulation minutieuse sans quoi n'est possible ni rationalisation ni même standartisation; oblige à prendre la maîtrise de la colonisation, à faire enfin de la colonisation avec des colons! Bugeaud a sauvé l'Algérie à moitié perdue: il faut aujourd'hui à Madagascar en grand danger un chef qui s'éclaire beaucoup plus encore de la politique rurale et du génie fécondateur de ce maréchal paysan que du génie organisateur, inquiet, sévère et économe de Galliéni. Il a été précieux que Bugeaud fût envoyé dans l'Afrique du Nord après quinze ans d'une vie de fermier au Périgord; Galliéni était resté constamment militaire, et loin de se trouver soutenu par un roi père de famille qui voulait étendre le domaine de tous ses enfants, nation comprise, il fut tenu en lisière par un Parlement plus avare encore de colons que de crédits et de crédits que de soldats, jeté seul dans une île très lointaine où l'initiative privée ne pouvait parvenir qu'au bout de voyages longs et coûteux.

(5) Ce qu'indiquait déjà, avec F. de Mahy, Marcel Dubois, le savant professeur de Géographie coloniale à la Sorbonne.

L'avenir de Madagascar... nous en avons une vision. Elle s'est composée lentement, sûrement, de nos souvenirs et de nos émotions de voyage, tandis que nous regardions dans les postes les plus écartés des femmes d'officiers faire gracieusement l'école à de petits Malgaches pouilleux; que nous voyions de leurs lambas éblouissants les grands notables betsiléos se grouper avec vénération autour de colons vétérans connaissant mieux qu'eux leur langue; que nous admirions l'œuvre des jeunes lieutenants français dans les postes désertiques du Sud et l'impression de miracle qu'elle imposait aux indigènes; que dans la Faculté de Médecine les sensitifs visages des étudiants hovas vibraient aux reflets de la Science; que dans les ateliers d'Arts Appliqués hommes et femmes de toutes peuplades écoutaient devant métiers, chevalets et sellettes, leur professeur Heydman dégager l'originalité de l'animalier bara Sida, sculpteur de bœufs après en avoir été gardien et razzieur; que nous interrogions les militants des Chambres de Commerce; que nous visitions avec Fauchère l'édénique jardin de l'Ivoloïna; que nous nous promenions tant d'heures avec extase dans Tananarive; que nous regardions défiler les orphelinats de catéchistes dorées dans les nuages de pieuse mousseline; que nous parcourions les steppes antédiluviens du Sud entre Fort-Dauphin et Tuléar sous leur climat de cristal marin; que nous gravissions les gigantesques, célestes, escaliers de marbre qui montent du Canal de Mozambique vers Ambositra. Ambositra, centre fleuri du Continent, comme Antsirabé paradis embaumé des retraités: sur le champ de foire, blanc de lambas mais fumant de poussière pourpre comme celui de Bétafo, les piocheurs de rizières, attroupés autour des autos Panhard, écoutaient avec des râles d'admiration par-dessus le vacarme des porcs et le grondement des bœufs, le mécanicien hova de Tananarive qui leur en détaillait les perfectionnements. Ah! les belles Midon-

gues (6) des cimes Sakalaves, suspendues au-dessus de panoramas qui sont des féeries incessamment changeantes de pierres précieuses, doivent se couronner de familles françaises! Il suffit de deux ou trois d'entre elles pour maintenir au-dessus de tout un district le prestige de l'intelligence et de la grâce européennes, l'excellence de leurs leçons. Pourquoi à mi-côte de Tananarive, dans l'immense boucle du Chemin de fer, ne s'élèverait pas une ville comme Pietermaritzbourg s'épanouit dans la boucle analogue du chemin de fer à mi-côte de Johannesbourg. Pourquoi, face à Durban, Tuléar ne deviendrait-il pas un beau port, l'éblouissant port blanc du Charbon noir? Pourquoi Fort-Dauphin ne renaîtrait-il pas dans ce site paradoxalement armoricain sous la mélodieuse fraîcheur des conifères australes? Pourquoi des puits ne feraient-ils pas jaillir des villages rosés d'enfants européens dans les belles prairies du Sud, comme ils ont transformé en Algérie les déserts?... En somme, que faut-il pour féconder une colonie? Des intelligences françaises, de la bonté française, de la direction française.

MARIUS-ARY LEBLOND.

(6) Nid d'aigle, forteresse alpestre.

LA REVISION DU PROCÈS BAUDELAIRE

—

Par quelle route tortueuse et presque mystérieuse la revision du procès de Baudelaire (ombre sur toute sa vie si douloureuse, si tragique) va-t-elle enfin se réaliser et lui rendre la joie posthume d'une réhabilitation?...

A tracer ces lignes, nous avons un frisson sacré, un émoi si poignant que nous ne saurions le traduire autrement que par l'exposé du procès de 1857 et de ses suites : les faits portent en eux-mêmes leur éloquence et leur émotion.

Depuis huit années déjà, avec une fervente ténacité, sans lassitude, nous avons cherché cette réhabilitation. Nul dessein ne nous inspira que le souci de laver de la flétrissure injuste Baudelaire et ceux qui partagèrent son sort ,les deux « complices » : Poulet-Malassis et Eugène de Broise, dont la seule faute fut de reconnaître le génie là où il allait naître et de lui permettre de voir le jour; ils souffrirent avec le poète les mêmes angoisses morales : deux mois de prison à Eugène de Broise, six mois à Poulet-Malassis, ainsi que nous le dirons plus loin.

Leur amitié pour Baudelaire ne se démentit jamais, car on sait que c'est entre les bras de Poulet-Malassis que Baudelaire s'affaissa, frappé du mal qui l'allait emporter à 46 ans, et que c'est à lui que le poète dut de mourir soigné chez le Docteur Blanche.

Quant à Eugène de Broise, imprimeur lettré et grand érudit, qui, dans sa demeure paisible de la rue de Bretagne à Alençon, faisait jusqu'à ses derniers jours ses délices des Grecs dans leurs textes originaux, jamais une parole amère ne sortit de sa bouche contre l'injustice des hommes.

Et pourtant, dans l'imprimerie voisine de son logis, située Place d'Armes, on était venu l'arrêter en 1859 et saisir le reste des exemplaires non vendus de la première édition des *Fleurs du Mal,* sortie en 1857, pour en arracher les « Six Pièces Condamnées », encore déposées sous scellés au greffe de la prison, preuve du délit pour lequel on incarcérait l'imprimeur.

Par alliance, petite-nièce de Poulet-Malassis et petite-fille d'Eugène de Broise (la sœur de Poulet-Malassis ayant épousé de Broise); seule descendante du drame de trois existences, j'ai tenu pour un devoir impérieux de me consacrer à la réhabilitation des trois condamnés du Procès dit des *Fleurs du Mal* et de faire rendre « l'honneur » à Baudelaire, déjà absous devant le Tribunal des Lettres, et à ses deux amis, Auguste Poulet-Malassis et Eugène de Broise, inséparables dans la gloire comme ils le furent au banc d'infamie.

J. R. DE B.

I

On a déjà beaucoup écrit sur le Procès de 1857; en particulier, tous les baudelairiens connaissent l'excellente édition des *Fleurs du Mal* dite du Centenaire, établie et publiée en 1921 par M. Pierre Dufay (1), et dont la substantielle introduction bibliographique complète excellemment les travaux antérieurs d'Eugène et Jacques Crépet, Ch. Asselineau, Spoelberch de Lovenjoul, du prince Ourousof, de M. Féli-Gautier (qui a publié dans le *Mercure de France* des documents de première importance, et à qui est due l'édition déjà excellente des *Fleurs du Mal* parue chez Georges Crès en 1911).

D'autre part, les ouvrages désormais célèbres de MM. Louis Barthou, François Porché, Camille Mauclair, Ernest Raynaud, Léon Lemonnier, ont apporté de nouveaux témoignages sur la tragédie du poète, et autour

(1) Edition du Centenaire, avec une introduction bibliographique, contenant de nouveaux documents sur le procès de 1857, par Pierre Dufay. (Librairie des Bibliophiles parisiens, 1921.)

d'eux se sont multipliés, en nombre considérable, des articles de revues et bien d'autres volumes dont la bibliographie à elle seule constituerait une importante plaquette.

Comme nous voulons nous en tenir aux aspects juridiques du procès et de la revision, nous apporterons ici surtout un supplément actualisé à l'étude de M. Pierre Dufay.

Il a rapporté l'odyssée du manuscrit des *Fleurs du Mal* et les publications fragmentaires qui en furent faites dans les revues avant la rencontre entre Charles Baudelaire et Auguste Poulet-Malassis, « ancien élève de l'Ecole des Chartes, bien plus littéraire certes que commerçant, qui avait repris à Alençon l'imprimerie séculaire de son père ».

Le contrat intervenu entre Charles Baudelaire, Poulet-Malassis et son beau-frère et associé Eugène de Broise, constitue la première pièce du dossier de revision, et c'est pourquoi nous le reproduisons ici (2).

Entre MM. Poulet-Malassis et Eugène de Broise, imprimeurs libraires à Alençon, d'une part, et M. Charles Baudelaire, littérateur, d'autre part, a été convenu ce qui suit :

M. Ch. Baudelaire vend à MM. Poulet-Malassis et Eugène de Broise, deux ouvrages : l'un *Les Fleurs du Mal,* l'autre *Bric à Brac esthétique.*

M. Ch. Baudelaire livrera les *Fleurs du Mal* le 20 janvier prochain et le *Bric à Brac esthétique* à la fin de février.

Chaque tirage sera de mille exemplaires. Pour prix de cette vente, M. Ch. Baudelaire touchera pour chaque volume vendu ou non vendu 0 fr. 25 centimes, soit un huitième du prix marqué sur le catalogue de MM. Poulet-Malassis et Eugène de Broise. M. Ch. Baudelaire s'interdit la reproduction, sous quelque forme que ce soit, de tout ou partie de la matière contenue dans ces deux volumes; M. Ch.

(2) Ce traité, entièrement écrit de la main de Baudelaire, a été reproduit en fac-similé dans *Le Tombeau de Baudelaire*. Bibliothèque artistique et littéraire, « La Plume », 1896.

Baudelaire ne pourra offrir ces ouvrages ou l'un de ces ouvrages à un autre libraire qu'au cas où MM. Poulet-Malassis et Eugène de Broise, n'ayant plus en magasin qu'un très petit nombre d'exemplaires, se refuseraient à le réimprimer.

Fait en double à Paris le 30 décembre 1856.

Le volume sortit le 25 juin 1857. Dans une lettre adressée à sa mère, datée du jeudi 9 juillet 1857, Baudelaire l'indiquait comme paru « il y a quinze jours ». D'autre part, le *Journal de la Librairie* du 11 juillet contenait l'annonce suivante :

6507. *Les Fleurs du Mal*, par Charles Baudelaire, in-12, 256 p. imp. et lith. Poulet-Malassis et de Broise, Paris, même Maison.

Déjà, à ces deux dates du 9 et du 11 juillet, l'orage était déchaîné. Dès le 5 juillet, *le Figaro* avait publié, sous la signature de Gustave Bourdin, un article ayant pour titre *Ceci et cela*. Après un certain nombre d'ironies décochées contre Baudelaire, « poète immense pour un petit cercle d'individus dont la vanité, en le saluant dieu, ou à peu près, faisait une assez bonne spéculation », Bourdin continuait :

Ils se reconnaissaient inférieurs à lui, c'est vrai; mais, en même temps, ils le proclamaient supérieur à tous les gens qui niaient ce Messie. Il fallait entendre ces Messieurs apprécier les génies auxquels nous avons voué notre culte et notre admiration : Hugo était un cancre, Béranger un cuistre, Alfred de Musset un idiot et Madame Sand une folle. — Lassailly avait bien dit : Christ va-nu-pieds, Mahomet vagabond et Napoléon crétin. Mais on ne choisit ni ses amis ni ses admirateurs, et il serait par trop injuste d'imputer à M. Baudelaire des extravagances qui ont dû plus d'une fois lui faire lever les épaules. Il n'a eu qu'un tort à nos yeux, celui de rester trop longtemps inédit. Il n'avait encore publié qu'un compte rendu de salon très vanté par les docteurs en esthétique, et une traduction d'Edgar Poe. Depuis

trois fois cinq ans, on attendait donc ce volume de poésies; on l'a attendu si longtemps qu'il pourrait arriver quelque chose de semblable à ce qui se produit quand un dîner tarde trop à être servi; ceux qui étaient affamés sont les plus vite repus : — l'heure de leur estomac est passée.

Il n'en est pas de même de votre serviteur. Pendant que les convives attendaient avec une si vive impatience, il dînait ailleurs tranquillement et sainement, — et il arrivait l'estomac bien garni pour juger seulement du coup d'œil. Ce serait à recommencer que j'en ferais autant.

J'ai lu le volume, je n'ai pas de jugement à prononcer, pas d'arrêt à rendre; mais voici une opinion que je n'ai la prétention d'imposer à personne.

On ne vit jamais gâter si follement d'aussi brillantes qualités. Il y a des moments où l'on doute de l'état mental de M. Baudelaire; il y en a où l'on n'en doute plus : c'est la plupart du temps la répétition monotone et préméditée des mêmes mots, des mêmes pensées. L'odieux y coudoie l'ignoble; le repoussant s'y allie à l'infect. Jamais on ne vit mordre ni même mâcher autant de seins dans si peu de pages; jamais on n'assista à une semblable revue de démons, de fœtus, de diables, de chlorose, de chats et de vermine. Ce livre est un hôpital ouvert à toutes les démences de l'esprit, à toutes les putridités du cœur; encore si c'était pour les guérir, mais elles sont incurables.

Un vers de M. Baudelaire résume admirablement sa manière; pourquoi n'en a-t-il pas fait l'épigraphe des « Fleurs du Mal » ?

Je suis un cimetière abhorré de la lune.

Et au milieu de tout cela, quatre pièces, *Le Reniement de Saint Pierre*, puis *Lesbos* et deux autres qui ont pour titre : *Femmes Damnées*, quatre chefs-d'œuvre de passion, d'art et de poésie : mais on peut le dire, — il le faut, on le doit : si l'on comprend qu'à vingt ans l'imagination d'un poète puisse se laisser entraîner à traiter de semblables sujets, rien ne peut justifier un homme de plus de trente d'avoir donné la publicité du livre à de semblables monstruosités.

GUSTAVE BOURDIN.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que Gustave Bourdin, gendre de Villemessant, avait été rédacteur du *Journal pour rire* avant de le devenir du *Figaro*. Charles Monselet, dans sa *Lorgnette Littéraire* (3) (« Dictionnaire des grands et des petits auteurs de mon temps »), ajoutait même, à propos de Bourdin :

On lui attribue une brochure intitulée : *Voyage autour de la Reine Pomaré,* c'est-à-dire Elisa Sergent, une des premières Dames aux Camélias d'avant la Révolution de février.

Le 12 juillet, le *Figaro* récidivait avec un article, signé J. Habans, et qui était de la même encre, puisqu'il commençait par des paroles de ce genre :

Avec M. Ch. Baudelaire, c'est de cauchemars qu'il faut parler, l'auteur n'a pas pris garde qu'il remplaçait le bâillement par la nausée.

Le *Constitutionnel* avait emboîté le pas avec un article de Paulin Limayrac.

Ce pendant, *le Moniteur* du mardi 14 juillet publiait un article élogieux d'Edouard Thierry. Mais déjà la justice s'était mise en campagne. L'article de Thierry, venant contrecarrer le projet de poursuites, fut le prétexte d'un conflit entre : Abattucci, ministre de la Justice, Billault, ministre de l'Intérieur, et Piétri, préfet de police, d'une part; et, d'autre part, Achille Fould, ministre d'Etat et de la Maison de l'Empereur, qui avait autorisé l'article du *Moniteur*, à la grande colère de ses collègues. Billault, particulièrement acharné, empêcha *Le Pays* de publier un article de Barbey d'Aurevilly. Et la *Revue Française*, prenant peur, refusa un article de Charles Asselineau. Ses principaux défenseurs se trouvant muselés, Baudelaire, inculpé (et son livre saisi à Alençon), voulant préparer sa défense, fit imprimer un mémoire des-

(3) Paris. Poulet-Malassis et de Broise, libraires-éditeurs, 4, rue de Buci, 1857.

tiné à ses juges et reproduisant l'article de Thierry, celui de Frédéric Dulamon, publié dans *Le Présent* du 23 juillet, et ceux inédits de Barbey et d'Asselineau.

Cette manœuvre du poète, dictée par son indignation d'artiste, la sympathie de Sainte-Beuve, à qui il alla encore demander une dernière consultation l'avant-veille de l'audience, et la sympathie également de Mérimée, à qui il songea pour demander « d'engager la princesse Mathilde dans cette affaire », n'empêchèrent pas la marche inexorable des événements. Après l'instruction conduite par M. Charles Camusat-Busseroles, juge d'instruction, qui fut personnellement « très bienveillant » (lettre de Baudelaire à sa mère, le 29 juillet), le poète et ses éditeurs furent traduits devant la 6e chambre correctionnelle pour l'audience du jeudi 20 août.

Le président se nommait Dupaty; les juges : Delesvaud, de Ponton d'Amécourt et Naquart.

Le siège du ministère public était occupé par Ernest Pinard, procureur impérial, considéré par Baudelaire comme « redoutable », qui avait effectivement requis quelques mois auparavant contre *Madame Bovary* et que Flaubert malmena encore dans sa correspondance vingt ans plus tard. Nous ne relaterons pas, dans la présente synthèse, tous les détails de l'audience, que l'on peut retrouver dans *La Revue des Grands Procès contemporains* (Tome III, 1885). Ce n'est point le détail anecdotique qui doit retenir ici notre attention. Ce qui importe, c'est de classer soigneusement dans le dossier juridique le jugement rendu :

En ce qui touche le délit d'offense à la morale religieuse :

Attendu que la prévention n'est pas établie, renvoie les prévenus des fins des poursuites;

En ce qui concerne la prévention d'offenses à la morale publique et aux bonnes mœurs :

Attendu que l'intention du poète, dans le but qu'il voulait atteindre et dans la route qu'il a suivie, quelque effort de

style qu'il ait pu faire, quel que soit le blâme qui précède ou qui suit ses peintures, ne saurait détruire l'effet funeste des tableaux qu'il présente au lecteur, et qui, dans les pièces incriminées, conduisent nécessairement à l'excitation des sens par un réalisme grossier et offensant pour la pudeur;

Attendu que Baudelaire, Poulet-Malassis et de Broise ont commis le délit d'outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs, savoir : Baudelaire, en publiant, Poulet-Malassis et de Broise en publiant, vendant et mettant en vente, à Paris et à Alençon, l'ouvrage intitulé *Les Fleurs du mal,* lequel contient des passages et expressions obscènes et immorales;

Que les dits passages sont contenus dans les pièces portant les numéros 20, 30, 39, 80, 81 et 87 du recueil;

Vu l'article 8 de la loi du 17 mai 1819, l'article 26 de la loi du 26 mai 1819;

Vu également l'article 463 du Code Pénal;

Condamne Baudelaire à 300 francs d'amende;

Poulet-Malassis et de Broise, chacun à 100 fr. d'amende;

Ordonne la suppression des pièces portant les numéros 20, 30, 39, 80, 81 et 87 du recueil;

Et condamne les prévenus solidairement aux frais.

En exécution de ce jugement, Poulet-Malassis amputa des pièces condamnées un certain nombre d'exemplaires des *Fleurs du Mal* qui avaient échappé à la saisie.

Le procureur Pinard, dont le réquisitoire avait été relativement modéré, était demeuré très fier de son succès personnel d'audience, d'autant plus que la plaidoirie de Me Chaix d'Est Ange fils pour Baudelaire avait été inférieure à ce réquisitoire.

Satisfait dans son orgueil professionnel, ayant pris sa revanche de l'acquittement de Flaubert, le procureur ne fut pas ensuite étranger par son action personnelle à la remise de l'amende de Baudelaire, auquel il avait conseillé de ne point faire appel. Mais l'imprimeur de Broise qui, lui, n'avait pas pu payer l'amende, fut incarcéré à Alençon pendant deux mois à la prison du Château. On l'y avait mis au régime des détenus politiques,

et sa femme, sœur de Poulet-Malassis, lui portait elle-même chaque jour ses repas.

En 1861, la seconde édition des *Fleurs du Mal* parut chez Poulet-Malassis et de Broise (97, rue Richelieu, et passage Mirès, 36).

Cette seconde édition ne contenait naturellement pas les pièces interdites, mais était augmentée de trente-cinq poèmes nouveaux, le classement des pièces dans le volume étant remanié.

En 1866, Poulet-Malassis, qui se trouvait en Belgique, y publia une plaquette qui était en quelque sorte une édition « sous le manteau » se présentant ainsi :

Les Epaves de Charles Baudelaire (Pièces condamnées — Galanteries — Epigraphes — Pièces diverses — Bouffonneries), précédées d'une eau-forte de Félicien Rops, à Amsterdam (3 *bis*), à l'enseigne du Coq, 1866, un volume in-12, de 11-164 p., tiré à 250 exemplaires sur papier vergé de Hollande, plus dix exemplaires sur papier de Chine.

Deux autres éditions des *Epaves* succédèrent à cette première : l'une en 1866 même, avec la mention : « Bruxelles, imprimerie de J.-H. Briard » ; l'autre en 1868, qui reprenait l'indication factice : « Amsterdam, à l'enseigne du Coq ».

Cette dernière édition valut à Poulet-Malassis une nouvelle condamnation à six mois de prison, prononcée par le tribunal correctionnel de Lille, le 6 mai 1868. Le tribunal de Lille retenait même le délit d'offense à la morale religieuse, qui avait été écarté dans le jugement de Paris.

L'édition des pièces condamnées dans les *Epaves* de 1868, et aussi dans une autre réédition en 1874 (toujours à Bruxelles), confirme un point capital de l'histoire des *Fleurs du Mal* et un élément essentiel du procès en revision.

A savoir que ces pièces condamnées demeuraient la

(3 *bis*) Lire : Bruxelles.

propriété des premiers éditeurs ayant acheté *Les Fleurs du Mal.*

En 1867, la propriété du reste du volume avait été cédée à Michel Lévy pour une période de cinquante ans et pour la somme de 1750 francs. Il en donna, l'année suivante, l'édition posthume dite (à tort, d'ailleurs) « définitive » et que précédait la notice de Théophile Gautier. Mais il était stipulé qu'étaient exceptées de la vente les six pièces condamnées déclarées « impubliables et invendables ». Ainsi, les premiers éditeurs de Baudelaire demeuraient indissolublement associés au destin posthume de son œuvre et figurent, tant par les actes de vente de 1856 et de 1867 que par le jugement de 1857, à ses côtés pour la réhabilitation nécessaire et prochaine.

Il convient maintenant d'examiner quelles furent les étapes successives vers cette réhabilitation, vers la cassation d'un jugement dont le Parquet ne fit plus état, du jour où des éditeurs publièrent *Les Fleurs du Mal* en y réintégrant les pièces condamnées.

II

En novembre 1924 fut mis en circulation un catalogue de livres rares de la collection du brillant dessinateur Daragnès, dont la vente était annoncée pour le 29 de ce mois, à l'Hôtel Drouot, par les soins de Me Giard, commissaire-priseur. Ce catalogue faisait un sort particulier à certains livres condamnés ; on y annonçait notamment les trois ouvrages suivants :

1° *Les Fleurs du Mal,* de Charles Baudelaire, édition originale de 1857, imprimée à Alençon par Poulet-Malassis et Eugène de Broise (ouvrage condamné par jugement de la 6e Chambre du Tribunal de la Seine du 20 août 1857) ;

2° *Gamiani* ou *Deux Nuits d'Amour* attribué à Alfred

de Musset (ouvrage condamné le 2 juin 1865 par le Tribunal de la Seine);

3° *Les Amies,* de Paul Verlaine (ouvrage condamné le 6 mars 1868 par le Tribunal de Lille).

Le Parquet, mis en possession de ce catalogue, se souvint, d'une manière aussi soudaine que tardive, de l'interdit légal qui pesait sur l'édition originale des *Fleurs du Mal.* Mais, à dire vrai, son émotion vint surtout de la réunion de ces livres, à propos desquels on avait semblé spéculer sur l'attrait du « fruit défendu », et du fait qu'un commissaire-priseur, un officier ministériel, allait collaborer, à grand renfort de publicité, à la liquidation de ce que M. le substitut Ch. Raisin-Dadre a pu nommer « un véritable palmarès d'ouvrages condamnés ». Me Giard fut officieusement mandé au Parquet; on lui rappela qu'une telle vente tombait sous le coup des dispositions de l'article 20 de la loi du 2 août 1882, modifiée par celle du 7 mars 1898, et ainsi conçu :

La vente, la mise en vente ou l'annonce de livres condamnés sera punie d'un emprisonnement d'un mois à deux ans et d'une amende de 100 à 5.000 francs. Les peines pourront être portées au double quand le délit aura été commis envers des mineurs. La juridiction compétente pour connaître de ces poursuites est celle du tribunal de police correctionnelle.

A la suite de cette intervention officieuse du Parquet, Me Giard retira de la vente les ouvrages condamnés.

Même aventure se reproduisit un mois plus tard, le 18 décembre 1924 (Vente A.).

Prenant prétexte de cet incident, M. Fernand Vandérem publiait, en tête du *Figaro* du jeudi 25 décembre 1924, un article ayant pour titre : *Les Caprices de Thémis.* Il rappelait succinctement les faits que nous venons de rapporter, depuis le dépôt en librairie des *Fleurs du Mal,* le 25 juin 1857, jusqu'aux événements de décembre 1924. Après une brève analyse des pièces condamnées, il sou-

lignait le dangereux paradoxe de la situation de ces pièces, à la fois interdites et tolérées ou traquées suivant les « caprices de Thémis ». Il demandait, en conclusion, une solution logique et équitable : la *revision*.

Pour l'appliquer juridiquement, écrivait-il, dix faits nouveaux : l'ascension sans cesse croissante de la gloire de Baudelaire, le culte que porte au poète la France, l'Europe, l'Univers. La caution morale que forment pour son œuvre tant de fervents admirateurs.

A la suite de cette chronique, et sur avis de Me Adolphe Lacan, conseil de M. Fernand Vandérem, la Société Baudelaire, représentée par son président, M. Victor-Emile Michelet, confiait à Me Louis Tétreau, très éminent avocat à la Cour de Cassation, le soin de déposer une demande en revision du procès de Baudelaire.

La demande fut déposée le 23 février 1925.

M. Fernand Vandérem avait groupé quelques-uns de ses amis, admirateurs de Baudelaire, et dont il a lui-même publié les noms (MM. Jacques Doucet, Gabriel Lacombe, Louis Giraud-Badin et André Lefèvre), pour faire face aux frais que pouvait entraîner cette instance.

Aussitôt que fut publiée dans les journaux la note indiquant le dépôt de cette demande en revision, Mme J. Renaut de Broise, estimant que les condamnés solidaires de Baudelaire lui devaient demeurer solidaires aussi dans la réhabilitation, introduisit une instance parallèle de revision en faveur de son grand-oncle et de son grand-père en même temps que du poète. Cette demande fut déposée par Me Robert Lœwel, avocat à la Cour, et le texte résumait exactement le problème, tel qu'il se posait.

La voici publiée pour la première fois :

DEMANDE EN REVISION
présentée à Monsieur le Garde des Sceaux
par Madame J. Renaut de Broise.

L'exposante a l'honneur de solliciter la revision du juge-

ment rendu le 20 Août 1857 par la 6e Chambre du Tribunal Civil de la Seine, qui, condamnant pour outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs Charles Baudelaire à 300 francs d'amende pour l'ouvrage *Les Fleurs du Mal,* condamna en même temps l'éditeur Poulet-Malassis et le libraire de Broise chacun à 100 francs d'amende pour avoir publié et mis en vente le dit ouvrage.

Le jugement ordonnait la suppression des pièces portant les nos 20, 30, 39, 80, 81 et 87 du recueil.

Le grand-père du mari de l'exposante avait épousé la sœur de Poulet-Malassis, si bien que le mari de l'exposante était le petit-neveu de Poulet-Malassis et le petit-fils de l'éditeur de Broise.

On voit que l'exposante a toutes qualités pour dégager la mémoire des parents de son mari de l'ombre que jette sur eux la condamnation du Tribunal correctionnel et demander réparation en raison du préjudice considérable que leur causa le jugement (Poulet-Malassis et de Broise furent ruinés).

A l'appui de sa demande, l'exposante signale que le jugement de 1857 peut toujours être exécuté; de même, à plusieurs reprises, l'autorité a invité les commissaires-priseurs à retirer amiablement de ventes publiques les volumes signalés comme contenant les pièces condamnées. Mais, chose singulière, l'autorité laisse publier et se vendre les volumes contenant les pièces condamnées, mais dont la couverture ne précise pas la publication des pièces condamnées.

Ainsi, l'exposante a l'honneur d'indiquer les faits nouveaux suivants :

1° Le Parquet poursuit l'exécution du jugement du 20 Août 1857 pour les titres annonçant la publication des pièces condamnées, mais s'en abstient pour les livres publiant aussi les pièces condamnées, mais sans l'annoncer.

2° De 1917 à 1921, année au cours de laquelle l'œuvre de Baudelaire tombe dans le domaine public, le Parquet ne poursuit pas l'exécution du jugement.

Aujourd'hui, il invite amiablement les commissaires-priseurs à retirer certains exemplaires. Il serait nécessaire que la Cour de Cassation, donnant son appréciation, fixe la valeur du jugement.

3° Depuis 1857, l'opinion a considérablement varié et la haute tenue littéraire des *Fleurs du Mal* est unanimement reconnue. Il est avéré que Baudelaire en écrivant les pièces condamnées n'avait pas le souci de faire une œuvre pornographique. La postérité a fait justice du jugement de 1857, et, depuis, le Parquet s'est abstenu de poursuivre des ouvrages plus audacieux et d'une valeur littéraire considérablement moindre que *Les Fleurs du Mal.*

(Signé :) JEANNE RENAUT DE BROISE.

Les journaux ayant inséré une note indiquant la deuxième demande en revision, émanée de Mme J. Renaut de Broise et de Mᵉ Robert Loewel, M. Fernand Vandérem se mit en rapport avec Mᵉ Robert Lœwel, afin de connaître la descendante d'Eugène de Broise, jusqu'alors ignorée de la Société Baudelaire.

A la suite de la rencontre de M. Fernand Vandérem et de Mme J. Renaut de Broise, celle-ci adressa à M. Fernand Vandérem une note qu'il fit paraître sous la signature de *L'Intimé* et sous le titre *Le cas de l'éditeur de Broise* dans le *Figaro* du samedi 2 janvier 1926 :

DEMANDE EN REVISION DES « FLEURS DU MAL »

Le cas de l'éditeur de Broise

Il serait injuste, en demandant la revision du procès des *Fleurs du Mal* de 1857, de ne pas demander la même revision pour ses éditeurs, et de séparer la mémoire de Baudelaire de celle de Poulet-Malassis et de de Broise, qui, comprenant son génie, eurent le courage d'éditer ses poèmes.

Poulet-Malassis était le beau-frère de E. de Broise et l'avait associé comme imprimeur à son entreprise d'édition et de librairie (les premières éditions en deux couleurs furent créées par eux et la maison Quantin en a repris la formule).

Lors du procès de 1857, Poulet-Malassis et E. de Broise furent donc inculpés, avec le poète, d'outrages à la morale publique et d'attentats aux mœurs et à la religion. Ils furent condamnés solidairement avec lui, et réglèrent de leurs deniers tous les frais globaux du procès. Baudelaire, afin d'obtenir la clémence impériale, ne fit point appel, et son amende

fut réduite de moitié; mais Poulet-Malassis et de Broise virent leur maison quasiment ruinée, et en surplus de Broise, comme imprimeur, subit une contrainte par corps qu'il fit à la prison du Château, à Alençon, en 1859.

En 1867, la vente de tous les droits des *Fleurs du Mal* eut lieu. Michel Lévy en fut l'acquéreur; mais il fut stipulé dans l'acte de vente qu'en étaient exceptées les six pièces condamnées, déclarées « impubliables et *invendables* », donc, restées propriété de la famille Poulet-Malassis et de Broise.

Arme à deux tranchants, puisque seul le Parquet pouvait agir pour en empêcher publication et vente; la famille Poulet-Malassis et de Broise ne pouvait pas revendiquer envers les éditeurs d'une propriété déclarée impubliable et invendable par le Parquet qui, lui, n'agissait pas, et, avant même que les *Fleurs du Mal* fussent dans le domaine public, laissait publier les six pièces condamnées. Madame J. Renaut de Broise, seule héritière de Poulet-Malassis et de E. de Broise, l'imprimeur emprisonné, a introduit une demande en revision, tendant à obtenir que la mémoire de Baudelaire et celles de Poulet-Malassis et d'Eugène de Broise fussent conjointement lavées de la flétrissure qu'ils subirent tous les trois en août 1857.

Madame J. Renaut de Broise est aussi la petite-fille de Louis Amiel, le collaborateur de Guizot pour son histoire de France, et l'arrière-petite-fille du dévoué secrétaire et ami de Berryer.

Le but que poursuit Madame J. Renaut de Broise, en se solidarisant avec la Société Baudelaire, est donc un but moral, en vue de la réhabilitation des trois victimes du procès de 1857.

Elle est toute disposée, du reste, à partager avec la Société les avantages que la revision pourrait lui accorder matériellement.

Saisi, par conséquent, de deux demandes en revision, le Parquet de la Seine chargea M. Léon Ameline, alors commissaire aux délégations judiciaires, d'ouvrir une enquête.

Celui-ci procéda à l'audition de Mme J. Renaut de Broise et de M. Victor-Emile Michelet.

Il est pittoresque de noter qu'une ressemblance troublante existe entre M. Léon Ameline et Charles Baudelaire.

Quelques années plus tard, M. Emile Zavie, en publiant dans l'*Intransigeant* du samedi 2 mai 1930 les photographies, exécutées par Nadar, des deux sosies, y pouvait ajouter ce commentaire rétrospectif :

Quand Mme Renaut de Broise entra dans le cabinet de ce magistrat, elle éprouva une sorte de stupeur. Car cette ressemblance, sensible sur les photographies, est plus marquée encore pour une personne qui a connu Baudelaire et qui voit surgir son double. Evidemment, rien d'absolu. On reconnaît chez Baudelaire les traits de l'homme de pensée. Chez M. Léon Ameline, le caractère de l'homme d'action et de décision. Toutefois, l'analogie était assez stupéfiante pour que Me Robert Lœwel dise en manière de conclusion : « Cette fois-ci, ce n'est plus une revision, c'est une résurrection. »

Toutes les autorités judiciaires saisies de la question ne manquèrent pas de proclamer leur chaleureuse admiration pour le poète condamné :

« Baudelaire à notre époque est dans toutes les mains, même celles du commissaire de police », déclarait M. Ameline lui-même à un interviewer.

M. le Conseiller Gilbert, éminent président d'Assises et directeur des Affaires criminelles et des Grâces au ministère de la Justice, confessa à Me Robert Lœwel « qu'il tenait Baudelaire pour l'un des plus grands poètes français ».

M. le Président Raisin-Dadre, alors substitut, était chargé par le Parquet de la Seine et par M. l'avocat général Pailhé de rédiger un rapport sur le bien-fondé de la requête. Lui aussi s'inclinait devant « l'admirable recueil ». Il demanda même plus tard qu'en manière de réhabilitation le nom de Baudelaire fût donné par la municipalité parisienne « à l'une des rues de ce vieux Paris qu'il a tant aimé et où, jeune dandy, à son retour de l'île

Bourbon, il promenait ses rêveries du Jardin du Luxembourg à l'hôtel de Pimodan de l'île Saint-Louis ». Baudelaire était déjà honoré de « plaques bleues » au coin d'une rue de Paris, mais qui fut choisie assez paradoxalement en plein faubourg Saint-Antoine.

En dépit des témoignages unanimes qui s'élevaient, même dans les milieux officiels, en faveur de Baudelaire, les deux demandes en revision furent rejetées par la Grande Chancellerie.

Les raisons juridiques de ce refus furent exposées par M. le Président Raisin-Dadre (1), et son argumentation vaut d'être reprise, puisqu'elle constitue l'un des documents essentiels du dossier de la revision du procès de Charles Baudelaire, Auguste Poulet-Malassis et Eugène de Broise.

L'article 443 du Code d'instruction criminelle, modifié par la loi du 8 juin 1895 (laquelle avait été votée pour faciliter la revision du procès Dreyfus), stipule que l'un des cas où la revision peut être demandée, c'est « lorsqu'après condamnation un fait nouveau viendra à se produire ou à se révéler, ou lorsque des pièces, inconnues lors des débats, seront représentées, de nature à établir l'innocence du condamné ».

Le fait de l'intervention du Parquet ci-dessus rappelée ne pouvait constituer un fait nouveau, juridiquement parlant, puisque, dit M. le Président Raisin-Dadre, « le fait nouveau prévu par l'article 443 du Code d'instruction criminelle est celui qui peut faire naître un doute sur la culpabilité du condamné, et il est bien évident que ce changement d'attitude de la part du Parquet de la Seine est tout l'opposé du fait nouveau justificatif de la revision, puisqu'il a pour but de maintenir le principe des droits du Parquet à poursuivre la vente des œuvres con-

(1) La revision du procès Baudelaire. *La Grande Revue*, septembre 1926.

damnées en visant des pénalités mises à sa disposition par la loi du 2 août 1882. »

On ne pouvait pas voir, non plus, un fait nouveau, toujours au sens juridique de l'expression, dans le revirement, accompli de longue date, de l'opinion publique et de l'opinion littéraire en faveur des condamnés de 1857.

M. Raisin-Dadre a établi, dans l'intéressant article où il a exposé publiquement son sentiment, un parallèle entre l'affaire du pharmacien Danval, condamné par la Cour d'assises de Paris en 1878 et réhabilité en 1923, et le cas Baudelaire.

Dans le cas Danval (5), les travaux de la toxicologie moderne apportaient un fait nouveau d'ordre scientifique. Si ces travaux avaient été déjà effectués en 1878, ils auraient fourni un motif à non-lieu ou d'acquittement au bénéfice de l'accusé... Mais, poursuivait l'éminent juriste, il est évident que l'on ne peut assimiler une découverte de la science, révélant un fait inconnu des premiers juges, et détruisant la clef de voûte de l'accusation, avec l'évolution de l'opinion publique, sur une question d'ordre suggestif et moral.

Enfin, dernier argument contre la revision, l'attitude passive du Parquet, depuis tant d'années, ne pouvait signifier qu'il tenait pour non avenue la condamnation de 1857.

En effet, depuis la loi du 29 juillet 1881 sur la liberté de la presse, c'est aux Assises que doivent être déférés les délits d'outrage à la morale par le livre, qui relevaient précédemment de la juridiction correctionnelle. Il est certain que, dans ces conditions, un livre poursuivi peut espérer la clémence du jury, toujours sensible à la défense de la liberté intellectuelle, et peut compter sur une retentissante publicité. Même si l'on objecte que Paul

(5) Il est intéressant de noter que l'avocat de Danval pour sa revision fut Me Tétreau, qui poursuit en plein accord avec Me Robert Loewel l'action en faveur de la revision Baudelaire, l'appuyant de sa longue expérience et de sa haute autorité.

Adam (*Chair Molle*) et René Maizeroy (*Les Deux Amies*) furent condamnés aux Assises, on se souviendra que *Sous-Offs*, de Lucien Descaves, acquitté en Assises le 15 mars 1890, après plaidoirie de Mᵉ Millerand, sortit glorieux et illustre de l'aventure judiciaire.

Des magistrats affirment que c'est pour cette raison que nombre de livres, qui dépassent singulièrement en audace ceux que nous venons de rappeler, n'ont pas été inquiétés. A la même raison, ils attribuent l'inaction du Parquet envers *Les Fleurs du Mal.*

Quant à soustraire aux Assises *Les Fleurs du Mal* seules, sous le prétexte spécieux qu'il n'y avait plus à les condamner, mais à alerter le Tribunal correctionnel pour obtenir des saisies, c'eût été une manière d'hypocrisie, incompatible avec la dignité de la Justice.

Tels sont, résumés d'après l'autorité compétente, les arguments auxquels se heurtèrent, en 1925, la Société Baudelaire et Mme J. Renaut de Broise. Le problème demeurait donc entier et ne pouvait plus être repris qu'avec l'appui d'un élément nouveau.

Pour en finir avec cet épisode, il est curieux de noter qu'au cours de la procédure engagée le Parquet n'était pas parvenu à retrouver le texte original du jugement de 1857 : il était disparu dans les archives brûlées pendant la Commune, et le Parquet dut, pour le connaître, s'en référer aux journaux de l'époque.

Autre curiosité (si l'on peut dire!...) d'ordre humoristique : Baudelaire, condamné en 1857 sur le réquisitoire de M. le Substitut Pinard, n'avait pu être absous en 1925 sur les conclusions de M. le Substitut Raisin!...

L'argumentation de M. le Président Raisin-Dadre et la décision négative de la Grande Chancellerie ne pouvaient néanmoins ruiner ce qui demeure de paradoxal jusqu'à l'invraisemblable dans le cas des *Fleurs du Mal*, fait que souligna, avec autant d'esprit que de finesse, Mᵉ Robert Lœwel répondant, dans la même *Grande Re-*

vue (6), à l'article de M. Raisin-Dadre, que nous venons d'analyser.

Il montrait que si, évidemment, personne ne s'avise aujourd'hui de stupidement accuser de « réalisme grossier » les admirables strophes des *Femmes Damnées*, il n'en est pas moins vrai qu'il eût suffi d'un nouveau « caprice de Thémis » (pour reprendre la formule de M. Fernand Vandérem) pour entraîner des poursuites contre M. le Substitut lui-même, juridiquement coupable d'outrages aux bonnes mœurs pour avoir recopié le début des *Femmes Damnées* dans son article.

En même temps, Me Robert Loewel examinait un autre aspect du problème soulevé par un critique qui est en même temps magistrat, M. Marcel Coulon, dans un article publié par l'hebdomadaire *Candide* le 24 février 1927.

Allant plus loin que tous ceux qui proclament Baudelaire et ses « complices » absous par l'opinion publique et par la critique universelle, M. Marcel Coulon les prétendait déjà juridiquement amnistiés en vertu de la loi du 24 octobre 1919.

Cette loi amnistiait tous les délits et contraventions de la loi de 1881 sur la presse, laquelle remplaçait la loi du 17 mai 1819, dont l'article 8 avait entraîné la condamnation de 1857.

Cette thèse hardie de M. Marcel Coulon, d'ailleurs contestée par les faits de 1924, Me Robert Loewel la contestait lui aussi, en indiquant que la loi de 1881 diffère de celle de 1819, où celle-ci ne se retrouve que fragmentairement.

Me Loewel continuait :

La loi sur la presse de 1881, modifiée par la loi de 1898, supprimant le délit d'offense à la morale religieuse et à la morale publique et instituant deux juridictions, est fort différente de la loi de 1819. Si l'amnistie de 1919 a effacé le délit

(6) « La revision du Procès des *Fleurs du Mal* », par Me Robert Loewel. *La Grande Revue*, juin 1927.

d'outrages aux mœurs, elle n'a pu viser le délit d'offense à la morale publique, pour lequel Baudelaire, de Broise et Poulet-Malassis ont été condamnés, *et qui n'existait plus* au moment du vote de la loi d'amnistie.

Autre curiosité paradoxale de cette situation, beaucoup plus complexe qu'elle n'apparaît à première vue!

Si le point de vue de M. Marcel Coulon avait été recevable, ce n'était d'ailleurs point seulement six pièces des *Fleurs du Mal* qui se trouvaient amnistiées, mais, d'un seul coup, deux cents à trois cents ouvrages condamnés, à tort ou à raison, pour outrages aux mœurs.

Du reste, — et nous allons citer une fois encore Mᵉ Robert Loewel :

Une amnistie, même efficace, ne pouvait s'opposer à une demande en revision du jugement de 1857. Les amnisties sont des lois de clémence, appliquées à une catégorie de criminels ou de délinquants. La mémoire du poète des *Fleurs du Mal* n'a que faire de mesure de pardon. N'est-ce pas plutôt à la Justice de se faire pardonner le jugement de 1857?...

Et, contrairement à ce que laisse supposer M. Marcel Coulon, l'amnistie n'empêche nullement la revision. M. Marcel Coulon cite l'article 24 de la dernière amnistie; sa lecture, quant à cette loi, a été incomplète. Ses yeux et sa plume auraient dû s'arrêter sur l'article 15 :

Les effets de l'amnistie ne peuvent, en aucun cas, mettre obstacle à l'action en revision, devant toute juridiction compétente, en vue de faire éclater l'innocence du condamné.

Voilà qui est net et formel. Sur ce point, nous n'insisterons pas : la cause est entendue.

III

Ce que l'on peut appeler le deuxième acte de l'affaire Baudelaire s'était donc, en quelque sorte, terminé sur un point d'interrogation. Rien n'était juridiquement résolu, et, devant la complexité du problème, on ne pouvait es-

pérer entrevoir une solution que si un élément absolument nouveau entrait en jeu.

Tous les lettrés souhaitaient d'ailleurs que l'on sortit d'une situation dont nous avons souligné tout ce qu'elle contenait de dangereux en ses formes paradoxales. C'est ce qui incita un grand lettré, qui est en même temps un juriste éminent et un homme d'Etat considérable, à reprendre toute l'affaire à son compte en l'envisageant sous un angle nouveau. Nous voulons nommer M. le Président Louis Barthou, membre de l'Académie française, baudelairien fervent, ami vigilant de la poésie et des poètes, et qui, dès 1917, avait publié une étude aussi substantielle que personnelle sur le procès de 1857 (7).

Le 22 octobre 1929, M. Louis Barthou, en tant que ministre de la Justice, déposait sur le bureau du Sénat, pour être renvoyé à la Commission de législation civile et criminelle, un « projet de loi ayant pour objet d'ouvrir à la Société des Gens de Lettres un recours en revision contre les condamnations prononcées pour outrages aux bonnes mœurs commis par la voie du livre ».

Dans son exposé des motifs, M. Louis Barthou examine avec infiniment de soin les divers aspects de la question, que nous avons rappelés au cours de cet historique: l'article 443 du Code d'instruction criminelle et la définition du « fait nouveau »; la nécessité d'établir pour le livre une juridiction particulière, basée sur le fait que « la compréhension d'une œuvre littéraire n'est pas toujours immédiate »; l'insuffisance de réhabilitation morale qui, « fût-elle consacrée par l'unanimité de l'opinion, ne constitue pas la réparation qu'il peut convenir d'accorder à l'écrivain injustement frappé, à sa mémoire ou à ses héritiers »; la menace constante de nouvelles poursuites judiciaires, tant que l'on n'a pas mis « le droit en accord avec la réalité ».

(7) *Autour de Baudelaire*, par M. Louis Barthou. Maison du Livre, 1917.

Tenant compte de la distinction faite par la loi du 29 juillet 1881, que nous avons précédemment rappelée, entre l'outrage aux mœurs commis par la voie du livre et relevant de la compétence de la Cour d'assises, et celui commis par les images ou gravures qui est déféré aux tribunaux de police correctionnelle, M. Louis Barthou entendait limiter le recours en revision « aux seules décisions judiciaires prononcées pour outrages aux bonnes mœurs commis par la voie du livre ».

Enfin, pour « réserver le bénéfice de la revision aux seuls ouvrages d'une inspiration probe et d'un mérite certain, déjà réhabilités par l'opinion publique et par le jugement des lettrés », M. Louis Barthou imposait à la demande en revision deux clauses susceptibles de la limiter aux œuvres d'un haut et durable mérite :

1° Un délai de vingt ans depuis la condamnation, car « le temps seul, en éliminant de la production littéraire les traits accidentels et les nuances éphémères de la mode, dégage ses qualités profondes et sculpte son vrai visage » ;

2° L'attribution du droit de demander la revision à la seule Société des Gens de Lettres, qui « possède la personnalité civile et reconnue d'utilité publique, et dont la haute probité intellectuelle, la compétence professionnelle et l'autorité morale sont indiscutées ».

Ces considérations et ces principes prenaient corps dans l'article unique du projet de loi que voici:

ARTICLE UNIQUE

La revision d'une condamnation prononcée pour outrages aux bonnes mœurs commis par la voie du livre, pourra être demandée vingt ans après que la décision sera devenue définitive.

Le droit de demander la revision n'appartiendra qu'à la Société des Gens de Lettres, agissant soit d'office, soit à la requête de la personne condamnée, et, si cette dernière est décédée, à la requête de son conjoint, de l'un de ses descen-

dants ou, à leur défaut, du parent le plus rapproché en ligne collatérale.

La Cour de Cassation, chambre criminelle, sera saisie de cette demande par son procureur général, en vertu de l'ordre exprès que le ministre de la Justice lui aura donné. Elle statuera définitivement sur le fond, comme juridiction de jugement investie d'un pouvoir souverain d'appréciation.

Fait à Paris, le 22 Octobre 1929.

Le Président de la République Française,
(signé :) GASTON DOUMERGUE.

Par le Président de la République :
Le Garde des Sceaux, Ministre de la Justice,
(signé :) LOUIS BARTHOU.

Tandis que M. Louis Barthou mûrissait son projet de loi, puis lui donnait corps, deux présidents de la Société des Gens de Lettres, M. Edouard Estaunié, puis M. Pierre Benoit, avaient apporté une adhésion chaleureuse à cette initiative, qui ne pouvait que renforcer la situation officielle et la position morale de la Société.

Les vicissitudes de la vie parlementaire et les temps troublés que nous vivons laissèrent sommeiller bien longtemps dans les coulisses sénatoriales le projet de M. Louis Barthou. Si longtemps même, qu'au mois de juin 1931 fut suscité un plaisant incident destiné à souligner une fois de plus la nécessité de mettre fin à une situation paradoxale en votant la loi Barthou.

A cette époque, le Salon du Livre, qui se tenait au Petit-Palais, exposait une édition de luxe des poèmes condamnés de Baudelaire. Décidé à frapper un coup qui réveillât l'indolence générale, Me Robert Loewel pria Me Robert Zerbid, huissier, de dresser le procès-verbal le plus spirituel du monde pour constater que le ministre de l'Instruction publique, M. Mario Roustan, et son sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, M. Maurice Petsche, en patronnant l'Exposition du Livre, tombaient sous le coup de la loi par laquelle celui qui imprime, vend ou expose

un ouvrage condamné encourt une peine de un mois à deux ans de prison, et une amende de 100 à 5.000 francs.

Cette amusante petite comédie judiciaire fit grand bruit dans la presse. Et l'on fit discrètement disparaître de la vitrine l'édition incriminée. Elle était d'ailleurs fort belle, cette édition, dont l'illustration était due au talent très sûr et très personnel de Mme Dominique Jouvet-Magron.

Après une nouvelle longue attente, motivée par la situation générale, le projet de loi Barthou fut enfin « dépanné » grâce à M. le Sénateur Jean Bosc, avocat à la Cour, rapporteur du projet.

Le 9 juin 1933, il déposait sur le bureau du Sénat le rapport qu'il avait établi au nom de la Commission de législation civile et criminelle.

Après un examen très clair et très substantiel des divers aspects de la question, et après avoir montré tous les avantages et aussi toutes les précautions inclus dans le texte du projet, M. le Sénateur Jean Bosc, au nom de la Commission, concluait à l'adoption de l'article unique du projet de loi.

Ce nouvel acte du drame juridique de Baudelaire suscita au cours de l'entr'acte, qui se prolonge encore actuellement, de nombreux commentaires (par exemple sous la plume de MM. Claude Barjac, Henry Austruy, Léon Treich, Jules Véran, Vincent Badie) et porta la question de la revision au premier plan de l'actualité littéraire.

Il appartient maintenant aux ordres du jour futurs des séances sénatoriales, puis à la Chambre des Députés, c'est-à-dire dans une large mesure au tourbillon des événements politiques que nous vivons, d'accorder à nos législateurs les quelques minutes nécessaires pour voter la loi permettant l'initiative de la Société des Gens de Lettres et la demande en revision. Quelques minutes, disons-nous, puisqu'il ne saurait y avoir nul débat sur une question qui réalise l'unanimité sentimentale de l'opi-

nion publique, de la Société des Gens de Lettres, en la personne de son brillant président, Gaston Rageot, et de son actif délégué général, Georges Robert, de tous les écrivains et de tous les artistes de tous les pays, du monde parlementaire et aussi du monde judiciaire (8).

Il faut souhaiter que cette unanimité sentimentale puisse se traduire rapidement par les faits. Les ombres fraternelles des trois condamnés de 1857 n'ont que trop attendu la réparation.

Charles Baudelaire, jusqu'à la lecture du jugement, le 20 août 1857, avait, contre toute espérance, attendu l'acquittement. A Charles Asselineau, il dit même plus :

— J'attendais que l'on me fît réparation d'honneur.

Le souci de l'« honneur », chez le grand poète tourmenté, est en effet l'un des traits les plus significatifs de sa figure morale.

C'est pour cela que, du fond du cœur, avec une persévérance qui remonte à bien des années, et qui ne se lassera pas, nous demandons que lui soit faite la « réparation d'honneur » qu'il souhaita jusqu'à ses derniers instants.

JEANNE RENAUT DE BROISE et PAUL BLANCHART.

(8) De la curiosité du monde judiciaire pour la question Baudelaire, on trouve le témoignage dans les deux études suivantes, imprimées « aux frais de l'Ordre » du Barreau de Paris pour la première, et du Barreau de Poitiers pour la seconde :

Baudelaire : le Procès des « Fleurs du Mal », discours prononcé à l'ouverture de la Conférence des Avocats, le 1er décembre 1928, par Me Jacques Hamelin, secrétaire de la Conférence. (Typographie Firmin-Didot et Cie, 1929) ;

Un poète en justice : Charles Baudelaire, discours prononcé à la séance solennelle de réouverture de la Conférence des Avocats stagiaires le 11 janvier 1930, par Me Roger Bonnin, secrétaire de la Conférence. (Poitiers, Imprim. Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo, 1930.)

POÈMES

—

I

O Ville! Tes vivants sont poreux à mes ombres,
Tes murs à mes rayons!
Autrefois,
Oasis,
Pour mieux fuir,
Dans la honte
Je déposais à bout de cœur mon noir fardeau...
Le trésor, nacre des abîmes
— Comment le découvrir à des cœurs de hasard?
Brillait soudainement parmi la gangue,
Une gangue plus vivace que l'océan...

Volupté d'être seul au centre de l'aventure,
De forer à coups sourds puits plus dur que métal,
Le bonheur d'aller sans avancer, la certitude
Que rien jamais ne donnera consolement...
Ville! Je suis là.
Mes regards ont creusé les aveugles cavernes;
Les rayons révolus raniment l'astre noir,
O Vie immortelle!

Ni bloc noueux,
Ni songe clair,
L'instant ne me torture plus,
Cette attente des moissons...

Paysan de la saison éternelle,
O Ville! Tes vivants sont poreux à mon âme!
Nous ne leur prêterons plus nos élans mystiques,
Nous ne les couvrirons plus de l'ivraie de nos souvenirs,

De ces mots miroitants d'analogies lépreuses.
Il a tout entraîné le flot blanchi d'écume,
La lie,
Les barrages pierreux battus par les cadavres!...
Mes larmes
— L'aumône à l'univers d'un orgueil innocent!
Elles sont nôtres, ô Ville! désormais.

Je peux revenir de mes pèlerinages,
Je peux imprimer ma tête sur tes remparts,
Je peux contempler les astres bleus jaillis du cœur de la nuit
[bienheureuse;
Tout est familier entre nous,
Comme à des os d'amants un tombeau de lumière!

—

II

Ton âme
Prisonnière encor de l'angoisse arachnéenne,
Quand elle abordera l'Orient solennel,
La verrai-je briller dans une larme obscure?

Morts avaricieux, qu'avez-vous fait de moi?
Même en rêve,
Il ne gravite rien que des lambeaux de nuit...
Et je vais sans mémoire,
Au gré des prés et des collines...

—

III

Vous ne me verrez plus qu'en rêve...

La Rosée du Premier Matin
Imprègne mon cadavre;
Et les cristaux et les aigrettes
Me composent un ciel
Où les lents oiseaux noirs sont des archanges calmes...

Je sais ce que vous m'allez dire :
« Le Désert

A perdu sa folie devant l'éternité;
Il est le van mystique.
Dans les cœurs,
Les secrets sont brûlés par la clarté de Dieu :
Te souvient-il du soir sans rive
Sous l'arc-en-ciel désolé?
Tu ciselais un nom sur un roc solitaire...
Les années de soleil
L'ont rendu lisse comme un pétale.
Elle luit la pierre et sa prière muette! »

...Je sens naître un Désert où l'enfance se fortifie et se tait.
Adieu,
Même si la pluie de musc des prophètes
Descendait sur vous,
Même si les oasis, parmi les dunes,
S'avançaient et flottaient en archipels de joie!

NOËL-JEANDET.

SCHOPENHAUER PRÉCURSEUR DE FREUD

On a souvent signalé des analogies entre les doctrines de Schopenhauer et de Freud: Vouloir-vivre (Wille) rapproché de la *libido,* opérations mentales et constructions intellectuelles expliquées par des poussées instinctives subconscientes, processus divers de sublimation, etc...

A une époque où nos bibliothèques regorgeaient d'ouvrages critiques sur Freud, alors qu'on y aurait vainement cherché le texte original de ses œuvres, beaucoup d'auteurs semblaient heureux de trouver dans ces rapprochements une occasion de mettre en doute l'originalité créatrice du psychologue viennois. Mais, par ailleurs, des admirateurs de Schopenhauer, disciples ou émules de Freud, lui faisaient honneur d'avoir, le premier, dégagé du *Monde comme Volonté et représentation* une thérapeutique neuve et féconde. C'est ainsi qu'en septembre 1926, à l'assemblée générale de la Société Schopenhauer (cf. *Schopenhauerjahrbuch,* XIV, pp. 52 ss.), nous entendîmes un psychiatre berlinois bien connu, le docteur Otto Juliusburger, se féliciter des heureux résultats qu'il avait obtenus et des cures qu'il avait effectuées en approfondissant la pensée de Freud à la lumière des écrits de son génial précurseur.

Toutefois, ces analogies gardaient le caractère d'ingénieuses conjectures et les différences profondes qui subsistaient entre les terminologies des deux auteurs, entre les fins poursuivies par les deux doctrines, pouvaient laisser l'impression qu'on sollicitait les textes en divers sens

pour établir, un peu arbitrairement, entre eux un parallélisme artificiel.

Aujourd'hui, la nouvelle édition des œuvres complètes de Freud (Vienne, 1932) permet à l'historien de la philosophie allemande d'être beaucoup plus catégorique. Il ne s'agit plus de pressentir, de deviner des analogies, mais bien de constater et d'expliquer le fait suivant: avec une netteté qui ne laisse rien à désirer, Freud déclare expressément que Schopenhauer est *le seul penseur à avoir, avant lui, établi et formulé les principes fondamentaux de la psychanalyse.* La méthode qui s'impose est donc très simple: citer et expliquer le texte, le commenter, puis en dégager le sens profond et en indiquer les conséquences.

On trouvera le texte allemand que nous allons étudier à la fin du tome IV des œuvres complètes. La dissertation à laquelle il est emprunté est intitulée: Contribution à l'histoire du mouvement psychoanalytique. Rédigée en février 1914, elle a été traduite en anglais par A. Brill en 1916 (*Nervous and Mental Diseases.* « Monograph Series », New-York), réimprimée en 1918 (Verlag Hugo Heller, Leipzig und Wien), et, en 1922, par l'éditeur actuel des œuvres complètes. En épigraphe, elle porte la devise de la ville de Paris: *Fluctuat nec mergitur.*

Après avoir montré que la théorie du refoulement est la pièce maîtresse de sa doctrine, Freud (cf. pp. 420 ss.) poursuit:

A coup sûr, lorsque je conçus cette doctrine du refoulement, mon indépendance était entière. Aucune influence ne m'avait, que je sache, incliné vers elle. Je tins donc mon idée pour originale *jusqu'au jour où O. Rank* me montra, dans *le Monde comme Volonté et Représentation* de Schopenhauer, le passage où le philosophe s'efforce d'expliquer la folie.

Il importe de présenter ici, en quelques mots, Otto Rank au lecteur. Loin d'être un adversaire de la psychanalyse, il est devenu un des plus fidèles disciples du maître. C'est lui qui dirige, depuis leur fondation, la *Revue*

internationale de psychanalyse et diverses autres publications, comme *Imago*. Freud a tenu à nous dire lui-même comment ils entrèrent en relation: c'était en 1902. Sur l'initiative d'un collègue, qui avait éprouvé les heureux effets de la nouvelle thérapeutique, on se réunissait volontiers au domicile de Freud. Un beau soir, on lui présente un jeune homme, frais émoulu d'une école professionnelle. Un peu intimidé, le nouvel arrivant soumet au maître un manuscrit dont la lecture émerveille les amis assemblés. Une intelligence d'élite venait de se révéler à eux. A l'unanimité, on conseille à Otto Rank de parfaire ses études et d'entrer à l'Université, pour s'y consacrer « aux applications non médicales de la psychanalyse ». C'est ainsi que le petit cercle s'acquit son plus zélé secrétaire, Freud son plus fidèle collaborateur.

Le fait est d'importance pour la raison suivante: en d'autres circonstances, Freud aurait fort bien pu tenir ce qu'on venait lui raconter de Schopenhauer comme une accusation, plus ou moins déguisée, de plagiat. En butte aux critiques malveillantes de ses adversaires, il nous explique lui-même combien ses débuts furent pénibles et quelles difficultés de tout ordre lui furent créées. Mais, le respectueux attachement d'Otto Rank lui étant connu, nous le voyons, sans surprise, accueillir, avec bonne grâce et même avec sympathie, la suggestion de son disciple. Oui, certes, Schopenhauer avait été son précurseur et lui, Freud, n'en éprouvait aucun regret. Loin de se sentir diminué, il s'explique mieux maintenant la genèse de sa doctrine.

Ce que, dans le texte que me montrait O. Rank, Schopenhauer dit de la manière *dont nous nous raidissons pour refuser d'admettre une réalité pénible, est rigoureusement superposable à ma doctrine du refoulement.* C'est au fait d'avoir si peu lu que je devais une fois de plus l'originalité de ma trouvaille. Aussi bien, d'autres que moi ont lu ce passage de Schopenhauer et ont poursuivi leur lecture sans faire cette

découverte. Pareille aventure aurait pu m'arriver si j'avais, dans mes jeunes ans, témoigné plus de complaisance à la lecture des philosophes.

Et, plus loin, il ajoute:

Cette théorie du refoulement est le pilier central sur lequel repose tout l'édifice de la psychanalyse.

Les citations et les remarques précédentes suffisent à établir, de façon définitive, que, dès 1902, Otto Rank et Freud voyaient dans Schopenhauer le vrai et seul précurseur de la psychanalyse. Mais, ont-ils raison ou tort de penser ainsi, leur croyance repose-t-elle sur une interprétation exacte ou erronée des théories du philosophe? Il importe d'autant plus d'examiner la question que, depuis cette date, grâce aux nombreux textes inédits publiés dans la monumentale édition de Paul Dessen et les archives de la Société Schopenhauer, l'histoire de la philosophie a été mise en mesure d'aboutir à des conclusions beaucoup plus précises.

Dès l'âge de 23 ans, Schopenhauer a signalé, avec insistance, la parenté qui, selon lui, existe entre le génie et la folie. Suivant, en 1811 à Berlin, les leçons de Fichte, il se refuse à admettre que la folie soit essentiellement « bestiale ». Le mot: « thierisch », prononcé par Fichte, provoque chez l'étudiant une vive réaction et nous vaut une longue note marginale. (*Manuscriptum: Adversaria,* cf. Ed. Grisebach. N. N. IV, 82.) Celle-ci nous montre, en quelque sorte à l'état naissant, la théorie esquissée au 1er livre du *Monde* (Ed. Gr., I, 58), et exposée au 3e (Ibid., 258 ss.).

Ces textes successifs vont nous permettre de suivre le mouvement de la pensée et de projeter sur la genèse de la doctrine une vive lumière.

Le premier fait qui frappe Schopenhauer est le suivant: il existe, entre le génie et la folie, une ressemblance indiscutable. Comme le fou, l'homme génial abandonne le

terrain de l'expérience. Comme lui, il croit au suprasensible. Comme lui encore, il demeure indifférent aux objections et aux critiques du sens commun. Comme lui toujours, il fait de l'intellect, « instrument du vouloir-vivre », un « emploi abusif », en ce sens qu'il oriente vers la contemplation, pratiquement inutile, un entendement forgé pour et par les nécessités de l'action. Comme lui enfin, il prétend, par le rêve, s'affranchir d'une souffrance devenue intolérable, souffrance dont la Volonté, « qui se déchire elle-même », fait l'attribut indéfectible de toute vie.

Pourtant, entre eux, une différence subsiste. Laquelle? Une fois soustrait à la béatitude de l'extase, aux joies lumineuses de la contemplation révélatrice, une fois rendu à la vie, qui réclame bien vite ses droits, l'homme génial, tel un dormeur qui s'éveille, reprend conscience de sa personnalité comme d'un tout cohérent et bien lié. Il sait qu'il a rêvé, il sait qu'il se réveille et, même s'il en souffre, il reconstitue par la mémoire la trame de sa vie intérieure. De cet effort, de cette cohérence, de cette logique, de ce courage aussi le fou est incapable. Pourquoi? C'est qu'il existe dans l'ordre de ses souvenirs *une lacune* qu'il n'a ni l'envie, ni la force, ni la faculté de combler.

Dès lors, nous voyons toute la théorie ainsi posée se dérouler logiquement : « *La véritable santé de l'esprit consiste dans la perfection de la réminiscence* » (*Welt*, II, ch. XXXII). Formule définitive, longtemps cherchée par le philosophe, mais que la première édition de son œuvre avait pourtant préparée. Dès 1819, en effet, au troisième livre du *Monde comme Volonté et Représentation*, il écrit :

> La folie rompt le fil de la mémoire, elle en brise l'enchaînement continu et rend impossible tout souvenir régulièrement coordonné du passé... Il existe dans la réminiscence *des lacunes* (Lücken) *qui se trouvent comblées par des fictions.*

Et, plus loin :

C'est pour cette raison qu'il est si malaisé d'obtenir d'un fou... qu'il vous raconte son passé. De plus en plus, le vrai et le faux se confondent dans sa mémoire. Le présent immédiat a beau être sainement connu, il n'en est pas moins faussé par le rapport que le fou lui attribue avec un passé chimérique...

Si on peut négliger, pour être bref, maint exemple fourni par le philosophe, on ne saurait, par contre, passer sous silence ce qu'il nous dit du rapport de la folie avec la santé mentale et des incertaines frontières qui séparent ici le normal du pathologique. Même traduit, le passage des Suppléments (II, ch. XXXII) demeure si lumineux qu'il est indispensable de le citer:

Pour comprendre plus aisément l'exposé, donné dans le texte, de la naissance de la folie, rappelons-nous avec quelle répugnance nous pensons aux choses qui blessent fortement nos intérêts, notre orgueil ou nos désirs, avec quelle peine nous nous décidons à les soumettre à l'examen précis et sérieux de notre intellect, avec quelle facilité, au contraire, nous nous en écartons brusquement ou nous nous en détachons peu à peu, sans en avoir conscience; tandis que les choses agréables pénètrent si bien d'elles-mêmes dans notre esprit, s'y glissent à nouveau, si on les en chasse, et retiennent notre attention pendant des heures entières. *C'est dans cette répugnance de la volonté à laisser arriver ce qui lui est contraire à la lumière de l'intellect qu'est la brèche par laquelle la folie peut faire irruption dans l'esprit.* Tout événement nouveau et désagréable doit en effet être assimilé par l'intellect, c'est-à-dire prendre place dans le système des vérités relatives à la volonté et à son intérêt, quelque objet plus satisfaisant qu'il ait d'ailleurs à supplanter. L'entrée de l'intellect une fois forcée, *l'impression pénible commence à s'affaiblir;* mais *l'opération en elle-même est souvent très douloureuse* et ne s'accomplit généralement qu'avec lenteur et non sans difficulté. Ce n'est cependant qu'à la condition qu'elle s'effectue heureusement que la santé de l'esprit peut se maintenir. Mais si, *même dans un seul cas,* la répugnance et la résistance de la volonté à l'admission d'une vérité atteignent un degré où

cette opération ne s'accomplit plus dans toute sa pureté; si certains événements, certains détails sont ainsi entièrement soustraits à l'intellect, parce que la volonté n'en peut supporter l'aspect; et si alors, par besoin d'un enchaînement nécessaire, *on comble arbitrairement la lacune ainsi produite;* — alors la folie est là. Car l'intellect a renoncé à sa nature, par complaisance pour la volonté: l'homme s'imagine maintenant ce qui n'est pas. Et cependant, la folie ainsi née *devient le Léthé de souffrances intolérables: elle a été le dernier recours de la nature saisie d'angoisse*, c'est-à-dire de la volonté.

Avec Otto Rank, avec Freud lui-même, le lecteur a reconnu, au passage, toutes les idées essentielles de la psychanalyse: désir chez le malade d'échapper à une obsession, à une angoise intolérable; rupture de la chaîne des souvenirs; lacune comblée par des fictions, des erreurs plus ou moins voulues, des mensonges plus ou moins consentis; refoulement brutal, durant la veille, atténué, compliqué, durant le sommeil, des réminiscences qui risqueraient de soumettre au moi réel le moi fictif et « composé », etc., etc...

Certes, pour une part, la terminologie de Freud est neuve, mais pour une part seulement. Car les métaphores essentielles, si souvent reprises depuis: « évasion hors de la réalité », « fuite dans la maladie » (*Flucht in die Krankkeit*) ont été *inventées par Schopenhauer*. Le lecteur en jugera par le texte suivant (Cf. I, § 36):

Voici comment j'explique que de *violentes douleurs morales*, que des événements terribles et inattendus occasionnent fréquemment la folie. Une douleur de ce genre est toujours, à titre d'événement réel, limitée au présent: c'est dire qu'elle est passagère et que, comme telle, elle ne dépasse point nos forces: *elle ne devient excessive que si elle est permanente;* mais, comme telle, elle se réduit à une simple pensée et c'est la mémoire qui en reçoit le dépôt: si cette douleur, si le chagrin, causé par cette pensée ou par ce souvenir, est assez cruel pour devenir absolument insupportable et dépasser les

forces de l'individu, *alors la nature, prise d'angoisse, recourt à la folie comme à sa dernière ressource;* l'esprit torturé rompt pour ainsi dire le fil de sa mémoire. Il remplit les lacunes avec des fictions; il cherche dans la démence un refuge contre la douleur morale qui dépasse ses forces (*und flüchtet sich... zum Wahnsinn*) : c'est comme lorsqu'on ampute un membre gangrené et qu'on le remplace par un membre artificiel.

Il suffit de se reporter au texte allemand ainsi traduit pour constater que les métaphores, les tropes, les formules mêmes de Freud se retrouvent ici avec une telle netteté qu'on pourrait fort bien, sans invraisemblance, lui attribuer les phrases précédentes, si elles n'étaient empruntées au *Monde comme Volonté et Représentation.*

Quant à la thérapeutique freudienne, fondée sur cette étiologie des névroses, je me bornerai à quelques remarques:

D'abord, tout ce que Schopenhauer dit du vouloir-vivre (Wille) s'applique à la « libido » freudienne et vice-versa. Si l'analogie ne saute pas aux yeux, c'est que le terme de « Wille » en allemand, et surtout de *Volonté* en français, nous rappelle toujours, malgré nous, cette « faculté de l'âme », étudiée par la philosophie classique. Mais qu'on se reporte aux nombreux textes où Schopenhauer nous parle du besoin sexuel, et toute équivoque disparaît. Il nomme les organes sexuels le « foyer de la Volonté » (Brennpunkt des Willens) et, pour lui, la « négation du vouloir-vivre » est, avant tout, la chasteté consentie, la mortification de la chair qui renonce à la volupté et à la propagation de la Vie. Sans doute sa philosophie, orientée vers l'ascétisme, diffère, quant à ses fins dernières, de l'optimisme de Freud, qui ne veut que guérir et ne vise qu'à l'équilibre de la santé humaine, avec tous ses besoins et ses plaisirs normaux. Mais ces divergences, d'ordre téléologique, n'altèrent nullement l'harmonie des deux doctrines sur le plan de la psychologie.

Quant au rôle que la psychanalyse confère à l'inter-

rogatoire et à la confession, on peut dire, sans solliciter les textes, que Schopenhauer l'a, sinon clairement aperçu, du moins nettement pressenti. Une note composée à Weimar en 1814 (*Neue Paralipomena,* § 379) nous montre le philosophe faisant sur ce sujet de bien curieuses réflexions: « Heureuse idée que la confession! » s'écrie-t-il. Et de développer cette thèse, déjà toute freudienne, que chacun de nous est habile à jouer valablement le rôle de confesseur, alors même qu'aucune supériorité morale ne semble le qualifier pour cet office. La raison en est simple: il faut et il suffit, pour que nous puissions recevoir, juger et apprécier des aveux, que « les actions d'autrui et non les nôtres soient en cause ». Nous devenons moralement presque infaillibles dès que nous sommes désintéressés. D'où il résulte, à l'évidence, que, lorsqu'il s'agit de juger nos propres actions, nous sommes invinciblement portés à nous mentir à nous-mêmes, à « romancer » notre vie intérieure, à fausser, à éliminer, à remplacer par des fictions les poussées instinctives qui choquent nos convictions morales. Ces impulsions que nous apercevons d'abord dans la confession d'un étranger, nous nous refusons à les retrouver en nous: de bon conseil pour autrui, de très mauvais pour nous-mêmes.

La théorie freudienne du « refoulement », durant la veille et le sommeil, comme celle du moi fictif et « composé », qui se ment à lui-même et ne peut, dès lors, sans l'intervention du psychiatre, ni retrouver l'équilibre, ni guérir, est donc ici nettement esquissée.

Mais le fameux « processus de sublimation » dont parle Freud a, lui aussi, retenu l'attention de Schopenhauer. Bien plus, on peut dire que si ce dernier n'en avait saisi la vraie nature et le rôle, il n'aurait jamais réalisé son œuvre. Je l'ai montré, dans mon livre sur *l'Esthétique de Schopenhauer* (Alcan, 1912), bien avant d'être initié à la terminologie freudienne. On me pardonnera donc d'être bref.

Un désir refoulé ou contrarié est toujours plus ou

moins douloureux. En affirmant que la « Volonté » insatiable se déchire elle-même et crée sans cesse de nouvelles souffrances, Schopenhauer ne fait, au fond, que traduire en termes abstraits cette simple vérité d'expérience. Mais il arrive que, par ses jeux, l'art réussisse à « transposer sur le plan de la représentation les mouvements du vouloir » : « wir sehen die Willensbewegungen auf das Gebiet der Vorstellung hinübergespielt ». Or, ce faisant, il transforme l'univers réel, parce qu'il transforme le sujet connaissant, et lui « impose l'attitude contemplative ». Notre douleur, notre désir égoïstes, deviennent *la* douleur, *le* désir universels. Et nous cessons de souffrir parce que nous cessons de « vouloir ». Disons avec Freud que, dans ce cas, la détente psychique est due à une sublimation heureuse de la *libido*. Deux terminologies; au fond: une seule et même doctrine.

Quant à la « sublimation mal faite », qui, selon Freud, joue un rôle si considérable dans l'étiologie des névroses, elle rappelle très exactement ces « rêves insensés » dont nous parle Schopenhauer. Tandis que l'homme de génie: artiste, philosophe, penseur, qui s'est un instant affranchi du vouloir-vivre, reprend sa vie réelle là même où il l'a laissée, le psychopathe est comme ébloui par le contact de la réalité. Sans doute, il ressemble au dormeur brusquement réveillé qui titube, tâtonne, ne « s'y reconnaît plus » et perd le fil de ses pensées. Mais son état devient morbide *du seul fait qu'il se prolonge indéfiniment* et atteste une impuissance pathologique à « situer » le rêve, à le différencier du réel, à renouer normalement la trame interrompue des souvenirs.

L'étude précédente, qui semble théorie pure, comporte-t-elle aussi quelques conclusions d'ordre pratique? Oui, sans doute, et pour les raisons suivantes: si différentes que soient les fins dernières de leur philosophie, Schopenhauer et Freud s'accordent en somme à nous donner à peu près les mêmes règles d'hygiène *mentale*. Tout

d'abord, ne surmenons pas notre mémoire. La fréquence de la folie chez les acteurs (cf. Schopenhauer, Ed. Gris., II, 470; V, 430, 462), chez tous ceux qui jouent leur vie comme un rôle et « composent leur moi » (cf. Freud, Schopenhauer, *passim*), prouve que la fidélité, la qualité, la correction du souvenir sont essentielles à la santé de l'esprit. Que si un trouble psychique quelconque vient altérer notre caractère, troubler notre vie intérieure, une autocritique avisée peut obtenir des résultats rapides et surprenants, mais à la condition d'être ensemble très énergique et très prudente.

Energique, elle doit l'être parce que la sincérité envers soi-même exige, en pareil cas, un pénible effort. Si le moi a rompu la trame de ses souvenirs et comblé la lacune béante par une fiction, c'est qu'il éprouvait le besoin de refouler une représentation pénible ou angoissante. On peut donc s'attendre à une résistance qu'il faudra vaincre, à une coalition de forces contraires qu'il faudra savoir neutraliser. Indifférente aux normes de l'esthétique humaine, la vie, qui se moque de ce qu'on pense d'elle, résout le plus souvent les problèmes qui lui sont posés sans netteté ni élégance. Elle use de détours compliqués, elle nous « manœuvre ». Il en va de l'âme malade comme du corps blessé: une cicatrice peut être fort laide et demeurer utile, indispensable même, pour ressouder les tissus lésés. De même: aux fictions, aux mensonges qu'invente une âme blessée, pour se défendre contre l'angoisse ou la douleur, manque souvent tout caractère de grandeur et de beauté. Pour être féconde, l'autocritique doit savoir compter avec la lâcheté morale, la laideur, éviter les mille embûches des préjugés, de la fierté personnelle, de l'idéal même, et surtout de l'orgueil humain.

Mais, d'autre part, la brutalité envers soi-même est ici aussi dangereuse que la faiblesse.

Le temps, le choix du moment opportun peuvent seuls conduire au succès. Il est donc souvent légitime de ruser

avec soi-même, d'agir sans retard, mais sans précipitation, de profiter, par exemple, d'un instant d'exaltation qui nous anesthésie et rend notre effort de sincérité, le contrôle de notre passé (bref, notre intervention consciente), moins douloureux, plus efficaces. Il en va comme d'une articulation brisée que le bon chirurgien saura ne mobiliser ni trop tard, ni trop tôt, ou comme d'une lésion cicatrisée qu'on ne doit ni exposer prématurément aux heurts, ni soustraire indéfiniment aux influences d'un milieu d'abord hostile.

« Laisser faire le temps », c'est sans doute trop peu. Mais, *tenir compte du temps*, surveiller les effets de la durée, choisir, comme on dit, le « moment psychologique », l'instant favorable à l'autocritique, tout est là. Beaucoup de malaises moraux, étudiés par la psychanalyse et qui évoluent vers des états plus graves, réclamant dès lors l'intervention du psychiatre, sembleraient devoir s'atténuer rapidement, pour disparaître bientôt sans laisser de traces notables, si pareille méthode était fidèlement suivie.

Outre qu'elle permet de préciser un grave point d'histoire, l'étude comparée de Freud et de Schopenhauer, son génial précurseur, se révélerait donc pratiquement utile. Etudier la souffrance *dans ses rapports* avec le vouloir-vivre, dont le *Monde comme Volonté et Représentation* la montre inséparable, étudier ses causes et ses effets, son rôle dans la constitution de notre âme, c'est apprendre à mieux saisir comment le contrôle de nos souvenirs et la psychanalyse, quelque nom qu'on lui veuille donner, peuvent nous aider à maintenir notre équilibre mental, sans cesse menacé. *Apprendre à se connaître, ce serait donc avant tout apprendre à se souvenir*. En se rappelant *opportunément* son passé, notre âme réussirait à moins souffrir du présent; et nous pourrions, dès lors, en psychologie, reprendre, dans un sens tout nouveau, l'antique formule: *nihil aliud est descere nisi recordari.*

ANDRÉ FAUCONNET.

L'APPAT DU JEU ET LE GOUT DU RISQUE

A PROPOS DE LA LOTERIE NATIONALE

I

M. Herriot a dit un jour: « Chez nous, le pays est riche et l'Etat pauvre. » Ce mot résume parfaitement une situation paradoxale, et sans doute unique dans le monde. La France est le seul pays, en effet, qui regorge d'or sans que le Trésor en profite.

L'épargne — nous l'a-t-on assez répété! — est notre vertu nationale. Plus que cela, aux yeux du Français, c'est *la vertu*. L'homme qui n'économise pas est mal vu : c'est un « bohème », un « artiste ». Un gros soyeux de Lyon me disait un jour: « L'immoralité fait des progrès énormes parmi nos ouvriers. » Et comme je m'étonnais: « Mais oui, expliqua-t-il, ils dépensent tout ce qu'ils gagnent. » Naïvement, cet industriel identifiait la morale et l'esprit d'économie. Par sa bouche parlait cette vieille tradition française qui, malgré un accès passager d'*américanite,* reste vivante, vivace, vigoureuse.

En effet, tandis que l'Américain ou le Slave dépense plus qu'il ne gagne, l'Anglais ou l'Allemand tout ce qu'il gagne, le Français se croirait perdu s'il ne «mettait de côté ». Tous ses efforts, tous ses plaisirs, toute sa vie est subordonnée à la nécessité de « garder une poire pour la soif ». Mais il n'a jamais soif. Et la poire reste intacte... à moins qu'elle ne soit cueillie par quelque financier.

On peut dire que le Français est une machine à fabriquer de l'or. Il l'est surtout depuis 1870, depuis que la mentalité paysanne a, peu à peu, pénétré toutes les

classes de la nation. En fait, il n'y a plus chez nous d'aristocrates, il n'y a plus de mondains, il n'y a plus de libéraux, il n'y a plus même de bourgeois, si l'on comprend sous ce terme une classe qui, à côté de l'argent, respectait encore un peu l'esprit. Il n'y a plus que des épargnants. Le comte dans son château, le fabricant dans son usine, le crémier dans sa boutique, tous sont devenus semblables au paysan dans sa ferme: ils ne songent qu'à acquérir, non pas pour dépenser, mais pour conserver. Tant et si bien que, par excès de prudence, ils n'osent plus faire des enfants: la conservation de l'espèce est sacrifiée à la conservation des espèces.

Ce monceau d'or produit par les Français, qu'en font-ils? Tandis que, dans la plupart des autres pays, l'argent circule d'un mouvement ininterrompu, servant à payer des achats, du travail, des transports, — opérations qui nourrissent l'économie tout entière et alimentent le fisc, — chez nous, l'argent est placé.

Une petite partie en est consacrée aux valeurs foncières, champs ou maisons, mais le volume des transactions est limité par le nombre même des propriétés vacantes et, surtout, par la difficulté de trouver de la main-d'œuvre agricole. Le reste est transformé en valeur mobilières. On peut relever ici le second caractère de notre économie nationale: *paysanne* à sa base, elle est *boursière* à son sommet.

Des ruisseaux d'or coulent de chaque village vers le notaire ou le banquier de la ville voisine; des fleuves d'or coulent de toutes ces villes vers Paris, capitale du métal jaune, paradis des financiers. Ici, le marché boursier est illimité: on y trouvera toujours des acheteurs et pour tout, pour la Rente française, comme pour des Mines au Honduras. Ce paysan méfiant, ce bourgeois craintif, qui n'avancerait pas un « billet » à un artisan du village ou à un petit industriel du voisinage, en lâche presque sans hésiter dix, vingt ou cinquante au démar-

cheur de Rochette ou d'Oustric. Car là est la seule passion de cet homme équilibré, passion d'autant plus violente qu'elle est unique.

Trait psychologique curieux, qui contraste avec sa prudente activité, ou plutôt se combine avec elle: après que le Français a, en biens immobiliers ou en bons titres d'Etat, assuré son avenir et celui de ses enfants, le surplus de son épargne infatigable, il le consacre au jeu. Car, s'il a peur du risque commercial ou industriel, il est attiré par le risque financier, par l'espoir d'un gain imprévu et indépendant de sa propre activité.

Incommensurables sont les sommes qu'il jette dans le gouffre du jeu, sous toutes ses formes: Bourse, courses, casinos, tripots, loteries étrangères. Rien ne peut arrêter le mouvement perpétuel de cet appareil qui pompe l'or des Français. Parfois, la marche en est ralentie par un krach trop scandaleux ou par une crise économique générale. Mais, bientôt, las de s'emplir sans profit, le bas de laine se vide à nouveau dans le coffre du banquier ou aux guichets du Pari Mutuel.

Les plus dures leçons restent vaines. La guerre elle-même qui a fait perdre aux Français les quatre cinquièmes de leur fortune et qui, en outre, par l'effet des emprunts étrangers remboursés en papier ou simplement annulés, leur a enlevé encore une centaine de milliards — ne les a pas changés: au lieu de dépenser leur argent à vivre plus largement, ils continuent à l'épargner pour le placer ou pour le jouer.

II

C'est le fisc qui, en tout pays, alimente le Trésor. Mais, pour qu'il l'alimente convenablement, il faut que les citoyens paient leurs impôts, qu'ils aient ce qu'on peut appeler le civisme fiscal.

Or, chez nous, personne ne veut plus payer d'impôts.

Chacun s'efforce de dissimuler ses revenus et, lorsqu'il a reçu sa feuille d'imposition, d'en faire réduire le montant. Ceux qui détiennent la puissance électorale, les paysans, vont plus loin encore: ils exigent de leurs députés qu'on les exempte de toute contribution. Et les députés obéissent: le peu que rapporte l'impôt sur les revenus agricoles est largement couvert par les subventions diverses que l'Etat reverse au paysan. Par exemple, au titre des « calamités agricoles ». Mais personne ne s'inquiète de la calamité nationale constituée par le vide des caisses publiques. Et le paysan vend sa vache ou distille son alcool sans payer un sou au fisc sur ces fructueuses opérations.

Les citadins — beaucoup moins influents que les ruraux parce qu'ils ne forment pas, comme eux, une masse électorale uniforme et compacte — doivent recourir à la ruse pour échapper au fisc. A cet effet, les industriels truquent leur bilan et les commerçants leurs livres; s'ils ignorent cet art, des officines de « contentieux fiscal » sont là pour le leur apprendre. La fraude est encore plus répandue, parce que moins contrôlable, dans certaines professions libérales. Les seuls qui paient ce qu'ils doivent, ce sont les fonctionnaires et les employés — et ils ne le paient que faute de pouvoir cacher ce qu'ils gagnent...

Il s'agit là des *revenus* que devraient déclarer les contribuables, mais le Trésor est également, en grande partie, frustré des *économies* qu'ils font. En effet, les masses d'argent qui sont thésaurisées sans emploi ne lui rapportent rien et celles qui sont consacrées au jeu sont loin de lui rapporter ce qu'elles devraient.

La mauvaise rentrée des impôts et le fait qu'une grande partie de l'épargne nationale échappe au fisc, telles sont les deux causes du contraste si frappant entre la richesse du pays et la pauvreté de l'Etat.

Cette pauvreté éclate à chaque pas. Nous l'avons trop

longtemps tolérée. Il serait urgent, en effet, que nous n'ayons plus à rougir de nos villages sans eau, de nos bourgs mal entretenus, de nos villes sans verdure, du délabrement de nos édifices publics, de l'aspect minable de nos soldats et de nos douaniers. Et que nous n'ayons plus besoin des Américains pour empêcher de tomber en ruine Versailles et Fontainebleau, comme si la France n'était plus assez riche pour payer son passé. Et qu'à l'étranger, nos représentants disposent d'assez de fonds pour soutenir, maintenir et augmenter le prestige de la France.

A cette misère, un seul remède. Puisqu'on n'arrive pas à faire payer aux Français les impôts qu'ils doivent à l'Etat, et puisqu'ils ont de l'argent en réserve, il faut prendre cet argent *là où il est:* dans le bas de laine. Non pas par un prélèvement socialiste, à la faveur des « vacances de la légalité ». Non pas par un impôt extraordinaire et forcé, mais par une contribution *volontaire*. En utilisant, au profit de l'Etat, le goût du jeu si répandu dans le peuple français. En un mot, en organisant une Loterie Nationale, non pas temporaire, occasionnelle et comme honteuse, mais une Loterie ouvertement déclarée, *permanente*, méthodique et, par conséquent, fructueuse.

III

Avant de prendre parti pour ou contre la loterie, examinons d'abord, en gens pratiques, ce que cette institution pourrait « rendre ».

Le *lotto* a, en 1931, rapporté net 731 millions de francs au Trésor italien ; la loterie espagnole fournit en moyenne, au budget de nos voisins d'outre-Pyrénées, 400 millions de pesetas par an, soit plus de 800 millions de francs. Mais ce sont là des pays pauvres en numéraire, où la population n'a, même dans les classes supérieures, que des disponibilités restreintes. Aucune com-

paraison avec la France, pays d'épargnants. Le goût du jeu y est peut-être moins répandu que chez les autres peuples latins, mais ceux qui jouent disposent de ressources autrement plus considérables. Aussi ne semble-t-il pas exagéré de supposer qu'une loterie bien organisée pourrait, en France, rapporter dix fois plus qu'elle ne rapporte en Italie ou en Espagne.

Quelques chiffres illustreront la valeur de notre raisonnement.

Le revenu national de la France est évalué à plus de 200 milliards par an. La partie de ce revenu qui n'est pas dépensée est, naturellement, impossible à fixer exactement, mais elle est, en tout cas, très importante. Notons, par exemple, que les excédents de versements dans les caisses d'épargne se sont élevés à 5,3 milliards en 1930, à 10,8 milliards en 1931 et à 4,7 milliards en 1932; que le montant total des dépôts de ces caisses atteignait 57 milliards en 1932. Ajoutons que les émissions de titres en Bourse ont été de près de 33 milliards en 1930, de 28 milliards en 1931, et, encore, de plus de 6 milliards en 1932, en pleine crise boursière. Voilà pour les placements, c'est-à-dire pour une partie seulement des placements, puisque nous ne pouvons évaluer, entre autres, le montant des comptes-courants en banque.

Mais il faut considérer, d'autre part, les sommes fabuleuses consacrées au jeu sous toutes ses formes. Tout d'abord aux courses de chevaux: les sommes engagées au Pari Mutuel ont atteint 1.840 millions en 1930; les paris ont comporté 17 millions à Longchamp, le jour du Grand Prix de 1932. Pour les quinze principaux casinos de villes d'eaux, les *recettes* ont été de 311 millions en 1928, de 184 en 1931 et de 107 en 1932. Quant aux cercles « contrôlés », ils le sont si mal qu'on ne peut évaluer les sommes qu'ils engloutissent. Et que dire des tripots clandestins, des appareils de jeu dans les cafés, des

loteries étrangères, officiellement interdites en France et qui y drainent des centaines de millions annuellement.

Il faut encore considérer l'argent thésaurisé *sans emploi* et que l'on évalue actuellement à 25 milliards de billets de banque et à 15 milliards d'or en pièces et en lingots, soit 40 milliards disponibles et qui, on l'a vu par le succès des premières tranches de la Loterie nationale, n'attendent qu'une bonne occasion pour sortir de leurs cachettes.

Des chiffres et des évaluations que nous venons d'énumérer, il n'est pas téméraire de conclure qu'une somme globale de 20 milliards pourrait être, chaque année, prélevée sur le revenu national par la Loterie. Soit un bénéfice net de 8 milliards pour le Trésor.

Pour être d'un rendement vraiment intéressant et régulier, la Loterie devrait, tout d'abord, comporter des billets divisibles en parts, afin d'intéresser les petites gens qui jouent actuellement aux courses, dans les cafés ou dans les foires. Dans le même but, les tirages devraient être très fréquents, par exemple une fois par semaine (il y en a trois fois par mois en Espagne). D'autre part, — et là une certaine énergie sera indispensable , — il conviendra de diriger les joueurs vers la Loterie nationale en leur fermant d'autres « débouchés », par exemple en supprimant le Pari Mutuel urbain (qui n'a rien à faire ni avec l'amélioration de la race chevaline, ni avec le lancement des modes au pesage) et en appliquant rigoureusement l'interdiction des loteries étrangères.

Si, sans qu'on ait pu, ou voulu, organiser la Loterie de la façon rationnelle que nous venons d'indiquer, le premier essai qui en a été fait a, toutefois, permis de placer pour 800 millions de billets au cours des deux mois de septembre et d'octobre derniers, — il ne semble pas impossible d'arriver à quadrupler régulièrement ce chiffre, c'est-à-dire à faire sortir du bas de laine français une vingtaine de milliards par an.

IV

Le revenu net d'une loterie bien organisée, évalué par nous à 8 milliards par an, couvrirait 16 % d'un budget de 50 milliards. Quelle tranquilité d'esprit pour ceux qui ont la charge de nos finances!

Et tout d'abord pour les parlementaires. Ils seraient débarrassés de ce cauchemar annuel qu'est le vote du budget, et qui les ballotte cruellement entre la responsabilité de mener l'Etat à la faillite et le risque de mécontenter leurs électeurs. Ce sentiment de sécurité serait sans doute suffisant pour compenser les pertes qu'ils pourraient subir du fait de la disparition des avantages que certains d'entre eux tirent du Pari Mutuel, des casinos ou des cercles. Et ce sentiment de sécurité les engagerait sans aucun doute à faire, dans leur arrondissement, une heureuse propagande en faveur de la Loterie.

Et la morale, me dira-t-on, qu'en faites-vous? Non seulement vous prétendez acheter la conscience des représentants du peuple, mais vous osez proposer que le budget de la France s'alimente à une source impure et que le Trésor public s'enrichisse du tribut d'une honteuse passion? Je répondrai à ces imprécations par une anecdote. Comme un journaliste suggérait un jour à feu Klotz l'idée justement d'une Loterie nationale, le Ministre des Finances se récria: « Mais, voyons, ce serait immoral! »... Puis, rompant l'entretien, il prit son chapeau et ses jumelles et s'en alla jouer aux courses.

Non, la morale n'a rien à voir en l'affaire. Notre Troisième République n'est pas le règne de la vertu, et elle se couvrirait de ridicule en jouant la pudeur offensée. Bien mieux, la canalisation du jeu par la Loterie diminuerait certainement la floraison des affaires de Bourse suspectes et, partant, l'éventualité de scandales politico-financiers. Mieux vaut un seul tripot officiel que des milliers de tripoteurs.

En somme, il s'agit d'être franc, de reconnaître que le Français aime à jouer et de proclamer que l'Etat doit être le principal bénéficiaire de cette passion nationale. Là est peut-être l'obstacle. Un gouvernement — surtout s'il est de gauche — hésitera à faire cette déclaration et à mettre délibérément aux mains de Marianne le râteau du croupier.

Cependant, quelle heureuse solution du problème financier! En effet, il est difficile de faire payer des impôts aux agriculteurs, il est difficile de poursuivre tous les autres fraudeurs du fisc dans le maquis de leur comptabilité, il est difficile de charger de nouveaux fardeaux le commerce et l'industrie. Mais qu'il est facile de laisser venir à soi des billets de banque qui ne demandent qu'à s'employer. On ne heurte plus de front le fameux « mur d'argent », on le grignote, on le perce, on l'abat. Enfin, avantage inappréciable, on ne porte aucune atteinte aux privilèges des maîtres du régime: on ne demande rien ni aux paysans, ni aux parlementaires.

Le procédé est si simple qu'on se demande comment il se fait que, depuis cent ans que la Loterie royale a été supprimée en France, personne n'ait eu l'idée de la rétablir. L'idée, on l'a eue, mais le courage a manqué pour l'appliquer. L'heure semble venue, aujourd'hui, des résolutions énergiques.

G. WELTER.

L'ILE TRAJANE[1]

—

V

TÉLÉPATHIE, CONCHYOLOGIE ET AMOUR!

La pluie tombait à larges gouttes dans le bois d'orangers, s'écrasant lourdement sur le sol jonché de fruits d'or.

De sa chambre, Aïmata, la vahiné favorite de Victor de Limeray, songeait, en regardant choir l'averse tropicale, à la tristesse du départ qui approchait. Les Tahitiennes connaissent les pleurs. Leur âme voluptueuse et hypersensible pousse à l'excès cette affirmation physique de la douleur, apanage des *Popaâ* (Européens). La faute en incombe à Tahiti, contrée enchanteresse, à son mirage trompeur de joie, à la facilité des existences matérielles qui s'y perpétuent, à la simplicité des dogmes de l'amour qui n'y dépassent pas la limite de l'étreinte instantanée. Car, en plus des larmes, elles ont — ces Tahitiennes — toute la détresse apeurée de l'isolement. La solitude leur est une épouvante et une mélancolie qui les rongeraient à la longue, si le soleil, parure de leur petite patrie chantante et parfumée, ne parvenait à dissiper peu à peu, chaque matin — et chaque jour, davantage — la nostalgie cruelle de l'abandon. Combien de Français, ou d'Anglo-Saxons, résidant dans l'île et quasi-mariés avec une fille maorie, ont différé tel voyage tem-

(1) Voyez *Mercure de France*, N° 851. —

poraire ou tel adieu sans esprit de retour, à la seule image du reproche silencieux, désespéré, poignant de ces yeux de velours!...

Aïmata était belle, svelte, souple, tentante. Elle n'avait pas vingt ans quand, dans la nuit clair-de-lunaire et sous les vanilliers enivrants, elle avait laissé l'amant faucher la fleur exquise de sa virginité. Même, on l'avait raillée à Papeete d'avoir tant attendu. Et pour se donner à qui?... A un étranger de passage, qui n'était même pas planteur fixé à Tahiti, qui s'en irait un jour comme il était venu, comme tous les autres : officiers, fonctionnaires, commerçants des *pays froids et gris qui sont si loin.* En vain, son cousin Tériinatua, du district de Papenoô, harmonieux comme un éphèbe de l'Hellade primitive, avait-il jadis tenté de la posséder à treize ans, quand elle avait été nubile. Et celui-là, encore, était des siens, de sa race polynésienne à elle, né qu'il était à l'autre extrémité de la presqu'île de Taravao!... Par une exception paradoxale, elle avait repoussé d'instinct le jeune Océanien dont la beauté, en d'autres circonstances, eût normalement éveillé ses sens. Quelque chose en elle lui disait, en effet, que cet éveilleur ne serait point de son sang, qu'il serait étranger... N'est-ce point, d'ailleurs, leur rêve secret à toutes?... Et lorsque Victor, l'homme blond aux yeux bleus, *venu des pays froids et gris,* avait, un soir de chaude ivresse sensuelle, ployé sa taille flexible et mordu farouchement à la pulpe rouge de sa bouche, elle ne lui avait pas résisté, pâmée qu'elle se sentait sous la caresse brutale et neuve qui la secouait toute.

Et, depuis, elle l'avait aimé.

Maintenant que l'heure de la séparation allait sonner, elle se sentait perdue d'angoisse. Une émotion douloureuse la tenaillait. Et puis, elle allait être *seule*... ou presque. Seule, pendant des mois, avec sa mère, ses sœurs et son frère adolescent, dans cette fraîche et coquette case de Punaauia qui avait abrité ses premières

et uniques amours. Ah! l'égoïsme des hommes!... Et qu'elle était vraie, la chanson de chez elle :

Rupé, rupé Farani...

Oui, ces Français volages, inconstants, frivoles, lui apparaissaient bien aujourd'hui, en amour, comme des danseurs. Leur caprice n'était-il point celui du *puréhua,* ce phalène de là-bas sans cesse attiré par une autre lueur que celle où, d'abord, il avait juré s'anéantir?

— A quoi penses-tu, petite vanille parfumée?

Elle se retourna précipitamment à la vue de Limeray, qui venait d'entrer dans la pièce, une valise à la main.

— Je pense, ô mon ami chéri, aux longues journées prochaines où, seule ici avec ma mère, mon petit frère et mes trois sœurs, Raihau, Téuira et Tauhéré, j'entendrai par la fenêtre entr'ouverte le rire joyeux des filles de Punaauia qui rejoignent leurs amants pour se baigner dans la rivière, y harponner la chevrette ou le *nato.* Hélas! tu seras loin, *Révatua.* Peut-être même auras-tu chassé de ton souvenir ce nom d'ici que je t'ai donné?

— Jamais, Aïmata!... Pour toi, je resterai Révatua, *Celui-qui-part-au-loin...* mais qui revient, puisque, dans trois mois, je te serai *revenu.*

— Trois mois!... Mais c'est beaucoup : tu me trouveras vieille et laide. Nous nous fanons si vite, nous autres de l'Ile!... Comme la fleur coupée des tiarés. Alors, ami, tu en aimeras d'autres. Si cette chose-là arrive, très triste pour moi, tu voudras bien — n'est-ce pas? — que je sois ta servante et celle de ta nouvelle vahiné?

Pour toute réponse, Victor, qui luttait mal contre l'émotion qui l'envahissait, l'attira contre lui et la baisa longuement aux lèvres. Elle tressaillit au contact de la longue moustache soyeuse retombante.

— Elle te chatouille? demanda-t-il en riant. Tu me préférais auparavant, quand j'étais glabre?

Elle se pencha vers lui en esquissant un faible sourire, et répondit, en lui mordillant la lèvre inférieure :

— Ta bouche est toujours bonne. Ah ! *tané* chéri, pourquoi t'en vas-tu ?

Il la saisit de nouveau, mais avec plus d'emportement. Un grand trouble, à présent, l'alanguissait, contre lequel il s'était promis, bien longtemps à l'avance, de réagir. Les départs, pour deux êtres qui s'aiment et se sentent attachés, enchaînés, rivés l'un à l'autre, comportent toujours cet arrachement de toutes les fibres de l'être. Dangereux émollient pour le partant que le baiser d'adieu, au déchirement duquel il est difficile de résister. Limeray le comprit confusément et abrégea l'étreinte.

— Ecoute, murmura-t-elle, le cœur tordu de peine, je ne t'accompagnerai pas, là-bas, au ponton. Je n'en aurais pas le courage, ô ami de ma vie heureuse !... Mais ta petite sauvagesse connaît un moyen d'être reliée à toi. Même malgré les distances. Ce soir, quand la nuit sera tout à fait venue et que ton vaisseau quittera le port, nous irons nous asseoir, mes sœurs Raihau, Téuira et Tauhéré, mon petit frère et moi, sur le sable, à la pointe de l'île. Alors ton vaisseau passera, pas très loin de nous, sur la mer... Pour toi, je chanterai à cet instant, bien fort, sous les palmiers de la grève, la dernière strophe de l'*himéné* de *Piraë* — tu te souviens ? — celui que chante si bien mon amie Tukua, et qui commence ainsi :

Ia néva maï to mata
eïta vau é ité ia oë...

Tu entendras ma voix, car les flots de la mer portent loin les paroles humaines. Ainsi sauras-tu, à ce moment précis, que je chante pour toi... Mais ce n'est pas tout. Ecoute encore. Quand ton vaisseau aura dépassé la limite de mon chant porté à ton oreille, le fil désormais sera tendu entre nous deux, grâce aux *coquilles*.

— Que veux-tu dire?

Elle reprit de sa voix douce et chantante :

— Chez nous, en Océanie, où la mer est si grande — si grande que nos petites terres y sont comme les pépins d'une orange par rapport à son jus — il fallait bien trouver un moyen de communiquer entre nous, d'île en île. Un vieux sorcier des Tuamotu m'a remis en mourant, quand j'étais toute petite, deux coquillages enchantés, nés sur la même roche au fond de l'eau. Pareils à ceux de la petite Tépotiniarii... Voici.

Et Aïmata sortit d'un pli de son paréo deux admirables coquilles lisses, d'un jaune abricot, absolument identiques et auxquelles les collectionneurs conchyologues donnent le surnom de : *coquille aurore*. La jeune Tahitienne les baisa toutes deux, pieusement, en garda une et remit l'autre à son amant.

Limeray éclata d'un bon rire.

— Hé là! ma pauvre gosse, c'est bien joli... mais que veux-tu que j'en fasse?... Un verre à liqueur? Une tabatière?

Aïmata fronça légèrement le sourcil.

— Ne plaisante pas avec les choses sacrées, Révatua. Cela nous porterait malheur. Mets la coquille à ton oreille : tu y entendras le hurlement de la vague sur les coraux. Tu vois bien : c'est magique. Ne ris pas!

— Emporter avec moi ce fétiche, ce gris-gris? Allons donc! Au fait, je te croyais chrétienne, convertie au protestantisme comme ton amie Vahinétua?

— C'est vrai. Mais le pasteur ne me défend pas ces superstitions-là, au temple. D'ailleurs, il ne les connaît pas et il ne les comprendrait pas. Comme toi, ami chéri, comme tous ceux de l'Europe.

— Enfin, si cela peut te faire plaisir, passe-moi la coquille. Mais que faut-il que j'en fasse?

— Ne t'en sépare jamais! Ni la nuit, ni le jour. Moi,

regarde. Dès maintenant, le *charme* ne me quittera plus jusqu'à ton retour.

Et elle le fixa à son collier de coquillages roses.

— Ensuite? demanda-t-il.

— C'est tout. Nous sommes *reliés*. Le charme agira entre nous, chaque jour, à l'état de veille, et aussi chaque nuit, en rêve. Je saurai tout de toi comme si tu le pensais, comme si tu me le disais, comme si tu me l'écrivais. Laisse-toi aller à tes pensées et à tes songes sans te contraindre. L'essentiel de nos messages nous parviendra. Nous connaîtrons ainsi, confusément ou clairement — cela dépend — si nous sommes heureux ou malheureux, bien portants ou malades.

— Merveilleux! Un journal télépathique, quoi!

Elle secoua la tête en souriant, car le peu de français qu'elle avait appris à la Mission ne l'avait point familiarisée avec les mots issus du grec.

— Télépathique? Je ne sais pas ce que tu veux dire. Mais essaie la coquille, de ton côté, Révatua. Tu verras : entre deux êtres qui s'aiment, les charmes marins ne mentent jamais. Ils disent tout, et le vrai. Toi aussi, tu connaîtras ma vie de chaque jour, mes tristesses, mes espoirs, quelquefois mes plus secrètes pensées.

— Chère petite vanille parfumée!

Elle s'arracha brusquement au baiser qui la faisait défaillir et cria à Victor, de sa voix âpre, gutturale, redevenue sauvage, où l'insulaire d'antan reprenait tous ses droits :

Aué! aué! Tau héré iti é
té oto néï au i to taua taâê raâ é...

Et, cette fois, Limeray, troublé, la gorge sèche, les yeux embués, s'élança dans son auto sans retourner la tête, cependant qu'Aïmata, mâchonnant une fleur d'hibiscus, fredonnait douloureusement entre ses dents la strophe mélancolique : *Té réva néï...* de la plus émouvante mélodie de Tahiti.

VI

UN MESSAGE DE L'AGENCE « COQUILLE AURORE ET Cie »

« *Révatua à Aïmata.* » En mer...

» ...Je ne sais, Aïmata, si ton vieux sorcier mourant des Tuamotu disait vrai?

» Mais, ô ma petite vanille parfumée, je n'ai pas cessé de porter sur moi la fameuse coquille magique que tu m'as remise à Punaauia, quand je t'ai fait mes adieux. Et je dois t'avouer — tout sceptique que je puisse être encore, en ce qui concerne l'efficacité réciproque de nos deux gris-gris — que ta chère et douce image n'a cessé de me hanter. Est-ce un mirage?... Il me semble, par delà les flots, assister à ta vie de chaque jour. Tiens, par exemple, hier matin, en me réveillant dans ma cabine, je t'ai vue (ou il m'a semblé te voir) pêchant des moules avec ta jolie cadette Tauhéré, à notre endroit favori, sur les rochers de la grève d'Arué. Tu te souviens? Tes sœurs Raihau et Téuira, ton amie Tukua, ton petit frère et les jeunes gens de ta race nous y attendaient souvent, étendus déjà sur le sable. Et c'était, aussitôt notre arrivée, un bondissement de corps souples, dans la mer écumante, sous l'œil amusé de Tante Aïu.

» Est-ce vrai, dis, petite vanille parfumée, que tu es allée pêcher des moules, *hier matin,* avec ta svelte sœur Tauhéré, sur la grève d'Arué?

» Le malheur est que nous manquions de contrôle, l'un et l'autre. Au lieu de cette blague charmante des deux coquillages jumeaux nés sur la même roche *et incantés,* dis-tu, par un vieux bonze agonisant, j'aurais été mieux inspiré en t'installant, à Punaauia, un petit poste de T. S. F. pour la bagatelle de trois cents à trois cent cinquante francs. Que veux-tu? jusqu'à preuve du contraire, j'ai plus confiance dans l'antenne du brick « Desamoe » et les ondes de Marconi et du père Branly que

dans la répercussion de nos vies respectives par l'orifice d'une conque sonore, même... couleur abricot!

» Enfin, ne taquinons pas la « Favorite » chérie; et, pour lui complaire — parce qu'on l'aime — gardons en poche, et sous l'oreiller, cette mirifique coquille télépathique, fichtrement encombrante.

» Brr!... elle n'est pas toujours gaie, la vie à bord de ce voilier noir, avec ces hommes blondasses, cet ami yachtman gentil, savant, mais plutôt *piqué,* ces trois Hindous envoûteurs, charmeurs et diseurs de bonne aventure, enfin ce bric-à-brac de cinéma romain. Je te le jure, ô Aïmata, il y a des moments où je me demande ce que je fiche sur cette sacrée galère aux voiles sanglantes et aux armatures métalliques qui brillent *comme de l'or.* Mon Dieu! nous qui étions si bien, tous deux, à Punaauia! Quelle bonne petite vie confortable et tranquille! Faut-il que les hommes soient bêtes!... Il est vrai que tout ceci ne serait pas arrivé si j'avais écouté mon pressentiment de Rochecorbon, en Touraine, et si, au lieu de partir pour Tahiti, j'étais sagement resté en France, même sans le sou.

» Mais il y a le film qu'on va tourner *Là-bas,* comme dit César, ou à *Nova-Roma,* comme dit l'autre, le capitaine albinos, quand il fait le point — ce film de *Brennus,* vainqueur puis chassé de Rome par le belliqueux Camillus (février, 389 av. J.-C.) au cours duquel, cinéaste amateur, je dois jeter mon épée et mon ceinturon dans la balance en roulant des yeux furibonds. *Vae victis!...* Ne te creuse pas, Aïmata : c'est du latin, et ça veut dire : « Malheur aux vaincus! » Je t'expliquerai cela dans trois mois, à mon retour de l'île de mon ami Domengatti. Pour l'instant, contente-toi des idées générales ou plutôt des informations globales, en vrac, que t'apportera « l'Agence Coquille Aurore et Cie ». J'ai l'air de blaguer. Pourtant, je te jure sur ma moustache tombante (Dieu! qu'elle me gêne, le matin, quand elle

trempe dans mon chocolat!) je te jure que je n'ai jamais été plus sérieux ni plus respectueux de mon fétiche conchyologique des Tuamotu.

» Donc, aujourd'hui — comme hier et demain, espérons-le — je vais bien, je mange bien, je bois bien, je dors bien, et je... ne suis pas trop de mauvaise humeur. Pour me faire sortir de mon indéfectible *bon-vivantisme,* il faudrait que la table fût déplorable (or, la chère, à bord, est exquise, — un régal perpétuel!) ou que mon hôte fût indésirable (ce qu'à Dieu ne plaise, car mon ex-copain de nuages sur la Brenta est un causeur virtuose, ayant tout lu, tout vu, tout entendu — un encyclopédiste mondain qui ne serait pas un raseur).

» Ce qui me taquine, c'est l'allure mystérieuse du brick et de ses passagers. Ce capitaine, ces officiers et cet équipage de Danois silencieux me donnent le spleen. Jamais un pauvre petit rire au coin des lèvres. On dirait des centenaires dévorés de remords, et en pénitence. Quel âge ont ces gens-là?... On jurerait qu'ils sont nés le même jour? ou qu'ils se sont rejoints à un moment de leur vie? par exemple entre trente-cinq et quarante ans? Bizarre!... Et puis, à côté de ce formidable bazar d'opérette ou de cinéma — il est vrai que nous allons tourner un film à Nova-Roma — que signifient ces deux avions arrimés solidement aux bastingages?... Un biplan ou un monoplan sur l'*Urbs* de Marcus Furius Camillus, conquérant de Véïes?... Je vois d'ici la tête de feu Tite-Live!

» En vérité, ô Aïmata (si tu m'entends, me vois, me sens), je crois que je me suis embarqué dans une fichue affaire. Avec un fantaisiste de la trempe du *signore conte* Cesare Domengatti, il faut s'attendre à tout. Possible que nous tournions *Brennus.* Possible aussi que nous nous livrions à quelque entreprise ténébreuse et criminelle : espionnage, piraterie, baraterie, traite des noirs ou... des blanches, que sais-je?... En tout cas, je ne se-

rai rassuré que quand nous aborderons à Nova-Ostia, par 135° de longitude au-dessus de l'Equateur, au large de la Nouvelle-Guinée hollandaise. Jusque-là, j'ouvre l'œil. Et le bon!... Je n'ai pas confiance en ces trois Indiens, notamment en cet Indra que j'ai surpris une nuit, dans ma chambre, en train de me jeter des passes magnétiques pendant mon sommeil. Je n'ai pas beaucoup aimé non plus, dans ma cabine, cette inscription latine gravée au canif (qui remonte à 1800, c'est-à-dire à plus de cent ans) et que j'ai déchiffrée hier, à cinq heures, au moment où la vigie signalait les premières îles de l'Archipel de l'Amirauté :

CAVE HODIE
CAVE CRAS
Vincentus Laborde medicus scripsit.

« Prendre garde aujourd'hui... prendre garde demain? » Au diable ce Vincent Laborde, médecin français, ou belge, ou jersiais, ou suisse, ou canadien, ou mauricien, qui me coupe l'appétit juste au moment où la cloche du déjeuner, qui sonne, me creuse comme un apéritif!... »

VII

UNE GRAVURE DU « DIX-HUITIÈME » ET CE QUI L'ACCOMPAGNE

Ce jour-là, le baron de Limeray et le comte Domengatti s'étaient attardés à compulser dans la bibliothèque du bord — extrêmement riche en volumes de tous formats, anciens et modernes — un gros livre in-4° relié en basane et intitulé : « *Voyage autour du monde,* fait dans les années MDCCXL, I, II, III, IV, par George Anson, présentement Lord Anson, commandant en chef d'une escadre envoyée par Sa Majesté Britannique dans la Mer du Sud. Tiré des journaux et autres papiers de ce seigneur, et publié par Richard Walter, maître ès arts et

chapelain du « Centurion » dans cette expédition. Orné de cartes et de figures en taille-douce. Traduit de Anglois. »

L'ouvrage, édité en 1749, à Amsterdam et à Leipzig chez Arkste'e et Merkus, était dédié à Mgr le Comte Henri XI de Reuss, comte et seigneur de Plauen, seigneur de Graitzz, Cramichfeld, Céra, Schlaitz et Lobenstein. Il avait trait à une importante croisière anglaise sur les côtes occidentales de l'Amérique espagnole, et relatait, notamment, une longue escale du navigateur Anson à l'île Juan-Fernandez, où le naufragé écossais Alexandre Selkirk et son serviteur Vendredi inspirèrent, en 1719, à Daniel de Foë son immortel *Robinson Crusoé*.

— N'est-ce pas, dit César à son ami, que ce livre est attrayant?... Je le crois rare. Il éclaire, en outre, d'un jour exact, selon moi, les conditions pénibles dans lesquelles peut se débattre un être isolé en pleine île déserte du Pacifique, livré à ses seules vertus et confiant dans les desseins secrets de la Providence. Que j'aime *Robinson*! Et comme il y est bien démontré que l'homme a été créé à l'image de Dieu! Ses bons instincts triomphent vite de ses mauvais penchants. Face à la mer et à la montagne, guetté sans cesse par la maladie et la mort qui rôdent autour de lui, il puise sa force de vivre en la contemplation de la nature et en l'admiration du Créateur. Pour ma part, ce *Crusoé* me donne à penser que la solitude développe, chez la créature, le sentiment, non de son impersonnalité, mais de sa personnalité. Cet orgueil, qui sommeille à l'état subconscient chez chacun de nous, se réveille alors, prend conscience et s'affirme. Concevez-vous, Victor, ce que cette phrase de tous nos catéchismes — « Dieu créa l'homme à son image » — comporte d'enseignement et de réconfort?... A l'image de Dieu, pareil à Dieu, presque Dieu?

Limeray hocha la tête.

— Prenez garde, mon cher, de choir insensiblement dans le panthéisme. Il est dangereux de pousser à l'extrême ces doctrines-là. Sans être janséniste, je professe cependant, en toute humilité, que nous ne sommes que faiblesse, fragilité, misère...

— Fi donc! s'écria impétueusement le gentilhomme romain. C'est avec de tels principes d'abaissement, de modestie déraisonnable, de méconnaissance du divin de son âme, que l'on court à sa propre déchéance. A quoi bon mésestimer l'humanité, je vous prie?

— Eh! qui pourrait se piquer de connaître autrui, quand il est si difficile de se déchiffrer soi-même? Hélas! Contradiction et illogisme, voilà notre lot.

César Domengatti s'était levé. Son pâle et fier visage reflétait une puissance étrange, nouvelle, insoupçonnée.

— Voyez-vous, reprit-il avec force, le malheur est que vous partez d'un faux point de départ : *pour estimer les hommes, il ne faut être ni confesseur, ni ministre, ni lieutenant de police, ni roi. Les rois sont environnés de brouillards encore plus épais, que font naître autour d'eux les intrigants, les ministres infidèles; et tous s'accordent, dans toutes les classes, pour leur faire voir les objets sous un jour différent du véritable.*

Il ajouta sur le pas de la porte :

— Méditez ceci, mon cher hôte, en attendant que sonne la cloche de notre souper. Il est six heures. Vous avez encore une grande heure devant vous. Je vous laisse en tête à tête avec George Anson et votre... *fragilité.*

Il y avait environ dix minutes que César avait quitté la bibliothèque quand Limeray, refermant le lourd volume du navigateur anglais, le réintégra dans sa case, à deux rayons au-dessus de sa tête.

En ramenant naturellement son bras à portée de sa ceinture, sa manchette empesée s'accrocha à l'une des

boiseries et fit jouer, sans le vouloir, dans le bois, un déclic qui mit à jour un casier secret.

— Oh! oh! fit-il. Qu'est-ce que c'est que ça?

Le casier avait la dimension des deux mains réunies, paume contre paume. Il contenait un portrait d'homme, de moyen format, privé de sa marge, et un manuscrit d'une centaine de feuillets jaunis.

Le premier mouvement de Victor, en amenant à lui cette liasse avait été, loyalement, honnêtement, de la réintégrer dans sa cachette. Mais ses yeux, en rencontrant cette gravure du plus pur « dix-huitième », n'avaient pu maîtriser une expression de stupeur et d'effroi.

— *Lui! Lui!* s'écria-t-il d'une voix étouffée. Je le reconnais malgré son costume Louis XV. D'ailleurs, ne s'est-il pas déjà travesti devant moi *en Bougainville,* à Papeete?... Pourtant, cette épreuve sur papier est authentique : le temps l'a seulement décolorée, fanée, piquée... Qu'est-ce que tout ça veut dire?

Il examina plus attentivement la gravure et son texte. Un gentilhomme de trente à quarante ans — dont la ressemblance avec César Domengatti était rigoureuse, absolue, criante — y était représenté de face, en justaucorps à brandebourgs bordé de fourrures et comportant de grandes manches fourrées. Une cravate à jabot de dentelle s'échappait de son gilet déboutonné jusqu'à la cinquième boutonnière. Son visage ovale, aristocratique, intelligent et fin, légèrement tourné à gauche, était glabre. Beaucoup de mystère et de raillerie s'échappait du regard perçant, un peu perdu à droite, au-dessus d'un nez qui pointait droit vers le menton.

La légende portait cette mention, moins le nom propre, soigneusement gratté et poncé :

« *Le comte de ... célèbre alchimiste.* »

Puis ces quatre vers :

Ainsi que Prométhée, il déroba le feu
Par qui le Monde existe, et par qui tout respire.

La Nature à sa voix obéit et se meut.
S'il n'est pas Dieu lui-même, un dieu puissant l'inspire.

Le tout était signé *N. Thomas*, et daté de 1783, avec dédicace :

A Monsieur de Thy, comte de Milly, Mestre de Camp de Dragons, Chevalier de l'Ordre Royal et Militaire de Saint-Louis, l'Aigle Rouge de Brandebourg, Membre de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de Madrid, d'Erfurt, de Lyon, de Dijon, etc...

Limeray recopia tout ceci à la hâte sur un bout de papier qui traînait là et nota également la provenance de la stupéfiante gravure, tirée « du Cabinet de feue Mme la Marquise d'Urfé. A Paris, chez l'Auteur, Rue des Boulangers, la deuxième porte à gauche par la rue des Fossés-Saint-Victor ».

Une curiosité plus forte que tout emportait ses scrupules. Il s'empara des feuillets jaunis.

— Bah! fit-il. Lisons toujours. Après tout, il ne s'agit peut-être que d'un de ses aïeux auquel il ressemble. Et puis, j'ai besoin de savoir.

Il replaça le portrait dans la fente béante de la boiserie. Et, haletant, l'oreille dressée vers le moindre bruit, il dévora, plutôt qu'il ne lut, le début de ces Mémoires, c'est-à-dire l'étrange et passionnant récit d'un certain docteur Vincent Laborde, médecin de marine, embarqué à bord d'un brick de course appelé « Asmodée », récit que seule devait interrompre, un peu plus tard, la voix de César Domengatti, appelant son ami pour le dîner. Au fur et à mesure que Victor en prenait connaissance, ses yeux agrandis par l'effroi ne pouvaient se détacher de ce manuscrit d'outre-tombe, d'une calligraphie hésitante, sénile et effacée, dont il déchiffra néanmoins le premier chapitre. Malheureusement il ne fut pas à même d'en connaître la suite, manuscrit et gravure ayant mys-

térieusement disparu, dès le lendemain, de leur cachette, désormais éventée.

On verra plus loin ce qu'était en substance cette terrible confession, ainsi que l'intérêt qu'il pouvait y avoir pour... *quelqu'un*... à ce que le baron n'allât pas plus avant dans sa lecture...

VIII

« ASMODÉE » OU « DESAMOE » ?

Dix-neuf jours, déjà, qu'ils naviguaient au ralenti sur la mer semée d'écueils traîtres et de poussière d'îles, dix-neuf jours pendant lesquels les anxiétés, nées chez Limeray de la lecture partielle du troublant manuscrit de Vincent Laborde, s'étaient effritées peu à peu, devant la perspective de toucher bientôt au terme d'un long voyage sans escales. Somme toute, ces mémoires du médecin de bord du brick *Asmodée* pouvaient concerner un ancêtre de César, arrière-grand-père ou arrière-grand-oncle. Cette hypothèse rassurante suffisait à expliquer l'étrange ressemblance du comte italien avec un de ses aïeux. Une fois à terre, Victor se piquait bien de connaître le mot de l'énigme. Jusque-là, son attitude vis-à-vis de son ami resterait la même, c'est-à-dire cordiale.

Au cours de sa navigation, le *Desamoe* n'avait jamais manqué de répondre correctement et courtoisement à tous les saluts d'usage; mais, sous aucun prétexte, il n'avait voulu héler, ni rallier les navires rencontrés sur sa route, ni même converser avec eux par *T. S. F.* Cette obstination à la sauvagerie avait intrigué au plus haut point Victor, qui se proposait d'en demander l'explication, non au taciturne capitaine danois, mais à César lui-même, lorsque le brick mouillerait en face de Nova-Ostia, port ou plutôt chenal d'entrée de l'île.

Ce soir-là, après un succulent dîner, les deux amis

assis devant le rouf de la timonerie prenaient le frais en fumant les cigares et en contemplant le ciel semé d'étoiles. L'air était tiède, parfumé d'essences et d'émanations forestières qu'un vent léger chassait de la terre proche mais encore invisible. La proue du yacht coupait doucement les vagues d'où s'échappait une perpétuelle phosphorescence. De temps en temps, une bande d'exocets s'élançait hors de la lame, paradoxalement en vol plané d'hirondelle, pendant quelques secondes, pour replonger bientôt obliquement dans son élément naturel. A l'arrière, un matelot chantonnait à mi-voix une mélancolique chanson scandinave.

Domengatti, s'adressant à brûle-pourpoint à son compagnon lui demanda:

— Dites, à votre avis, cher Victor, l'orgueil est-il le pire défaut? ou si vous préférez, en casuistique chrétienne, le pire péché?

— Ma foi, mon bon, répondit Limeray, je ne saurais vous fixer là-dessus. En vérité, nous sommes de si petits atomes par rapport à Dieu et à l'immensité, à l'éther qui est au-dessus et au-dessous de nos têtes... Heu ! heu!... je crois bien que nous n'avons aucun défaut voulu en soi, mais rien que des imperfections originelles. Le fait seul pour l'homme de s'attribuer des qualités natives ou acquises, de même que le fait de s'accuser de péchés commis, me paraît déjà une jolie prétention. Notre plus grand crime ne correspond-il pas, dans l'échelle cosmique des actes, au grattement rageur d'une fourmi sur l'écorce d'un cèdre? La fourmi en est pour sa peine, et le cèdre ne s'en porte ni mieux ni pis. Nous nous prenons trop au sérieux, César. Voltaire avait raison. Rappelez-vous, dans *Micromégas*, le Thomiste qui avait fait tant pouffer de rire l'habitant de Sirius et le géant de la planète Saturne...

L'Italien sursauta et laissa échapper son cigare :

— La prédestination l'emportant sur le libre arbi-

tre!... Mais je vous croyais bon catholique, Victor, même pratiquant?... Prenez garde, mon cher! Vous raisonnez en partisan de Locke, vous émettez là une théorie qui vous aurait valu jadis les fagots de l'Inquisition, et, de nos jours, si vous l'imprimiez, une bonne petite excommunication majeure du Vatican.

— Bah! croyez-vous?... Le bon Dieu — et même le Saint-Père — sont moins méchants que ça. Ils trouveraient que j'ai surtout péché *par excès d'humilité.* Mais où voulez-vous en venir?

— A ceci, qui a trait à notre situation présente. Nous allons aborder d'ici quelques heures dans une île inconnue de vous, découverte par moi, dont je m'estime le légitime possesseur et souverain maître. D'ailleurs, cela corde très bien avec vos théories de fatalisme et d'humilité. Or, vous assisterez là-bas à bien des événements extraordinaires, parfois baroques, déconcertants, paradoxaux, choquants peut-être?

— Oui, je sais, le film...

— Le film est autre chose... Enfin vous verrez... je ne vous en dis pas plus long, pour vous en réserver la surprise. Je veux dire : les surprises. Ne m'avez-vous pas qualifié de *fantaisiste*?

Le baron inclina la tête en souriant.

— Mettons : *mystificateur,* ponctua Domengatti; cela n'est point, d'ailleurs, pour déplaire à votre joyeux épicurisme que j'aime. Donc, nous allons pénétrer sur un *territoire interdit* : Nova-Roma. Je dis interdit aux curieux, aux indiscrets, aux journalistes et autres fouineurs de cet acabit. Une fois dans mon île, vous êtes *hors du monde,* vous m'appartenez corps et âme...

— Permettez...

— Rassurez-vous ! Je ne ferai de vous qu'un bon usage... dont vous me remercierez même. Mais il est entendu qu'une fois engagé avec moi dans le chenal de Nova-Ostia, vous me jurez obéissance entière et secret

absolu sur ma véritable identité. *Là-bas* je ne suis plus comte italien, ni aviateur, ni yachtman, mais...

— Qu'êtes-vous donc?

— *Ils* m'appellent *Domine*. Vous ferez comme eux.

— Qui... eux?

— Les Néo-Romains. Je veux dire : les figurants, les universitaires américains, professeurs, étudiants et étudiantes, latinistes trop heureux d'accepter comme vous de tourner un film unique, vécu, dans une Rome ressuscitée, scrupuleusement exacte en tous les détails et traits de son antiquité.

Limeray effila ses moustaches gauloises, et, les désignant d'un geste un peu narquois:

— Brennus, déclara-t-il avec une emphase comique, n'a qu'une parole : ses moustaches et son âme sont à vous. Il vous obéira et vous appellera *Domine,* comme les autres. Même Trajan, si ça peut vous faire plaisir. Vous lui ressemblez tant! Est-ce tout, cher ami?

— Non. Quand vous aurez franchi les cavernes d'accès, vous devrez cesser complètement de parler français. Le latin seul est la langue de l'île.

— Tiens, pourquoi? Il me semblait que la cinématographie n'était qu'un leurre visuel. Alors, film parlant?

— Non, Victor, film *bruité* seulement. Mais vous oubliez les sourds-muets. Pauvres sourds-muets. On les oublie toujours! Moi, leur cas me passionne. Je vous dirai peut-être, un jour, pourquoi... Que de progrès accomplis, tout de même, depuis le *Surdus loquens,* ce traité où Conrad Amman analyse le mécanisme de la parole!... Oui, les sourds-muets, je voudrais consacrer ma vie à leur traitement et à leur amélioration. Ah! votre Abbé de l'Epée!... Eh bien! que diraient-ils, ces déshérités de l'ouïe, dans les cinémas muets des Deux Mondes, s'ils lisaient sur les lèvres de mes acteurs et actrices des paroles françaises, ou italiennes, ou encore de l'argot yankee?

— Sapristi! vous avez pensé à tout.

— A tout! Je vous dis que je suis un amant passionné du réel, du sincère, du véridique. Ainsi, je ne veux pas de falsification, ni de truquage. Nos opérateurs (qui sont légion) et leurs appareils de prise de vue *dernier cri* ont ordre de demeurer *invisibles* dans leur arbre ou dans leur rocher creusé, ou encore dans leur pan de muraille aménagé. Vous devinez pourquoi? A cause de l'ombre de l'appareil ou du *traveling* qui pourrait être projetée sur le sol, et aussi pour ne pas distraire les artistes. Je veux filmer la vie romaine sur le vif, dans la joie comme dans la souffrance. De même pour le *micro*...

— Mais l'objectif, la lentille?... Elle brille, la lentille, on la verra toujours. Les figurants la repéreront...

— J'ai même prévu cela. La prise de vue se fera par miroirs réfléchissants. Une découverte allemande d'Iéna, que j'ai payée très cher, en dollars, à son inventeur, et que je serai le premier à utiliser. Ah! vous ne vous doutez pas, heureux mortel, de ce que vous allez voir *là-bas*...

Une cloche tinta. César s'était levé.

— C'est *le quart,* dit-il. Regagnons maintenant nos cabines. Il est temps de nous reposer. Tâchez de bien dormir, car la journée de demain sera rude. Demain à l'aube, nous mouillons devant le chenal de Nova-Ostia, et...

— Comment! à peine débarqués et déjà au travail?

— Oui. Programme très chargé. Réveil à cinq heures du matin. Habillage (je veux dire : équipement classique d'aviateur, salopette, gants et casque), petit déjeuner, puis départ dans un de ces deux avions sans moteur que vous voyez d'ici et que nos mécaniciens du bord ont sortis de leur caisse, montés et vérifiés, ces jours-ci, pièce par pièce. Pour tenir moins de place à bord, ils ont été conçus repliables en deux sur eux-mêmes.

Le Tourangeau éclata de rire.

— En monoplan, sur Nova-Roma?... Vous en avez de bonnes, mon vieux. C'est ça qui sera anachronique!

Domengatti haussa les épaules et sourit de pitié:

— Débutant, va!... Comme si je n'avais pas songé aussi à cela. Tenez : regardez, sceptique. Et que la honte de la naïveté vous monte à la face!

Il dirigea le jet d'une puissante lampe électrique de poche sur les deux aéroplanes à voiles, *dits* sans moteur, solidement amarrés aux bastingages par un système de palans destinés à les élever jusqu'à leur pylone de lancement. L'un et l'autre de ces appareils revêtus d'un camouflage en duralumin, et peinturlurés de brun, affectaient à s'y méprendre — tête, corps, ailes, queue et serres — l'aspect d'un aigle planant. A l'intérieur de la carlingue, Victor aperçut une rangée de leviers courts, de manettes et de boutons habilement dissimulés...

— Les leviers de commande? demanda-t-il.

— Oui. Quant aux boutons, c'est spécial... Enfin, ils pourraient nous être utiles en cas de panne de vent pour reprendre de la hauteur.

— Vous avez donc un moteur?

— Electrique, par accumulateurs extra-légers d'aluminium que je vous montrerai demain matin, ainsi que les hélices mobiles, cachées dans la tête de l'aigle. Deux surprises que je voulais vous faire. Enfin! vous en serez quitte pour faire l'étonné.

— Merveilleux, César! Tout simplement merveilleux! Mais, j'y pense, dites-moi : à quoi rimera notre petite balade aérienne et matinale?

— A surprendre à l'improviste mes équipes d'ouvriers, de décorateurs, de machinistes et de figurants américains. Crac! c'est moi. De par leur traité, ils doivent être sur pied et au travail dès sept heures. Ah! mon ami, vous verrez le coup d'œil sur cette ruche humaine... Féerique, je vous dis!... Et tous si exacts, si obéissants, si déférents! Ils me craignent et m'adorent, ces gens-là. Gibe-

lin, je commande à ces Guelfes. Comme à Sienne au XIIIe siècle! Je suis leur patron, mais un patron qu'ils admirent et aiment comme si c'était leur *divus imperator* ou Jupiter Olympien lui-même. *Per Bacco!* mon ami, vous croiriez que je suis leur dieu!

Bien qu'il parlât bas, sa voix s'était singulièrement exaltée peu à peu. Ses mains battaient l'air en frémissant. Et Limeray le contemplait avec une surprise et une inquiétude croissantes. César en eut soudain conscience.

— Ah! murmura-t-il calmé, c'est splendide, et c'est grisant, voyez-vous, le pouvoir! Commander, être le maître, ne jamais se tromper, prévoir tout, être responsable de tout! Quelle destinée! Et que l'amour est peu de chose auprès de cela!... Mais cela ne serait rien, entendez-vous, rien, sans la *durée*... Et j'ai prévu la durée aussi, comme le reste.

Sur le seuil de sa cabine où il prenait congé de Victor, Domengatti serra la main de son ami et ajouta :

— Je suis un peu fou, n'est-ce pas?... Mais vous verrez: vous serez comme moi. Un emballé, un enthousiaste! C'est si beau, *Là-bas!*

IX

QUEL EST CE FEU BLEU A BABORD?

Cinq heures venaient de sonner au réveil américain de Limeray. Un tapage assourdissant, en sourdine, qui recommençait à deux ou trois reprises jusqu'à ce que le dormeur, horripilé, sautât de son lit et paralysât le timbre de répétition. Mais, à partir de ce moment, ledit dormeur était *éveillé*, bel et bien conscient de l'importance de son occupation matinale; et s'il se rendormait, ce n'était plus désormais que volontairement, paresseusement et responsablement.

Victor étouffa un bâillement, tourna le commutateur

et se dressa sur son séant pour ouvrir le hublot de sa cabine. La nuit, précédant encore l'aube, était à peine striée de traînées blêmes. Pourtant, à l'occident, un rais de soleil livide commençait à filtrer lentement à travers le mince volet des nuées grises. On percevait, dans toute la coque du navire, comme un léger frémissement. Nul doute que le brick n'eût replié sa voilure et recouru à l'hélice de son moteur auxiliaire afin de s'engager prudemment dans le chenal, à travers les barrières écumantes de récifs qui le bordaient. A bâbord, l'œil distinguait une haute et longue terre aux falaises abruptes.

— *Salve, Nova-Roma!* chantonna machinalement le baron, sur l'air du cantique *Ave Maris Stella,* vieux souvenir de sa jeunesse et des temps où il était « chantre » à la tribune des RR. Pères Jésuites. Oui... oui, bougonna-t-il en lisant l'inquiétante inscription CAVE HODIE de l'énigmatique docteur Vincent Laborde, je la connais celle-là, depuis vingt jours que je me réveille, chaque matin dans cette couchette. Et puis, après? Que peut-il m'arriver?... Tout ça, c'est des *bobards,* comme nous disions au front, quand le G.Q.G. (Secteur n° 1) nous envoyait, pendant les mauvais jours, les fameux communiqués, destinés à bourrer le crâne à... ceux de *l'arrière.* Moi qui suis sur place, je sais tout de même à quoi m'en tenir. Je n'ai encore rien de cassé. Sacré *Vincent Laborde medicus scripsit!...* En voilà un Docteur Tant-Pis, un pessimard, un défaitiste!...

En un clin d'œil, il fut lavé, rasé, habillé. Il cosmétiqua soigneusement de brillantine, puis de fixatif, ses belles moustaches gauloises, si rébarbatives à l'absorption du chocolat matinal. Puis, allumant une cigarette, il gagna le carré où l'état-major du *Desamoe* prenait déjà son petit déjeuner. Les cinq ou six officiers qui étaient là se levèrent à sa vue et le saluèrent cérémonieusement, puis continuèrent à échanger quelques paroles en danois.

Sur le pont, où il se rendit ensuite, régnait une grande agitation. Le brick venait de stopper tout à coup à mi-chemin de l'étroit chenal, sur l'ordre du capitaine qui craignait d'entrer en collision à bâbord avec une grande barque latine pontée, éclairée à l'avant d'un fanal bleuâtre.

— Un feu *bleu!* pensa Limeray. Ça, par exemple, voilà qui n'est guère réglementaire en temps de paix! Y aurait-il la guerre, chez nos figurants de cinéma? Guerre ou grève s'entend. Je me demande ce que peut bien signifier ce fanal? Et pourquoi cette couleur *bleue,* au lieu des feux *blanc, vert* et *rouge,* en usage dans tous les ports de l'univers?... Enfin!...

Le comte Domengatti venait d'apparaître en tenue d'aviateur. De la main, il fit un signe bref et amical à Victor. Puis, saisissant un immense porte-voix en aluminium, il se pencha à bâbord dans la direction de la barque au feu bleu et cria *en latin:*

— Arrête! Nous allons stopper et nous laisser dériver doucement vers toi par la vitesse acquise.

Le brick manœuvra de façon à ranger la barque sur sa gauche. Aucune coupée, aucune passerelle, aucune échelle ne fut jetée entre le voilier et l'embarcation menée à la godille par un gros homme, vêtu de bure brune, à l'antique. Et un bizarre entretien s'engagea de bord à bord, toujours en latin, mais cette fois sans porte-voix:

— *Ave!* Quelles nouvelles?

— Médiocres, *Domine.* C'est pour cela que j'ai allumé le feu bleu. La statistique continue à nous être contraire. Les Noirs marquent encore des points sur nous. Au dernier recensement des édiles, nous comptions vingt-quatre décès nigrites contre cent trente-sept décès blancs néo-romains.

— Par Esculape! vos médecins sont des ânes. Et les tables de naissances?

— Guère meilleures non plus. Ah! Vesta nous délaisse depuis ton départ, *Domine.* Tes dernières passagères importées ne valent pas, hélas! celles du précédent arrivage: elles dépérissent et n'accusent plus que vingt pour cent de natalité contre soixante-quatre pour cent chez les épouses nigrites. Nos statisticiens...

— Par les Dioscures! il faudra que la roche tarpéienne et le charnier égalisent tout ceci! Tu sais que la proportion est la loi de l'Ile. Sinon, le châtiment!... Et pour toi, tu sais ce que cela veut dire: suppression de ta ration d'élixir...

— Je le sais humblement, *Domine.* J'ai pourtant prélevé le liquide thyroïdien sur les dix-sept condamnés à mort que notre sacré tribunal a fait exécuter depuis ton dernier voyage.

La voix irritée de César tremblait encore quand il ajouta ces incompréhensibles et menaçantes paroles:

— Dix-sept seulement! Il est temps que j'arrive... Si les magistrats eugénistes méconnaissent leur devoir, je les ferai jeter aux cratères, comme de simples adorateurs du Poisson.

Le gros homme frissonna dans sa tunique romaine et se courba servilement.

— Je le leur rappellerai, *Domine.* Mais le soleil se lève. Quels sont les ordres de Ta Divinité?

— Le Triomphe dans deux heures. Regagne le Collège des Augures et convoque tes collègues devant la cage. Il faut que les entrailles des poulets sacrés annoncent le retour de Trajan-le-Magnanime, fils adoptif de Nerva, monté sur un grand aigle brun dont les serres — je te le dis à toi... Mais *motus!* — laisseront échapper des proclamations de papyrus sur le peuple. Le Sénat en toge bordée du laticlave devra m'attendre avec la garde phénicienne devant la Porte Australe. Ah! j'oubliais de te dire que j'amène avec moi un *coq-à-*

moustaches. Nous franchirons les grottes d'accès environ une heure et quart après notre vol plané sur *Nova-Roma*. Je ne suis pas encore assez sûr de mon moteur électrique pour atterrir en avion sur le Champ-de-Mars. Maintenant va. Et qu'Orcus vengeur te protège!

L'étrange nautonier porta la main à son front en signe de crainte et godilla de toutes ses forces vers la terre, cependant que l'eau commençait à bouillonner sous l'hélice du brick.

En se retournant, Domengatti aperçut Victor, pâle, debout, les yeux écarquillés, les bras pendants, les mains ouvertes.

— Pour l'amour de Dieu! *Caro mio,* murmura l'Italien en attirant son ami à l'écart, ne faites pas cette tête-là! Vous pensez bien que si j'use d'un langage latin aussi hermétique, aussi loufoque, aussi abracadabrant, — en réalité, langage convenu, — c'est *intentionnellement,* mon cher, et pour éviter les indiscrétions possibles, émanant de l'équipage danois de mon yacht. Sait-on jamais? Je ne tiens pas à être « brûlé », moi! Par les journalistes ou une autre firme de cinéma qui me chipe l'idée... Un film pareil! Songez que nous en sommes pour un million de dollars de commandite, mon consortium et moi. Quelque chose comme *Fox-Film* et *Métro-Goldwin* réunis.

Et comme Limeray, gêné, gardait un silence encore chargé de réticences, l'ancien commandant de bersaglieri ajouta affectueusement:

— Voyons, mon vieux... Qu'est-ce qui vous taquine encore? Je suis en pleine possession de mes facultés. Pas *dingo,* comme vous disiez sur la Piave, mais *fantaisiste* seulement. Et prudent!... Ça oui, prudent, méfiant comme une couleuvre. Dame! on le serait à moins. Une si grosse affaire!...

— Je ne dis pas, concéda le Français. Mais vous aviez l'air si en colère (à propos de je ne sais quelle statisti-

que?) contre ce pauvre vieux birbe qui ne vous avait rien fait... que, ma foi! j'ai conçu, je vous l'avoue, quelque inquiétude touchant à l'opportunité de mon débarquement avec vous dans cette île inconnue. Nous nous aimons bien, c'est entendu. Je suis un bon type, c'est encore entendu. Mais si, une fois à terre, vous vous mettez à piquer des rognes bleues comme celle-là, vous m'aurez vite dans le nez... Alors, sait-on jamais?

César haussa les épaules et certifia à son ami que son autoritarisme, indispensable pour mener à bien une telle entreprise, n'irait jamais jusqu'à lui faire oublier son éternelle gratitude pour le frère d'armes qui lui avait héroïquement sauvé la vie, pendant la guerre, dans la plaine alors autrichienne, avoisinant Riva et le lac de Garde.

— J'admets tout cela, mon bon, répondit Limeray rasséréné. Mais pourquoi diable! m'injuriiez-vous, tout à l'heure?

— Je vous injuriais, moi?

— Oui. Parlant de ma personne — en ce latin rébus — à votre vieil augure de café-concert, ce pilote patapouf habillé de brun, vous disiez: « J'amène avec moi un coq-à-moustaches. »

Le gentilhomme italien partit d'un éclat de rire. Puis, sur un ton comiquement peiné:

— Un *coq-à-moustaches!* s'écria-t-il, non, je n'aurais pas cru cela de vous, du latiniste, auteur de la thèse en Sorbonne *De Strabonis itinerariis!*... Voyons, Victor, est-ce que *gallus* n'a pas un autre sens que celui du fier volatile, attribut de votre blason national français? Surtout, quand ce *Gallus* s'écrit par une majuscule?

— Nom d'une pipe! Où avais-je la tête?... Vous vouliez dire: « J'amène avec moi un Gaulois à moustaches »? Quel crétin je fais!

— Crétin est dur. Mettons *distrait*, voulez-vous? Et

n'en parlons plus. Au fait, toutes ces récriminations inutiles vont nous mettre en retard. Vite! à l'œuvre! Le vent est bon...

Il siffla, puis cria:

— *Aquila Prima!*

Au coup de sifflet, matelots et mécaniciens danois étaient accourus pour déplier les ailes et le corps d'un des avions à voile, dans la carlingue duquel Domengatti, pilote, et Limeray, observateur, venaient de se glisser.

Puis l'aigle brun d'aluminium, une fois hissé au sommet de son pylone, se lança dans les airs.

Et, après quelques boucles, il prit de la hauteur pour disparaître au-dessus des falaises abruptes et noires.

X

MONTÉS SUR LE GRAND AIGLE BRUN

« *Révatua à Aïmata.* »

Dans les airs...

» ...Deux minutes environ, O Aïmata souple et tentante, que je viens de m'envoler avec ta coquille aurore qui ne me quitte jamais.

» Et voici mes impressions notées télépathiquement pour toi, au fur et à mesure qu'elles se présentent et se succèdent au cours de notre randonnée aérienne.

» En quittant le pylone de lancement du *Desamoe,* après quelques secondes de vol à voile, nous avons dû recourir au moteur électrique silencieux, par poussée d'une manette et d'un bouton à l'intérieur de la carlingue. Le vent ne donnait pas assez. Quelle merveille que ce moteur!... Un simple déclic, et, aussitôt, deux paires d'hélices jumelles jaillissent de la tête de notre aigle volant, dit *Aquila Prima.* Sss... Sss... Bruissement continu, doux et léger, comparable à celui des élytres d'une cigale,

et qui n'empêche aucune conversation entre le pilote et l'observateur. Le rêve, quoi !

» En ce moment, nous tanguons assez fortement dans un remous, parce que nous venons de franchir d'un bond les aiguilles de la masse murale, inaccessible, des falaises qui ceinturent et clôturent l'île à perte de vue.

» Je demande à Domengatti :

» — En avons-nous pour longtemps, avant de survoler Nova-Roma?

» Il me répond :

» — Un bon quart d'heure. C'est assez loin dans l'intérieur des terres.

» Puis il coupe l'allumage. Plus d'hélices. *Un aigle qui plane!...* Nous redescendons pour nous maintenir dorénavant à faible hauteur. Il faut profiter de ce que le vent nous porte vers le Sud-Est, c'est-à-dire en plein dans la direction de l'étrange et artificielle cité cinématique en carton-pâte de mon ami. Petite chute : *poche d'air...*

» César se tourne vers moi et ajoute :

» Si le vent se maintient, nous planerons dans dix minutes au-dessus de mon Capitole.

» L'aspect de la contrée, luxuriante et verdoyante, rappelle, en plus sauvage, les plaines et les forêts de la Malaisie. Les vallées y sont largement irriguées par des rivières jaunâtres qui charrient en tourbillonnant des troncs d'arbres. La végétation au-dessous de nous est celle de toutes les contrées tropicales d'Asie et d'Océanie : cocotiers, aréquiers, bananiers, manguiers, papayers, banians, tamariniers, bambous, tous encombrés et surchargés d'orchidées et de lianes pendantes. Je note maintenant, sur les hauts-plateaux de ces vallonnements successifs, la présence de bosquets d'eucalyptus qui décèlent la proximité géographique de la Nouvelle-Guinée et de l'Australie, terres voisines. Le souvenir me revient à ce propos d'un entretien avec César, concluant à l'existence prédiluvienne d'une *Australide*. N'ai-je point lu, moi-même,

quelque part, que la sylve, la flore et la faune du Queensland septentrional — cap York et îles du Détroit de Torrès — ainsi que celles de la Papouasie, s'apparentent étrangement entre elles? Evidemment, avant la fragmentation et l'éparpillement insulaires, il y a eu, dans ces parages, un vaste continent austral, un et homogène. Son extrême limite, au Nord, ne devait pas dépasser cette grande île papoue que nous survolons, située par le travers du 135° de longitude, et dont la capitale temporaire et cinématographique est cette Nova-Roma, née du caprice de ce richard excentrique et artiste qu'est mon ami, le comte Cesare Domengatti.

» Nous montons. Les hauts-plateaux deviennent arides et dénudés. Nulle autre végétation que des broussailles, des aloès et des cactus.

» Puis une brusque dénivellation. Désagréable! nous plongeons encore dans une poche d'air. Je distingue un affaissement extraordinaire des falaises granitiques. Oh! l'étonnante configuration topographique de ce lieu!... On dirait que le sol vient de s'effondrer subitement sous nous comme un abîme.

» — Hein? me crie César. Vous ne vous attendiez pas à cela, mon vieux!

» — Ma foi, non. Cette excavation me paraît formidable, beaucoup plus profonde que le Grand-Canyon du Colorado, en Arizona, que j'ai visité en me rendant d'Amérique à Tahiti. Ma parole! cet éboulement est inconcevable... Mais, ce que j'admire surtout, c'est l'étendue illimitée de cette vallée, ou plutôt de cette plaine qui va, s'élargissant dans le lointain, presque comme un horizon de Beauce, vous savez, notre Beauce française entre Etampes et Orléans?... Ah! voici quelques collines.

» — Comptez-les, Victor.

— Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept.

— *Sept!* Vous l'avez dit. Eh bien! mon cher, j'ai l'honneur de vous présenter, dans cette cavité terrestre, bor-

dée circulairement de falaises abruptes, hautes de quatre à cinq cents mètres, ma bonne vieille métropole océanienne...

» — Nova-Roma?

» — ...qui, pour tout ce qui a trait aux films de l'antiquité romaine, va damer le pion aux truquages californiens de Los-Angeles, Hollywood et consorts. J'aurais pu vous y amener en cinq minutes, car elle est assez proche de la mer. Mais la fantaisie m'a pris de la *circumvoler* un peu avant de fondre dessus. Maintenant, regardez et ne parlons plus. Le coup d'œil en vaut d'ailleurs la peine.

» Nous distinguons, en effet, une masse blanche et grise qui se rapproche... se rapproche... Mon Dieu! Mais c'est une vraie ville, une cité considérable avec des maisons, des temples, un cirque, des jardins, des thermes, des ponts sur un vrai fleuve. Nous descendons en vol plané sur une place qui me paraît sablée et noire de monde. Un concours immense de peuple, vêtu à l'antique, piétons, chars et cavaliers, est là qui nous acclame. Vers nous monte un assourdissant concert d'*Ave*, auquel se mêlent, à ma grande stupéfaction, des cris de: *Ecce, ecce divus Caesar!* Plusieurs milliers de gens sont là, qui se jettent à genoux, se prosternent... Le spectacle est si confondant, si imprévu, si magnifique, que j'éprouve, malgré moi, ce frisson subit que ne manque jamais de déclencher chez l'homme — j'entends chez l'homme civilisé — la perception soudaine de l'absolue Beauté.

» Je murmure malgré moi, ébloui:

» — C'est étonnant... merveilleux... inattendu...

» — Vous voyez s'ils m'aiment! me souffle Domengatti, dont le visage est pâle d'orgueil. C'est que je suis un peu leur père à tous...

» — Leur père?

» — Je veux dire: leur patron, leur maître. Je vous le dis: ils m'adorent. Mais ils me craignent aussi. Et ils

m'obéissent, ce qui est l'essentiel, car je ne veux que le bien de tous. Mais laissons ceci et occupons-nous de cela. Ce que vous apercevez au-dessous de notre *Aquila Prima* est le Champ-de-Mars. Il n'y a là que des centurions à cheval pour maintenir la plèbe, les marchands, les chars. Quant au Sénat, aux patriciens, aux matrones, ils nous attendent à la Porte Australe, à l'autre extrémité de la ville, par où nous entrerons, dans une heure, en quadrige, costumés.

» Sans quitter un instant le volant de sa direction, il enlève son casque d'aviateur et se coiffe la tête d'une couronne de laurier d'or. Puis, me tendant plusieurs liasses de papyrus sur lesquels je distingue à la dérobée des mots latins gravés à la pointe, il me dit:

» — Jetez-leur quelques-unes de ces proclamations. Mais une partie seulement. Le reste sera pour tout à l'heure. Faites comme je vous dis sans chercher à comprendre. Je vous expliquerai tout cela en temps et lieu. Allez, jetez!

» J'obtempère à son ordre. Je ne sais pourquoi... mais sa voix vient de prendre soudain un ton d'autorité, de commandement, qui me frappe. Quel *Chevalier-Mystère!*

» Nous décrivons maintenant quelques cercles et franchissons une rivière aux eaux rapides et bourbeuses.

» — *Il Tiberino,* me murmure Domengatti. Evidemment, ce n'est pas le Tibre. Mais on fait ce qu'on peut... ou plutôt on prend ce qu'on trouve. Juste au-dessous de nous, c'est le Mausolée d'Auguste en plâtre. Hein! on dirait du marbre? Simple stucage, mon ami!...

» — *Ave, ave Caesar!* crie la foule.

» Je regarde, stupéfié. C'est Rome antique vue d'en haut, qui s'étend sous mes pieds. Je reconnais, l'un après l'autre — moi qui suis allé à Rome, à cinq reprises, avant et après la guerre — le Quirinal et l'Esquilin, puis les Thermes de Trajan et ceux de Titus, enfin le Colisée et le Temple de Claude. Nous survolons le Mont Caelius,

assez bas pour distinguer la foule qui se presse sous l'Arc de Dolabella, et aux abords de la Porte Capène, le long d'une rue, copie saisissante de la *via* italienne, *di Porta S. Sebastiana.*

» Et voici le Palatin, avec son Temple d'Apollon, son Palais de Tibère et sa coquette Maison de Livie (à l'intérieur de laquelle ont été reproduites, sans doute, les célèbres peintures?) Mais quel est ce sanctuaire où des flamines brûlent des parfums?

» — Le Temple de *Mars Ultor,* me dit le comte qui a lu dans ma pensée. Jetez-y aussi quelques papyrus: c'est là, dans mon évocation cinématique et conformément à la vérité historique, qu'Auguste a élevé un édifice pour venger le meurtre de Jules César assassiné. A Rome d'Italie, il n'en reste plus que l'emplacement.

» D'autres monuments à colonnades et à terrasses attirent mes regards : Forum de Nerva, avec son temple de Minerve et son petit autel votif dédié à Janus, le dieu aux deux faces; puis le Forum de Trajan et ses riches demeures, construites de 111 à 116 après Jésus-Christ, selon le style de l'architecte en vogue Apollodore. En passant, je reconnais, ou plutôt j'identifie la cour carrée de la Basilique Ulpia et la copie de la Colonne Trajane (non peuplée de chats errants et faméliques, comme à Rome) et qui commémore les victoires remportées par le grand empereur sur les Daces, aujourd'hui nos frères roumains. Mais Domengatti n'a pas juché de Saint-Pierre au sommet de sa Colonne Trajane à lui! Nous planons à présent au-dessus de la Prison Mamertine où moururent Jugurtha et mon illustre compatriote à moustaches pendantes, Vercingétorix, dont la statue équestre est la gloire de la Place de Jaude, à Clermont-Ferrand.

» — Attention! me chuchote César. Voici le Forum *tout court.* Autrement dit: le Forum Romanum. Mais ici, ça ne coûte pas douze lires d'entrée. « Suivez le guide! » Face au Colisée (dont nous avons dû réduire à regret les

proportions car, vous savez, cela coûte chaud, le béton armé venu d'Amérique!) vous avez la *Meta sudans*, autrement dit Fontaine de Domitien, puis la statue colossale de Néron en Dieu-du-Soleil, enfin le Temple de Jupiter Stator qui avoisine ceux, mitoyens, de Vénus et de Rome.

» Je m'écrie:

» — Eh! mais n'est-ce pas l'Arc de Titus que j'aperçois là-bas?

» — A votre gauche? Si, parfaitement. Et cette large voie qui relie entre eux le Palatin et l'Esquilin, c'est la Voie sacrée qui escalade la croupe de la Velia. Là, mon cher, nos terrassiers ont dû « truquer » un peu, car le terrain ne s'y prêtait pas. Devant vous s'étend le Palais des Vestales, son atrium, sa fraîche fontaine où se mirent les gracieuses vierges de marbre. Plus loin, ce qui fut le Temple de Castor et Pollux. Avouez que, comme colonnes corinthiennes en simili-Paros, on ne fait pas mieux. Allons, mon cher, convenez que c'est du bon travail!

» Je demeure ébaubi devant l'audace et le scrupule d'exactitude de ces bâtisseurs en *toc*. Le cinéma est décidément une grande chose!... Ma petite Aïmata, c'est dommage que je n'aie eu ni le temps ni la patience de t'apprendre l'histoire romaine parce que — si la coquille *aurore* pouvait évoquer quelque chose par synthèse visuelle — ce *Forum Romanum* cinématographique, reconstitué par des décorateurs de génie, t' « épousseteouflerait », comme on ne dit pas à l'Académie. Je ne suis pas archéologue professionnel, mais je me pique de connaître ma Rome antique comme ma poche. Eh bien! je n'aurais jamais cru possible, même à notre époque de béton armé et de carton-pâte, une résurrection de l'antiquité aussi absolue que celle-là! De quoi confondre mon brave oncle de Tours, le chanoine Cayet!

» Et j'ajoute: résurrection aussi vivante!... Quels stupéfiants metteurs en scène le *Consortium* Domengatti

and C° a-t-il donc engagés pour mouvoir ces foules bigarrées et vociférantes sous l'Arc d'Auguste, aux seuils des Basiliques Julienne et Emilienne, sur les degrés du Temple de Jules César, de Saturne, de la Concorde et de Vespasien, sous les porches du *Tabularium* et de *l'Aracoeli!...* Que de figurants et de figurantes hors pair pour nous acclamer! Et ces grappes de gamins, drolatiquement accrochés aux Rostres!... Allez, allez, mes petits amis, on vous donnera, à chacun, vingt sous. Criez bien fort: *Ave, ave, Caesar!*

» Mon ami italien de la Grande Guerre s'est tourné vers moi.

» — Vous m'excuserez, *caro mio,* si j'abrège un peu notre vol sur le Capitolin. Mais le temps nous presse. Je ne fais jamais attendre le Sénat, les patriciens et les matrones. L'exactitude, vous le savez, est la politesse des...

» — ...empereurs!

» Il me fixe un instant de son œil froid, et riposte assez sèchement:

» — Plaisanterie d'un goût douteux. Vous ferez bien de vous en abstenir, quand nous « tournerons ». Possible que je sois mégalomane ou tyrannique, en matière de cinéma. Mais gardez pour vous cette opinion un peu sommaire. Je tiens à juste raison au respect et à l'obéissance de mes employés.

» Je bredouille une excuse. Quel garçon susceptible, mon Dieu!... Alors, il n'est plus permis de rire un peu? Tout à l'heure, il me disait bien: « Suivez le guide! » en me montrant le Forum *tout court.*

» A nos pieds se dresse le Capitole. J'entends monter confusément vers nous le hurlement de la louve dans sa cage, les appels nasillards des oies et le cri strident des aigles enchaînés sur leur perchoir. Des esclaves noirs se pressent vers les Dioscures et les Trophées de Marius. Nous survolons, toujours en vol plané, — car le vent pro-

pice continue à nous dispenser de recourir à nos hélices cachées, — le théâtre de Marcellus, reconstitué fidèlement en plus petit, d'après les plans de Jules César et d'Auguste et que les décorateurs de San-Francisco ont surmonté d'un étage de pur style corinthien. Puis, nous laissons, à notre droite, le Portique d'Octavie, le Temple de Minerve et la Maison d'Agrippa. De l'Aventin, septième et dernière colline néo-romaine, je n'aperçois, d'ailleurs assez indistinctement, que la Pyramide de Caïus Cestius et l'aqueduc claudien qui, dans la Rome réelle de l'antiquité, approvisionnait d'eau le quartier du Palatin. Ici, ce doit être « pour la frime »! Chemin faisant, je sème ce qui me reste de papyrus sur les latinistes américains et leurs comparses (quels amateurs étonnants! on les dirait rompus à ce dur métier de figurants de cinéma...) Maintenant, Nova-Roma, derrière nous, se fond peu à peu en une vapeur grisâtre...

» A Domengatti, silencieux, qui boude et me fait la tête, je dis avec l'espoir de rentrer dans ses bonnes grâces:

» — C'est inimaginable!... Je n'aurais jamais supposé une perfection et une vérité pareilles.

» Mon pilote, tout à ses leviers et ses manettes, hoche simplement la tête en signe d'assentiment.

» Je reprends:

» — Il n'y a qu'une chose, une seule, qui me surprend...

» — Dites.

» — L'absence — comment dirais-je? — la forclusion, ou peut-être l'oubli, tout bonnement, de certains édifices.

» — Lesquels?

» — Eh bien! je ne sais pas, moi... Par exemple, les Thermes de Dioclétien, qui se trouvent en face de la Gare, quand on arrive à Rome? Ou encore l'Arc de Constantin, le Palais de Septime Sévère, la Colonne de Marc-Aurèle, le Temple de Faustine, épouse d'Antonin-le-

Pieux, que sais-je?... Tenez: les Thermes de Caracalla?

» ...Qu'ai-je encore dit, Seigneur!

» Le pilote de *l'Aquila Prima* s'est retourné, cette fois, tout d'une pièce. Je suis frappé de la crispation de son visage et de l'altération soudaine de ses traits.

» — Il ne manquerait plus que ça! ricane-t-il avec un mauvais rire. C'est ça qui serait la gaffe. Décidément...

» Puis, se maîtrisant, il ajoute:

» — Au fait, vous ne saviez pas. Ce n'est pas votre faute. Eh bien! écoutez et, surtout, retenez. Pour moi, pour vous et pour les gens d'en-bas, *il n'y a jamais eu* — vous m'entendez — *jamais eu* de Dioclétien, ni de Constantin, ni de Septième Sévère, ni de Marc-Aurèle, ni d'Antonin-le-Pieux, ni de Caracalla. Pour tous les êtres humains vivant ici, l'histoire romaine s'arrête à Trajan, c'est-à-dire au plus glorieux de tous les empereurs, et *ne va pas plus loin.*

» — Quoi! pas d'Adrien, ni de Commode, ni de ce fou couronné d'Héliogabale? Ni de Julien-l'Apostat, ni de Théodose?

» La voix agacée de César me parvient, tranchante et péremptoire:

» — Rien de tout ça, je vous le répète. Leurs noms, même, ne doivent pas être prononcés. Pour nous, ils n'ont pas existé. Jusqu'à Trajan inclus, dernière limite. Ce, sous peine d'exclusion immédiate de l'île. Telle est la consigne formelle à Nova-Roma, capitale de mon île.

» Un éclair me traversa le cerveau. Où avais-je la tête?... Et je corrige aussitôt:

» — Parfait, parfait!... Je comprends. A cause de votre curieuse ressemblance avec Trajan. Et puis, pour éviter les anachronismes, si fréquents en matière de superfilms antiques.

» Cette explication paraît du goût de mon ombrageux compagnon qui se retourne une dernière fois vers moi, avec un rire bizarre et amusé au coin des lèvres:

» — Pas mal trouvé, ça, murmure-t-il. Mettons que ce soit parce que je suis le sosie de Trajan, et, pour éviter les anachronismes dans ma superproduction romaine.

» Et il ajoute sans transition, redevenu grave :

» — Mais ce n'est pas pour cela que mon île s'appelle *l'Ile Trajane!*

. . . .

» O Aïmata, petite vanille parfumée, comprends-tu quelque chose à tout ceci? »

ROBERT CHAUVELOT.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Pierre Moreau : *La Conversion de Chateaubriand*, Félix Alcan. — Chateaubriand : *Les Natchez*, publiés avec une introduction et des notes par Gilbert Chinard, avec l'assistance de Chandler B. Beall, Charles R. Hart, Méta H. Miller, Louis-H. Naylor et J. van Smead, E. Droz. — Albert Dollinger : *Les Etudes historiques de Chateaubriand*, Les Belles-Lettres. — Marie-Jeanne Durry : *La vieillesse de Chateaubriand*, 1830-1848, t. I, *Texte*; t. II, *Notes, Bibliographie et Index*; t. III, *En Marge des Mémoires d'outre-tombe. Fragments inédits*, Le Divan.

Si, par aventure, le sublime vicomte survit à sa carrière terrestre dans quelque purgatoire où ses médiocres vertus ont dû le conduire, il doit être fort satisfait. Il craignait souvent, de son vivant, avec une feinte modestie, tout en se comparant volontiers aux plus grands d'entre les hommes, de n'avoir point déployé, dans le domaine politique aussi bien que dans celui des lettres, assez de génie pour laisser une trace profonde dans les histoires et dans les esprits. Or, environ un siècle après sa disparition, on parle encore de lui. Jamais on n'a tant parlé de lui. On imaginerait même, tant les plumes marchent au profit de sa mémoire, qu'il excite encore, par quelque influence d'outre-tombe, comme il excellait à le faire au cours de ses exils et de ses retraites, les admirateurs et les détracteurs à lui tresser des couronnes ou à le traîner sur la claie.

Sa gloire, comme il le souhaitait du fond de son désenchantement, est devenue immortelle. Sur tous les points du globe, en cent universités, des exégètes bénévoles analysent, commentent, annotent ses textes et des historiens s'efforcent de dénicher quelque chiffon de papier qui leur permette de pénétrer jusqu'au fond de son intimité.

Hélas! M. de Chateaubriand s'ingénia bien inutilement à feindre, farder, ennoblir ses moindres actions. Il eût mieux

valu, pour sa renommée posthume, qu'il brûlât jusqu'au plus insignifiant de ses billets. Les témoignages pullulent sur sa personnalité dominatrice. Ils s'ajoutent à ses propres témoignages. De sorte que l'on commence à le bien connaître sous tous ses aspects. Cette exacte connaissance ne diminue en rien l'idée que l'on peut avoir de ses qualités morales et intellectuelles; elle y verse néanmoins des éléments de trouble; elle gêne la sympathie. L'homme apparaît comme singulièrement éloigné de ses doctrines, comme inquiétant, comme un bizarre mélange de noblesse et d'impureté, de désintéressement et d'égoïsme. Peut-être ses contradictions de nature, l'éternelle dualité de pensée et de sentiments qui était en lui font-elles son originalité principale, contribuent-elles à stimuler en sa faveur une curiosité pathétique.

C'est pourquoi sa vie, cette vie si remplie de toutes les vanités, de toutes les gloires, de tous les plaisirs de l'esprit et des sens, de toutes les chimères et les déceptions aussi trouve-t-elle, plus que son œuvre, de gens disposés à en étudier les points obscurs. Cette vie nuit à son œuvre. Il faut, en effet, reconnaître que, hors *Atala*, *René* et les *Mémoires d'outre-tombe*, l'immense production de Chateaubriand déconcerte et lasse les lecteurs. Quiconque tente de s'y plonger y rencontre bien, de-ci de-là, les « images éblouissantes » dont parlent les faiseurs de manuels, mais aussi, plus souvent encore, des artifices de style, de l'emphase, beaucoup d'ennui et l'agacement de sentir l'auteur toujours présent et occupé de lui-même.

L'apologiste du christianisme, en Chateaubriand, a surtout capté l'attention des biographes et des critiques. Tout dernièrement encore, M. Pierre Moreau, dans un petit livre un peu touffu, peut-être trop chargé de faits et pas assez de références, riche surtout de subtiles analyses psychologiques : **La Conversion de Chateaubriand,** s'efforçait de pénétrer, jusqu'en ses replis secrets l'âme du grand tourmenté. Tâche malaisée. Comment, en effet, démêler le vrai sentiment religieux d'un être si vacillant, si enclin aux réserves, aux restrictions mentales et qui prenait, par principe, des attitudes sans y conformer ses actions?

M. Pierre Moreau croit plus expédient, pour atteindre son

but, de suivre, dans tout son cours, l'existence de son héros. Ainsi ne laissera-t-il rien échapper des influences que subit celui-ci. Il marque, avec beaucoup de soin, en des pages pleines d'attraits, quelles imprégnations mystiques — et certainement décisives — Chateaubriand reçut de son terroir breton et comment, lisant avec passion la Bible, apprenant l'hébreu, il envisagea le sacerdoce comme une carrière pleine de délices. Il peint ensuite le nouvel aspect moral du jouvenceau lancé parmi les épicuriens de Paris; le philosophe a succédé au lecteur de textes sacrés : il se délecte des poésies et des proses libertines, se rattache par l'esprit aux La Fare, aux Chaulieu, aux Voltaire et en même temps il écoute la « voix sainte » de Jean-Jacques. La religion semble morte chez lui ou du moins singulièrement en sommeil. Au même temps, il se sent pénétrer d'inquiétude, repris de cette mélancolie, de ce goût de l'évasion qui précédemment le mena au suicide.

C'est certainement imbibé de Rousseau, la tête pleine de récits de voyageurs, déçu aussi de l'inanité de ses expériences parisiennes, avide de voir d'autres cieux, souhaitant découvrir l'homme de la nature non vicié par la civilisation, qu'il s'embarque pour l'Amérique. Sur le *Saint-Pierre* qui l'emporte, il n'a pas dépouillé son scepticisme. On l'y voit, en effet, tenter d'arracher à l'emprise des Sulpiciens qui l'ont converti un Anglais du nom de Tulloch qui se propose d'entrer dans les ordres. Débarqué parmi les sauvages, il perd vite l'idée de recevoir de ces primitifs des « leçons de morale et de politique » ; il gagne, par contre, le sentiment qu'un civilisé ne saurait vivre longtemps hors de son pays natal et la nostalgie l'envahit. Parmi la nature si magnifique qu'il contemple, loin de se confirmer dans ses incertitudes et ses négations dissolvantes, il reçoit un nouvel avertissement du divin. « L'idée de l'infini se présente à moi », écrit-il, et aussi : « Malheur au voyageur qui aurait fait le tour du globe et qui reviendrait athée sous le toit de ses pères. » Ce qui semble le plus le frapper, c'est de retrouver chez les sauvages qu'il visite « la notion de la Divinité ».

Ainsi l'errant, parti libertin, est déjà en route vers la conversion. C'est, de nouveau en exil, à Londres, en 1799,

après mille tribulations, et en ce pays où se réfugièrent tant de mécréants, que cette conversion se produira. M. Pierre Moreau n'arrive point à préciser d'une façon bien positive sous quelles influences Chateaubriand revint à Dieu. Il semble probable que le commerce de Fontanes, croyant déterminé, aussi bien que les troubles de sentiment et le spectacle du monde désaxé par la Révolution, inclina l'expatrié à chercher dans le spirituel une raison de vivre. Il ne récupéra point la foi sans résistances et incartades. La contemplation du vice triomphant soulevait sa colère et l'incitait à écrire : « Il y a peut-être un Dieu, mais c'est le Dieu d'Epicure. » La méditation, le raisonnement et aussi un besoin obscur de ne sentir plus son âme sans recours sur la terre vainquirent ses dernières hésitations.

Dès qu'il eut atteint la certitude, il ne voulut point en demeurer paisible possesseur. Il se fit, en quelque sorte, champion de Dieu par la plume et par la parole. On le vit, plus tard, considérer la politique même comme une religion. M. Pierre Moreau ne peut se défendre de dire que le nouveau chrétien faisait trop souvent prédominer le matériel sur le spirituel et que chez lui la grosse voix de Caliban étouffait la voix harmonieuse d'Ariel. Il était homme, et l'attitude de l'humilité ne lui convenait guère.

En 1826, monté au pinacle de la gloire, il publia **Les Natchez.** Il attendait beaucoup de cette sorte de roman en forme d'épopée. Il semble que le public de son temps ne s'enthousiasma guère à la lecture de cette prose touffue où l'on rencontrait tant de galimatias. L'ouvrage aurait pu intéresser par son thème d'exotisme, mais il venait après bien d'autres qui avaient mis, dès le XVIIIe siècle, ce thème en vogue. Aujourd'hui, il rebute les admirateurs les plus attentifs de l'écrivain.

M. Gilbert Chinard vient cependant de nous en donner une réimpression complète, accompagnée de notes copieuses et savantes qui en éclairent les obscurités et signalent les emprunts et plagiats auxquels Chateaubriand dut recourir pour donner à maintes parties de son récit des apparences de réalité et de couleur locale (1). Il faut lui en savoir gré.

(1) Quatorze reproductions de planches anciennes, une carte et un plan illustrent ce texte critique.

Il compte au nombre des dévots posthumes du grand homme et il tient à ne laisser point ses écrits périr, même s'il n'éprouve pour certains d'entre eux qu'une estime limitée. Il est, à l'université John Hopkins où il professe, l'animateur d'un groupe de jeunes savants qui tous ont fait de Chateaubriand l'objet de leurs études. Mais il ne s'illusionne pas sur l'ingratitude de sa tâche. Les recherches auxquelles il s'est livré en personne, spécialement pour *Les Natchez,* recherches dont il nous présente les résultats dans une excellente Introduction, démontrent que Chateaubriand, concevant cette œuvre, usa d'étranges procédés et, disons-le, manqua quelque peu de scrupules. On avait longtemps cru qu'il y avait utilisé les notes de son voyage en Amérique; mais M. Joseph Bédier, en reconstituant l'itinéraire de ce voyage, a prouvé que le territoire des Natchez en restait exclu.

En fait, Chateaubriand, souhaitant, pour en corser l'intérêt, rattacher, selon son propos, son « épopée de l'homme de la nature » à quelque événement historique, dut transporter ses héros sur un théâtre inconnu de lui et substituer les Natchez aux peuplades qu'il avait visitées. Les soulèvements successifs des Natchez contre la domination française lui fournissaient l'événement recherché. Il les arrangea à sa fantaisie, jouant avec l'histoire, faussant les dates et les faits.

Démuni de renseignements personnels sur la peuplade qu'il mettait en scène, il fut contraint d'emprunter à des relations de voyageurs les décors et les détails de mœurs dont il avait besoin. M. Gilbert Chinard, qui s'est préoccupé de retrouver les sources des *Natchez,* indique que Chateaubriand puisa les éléments de ses peintures d'exotisme dans les ouvrages du baron de Lahontan, du Père Lafitau, de Charlevoix, de Le Page du Pratz, de Carver et de Bartram et ne se soucia guère de contrôler la valeur de ces écrits. Il ne vit point, par exemple, que Carver, voyageur en chambre, avait lui-même compilé la matière du sien dans des travaux antérieurs et ajouté à ses larcins les menteries que lui inspirait son imagination. Il prit presque tous les détails de couleur locale qui figurent dans *Les Natchez* dans la relation de Bartram, celle-ci élaborée par un homme ayant séjourné chez les Indiens et observé avec beaucoup de soin aussi bien les cou-

tumes de leurs tribus que la flore et la faune de leur pays.

M. Gilbert Chinard précise que Chateaubriand grappilla également au profit de son œuvre dans la Bible, s'inspira d'Homère, de Virgile, du Tasse, de Milton, d'Ossian, de Bernardin de Saint-Pierre, etc. Il l'excuse volontiers d'avoir ainsi pris son bien où il le trouvait et même d'avoir arrangé à sa façon la chronologie des faits réels.

Chateaubriand écrivit une première version du texte des *Natchez* à Londres, pendant son exil. Quand il regagna la France, en l'an 1800, incertain de son avenir, il laissa aux soins de son hôtesse, enfermé dans une caisse, ce manuscrit inachevé, dont il avait détaché *Atala* et *René*. Il y repensa seize ans plus tard, le fit rechercher et eut le bonheur de le retrouver. Avant de livrer à l'impression ce texte primitif, il l'ordonna et le remania tout entier. M. Gilbert Chinard donne quelques exemples de ces remaniements; ils allégèrent à peine ce fatras gonflé de toutes sortes de morceaux de bravoure et d'où le lecteur sort mieux renseigné sur les idées et les sentiments de l'auteur que sur les aspects d'un peuple et d'un terroir que ledit auteur eut le dessein de nous peindre.

En définitive, dans *Les Natchez,* Chateaubriand se montra bien plus sûrement historien superficiel que poète épique et romancier. Il était historien de tendance. Presque toute son œuvre naquit sous l'invocation de Clio. Quand il écrivit des pamphlets, il fit de l'histoire en action. Ses *Mémoires* eux-mêmes, partie la plus vivante de sa production intellectuelle, participent de l'histoire.

M. Albert Dollinger, qui vient de consacrer aux **Etudes historiques de Chateaubriand** un livre consciencieux et plein de renseignements nouveaux, constate lui-même que les travaux antérieurs de l'illustre vicomte indiquaient déjà sa vocation. Mais Chateaubriand ne semblait pas se douter de cette vocation puisqu'il écrivait, dans *Les Martyrs* : « Qu'elles viennent, ces Vierges austères, qu'elles viennent fermer pour moi le livre de la poésie et m'ouvrir les pages de l'histoire. J'ai consacré l'âge des illusions à la riante peinture du mensonge; j'emploierai l'âge des regrets au tableau sévère de la vérité. »

En 1811, nous dit M. Dollinger, Chateaubriand résolut d'élaborer une Histoire de France et, en cela, il se montrait un précurseur. Elle eût pris la forme, s'il eût réalisé son dessein, d'une apologie du christianisme. Il en composa seulement le prélude sous le titre d'*Etudes historiques,* englobant en celles-ci le récit de l'avènement du christianisme et de la chute de Rome.

Nul critique encore ne s'était avisé, avant M. Dollinger, de préciser dans quelles circonstances naquit cette œuvre, comment elle fut construite et de quels matériaux. L'abbé Pailhès, auteur de *Chateaubriand, sa femme et ses amis,* fit admettre la thèse, étayée sur une argumentation en apparence solide, qu'elle était terminée « au plus tard à la fin de l'Empire ». M. Dollinger réfute cette thèse et, fondant, à son tour, ses certitudes sur des témoignages nombreux, établit que les *Etudes historiques* furent, en réalité, commencées en 1811, continuées, avec des interruptions, jusqu'en 1814, date à laquelle deux des volumes en étaient « à peu près achevés », abandonnées de 1814 à 1816, reprises de la fin de 1816 à 1818, abandonnées et reprises par intermittences de 1818 à 1826, terminées de 1826 à 1830.

Chateaubriand en prépara le lancement par une publicité continue, intéressant sans cesse l'opinion, non pas spécialement aux *Etudes historiques,* mais à l'*Histoire de France* tout entière. M. Dollinger donne, dans son livre, des détails curieux et amusants sur l'habileté déployée par l'écrivain dans cette préparation des esprits. L'ouvrage parut le 4 avril 1831 et forma, de ses quatre volumes, les dernières livraisons des *Œuvres complètes.*

Pour l'ensemble de ces *Œuvres complètes,* l'écrivain devait recevoir, probablement en règlements échelonnés, une somme de 150.000 francs et, de plus, une rente viagère; mais l'éditeur Ladvocat, ruiné par la Révolution de juillet, ayant demandé des délais de paiement, Chateaubriand, avec un grand désintéressement, lui donna quittance de sa dette présente et future, de sorte qu'il semble n'avoir rien touché pour les *Etudes historiques.*

La vente de celles-ci se trouva contrariée par le trouble du temps. La critique, en général, leur montra peu d'enthou-

siasme. Seize éditions en furent néanmoins épuisées avant la mort de Chateaubriand.

Ce dernier tenait à passer pour un érudit. En réalité, il l'était fort peu. M. Dollinger prouve qu'il se contenta, pour la documentation des *Etudes historiques,* de sources limitées, empruntant à son *Essai sur la Révolution,* au *Génie du Christianisme,* à l'*Itinéraire* et aux *Martyrs* leurs références et souvent leur texte, suivant d'autre part, presque servilement, pour l'histoire ecclésiastique, les leçons de l'abbé Fleury, et, pour l'histoire civile, celles de Tillemont et de Gibbon et reproduisant, sans y rien ajouter, leurs références.

En définitive, M. Dollinger voit en Chateaubriand, dont il examine, dans la dernière partie de son volume, la philosophie et le style, un artiste et un idéologue plutôt qu'un homme de science.

L'histoire véritable fondée sur des textes originaux et sur des témoignages contrôlés ne devait fleurir que bien après la disparition de Chateaubriand. Encore, de nos jours, rencontre-t-elle des sectateurs qui lui élèvent des autels trop fleuris de fantaisie ou bien trop chargés d'ornements. Mlle Marie-Jeanne Durry appartient à cette dernière catégorie. Elle vient de publier sur **La Vieillesse de Chateaubriand** un volume de 600 pages in-8° accompagné d'un second volume de 540 pages de notes et d'un troisième volume de 160 pages, intitulé : **En marge des Mémoires d'outre-tombe.** N'a-t-elle pas eu le sentiment qu'elle tombait dans l'excès et qu'elle rencontrerait peu de curieux pour lire au delà de son premier tome?

Nous entendons bien que son travail est de tous points remarquable, qu'elle a parcouru tous les livres et dépouillé toutes les archives où une trace de Chateaubriand pouvait être retrouvée, qu'elle nous apporte une brassée de documents inédits, que même elle a suivi, à la trace, à travers le monde, son héros pour le mieux comprendre, recueillir des témoignages et nous restituer les décors où s'écoulèrent des instants de son existence mouvementée.

Nous rendons, avec grand plaisir, hommage à son grand labeur, à sa conscience, à ses mille scrupules. Il n'en reste pas moins qu'elle pouvait se dispenser de publier des extraits souvent fort longs et parfaitement inutiles d'imprimés con-

sultés par elle et qu'en séparant ses notes de son texte elle a rendu incommode la consultation de son ouvrage et superflue la présence d'une bibliographie générale. Par bonheur, un index alphabétique des noms, placé à la fin de son second tome, permet de circuler dans ce dédale documentaire.

Mlle Marie-Jeanne Durry a donc consacré beaucoup d'années de sa vie à dépouiller à Combourg, à Genève, à Paris, à Prague, à Venise, à Vienne, des liasses poudreuses et à noter, avec soin, les faits nouveaux, importants ou minimes, que lui révélaient ces papiers. On pourrait croire qu'elle s'est ensuite bornée à souder entre eux ces faits par des liens factices et à nous présenter un morne récit de la mélancolique vieillesse de Chateaubriand. Que l'on se détrompe. Mlle Marie-Jeanne Durry traite son sujet sans l'ombre d'un pédantisme, dans une langue ferme et colorée à la fois, et telle que son héros nous apparaît vivant dans les cadres divers où le conduisit son destin. Elle sait admirablement joindre, dans un harmonieux accord, l'art à la science. On sent que son livre a été élaboré dans la joie. Ce livre comptera parmi les meilleurs que l'illustre vicomte ait inspirés.

Mlle Marie-Jeanne Durry admire et vénère Chateaubriand; elle l'admire et le vénère au point de devenir parfois légitimiste avec lui, de haïr, à son exemple, Louis-Philippe et le juste milieu, de partager le mépris dont l'aristocrate personnage flagelle les politiciens et le populaire, bref de l'approuver et de l'excuser en tout. Pourtant, elle ne le prend pas toujours au sérieux. Elle voit bien qu'il se conduit sans cesse en comédien, qu'il vit toujours en attitude de parade, et elle en rit. Partout, dans ses chapitres, pointe l'ironie. De sorte qu'en définitive on se demande si, tout en admirant sincèrement son héros, Mlle Durry ne trouve pas, au fond d'elle-même, que ses défauts surpassent ses qualités. Son ironie, en effet, souligne, d'une façon un peu crue, les petitesses et les ridicules dans lesquels Chateaubriand tombe trop souvent. L'homme sort de son livre ennobli par sa chevalerie naturelle, mais, en somme, peu sympathique, continuellement occupé des effets de ses gestes, paroles ou écrits, ramenant toutes choses à lui-même, incertain de ses sentiments et de ses convictions, peu soucieux d'éviter la souffrance à son

entourage, égocentriste enfin à un point inimaginable.

Mlle Marie-Jeanne Durry le prend à ce moment de sa vie où, revenu de Dieppe, il se propose de combattre les ordonnances de Charles X qui lui paraissent attenter aux libertés publiques et trouve installé sur le trône de France un prince qu'il se doit de considérer comme un usurpateur. Il refuse noblement de prêter serment au nouveau roi, abandonne sa fonction de pair, sort en apparence de la vie politique, et décide, s'attachant au malheur, de se faire le champion de la légitimité déchue.

Chateaubriand entre, dès à ce moment, dans une situation contradictoire vraiment inextricable et dont il va, jusqu'à la fin de ses jours, porter, avec une amertume indicible, le fardeau écrasant; car, en fait, il avait depuis longtemps perdu toute sympathie pour son souverain et le régime représenté par celui-ci. Il se faisait légitimiste par devoir et par fidélité, en pressentant l'avènement prochain de la démocratie et en le souhaitant obscurément.

Dans un article fort pénétrant, publié dans *Les Livrets du Mandarin* qu'il rédige en personne (2), M. René-Louis Doyon rapporte que « Sainte-Beuve possédait un exemplaire de l'*Essai sur les Révolutions* sur lequel Chateaubriand écrivit, probablement après avoir renoncé à servir la couronne : « Qu'est-ce qu'un républicain? Un sot dévoré par des fripons. Qu'est-ce qu'un royaliste? Un sot dévoré par un... ». Ici, le mot en blanc; peut-être n'était-il pas du vocabulaire usuel de l'Immortel Vicomte ».

Ce mot laissé en blanc indique dans quel esprit Chateaubriand prend son attitude définitive. La retraite lui est insupportable. Il ne se l'impose qu'en se lamentant sans cesse. Rien de plus faux sous sa plume que cette phrase lapidaire : « Nul ne sait vivre, qui ne sait terminer sa vie à propos. » Un tel regret le poigne de ne participer plus à l'action que, sortant de son silence affecté et de son rôle d'observateur, il rentre dans la lice dès que l'occasion lui semble propice. Dès le 20 mars 1831, il lance la brochure : *De la Restauration et de la Monarchie élective*. Elle a pour objet apparent de

(2) Novembre 1932. *Chateaubriand et ses contrefacteurs.*

combattre la proposition du député Baule concernant le bannissement de Charles X. En réalité, elle lui permet de dissiper son marasme, d'attirer l'attention sur lui. En avril, nouvelle publication : *Les Etudes historiques;* il en attend beaucoup. Il en reçoit une cruelle déception. En mai, il part pour la Suisse, l'âme chargée de nuages. Il prend figure de grand exilé, bien qu'il s'exile volontairement. Les Helvètes lui font grand accueil. Il ne retire aucune joie de la bienveillance, de l'admiration, de la sollicitude qui l'entourent. Il ne peut s'empêcher, après quelque séjour par delà les monts, de revenir à Paris humer l'air. Il y revoit Béranger, un Béranger admiratif et qui hésite à lui adresser des rimes. Il le galvanise, lui arrache ces rimes, s'en sert aussitôt pour y faire une réponse publique. Comme Béranger, voix du peuple, réclame son retour à Paris, il en profite pour abandonner la Suisse où il est revenu. Il rentre, une nouvelle brochure à la main où figure la réponse à Béranger. En cette brochure, provoquée par la proposition Broqueville sur le bannissement, il se proclame « républicain par nature, monarchiste par raison, bourboniste par honneur », plus partisan d'une démocratie que d'une monarchie bâtarde, et il renouvelle toutes sortes de déclarations déjà faites. Des polémistes lui répondent. Il est aux anges. Puis tout se tait. Il retombe dans son découragement et sa mélancolie.

L'équipée de la duchesse de Berry en France va bientôt l'éveiller de sa torpeur. Il n'aime guère cette princesse remuante, d'intelligence médiocre, mais pleine d'énergie et d'initiatives brouillonnes. Avant qu'il ait agi en sa faveur, le voici compromis, arrêté. La vie redevient belle; mais on le relâche. Que faire? Il repart pour la Suisse, fait de pathétiques adieux à la France, se retrouve à Genève « vieux comme le temps ». Il y mourrait d'ennui si Mme Récamier ne l'y venait cajoler.

En novembre 1832, grande nouvelle. La duchesse de Berry est arrêtée. Chateaubriand qui, au fond de lui-même, se réjouit de cette arrestation, explose en public d'indignation. Il lance tout aussitôt son fameux *Mémoire,* prend fait et cause pour la prisonnière, provoque un tumulte énorme. Assigné à comparaître devant la chambre d'accusation, il comparaît.

Il est de nouveau gai, plein d'entrain. Il tient le premier plan de l'actualité. Mais voici que l'on apprend que Mme de Berry est grosse d'on ne sait quel godelureau secrètement entré dans son intimité. Chateaubriand va-t-il sombrer dans le ridicule?

Acquitté par ses juges, soutiendra-t-il la cause perdue de la duchesse? Il hésite, mais celle-ci, libérée et mère, fait appel à lui. Le voici de nouveau sur les chemins du monde, désireux d'arranger le différend qui s'est élevé entre la famille royale et la dame trop prodigue de ses faveurs. Il marche de Prague à Venise et de Venise à Prague dans une rumeur de curiosité et une atmosphère de défiance. Il revoit sans plaisir Charles X, constate que le malheur n'a rien appris au roi déchu, s'en afflige, mais persiste à soutenir sa cause jusqu'au bout.

Trois années de sa vie ont passé dans des alternatives de lassitude et d'enthousiasme; les autres vont passer de même. Chateaubriand excellera à susciter à son profit l'attention publique tout en entretenant en lui la pensée du néant de tous ses efforts.

Mlle Marie-Jeanne Durry examine cette fin de carrière avec une intelligence et un savoir parfaits. La seconde partie de son travail est consacré à la vie privée de Chateaubriand. On y lira avec grande délectation d'esprit les pages consacrées à Mmes de Chateaubriand et Récamier, deux portraits tracés de main de maître. Peut-être Mlle Durry se montre-t-elle un peu injuste pour la première, qui avait de sérieuses raisons de se montrer acariâtre. Dans le troisième tome de son travail, elle publie d'importants documents inédits tirés des archives de Combourg, en particulier les notes et souvenirs de Clausel de Coussergues, ami particulier de Chateaubriand.

En résumé, l'ouvrage, que nous signalons sans pouvoir, faute de place, l'analyser complètement, fait honneur à son auteur. Il constitue une mine fort riche de renseignements nouveaux de tous ordres. Nous souhaitons à Mlle Durry qu'il ne fournisse pas à ses dépens aux bons petits plagiaires de ce temps les moyens d'alimenter de leur prose les journaux et les revues.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Noël-Jeandet: *Atys*, s. n. d'éditeur. — André Blanchard: *Delubrum Victoriæ*, « éditions du Trident ». — François Ducaud-Bourget: *Le Cyrénéen*, « Mercure Universel ». — Jean Dorsal: *La lumière mythique*, « la Rénovation Esthétique ». — Noël Bureau: *Cirque*, « éditions de la Girafe ». — Tristan Lamoureux (Jacques Marcuse): *Marques*, « Revue des Arts ».

Atys, par le poète Noël-Jeandet. Il s'est retrouvé lorsque, éperdu de soi-même et de sa mutilation, il se prend à lamenter la frénésie abominable de son passé et le désert désormais promis à son destin. Son nom même, jusqu'à son nom, le ramène au vertige de son erreur. Tout se fait silence. Quel écho redira dans le soir d'or, au gré des sentes, les rumeurs de la flûte bérécyntienne?

...Par semblable soirée
Délicieuse, pâtre éternel, à l'orée
De l'azur marin et de mon cœur, que de fois
Je modulai si doux, alors que les abois
Menaient à bonds peureux maintes cornes distraites.
Comme j'aimais les bois rêveurs et les retraites
De ces jeunes halliers, tout ce qui me céda
Hélas! cette tendresse et l'ombre de l'Ida
Sur le golfe...

Il ne saurait, le pauvre pâtre, échappé au troupeau des prêtres de Cybèle, haïr. En vain a-t-il aimé Sangaritis, ne pourra-t-il renaître :

Vivre! revivre encore! affronter les réseaux
Des moments alternés! Attendre encor tes larmes
Alors que je ne sais pleurer, les seules armes
De nos cœurs contre Cybèle qui me poursuit!...
. . . .
Hélas! Sangaritis! Je n'entends plus déjà
Les cygnes désolés blottis dans l'estuaire.
Est-ce ta voix? Echo, vent, vagues... Un suaire
Voile le souvenir et la fatalité
M'abandonne...

Que devenir, déesse? Seule tu me préserveras de la nuit morne de ta pensée, si tu le veux : que je ressuscite, vivant, de tout l'enfer, sauve-moi, sauve-moi,

Et change Atys en pin, l'arbre de l'Hiver Bleu!

Un jour, le Satyre éprouvera contre le tronc la force de sa corne, rien ne troublera plus Atys, ô thyrses abandonnés, sinon enfin

O dernier crépuscule!
Que surgisse, farouche et triomphal, Hercule,
Sous les oiseaux épars du bocage arraché,
Et que je sois l'Ombre fervente du Bûcher!

Je me suis plu à suivre le développement si musical et pur de ce très beau poème qui m'a entraîné et m'exalte, en premier lieu pour que le lecteur puisse être touché à la magie de tels vers fermes, pleins de leur substance et imagés, et surtout pour qu'il puisse concevoir la valeur d'une composition ainsi conduite, dont la réussite évoque, sans qu'on puisse signaler trace d'imitation ou de parenté par trop d'influence, des poèmes aussi admirables, dans le déroulement historique du lyrisme français, que l'*Adonis* de La Fontaine, l'*Après-Midi d'un Faune* de Mallarmé, le *Narcisse* de Paul Valéry, *Océan Pacifique* d'Henry Charpentier...

Symbole soutenu et puissant... Peut-être d'un ton familier et dégagé en découvrirons-nous le sens, d'ailleurs un peu dépouillé et simple à l'excès, dans un poème de notre divin Ronsard, *le Pin* :

O bon Atys, un philosophe sage
Doit comme toy être un homme sauvage.
Se faire un Pin c'est fréquenter les bois,
Fuïr citez, bourgades et bourgeois,
Cybèle aimer...
. . . .
Tu n'as coupé (ce n'est que poësie)
Tes deux tesmoins; mais de ta fantaisie
Tu arrachas folles affections,
Mondains plaisirs, humaines passions,
Qui te troublaient, pour heureusement vivre,
Et contempler ta Cybèle et la suivre...

Emu d'un enthousiasme de patriote et de partisan, le poète André Blanchard, en une suite de poèmes se rattachant assez les uns aux autres pour n'en former qu'un, déroule harmo-

nieusement les strophes où il déplore ce qu'il appelle **Delubrum Victoriae,** s'en étonne et s'en indigne. Sans doute convient-il au poète de ne demeurer point étranger aux questions vitales de son siècle, et, en cette occurrence, l'élan d'ardeur et de conviction qu'y met le jeune poète, la fermeté, l'adresse de ses vers véhéments aux cadences pleines ou alternées lui sont plus qu'une justification, et il démontre qu'en tous temps, dans le nôtre expressément, il y a place pour un grand entraîneur, pour un vrai poète civique; je m'en réjouis et l'en félicite.

D'une contrition sincère et pure, ces vers, ces poèmes, ou, pour parler comme l'auteur, François Ducaud-Bourget, ces rythmes groupés sous le titre **Le Cyrénéen;** le poète inquiet se cherche, isolé se désole, se voue à l'amitié en qui il reconnaît la présence même de Dieu, le poète cherche le bonheur, se cherche à coup sûr et se trouve, il se cherche parce qu'il s'est trouvé, et la dure épreuve de désolation que lui a infligée l'Ami en s'éloignant ou parce qu'il ne l'a pas compris, parfait encore sa recherche, sa découverte de soi, le raffermit en sa foi, le purifie et le grandit.

Dieu nous donne l'apaisement.

Jean Dorsal, qui n'est autre, nous révèle-t-il en produisant, préface, une belle lettre de Guillaume Apollinaire, que le peintre Emile Bernard — et les lecteurs du *Mercure* le connaissent comme critique sagace et esthéticien à la fois fougueux et réfléchi, — Jean Dorsal publie ses poèmes, sous le titre qui le mieux en pouvait caractériser signification et portée, **la Lumière Mystique.** On sait à quel point Emile Bernard est attaché aux traditions de la peinture classique; le poète Jean Dorsal enclôt de même sa pensée dans l'évocation fervente des grandes figures de la fable hellénique (et parfois aussi, cependant, scandinave, mais il n'importe). Ses vers nets, justes, s'appliquent et parviennent aisément à frapper du ton que le praticien leur a choisi. Parnassien, si l'on veut, bon parnassien alors, avec une vraie âme de poète, une attention parfaite, et certains poèmes — ma préférence va au mouvement lumineux de *la Sirène* — outre les sonnets sont en vérité fort beaux.

« Poèmes en prose et bois gravés précédés d'une préface-parade par Henri Hertz », **Cirque** est, d'abord, typographie, papier, présentation, ornement, un fort beau livre. Il n'est pas moins beau par la valeur souple, vivace, ardente et apitoyée sans apparente sensibilité d'un texte primesautier d'apparence, rythmé, spirituel souvent et portant profond le rayonnement de son émotion, — un beau livre.

Il ne sied guère dans **Marques,** la suite lyrique que nous présente Jacques Mareuse sous son pseudonyme Tristan Lamoureux, de chercher un pur divertissement de dilettante. Lorsque les sentiments refoulés, douloureux de l'homme s'expriment en conflit avec l'idéal lumineux du poète, il n'est pas surprenant que le poète s'efface, et cède le pas à l'homme meurtri ou angoissé. L'aventure vécue dans l'enfance et l'adolescence par le pauvre Tristan Lamoureux est atroce; elle forme en lui comme un sédiment de souvenirs auxquels on ne saurait échapper. L'art, la jeunesse, la lumière, les jeux, la vie pure, c'est pour lui l'idéal auquel jamais il ne lui a été accordé de toucher, ce sont d'ardentes, secrètes, indomptables aspirations. Y atteindre, cet allègement est-il jamais possible? Le poète se débat. Les heures affreusement endurées prolongent en son âme, sur son cerveau, sur son cœur, aux gestes de ses mains, jusqu'en ses regards le poids d'une indicible infortune. Il a fait une très pénible expérience de la bassesse et des vilenies humaines, de l'hypocrisie dont il fut écrasé, de l'ignorance ou de l'imprévoyance, de la rigueur bêtement systématique d'une éducation contrainte qui compromit sa native droiture jusqu'à le rendre presque tel qu'on l'avait vu, pervers. De tout cela, les *Marques* horribles pèsent sur sa pensée, encombrent sa sensibilité. Il sait où sont, où l'on prétend que sont, les heures fines, les heures de joie, la bonté, le sourire, l'élan et l'amour. L'existence qu'on lui a révélée a tout empoisonné. Rien n'existe dont il ne suspecte le relent, dont d'avance il ne ressente la nausée, le plus pur n'est jamais qu'un grossier masque à la pire corruption. Une femme enfin est venue, loyale, sincère, à la rescousse, compagne dévouée et compréhensive. Le bonheur lui viendra de fonder une famille; le secours de sa femme maîtrisera ses hésitations. Il verra un être innocent grandir en pureté d'âme

et de corps, il lui assurera des instants sinon prospères, de tranquille sérénité, il comprendra qu'il renaît dans un être auquel il aura donné le jour, comme il aurait voulu être, comme il aurait pu être, sans les autres qui ne l'ont ni pressenti ni guidé, qui l'ont anéanti : mais, s'il se pouvait! Que ce ne fût donc pas, il le souhaite encore, à jamais.

Voilà l'aventure dont quelques traits et tous les indices revivent en ce recueil de poèmes. Ah! que se ravive en lui non tant l'Amour dont l'espoir toujours l'obsède, mais la confiance en l'Amour, et son âme, son chant, son art en seront illuminés; quelle conquête d'allégresse et de bonheur! Tristan Lamoureux s'embarrasse de soucis, ses vers rayonneront quand, au soleil de gloire vivante, il aura enfin réussi à les faire fondre.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Charles Braibant: *Le roi dort*, Denoël et Steele. — Paul Nizam: *Antoine Bloyé*, Grasset. — Maxence Van der Meersch: *Car ils ne savent pas ce qu'ils font; Quand les sirènes se taisent*, Albin Michel. — Dominique Dunois: *Le second des Berthault*, Flammarion. — Constantin-Weyer: *Mon gai royaume de Provence*, Editions Rieder. — Mariette Martin: *Histoires du Paradis*, Les Œuvres représentatives.

Ce n'est pas pour le plaisir d'ébahir le philistin ni même de faire une image que M. Charles Braibant a intitulé **Le roi dort** son admirable récit rétrospectif — l'action s'en passant sous Louis-Philippe, Napoléon III et le début de la Troisième République. S'il a rappelé, par ce titre, la cérémonie du sacre et la réponse du Grand Chambellan aux évêques de Laon et de Beauvais venus pour chercher le nouveau monarque encore couché sur son lit de parade à l'archevêché de Reims, c'est — je pense — pour bien marquer la volonté qui a présidé à la composition de son roman. Il est, en effet, ce roman, comme une transposition de la vie royale dans la vie paysanne; comme un exemple, si l'on préfère, de la miraculeuse union que le roi accomplissait avec son peuple en s'appuyant sur lui pour régner... « Nous, dit le rustre dans la bouche duquel M. Braibant a mis son récit, nous, notre Société a été formée par l'ancienne cour. C'est le ton de Versailles qui est passé dans la noblesse de province, puis dans la bourgeoisie, sa rivale et son élève. » M. Braibant

qui débute, mais dont l'œuvre se révèle trop riche d'expérience pour ne pas être le fruit de la maturité, a la science et le tempérament d'un historien, comme tous les véritables romanciers, du reste, et le meilleur de son livre se trouve à mon avis dans sa connaissance parfaite des habitudes campagnardes et de leur parenté, encore une fois, avec les anciennes coutumes royales. On croirait lire l'existence d'une tête couronnée de l'ancienne France et de sa cour, en lisant la vie de Marlise Bertaud, née Queutelot, et de son village de Pargny, en Champagne. Aussi bien, son cousin Léonard (Roger, Jules) — le rustre dont j'ai parlé, mais qui a été professeur et qui se fait son historiographe — peut-il dire sans exagération de la gaillarde que, si elle eût vécu « sur une scène digne de sa beauté et de son esprit, elle aurait pu devenir une des reines de l'Europe ». Veuve de bonne heure, elle tient en tutelle son fils, un rêveur, hélas! un intellectuel dont elle ambitionne de faire un notaire, mais qui fera de la sculpture, puis de la littérature, en amateur, suivra les cours de l'Ecole des Chartes, à Paris, et mourra prématurément, en laissant, d'une liaison secrète, un demi-bâtard. Quel magnifique caractère que celui de cette femme-tyran, point du tout sentimentale, et sans rien de trouble ni d'énervé!... La fleur suprême de nos provinces. Le christianisme, en affranchissant celle-ci, ne lui a pas retiré la seule chose sans laquelle il n'y a pas de liberté : la raison. L'expression : « le sexe faible » paraît dénuée de signification en ce qui la concerne. Et, privée d'époux en pleine ardeur de l'âge, elle a la force de caractère de ne pas se remarier, pour ne point aliéner son bien, malgré un tempérament tel qu'elle manque de violer un curé et que la magie des songes lui procure, dans le sommeil, l'apaisement de ses sens... Sa figure imposante rejette tout au second plan, et son fils Aimé, pour commencer. Ce jeune homme, qui devait être doué de qualités, puisque Léonard en parle comme de quelqu'un qui aurait eu une manière de génie, paraît bien pâle, il est vrai, en regard de sa mère; et l'on peut objecter qu'il rend à celle-ci, par sa carence ou son abstention, le rôle par trop facile. Mais Marlise suffit à remplir le livre de M. Braibant, qui ne cherche pas, du reste, à mettre en action la psychologie de ses personnages, et qui

se plait, en moraliste et en observateur des mœurs, à frapper des maximes ou à s'abandonner à des commentaires. Son œuvre est dense (trop copieuse, peut-être), mais d'une harmonie, d'une homogénéité parfaites, pour mieux dire. Le style (aux images empruntées, à la fois, à la vie terrienne et à la vie maritime) en est d'une belle coulée, ensemble brutal et raffiné, savoureusement. On peut regretter qu'il soit — surtout dans sa première partie — exagérément truffé de scatologies et d'obscénités gratuites; ce qui a permis à M. Emile Zavie de le rapprocher du *Voyage au bout de la nuit* de M. Céline. Mais le roman de M. Céline est désespéré, exaspéré; celui de M. Braibant, optimiste ou d'une sérénité gouailleuse et surtout d'une verdeur de santé qui nous change de trop de créations maladives. M. Braibant est démocrate ou révolutionnaire, à ce qu'il m'a semblé. Il l'est, du moins, de la bonne façon. (Je la dis bonne parce qu'elle ne me gêne guère, étant frondeuse, avec à sa base un solide bon sens et le respect même de la tradition.) Quand cette chronique paraîtra, le prix des Goncourt aura été attribué. Si M. Braibant en était le bénéficiaire, je crois que tous les lettrés se réjouiraient.

On peut dire qu'il y a deux thèmes ou un double sujet dans le roman de M. Paul Nizan : **Antoine Bloyé.** Ce roman narre, il est vrai, la vie d'un homme, mais il fait, en même temps, le procès de la société bourgeoise, des principes plutôt sur lesquels la société bourgeoise est fondée. Fils d'un modeste employé de la Compagnie d'Orléans, Antoine Bloyé, qui montre de bonne heure des aptitudes, s'élève du rang d'ouvrier à celui de bourgeois. C'est son erreur ou son crime. « Les ouvriers sont des ouvriers, dit un personnage du récit de M. Nizan. Il faut qu'ils restent à leur place. C'est bien assez que les fils arrivent. » Antoine s'en veut d'être arrivé (un vilain mot qui indique l'immobilité). Il s'en repent. Successivement ajusteur, élève machiniste, machiniste, contrôleur de la traction, sous-chef de dépôt, contrôleur du matériel, chef de dépôt, enfin, à mesure qu'il gravit de nouveaux degrés sur l'échelle sociale, il se sent plus détaché de son milieu véritable, plus seul... Conquérir un rang honorable dans la hiérarchie du travail, c'est une déchéance, à ses yeux. Quand on est un bourgeois, on est un mort. (Aussi bien, le roman

de M. Nizan, qui débute par la peinture de l'enterrement de son héros, s'achève-t-il par celle de l'attaque qui le foudroie.) Marié, Antoine se laisse entourer de petits soins par sa femme. Il ne goûte pas d'autres joies que les joies matérielles. De vagues aspirations le tourmentent-elles? Il ne les satisfait pas, ni ne les satisfera jamais. Que voudrait-il, au juste? Retourner auprès de cette femme qui se donnait à lui naguère de tout son cœur, c'est-à-dire de tout son corps? Partir pour des pays lointains? Tenter l'aventure? Sa chance? Quelle chance? On ne sait pas bien; et M. Nizan ne sait pas plus que nous, sans doute. L'idéal qui anime son livre (si idéal il y a) est celui d'un mécontent, peut-être d'un aigri. Plus négatif que positif, il est fait d'un mépris absolu pour la morale qui ne se distingue pas des conventions, et il est assez primaire. M. Nizan, qui évoque dans son livre les trente ou quarante années qui ont précédé la guerre, a-t-il lu *Les mensonges sociaux* de Max Nordau, un livre qui faisait les délices des autodidactes révolutionnaires de ce temps-là? Il est possible, et je le crois, en tout cas, plus anarchiste que communiste. Sa colère contre les classiques m'a rappelé celle de Jules Vallès réclamant l'entrée d'Homère aux Quinze-Vingts. Il y a, du reste, une âpreté parfois saisissante dans son récit. Peintre minutieux du monde des chemins de fer (minutieux et mieux informé que le Zola de *La bête humaine*), M. Nizan s'élève au-dessus du réalisme pur par le comique qu'il sait dégager des faits mêmes et par l'ironie de pince-sans-rire dont il a l'art de relever son objectivité. Il m'a ému à diverses reprises et, notamment, quand il raconte la fin prématurée de la fille d'Antoine, la petite Marie. Mais si son héros est un vaincu, est-ce parce qu'il a trahi sa classe en devenant un bourgeois? Est-il un raté pour avoir réussi? Je comprends mal, je l'avoue. A mon sens, le succès matériel importe peu. C'est ce qui se passe au-dedans de nous qui compte, et l'on ne se diminue jamais que vis-à-vis de soi-même. « Heureux les pauvres *en* esprit... », comme a dit Jésus.

M. Maxence Van der Meersch vient de publier successivement deux romans : **Car ils ne savent pas ce qu'ils font** et **Quand les sirènes se taisent,** le second très supérieur au premier. Celui-ci nous raconte, non sans quelque froideur,

il est vrai, et dans un style conventionnel ou guindé, les amours d'un certain Blaise Rameau, riche étudiant, avec deux ouvrières d'usine. Une confession. Bourreau, ici, victime, là, le héros de M. Van der Meersch finit par mourir rongé de remords. Sa distinction native ni son instruction ne l'ont empêché d'être un misérable... Mais voilà, avec *Quand les sirènes se taisent,* un solide roman réaliste. M. Van der Meersch, qui est du Nord, Flamand, sans doute, comme son nom l'indique, a évoqué avec force, en effet, dans ce récit, le monde des tisserands de Roubaix, leurs faits et gestes, pour préciser, au cours d'une longue grève de cinq mois. Rien, ici, du romantisme de *Germinal* ni des revendications révolutionnaires mêmes du drame de Gerhart Hauptmann. L'objectivité la plus rigoureuse. M. Van der Meersch n'a pas mis les bons du côté du peuple, les mauvais du côté des patrons. Il a montré, seulement, la fatalité en action, le mal que le machinisme et, si l'on veut, le capitalisme ont engendré, et surtout la misère de l'humaine condition. Ses peintures paraîtront bien noires à certains; mais sa modération m'incline à croire à leur exactitude.

Mme Dominique Dunois est allée avec **Le second des Berthault** vers un sujet qui ne lui convenait pas. Elle a traité du paysan et de son avarice terrienne. La mère Berthault ne veut pas que son fils et sa bru aient un second enfant qui, plus tard, diviserait le bien. Ils l'ont tout de même; alors, elle les chasse. Le petit est maltraité, meurt. L'aîné vient mal. La guerre le prend à son tour. Personne ne survivra pour être, non le possesseur, mais le féal du bien. Quand la vieille rend l'âme, enfin, les Berthault s'en vont refaire ailleurs des enfants, un nid, du « bien »... On a l'impression qu'on a déjà lu ça, et plus rude et fort. Entre les mains effilées de Mme Dunois, le thème s'amenuise, s'anémie. Après la trouée dans l'azur de *La belle journée,* ce livre manqué m'a peiné.

Lorrain par son père, Provençal par sa mère, Jean Fabre-Walferdin se laisse prendre sous la lumière, enivrante comme un vin du Midi, par le charme d'une Italienne, et l'épouse. Après une courte « lune de miel », ou plutôt un bref « déjeuner de soleil », il se rend compte à quel point son caractère s'accorde mal avec le tempérament de sa femme. Et c'est la

brouille, puis la rupture. La vieille histoire du conflit des races. Walferdin, qui porte en soi deux hérédités, ne peut avoir deux patries. Il rentre en Lorraine où il refera sa vie avec une fille sage de la plus sérieuse, peut-être, de nos provinces. Ce récit — **Mon gai royaume de Provence** — sert de prétexte à M. Constantin-Weyer, qui aime et comprend la nature, pour refaire, en le rajeunissant, le « Tableau de la France » de Michelet.

Mme Marietta Martin, dans les **Histoires du Paradis** que présente en termes parfaits M. Jean Cassou, s'ingénie à changer en or le plus vil métal. Tout est bonheur à ses yeux que le suave Maria Rilke a ouverts à l'humble beauté des choses. C'est dans une atmosphère de fête religieuse que s'épanouissent les sept histoires (une par chaque jour de la semaine) de cette conteuse mystique. De pures clartés brillent à travers un brouillard d'encens. « Les éléments divers de ce livre charmant, souvenirs, paysages, reflets, nostalgies, comme l'écrit M. Cassou, les grâces dont il témoigne, la nature très rare d'émotion dont il est tissé, la poésie profonde profondément humaine et souvent précise qu'il révèle, tout cela doit engager son auteur à se confier à ses dons. » On ne saurait mieux dire.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

La Colombe Poignardée, pièce en trois actes de M. Gaston Sorbets, à l'Odéon. — *Les Caves du Vatican*, sotie en neuf jeux de Mme Lartigaud, d'après le roman d'André Gide, au Studio des Champs-Elysées. — *Richard III*, drame en cinq actes, de Shakespeare, adaptation d'André Obey, à l'Atelier.

La Colombe Poignardée est une aimable pièce à l'usage des patronages. Tant d'élévation d'âme, de si nobles sentiments exprimés, rappellent aux spectateurs les meilleures leçons de morale reçues dans leur enfance. On aime toujours ce qui rappelle l'enfance.

§

M. André Gide a composé pour le théâtre un certain nombre de pièces, parmi lesquelles s'en trouve une, *la tragédie de Saül*, qui est à la fois un des plus beaux ouvrages écrits pour la scène française à l'extrême fin du XIXe siècle,

et l'une des œuvres essentielles de l'auteur. On se souvient d'ailleurs que le Vieux-Colombier en donna, au lendemain de la guerre si je ne me trompe, un certain nombre de représentations. Il paraît assez étonnant, quand on songe à cela, de voir une jeune compagnie de comédiens qui, voulant faire une politesse à cet écrivain, entreprend de représenter, non pas une de ces pièces, que chacun reverrait avec curiosité et satisfaction, mais une adaptation d'un de ses romans.

Lorsque l'on veut faire passer un roman à la scène, on ne le fait qu'en application d'un principe extrêmement critiquable en lui-même. A peu près le même que celui dont on parle tant lorsqu'on voit passer une pièce de théâtre, de la scène à l'écran. Ce problème prêterait à des dissertations infinies, et on ne saurait y apporter de solution décisive. Mais là, comme en tout ce qui touche le théâtre, une seule chose compte : le succès, la réussite. Le principe a beau être mauvais; s'il préside à la production d'une pièce qui satisfait le public, on n'a plus rien à dire contre lui. Je ne pense pas qu'on rencontre jamais le succès en adaptant un roman, un récit ou une sotie de M. Gide. Quel que soit, en effet, le nom dont il lui plaise de qualifier ses œuvres d'imagination, elles sont terriblement privées de ce que nomment dynamisme tous les gens à qui ne suffit pas le mot mouvement. Ce n'est point dans un esprit de critique que je le constate. Le mouvement, qui est une fort belle qualité des œuvres, n'est point la seule qu'elles puissent tolérer. Au contraire, elles peuvent être admirables dans le calme et dans l'immobilité; mais qui dit théâtre dit mobilité et gestes. C'est par des actes que presque tout s'exprime sur la scène, et même le plus secret des âmes ou des cœurs. Chez M. Gide, au contraire, même ce qui est acte s'exprime par autre chose : par des analyses, par exemple, ou par des méditations. Et même dans les **Caves du Vatican,** qui sont un ouvrage dont le développement suppose autant d'événements qu'un roman feuilleton, le parti pris de l'auteur leur a toujours substitué les réflexions qui les déterminent ou qui en proviennent. Rien de moins théâtral, rien de moins scénique. Pour tirer de ce gros livre, qui n'est point le meilleur d'un auteur qui a trouvé ses plus justes réussites dans le petit livre, la pièce de théâtre

qui y est possiblement contenue en puissance, il eût fallu d'abord le fermer résolument et en recommencer l'exposé, au mépris du texte qui l'a fourni originellement. Or, on a fait précisément le contraire. On a suivi le livre page à page, comme si l'on se proposait d'en donner une lecture. On a laissé les personnages dans l'égalité caricaturale où l'auteur les avait dessinés, sans chercher à se rendre compte si l'un d'eux possédait la vertu dont on fait les protagonistes, en sorte que l'on a maintenu dans l'immobilité une fable qui ne demandait qu'à se répandre dans la plus folle agitation. Assurément, en agissant de la sorte, on procure au public la satisfaction, qui est réelle, d'entendre le texte même de l'auteur. Mais en l'objectivant de la sorte, ne le prive-t-on pas d'une partie de sa substance? En matérialisant certaines évocations, on leur retire leur pouvoir de frapper l'imagination. Montrons-le par un exemple. Un des personnages des *Caves*, que l'on aurait particulièrement souhaité voir dans la pièce venir au premier plan, pour exercer sa volonté et son stoïcisme, se donne parfois des coups de lame de canif dans les cuisses à travers le tissu de son pantalon. C'est une de ces petites inventions qui ont tant fait pour donner du prestige à M. Gide aux yeux d'une certaine jeunesse qui a bien vieilli depuis lors. Mais jamais cette jeunesse n'aurait été impressionnée à la vue d'un jeune comédien qui, le pied posé sur un tabouret, se donne deux ou trois petits coups de poing, absolument inermes, au-dessus du genou. Voilà ce qu'il ne fallait pas matérialiser sous les yeux du public. Voilà à quoi il fallait maintenir la forme du récit, ou la conférer si elle ne l'avait pas dans l'original, — car dans le théâtre il y a des récits qui sont des actes aussi. Il faudrait savoir s'en rendre compte.

Mais toutes les erreurs qui ont été commises dans la réalisation de ce spectacle le furent avec une telle bonne volonté, qu'on ne saurait en tenir rigueur à quiconque.

§

En allant voir **Richard III** pour la première fois, je songeais à toutes les représentations shakespeariennes où j'avais assisté au cours d'une carrière de spectateur qui compte

maintenant trente à trente-cinq ans. Elles ne sont pas fort nombreuses. Cinq ou six fois *Hamlet* (Sarah Bernhardt, Mounet-Sully, Suzanne Desprès, de Max, Pitoëff, Yonnel); une fois *Othello* (et Mounet-Sully retrouvant Shakespeare par delà Jean Aicard, ce qui est une belle performance); une ou deux fois le *Loi Lear;* une fois *Shylock;* une fois *Roméo et Juliette* à l'Odéon d'Antoine, et à l'Odéon d'Antoine une fois aussi *Jules César;* au Vieux-Colombier la *Nuit des Rois,* et c'est à peu près tout. D'autres représentations ont eu lieu, qui m'échappèrent : *Troïlus et Cressida,* la *Mégère Apprivoisée,* et le *Macbeth* de grand gala que Georgette Leblanc organisa à Saint-Wandrille.

Je ne sais ce qui est le plus frappant dans le tableau de cette énumération, de la maigreur, ou de la dispersion. *Hamlet* mis à part, qui propose à certains comédiens un rôle où ils ont envie de s'essayer, rien de l'œuvre shakespearienne ne parvient à s'installer de façon durable sur la scène française, et les représentations en sont toujours de superbes accidents. Est-ce le fait d'une incompatibilité congénitale entre Shakespeare et notre public? Je ne le crois pas puisque, dès qu'on annonce un de ses drames, la foule s'y précipite avec empressement. Elle y est d'autant plus attirée que chacune de ces entreprises apparaît comme un exercice isolé. Chaque impresario, chaque metteur en scène, semble relever ses manches pour dire : « Moi, je sais ce qu'est Shakespeare, j'ai trouvé la manière de le monter, et vous allez voir ce que vous allez voir. » Malgré pareille annonce, on ne voit généralement pas grand'chose.

Bien des conditions manquent à nos rapports avec l'œuvre de Shakespeare: la familiarité et la simplicité d'abord. Puis la vue d'ensemble sur la suite de sa production. Enfin, une habitude de contact qui puisse faire songer à une tradition, sinon à un style.

Chose étrange, il y a à Paris une compagnie Shakespeare, mais c'est une librairie. L'on aimerait que cette désignation s'appliquât à une troupe de comédiens qui ferait pour Shakespeare ce que la Société Bach, par exemple, fit pour les œuvres du compositeur qu'elle a si longtemps et si heureusement servi. On nous donnerait ainsi avec méthode et constance une suite de représentations que je voudrais voir

ressembler à celle que M. Dullin a organisée pour *Richard III*.

On y voit une mise en scène ingénieuse, mais point d'abus de mise en scène, une fort satisfaisante intelligence du texte, mais pas de pédantisme, une excellente interprétation, mais pas de vedette. Et si je formule cette dernière remarque, c'est dans un esprit de louange à l'adresse de M. Dullin. On sent bien, en le voyant jouer *Richard III*, qu'on se trouve en présence d'un grand comédien qui affronte un grand rôle, mais on ne voit rien en lui de cet abominable état d'esprit *vedette* qui a perdu tant d'acteurs bien doués, et que nous essaierons d'analyser un jour.

PIERRE LIÈVRE.

PHILOSOPHIE

Abbé Julien Werquin: *L'évidence et la Science*. Duytschaever, Lille, 1929; *Connaitre*. Ibid. 1933. — Commandant Conneau: *La pensée créatrice*. Vrin. — Marguerite Duportal: *De la Raison*. Lethielleux, 1932. — Jules Huré : *Poésie et raison devant le problème de l'immortalité*. Fischbacher, 1933. — René Damien: *Le Monde intérieur*. Alcan, 1930. — René Duret: *Les facteurs pratiques de la croyance dans la perception*. Alcan 1929. — *L'objet de la perception*. Ibid. 1929. — Maurice Pradines: *Philosophie de la sensation*, I et II. Les Belles Lettres, 1928 et 1932.

Connaitre, par **l'abbé Werquin**, est une logique à l'usage de l'enseignement libre. *L'Evidence et la Science* représente un effort plus personnel : le réalisme du sens commun et celui de la science y sont analysés de façon très consciencieuse. Sages avis sur la portée du savoir scientifique : éviter les extensions et prétentions immodérées du scientisme, non seulement dans l'intérêt de la foi, mais dans l'intérêt de la science même.

La *Pensée créatrice* n'est nullement une tentative d'expliquer comment la pensée peut créer. Le commandant Conneau entend par là le plan cosmique de la création. Epistémologie, physique, biologie, psychologie, morale, métaphysique, théodicée : une revue à vol d'oiseau de tous les problèmes, comme s'ils donnaient lieu à des solutions concordantes, sans un immense effort soit de critique, soit d'harmonisation dans la commune relativité.

Mlle Duportal et **J. Huré** croient à l'homme animal raisonnable. Ils s'exaltent à trouver en nous l'étincelle du divin. Ils ne soupçonnent pas, quoique l'histoire des religions et

celle des techniques le montrent surabondamment, que la divine étincelle peut n'avoir rien de commun avec ce corpus de principes à priori duquel, de par notre tradition philosophique, nous sommes portés à nous croire nantis. J. Huré, comme Spinoza, possède une « raison intuitive », qui le persuade que « les attributs de l'absolu sont infiniment infinis » — sans que cette expression forme aucun pléonasme. Faisant avec loyauté la critique de sa propre doctrine, il reconnaît là « une foi mystique défiant toute critique rationnelle » (64). Quant à Mlle Duportal, il est permis de s'étonner qu'elle parle d'une genèse de la raison, alors qu'elle tient cette « faculté » pour essentielle à notre nature : « Un malade qui guérit ne retrouve pas sa santé; il la refait. Un fou retrouve, au sens propre du mot, sa raison, parce qu'elle n'a pas cessé d'être là, dans son âme, intacte et inaliénable » (57).

Si l'abstraction et la sévérité sont des mérites philosophiques, **R. Damien** s'avère philosophe. L'effort ici fourni pour analyser le mécanisme de la conscience est probe et austère. Il aboutit à une conception de la continuité du temps et de l'égalité des grandeurs, dans laquelle on doit admettre que l'ordre de succession des états de conscience n'est pas déterminé, mais peut varier dans certaines limites. La discussion des notions de grandeur et d'intensité suscite un exposé, ainsi qu'une critique fort poussée, du Bergsonisme. La théorie des nombres présentée dans le dernier chapitre permet d'effectuer le repérage d'un état particulier non par un nombre unique, mais par une fonction qui mesure la probabilité qu'a un nombre de repérer l'état considéré. Comme les pythagoriciens, R. Damien concilie la science des nombres et le sens de l'harmonie. Sa conclusion est que « la musique enseignera la philosophie », car « la conscience est une mer, sur laquelle le langage trace une courbe, et dont la danse nous montre la surface, mais seule la musique peut nous faire pénétrer dans sa profondeur » (141).

En deux thèses fort distinguées, **René Duret** étudie l'objectivité, autrement dit les caractères de l'objet saisi dans la perception. Trois définitions de l'objet ont cours parmi les épistémologistes : l'objet déterminé par sa structure (liaisons internes); l'objet relatif au sujet; l'objet constitué par l'accord

entre les esprits. L'auteur se plaît à signaler une conception plus foncière : l'objet défini par un ordre d'actions intérieures. Par delà les qualités senties, et d'autres imaginées, il doit y avoir une nature intrinsèque de la chose, dont les apparences ne sont que des aspects. « Tout objet matériel possède, avec un dehors sensible, un dedans, dont on ne conçoit pas qu'il puisse s'externer, parce qu'il n'est pas lui-même sur le plan de la qualité. » Réaction remarquable du réalisme contre ce monde tout en surface auquel le phénoménisme que Hume tira de Berkeley nous avait habitués. L'efférence ou l'« éjet » de l'effort biranien possède, aussi, une structure. Abordons maintenant le problème de la croyance à la présence de l'objet; cette croyance renferme des facteurs pratiques. Stuart Mill, comme phénoméniste, ne considérait la chose que comme « possibilité permanente de sensations »; elle est pour la conscience, dit notre auteur, « une série possible de réponses sensorielles aux différentes phases de l'effort moteur ». Théorie qui rappelle l'adage bergsonien : la sensation mesure notre action possible sur les choses. Le monde subjectif ne change pas, mais l'objectif change avec nos mouvements. La conclusion mérite d'être présentée ici : « Dans la perception, la croyance dépend de l'action du triple point de vue de l'*essence objective*, de l'*actualité* et de la *nature* de l'objet. » L'action ne crée pas l'objet, mais manifeste l'objectivité, la dépendance n'étant pas régulière de l'apparence au mouvement qui la détermine. Elle manifeste aussi l'actualité, car l'objet varie d'apparence selon mon comportement. Enfin, l'identification de l'objet résulte de mon orientation temporelle : l'objet par moi reconnu, c'est celui dont la rencontre est dans la direction de mes démarches remémorées et éventuelles. La société n'intervient que pour aider l'individu à construire des perspectives qui, par leur ensemble ordonné, composent la représentation de l'objet (136).

L'ouvrage de **Maurice Pradines** est un édifice imposant et magistral d'épistémologie, encore en cours de construction. Il prend la suite de la *Critique des conditions de l'action*, parue en 1910. La dizaine de pages qui constitue la préface (1928) est l'un des textes les plus forts, les plus chargés de

sens parmi la littérature philosophique de ce premier tiers du xx[e] siècle. A l'encontre de Kant, on soutient que, si l'intelligence collabore avec les sens, c'est parce que les sens sont en quelque manière intelligence. Après Reid et Husserl, on s'insurge contre la psychologie des « états » de conscience ou des phénomènes, qui sont, à vrai dire, des opérations. La science de la sensibilité consistant à la reconstruire, c'est avec des tendances, non avec des idées, qu'il faut opérer. Spéculant sur des concepts, les rationalistes ont mis la raison au sommet de leurs hiérarchies; il la faut mettre à la base, dans cette nature, cet instinct sans lequel la sensation ne serait pas. « Retournons à la nature pour y trouver la raison » : formule éminemment stoïcienne. Combien M. Pradines serait intéressé, s'il la connaissait, par la réflexion de l'Inde, qui depuis toujours a porté sur des actes, non sur des états, et qui, au moins dans le bouddhisme de grand style, a sans cesse proclamé que la sensation-perception — indistincts, en effet, sont là-bas le sentir et le percevoir — est d'outre en outre pensée!

Toutes les sensations, selon M. Pradines, recèlent l'espace; mais l'extériorité et la spatialité augmentent en proportion de leur caractère représentatif. L'espace sensoriel est humain plus que géométrique. Il fait plus qu'extérioriser : il explique, et comme tel se révèle raison. Le temps est impliqué dans l'espace, car percevoir la distance équivaut à une présence dans notre avenir. Lui aussi, en ce qu'il fait comprendre, est raison. Sans l'espace, il n'y aurait aucune notion du temps : « il n'y en aurait qu'une fuite » (173). Otez du temps l'« ordre » qui en fait la structure : vous n'avez plus que du rêve, et dans le rêve il n'y a pas de temps (182). Fortes paroles, idées pleines, vues profondes; et pour relier, pour illustrer ces vérités, combien de faits observés avec acuité!

La section la plus récente de cette Philosophie de la Sensation introduit plaisir et douleur, en présentant les besoins et les défenses. On nous fait remarquer ici que si c'est l'amour qui produit le plaisir, ce n'est pas l'aversion qui produit la douleur, mais au contraire la douleur qui suscite l'aversion. Rien de moins étudié, rien de plus obscur que ces faits foncièrement enracinés dans la vie, et néanmoins à peine expli-

cables : le plaisir, la douleur. Ce qu'en dit Pradines est à mille lieues de l'insignifiance des thèmes que renferment, sur ce point, de très puissantes philosophies. Comme il a retrouvé la raison dans le sentir, il discerne l'âme dans l'affectif : « Le plaisir physique, dont l'excitation locale ne constitue qu'une condition, en définitive, plutôt restrictive — quoique nécessaire — est en réalité une exaltation de l'âme et tire du besoin, c'est-à-dire de l'amour, toute sa force, tandis qu'il ne tire des sens que sa faiblesse. C'est l'amour qui le crée ou qui le réveille, tandis que c'est le sens qui l'anémie ou qui le tue, lorsqu'il y domine » (91). Saturés que nous sommes du roman de l'Eros éternel selon Freud, nous saluons en une vive sympathie les justifications concrètes et positives que fournit le livre sur « le sens tactilo-sexuel » : car elles renferment plus de sensualisme et moins de sensualité, plus de spiritualité avec moins d'« esprit ».

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Philipp Frank: *Théorie de la connaissance et physique moderne*, traduction d'Ernest Vouillemin, revue et mise à jour par l'auteur, introduction de Marcel Boll, Hermann. — Gaston Bachelard: *Les intuitions atomistiques*, Boivin. — Mémento.

Nous avons précédemment signalé (1) les deux premiers volumes de la série, destinée à la traduction française des savants-philosophes, que nous pourrions envier à l'Europe centrale, car bien peu de penseurs, chez nous, se préoccupent d'adapter les normes de la pensée et de l'action aux nouvelles conditions que nous imposent les progrès de la science et de la technique.

Philipp Frank, lui, est Viennois; disciple d'Ernst Mach et de Ludwig Boltzmann, il fut l'un des premiers adeptes de la relativité et succéda à Einstein, comme professeur de physique théorique de Prague. La brochure qui vient de paraître, **Théorie de la connaissance et physique moderne,** s'occupe principalement du conflit entre la science et la métaphysique,

(1) Cf. *Mercure de France*, 15 déc. 1932, pp. 619-622 (*La philosophie scientifique, vues nouvelles sur ses buts et ses méthodes*, par Hans Reichenbach, professeur à l'Université de Berlin) et 15 juillet 1932, pp. 425-427 (*L'ancienne et la nouvelle logique*, par Rudolf Carnap, professeur à l'Université de Prague).

en illustrant le « préjugé philosophique » par des exemples tirés des théories actuelles.

Le conflit naquit en même temps que la méthode expérimentale :

Il suffit de se reporter au procès fameux de Galilée. Il était fait pression sur lui, non pas comme on le raconte dans des relations superficielles, pour qu'il abjurât sa façon de voir, en reconnaissant, sous serment, qu'il ne croyait plus au mouvement de la Terre (« Et pourtant elle tourne! »); ce que l'Inquisition voulait obtenir de lui, c'était uniquement qu'il confessât que la doctrine du mouvement de la Terre ne valait que comme une fiction mathématique; qu'elle était, par contre, incorrecte, en tant que doctrine « philosophique » (p. 10).

Nous retrouvons ce préjugé quand les philosophes se demandent quelle est la « vraie » longueur d'un corps (alors que la relativité s'épuise à leur montrer qu'il a autant de longueurs qu'il y a d'observateurs — en mouvements différents — autour de lui) ou encore quand les philosophes veulent s'affranchir de l'« indétermination » inhérente aux relations de Heisenberg (p. 17).

« *Le système de la science consiste en symboles* », et, approuvant Moritz Schlick, ce puissant esprit de l'Université de Vienne, notre auteur ajoute : « Le concept de coïncidence s'évanouit en tant qu'évoquant identité ou analogie » (p. 31). Il n'existe pas « *une frontière à la traversée de laquelle la physique deviendrait philosophie* ». En cela, Philipp Frank est en parfait accord avec moi-même (2) et avec Rudolf Carnap, qu'il cite (p. 53) : Le thème de la science, déjà précisé par Mach, consiste à « classer systématiquement les perceptions et à prévoir, à partir des perceptions présentes, les perceptions à attendre de l'avenir ».

§

Il y a un an (3), nous avons examiné, de Gaston Bachelard,

(2) Dans un article déjà ancien (*Journal de Psychologie*, p. 699, 15 juillet 1924), intitulé *Le subjectif et l'objectif:* « L'objectif n'est, en somme, à chaque époque, que l'ensemble des *perceptions collectives*, et c'est sans doute un problème apparent et oiseux de se demander *si une réalité se cache derrière nos perceptions* ».

(3) *Mercure de France*, 15 novembre 1932, p. 180-182.

un ouvrage de philosophie chimique; le livre qui a suivi, **Les intuitions atomistiques,** ne manque pas non plus d'intérêt, encore que tout le chapitre sur l'« atomisme criticiste » (p. 103-131) puisse être laissé de côté sans aucun inconvénient.

Bachelard n'est pas de ceux qui soutiennent que les Anciens auraient tout dit :

L'atomisme antique ne nous paraît pas avoir propagé une influence réelle dans les temps modernes; il n'a vraiment pas inspiré les théories de Gassendi, Huygens, Boyle, pas davantage les recherches de Dalton (p. 10).

Comme nous le notions précédemment (3), notre auteur ne souscrit guère aux thèses meyersoniennes; il lui arrive même d'en prendre le contre-pied, comme dans la phrase :

Le positivisme se contente souvent d'une phénoménologie morcelée, où se dessine un plan d'expérimentation plutôt qu'une description complète du phénomène (p. 84).

Mais surtout Bachelard s'en prend à Bergson, dont il ruine l'une des thèses favorites (4), le rôle de l'usage des corps solides dans le façonnage de l'intelligence :

Comment oublier l'eau qui coule, l'huile silencieuse, le miel adhérent, les pâtes, les boues, les glaises, les poudres et les poussières? (p. 23). La primauté de l'explication par le solide est compromise à la racine même de la connaissance vulgaire, sur le terrain des intuitions primitives (p. 25).

Plus loin, il parle

du caractère illusoire des intuitions... Elles répondent trop tôt et trop complètement aux questions posées; elles ne favorisent pas les synthèses compliquées et fécondes; elles ne suggèrent pas d'expériences (p. 153). [Et cependant], jamais l'imagination scientifique n'a été plus riche, plus mobile, plus subtile que dans les recherches contemporaines sur les principes atomiques (p. 159). Ce serait une erreur de considérer l'atomistique comme l'étude analytique d'un élément fondamental trouvé à la base d'une intuition. Une atomistique est, au contraire, une construction toute synthétique, qui doit s'appuyer sur un *corps* de suppositions.

(4) « Thèse qui, par essence, ne devrait recevoir aucun complément » (p. 22).

L'atomistique actuelle doit sa fécondité au caractère *composé de l'atome simple* (p. 160). C'est ainsi que la science de l'atome achève la chimie par l'arithmétique (5).

Et, dans un sens très voisin, il n'est peut-être pas inutile de mettre sous les yeux des lecteurs le passage suivant, publié ailleurs (6) :

La physique mathématique réunit l'esprit de finesse et l'esprit géométrique. La physique n'est plus une science de *faits;* elle est une technique d'*effets*... Peu à peu, c'est la cohérence rationnelle qui en vient à supplanter, en force de conviction, la cohésion de l'expérience usuelle. La microphysique est, non plus une hypothèse entre deux expériences, mais bien plutôt une expérience entre deux théorèmes.

MÉMENTO. — Je ne puis que signaler brièvement ici la publication — à peu près achevée aujourd'hui — du *Traité de chimie minérale* (Masson), en douze tomes (de 800 pages chacun), dont le directeur est Paul Pascal et le secrétaire général Paul Baud. Plusieurs études théoriques sont à consulter; je voudrais insister tout particulièrement sur le chapitre *Généralités sur les complexes minéraux* (tome X, pp. 599-679), dû à Paul Job, professeur à la Sorbonne: c'est, à mon sens, la plus remarquable mise au point qui ait été rédigée sur cette question ardue.

MARCEL BOLL.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

André Pascal : *Pranzini, le crime de la rue Montaigne.* Editions Emile-Paul.

M. André Pascal nous évoque l'affaire Pranzini. Il en a reconstitué le dossier pièce à pièce et s'y est passionné à tel point qu'il en est venu à s'apitoyer sur son triste héros et à se demander s'il n'avait pas été victime d'une erreur judiciaire ou, du moins, s'il n'avait pas été injustement condamné à mort.

En dépit de son immense retentissement, cette affaire, datant de près d'un demi-siècle, risque d'être, aujourd'hui, deve-

(5) Le texte (p. 160) porte: « par la géométrie »; ces trois mots s'appliquaient plutôt à l'époque précédente qu'à la nôtre.
(6) *Recherches philosophiques* (tome I, pp. 59 et 58, Boivin).

nue lettre morte pour ceux qui n'en ont pas été les contemporains. Il sied donc de la rappeler brièvement.

Dans la nuit du 16 au 17 mars 1887, une demi-mondaine fort répandue, Marie Régnault, dite comtesse Régine de Montille, avait été assassinée par un inconnu, dans l'appartement qu'elle occupait au troisième étage de l'immeuble, sis 11 bis, rue Montaigne, ainsi que sa femme de chambre, Annette Grémeret, et la petite Marie Grémeret, âgée de douze ans. Toutes trois avaient été égorgées à l'aide d'un couteau d'étalier, si violemment que leur tête était presque détachée du tronc.

Le vol était le mobile du crime. Il avait été commis par un homme déshabillé, comme le prouvait l'empreinte de ses pieds nus dans les flaques de sang du tapis. C'est donc qu'il avait couché cette nuit-là rue Montaigne, mais il ne pouvait s'agir que d'un amant occasionnel, car les amants en titre de la pseudo-comtesse étaient, tous, d'une honorabilité indiscutable.

L'inconnu s'était fait ouvrir la porte de l'immeuble à onze heures du soir. Le concierge et sa femme l'avaient vu s'engager dans l'escalier, mais, le gaz étant éteint, n'avaient pu distinguer sa figure et n'en donnaient qu'un vague signalement. Le crime avait dû être commis à cinq heures du matin. A cette heure-là, un bruit insolite avait été perçu par un locataire voisin. Le même locataire avait entendu, une heure plus tard, l'individu quitter l'appartement et redescendre, mais, la porte de l'immeuble étant déjà ouverte pour les livraisons du laitier, cet individu avait pu disparaître à l'insu des concierges et sans éveiller l'attention de personne.

Son triple crime ne lui avait guère profité. Il avait essayé en vain d'ouvrir le coffre-fort. Il n'emportait que le contenu d'une tire-lire, l'argent de poche de ses victimes et des bijoux. Il avait laissé sur les lieux une ceinture de cuir portant à l'intérieur le nom de Gaston Geissler, écrit à l'encre de Chine, et des manchettes portant l'initiale G.

Le service de l'identité judiciaire n'existant pas encore, on n'avait pu relever les empreintes digitales de l'assassin. Les magistrats instructeurs n'avaient, pour l'identifier, que le nom inscrit sur la ceinture. Et la Sûreté se mit en quête de tous

les Geissler de France et de Navarre, sans se douter qu'elle faisait fausse route.

En effet, trois jours plus tard, Pranzini se faisait arrêter à Marseille pour avoir offert en vente aux pensionnaires d'une maison de tolérance des bijoux de provenance suspecte. Fatale imprudence de sa part! Comme s'il était permis d'ignorer que ces sortes de maisons sont des postes d'écoute de la police! Les bijoux furent vite reconnus pour être ceux de Marie Régnault. Tous les journaux en avaient donné la description. Ramené à Paris et mis à la disposition du juge d'instruction Guillot, Pranzini acheva de se perdre en s'enfermant dans un système de dénégations absurde, niant même avoir jamais eu ces bijoux en mains, et les avoir offerts en vente. Dix témoins se levaient contre lui. Il refusait de les reconnaître. « Ces gens se trompent. Ce n'est pas moi. Je ne sais rien de cette affaire. » Il garda la même attitude au cours des débats, protestant de son innocence, alors que tout l'accablait.

Son passé d'abord, qui n'était qu'un long tissu de canailleries de tous genres. D'origine italienne, né à Alexandrie, en 1856, il y avait été condamné à neuf mois d'emprisonnement pour vols de plis chargés à la poste égyptienne, où il était employé. Il avait roulé sa bosse un peu partout, en Europe et jusqu'au fin fond de l'Asie, exerçant différents métiers jusqu'aux moins avouables: garçon d'hôtel, guide, interprète (il parlait cinq langues), organisateur de caravanes, croupier de cercle, entremetteur... Il ne restait nulle part en place, se faisait renvoyer de partout pour vols, escroqueries, tentatives de chantage... On l'avait même, pour de nouveaux méfaits, expulsé d'Alexandrie, où il était rentré en 1886. C'est alors qu'il vint se fixer à Paris, vivant d'expédients et de l'argent des femmes qu'il séduisait par sa belle prestance et sa vigueur musculaire.

Mais les bijoux surtout témoignaient contre lui, ceux qu'il avait offerts en vente et ceux que, se sentant traqué, il avait jetés dans la fosse d'un châlet de nécessité de Marseille, où ils furent retrouvés.

Il avait fait la connaissance de Régine de Montille, quelques semaines avant le crime, à l'exposition de peinture du cercle des *Mirlitons*. Il s'était donné à elle comme courtier d'art, et lui avait servi d'intermédiaire pour l'achat d'un tableau. Il en

avait profité pour s'introduire dans ses bonnes grâces. Il lui avait rendu trois visites.

Il avait prémédité son crime en essayant de se procurer une fausse barbe, évidemment pour se rendre méconnaissable au cours de sa tragique expédition. Il avait acheté un couteau d'étalier avec cette circonstance qu'il était revenu le lendemain l'échanger contre un autre, sous prétexte que le premier n'était pas « assez coupant ». Enfin, il ne pouvait fournir d'alibi. Toutes les versions qu'il avait données de l'emploi de son temps, dans la nuit du crime, furent reconnues fausses ou invraisemblables. C'est ainsi qu'il avait prétendu, un moment, s'être promené toute la nuit dans les rues, alors qu'il avait fait un temps épouvantable. Il gelait à pierre fendre et la neige tombait à gros flocons.

Mais rien de cela ne paraît concluant à M. André Pascal, ou du moins ne lui prouve pas suffisamment que Pranzini fût le véritable assassin. Il pouvait n'être que son complice. Est-ce lui que le concierge avait vu monter dans l'escalier? Le concierge ne pouvait l'affirmer. Sa femme parlait d'un *gringalet*. La cuisinière de Mme de Montille avait vu en visite chez sa maîtresse un *gringalet* marquant mal. Or, Pranzini, d'une forte corpulence, ne pouvait être assimilé à un gringalet.

Pranzini avait tenté de se procurer une fausse barbe, mais c'était à la veille de la mi-carême. Il voulait se rendre au bal masqué de l'Opéra. Il avait acheté un couteau d'étalier; il en avait besoin pour couper les barreaux d'une chaise. Il n'a pu fournir d'alibi. C'est, sans doute, qu'il n'avait pas voulu compromettre l'honneur d'une femme avec laquelle il aurait passé la nuit. Des lettres jointes à son dossier prouvaient qu'il entretenait des relations même avec des femmes du monde. Il connaissait évidemment l'assassin puisqu'il en avait reçu les bijoux, mais il lui répugnait de le dénoncer. Ainsi, selon M. André Pascal, Pranzini aurait été victime du point d'honneur. D'ailleurs, pourquoi aurait-il porté une ceinture au nom de Geissler, qui n'était pas le sien? Les manchettes abandonnées sur le lieu du crime avaient été reconnues par un chemisier de Nancy pour provenir de son magasin. Or, Pranzini affirmait n'être jamais allé à Nancy.

Mais toutes ces objections avaient été soulevées au cours des débats et victorieusement réfutées par l'accusation.

La femme du concierge et la cuisinière de Marie Régnault avaient reconnu que leur imagination troublée avait seule dicté leur déposition première, et le concierge avait toujours protesté contre la confusion qu'elles voulaient établir. Rien ne prouvait que Pranzini ait résidé à Nancy, mais il était question de Nancy à plusieurs reprises dans sa correspondance saisie. Il avait déclaré n'avoir été reçu chez Marie Régnault que dans son salon, ignorer la disposition des pièces de l'appartement. Or, il avait donné, à l'un des témoins, la description de sa chambre à coucher et parlé d'un placard secret qui y existait en effet. Un seul individu était monté chez Marie Régnault dans la nuit du crime. C'était un homme brun, avaient dit les concierges. Pranzini était brun. Tous les bijoux volés étaient en sa possession. S'il n'était que complice du crime, il n'aurait reçu qu'une part du butin. Il fut établi que s'il n'avait pas acheté une fausse barbe chez le premier coiffeur où il s'était présenté, c'est qu'il s'y était trouvé nez à nez avec un garçon qui le connaissait. Or, l'on n'a pas à se cacher d'un déguisement de mi-carême, et quelle apparence que, dans l'état de presque dénuement où il se trouvait, Pranzini ait pu songer à se rendre au bal de l'Opéra? Il avait juré ne connaître personne du nom de Geissler. Or, l'instruction l'avait mis en présence d'un Geissler qu'il connaissait fort bien, puisqu'il avait été, naguère, employé sous ses ordres, comme interprète, dans un hôtel, à Bologne. Là, Pranzini avait commis un vol de douze mille francs au préjudice d'un client. Il avait laissé planer les soupçons sur Geissler, congédié à tort pour ce fait. Il voulait évidemment se décharger sur ce même Geissler, qu'il laissait à la police le soin de rechercher et qu'elle découvrit en effet, du soupçon d'assassinat. Et ce qui prouve bien qu'il avait agi par ruse, pour égarer les recherches, c'est qu'il avait apporté, la nuit du crime, et laissé bien en évidence sur un meuble, une lettre supposée adressée de Nancy (encore Nancy!) à la demi-mondaine, signée *Gaston*. Il y avait contrefait son écriture, mais cette lettre le trahissait, car elle portait comme suscription sur l'enveloppe : *Mme Montille*. C'est ainsi que, même au cours des débats, il appelait sa victime,

sans tenir compte de la particule, comme il est d'usage en Italie, dont il était originaire.

Les jurés, s'estimant suffisamment édifiés par les débats, convaincus de l'entière culpabilité de Pranzini, avaient rendu un verdict affirmatif sur toutes les questions posées. Une condamnation à mort s'en était suivie.

M. André Pascal n'apporte aucun fait nouveau de nature à infirmer le bien-fondé de cette condamnation, car l'on ne peut tenir pour fait nouveau la confidence qu'il relate de Me Demange, avocat de la défense.

Le Président de la République, à qui Me Demange, après la condamnation à mort de son client, avait fait la visite d'usage, pour faire appel à sa clémence, lui aurait dit: « Puisque Pranzini se dit innocent du sang versé, qu'il consente à dénoncer l'assassin. Ce n'est qu'à cette condition que je pourrais signer sa grâce. »

Et Pranzini, pressé par Me Demange de se conformer à l'invite du Président, lui aurait répondu: « A quoi bon? Je n'y sauverais que ma tête. On m'enverrait au bagne. Je préfère la mort. »

Il n'y a pas là de quoi nous impressionner outre mesure.

C'est donc en vain que M. André Pascal insiste sur les protestations d'innocence de Pranzini. Voudrait-il nous donner comme l'indice d'une conscience pure le calme apparent dont il fit preuve après sa condamnation? Il nous le montre dans sa cellule de la Grande-Roquette, mangeant de bon appétit, lisant des romans empruntés à la bibliothèque de la prison, importuné seulement par le bavardage incessant de l'un des trois inspecteurs de la Sûreté chargés de sa surveillance. Il s'agit de l'inspecteur Latrille, dont j'ai parlé dans mes *Souvenirs de police*, et qui m'accompagnait, d'un cœur résolu, à la Villette, dans mes expéditions nocturnes les plus périlleuses, où nous avons ensemble essuyé plusieurs coups de feu. Pranzini avait écrit au sous-chef de la Sûreté, M. Goron, pour demander son changement. Dans cette lettre, reproduite par M. Pascal, il reconnaît n'avoir pas à se plaindre autrement de Latrille. Il va même jusqu'à lui décerner le titre de « bon serviteur, dévoué à son devoir ». Ce n'était qu'une façon d'amadouer M. Goron, de donner plus de force à sa requête,

en lui prouvant qu'elle n'émanait pas d'un parti pris d'hostilité à l'égard de son subordonné. Sa lettre est d'ailleurs d'un tour fort habile et témoignerait d'une plume exercée, s'il était permis de supposer qu'il l'ait écrite seul sans la collaboration de son avocat. Et quand, par simple précaution épistolaire, il qualifiait l'inspecteur Latrille d'homme « dévoué à son devoir », il ne savait pas si bien dire.

Mais j'imagine que ce qui importunait Pranzini, c'était moins son bavardage que son accent marseillais, qui lui rappelait trop les circonstances de son arrestation. Cet accent sonnait mal à ses oreilles, puisqu'il était celui des filles qui l'avaient dénoncé et des policiers qui avaient mis la main sur lui.

Que valent ses protestations d'innocence quand il est reconnu qu'à l'instruction et au cours des débats il ne pouvait ouvrir la bouche sans être convaincu de mensonge? Il n'en était pas à une dénégation près. Au moment de son arrestation, il portait, à la cuisse et aux mains, des écorchures suspectes. Il avait tenté de s'étrangler dans sa cellule. Un médecin avait été appelé à lui donner des soins. Procès-verbal avait été dressé de l'incident. Pranzini s'inscrivait en faux contre lui. « Ce n'est pas vrai! » opposait-il à tous les témoignages, même des agents et des magistrats, de sorte que ses dénégations se retournaient contre lui comme autant d'aveux de sa culpabilité.

« Mais Pranzini aimait sa mère, nous dit M. Pascal, il est monté d'un pas ferme à l'échafaud, en écartant ses aides, après avoir embrassé le crucifix. » Cela efface-t-il ses crimes? Comme s'il voulait nous influencer en sa faveur, M. Pascal juge même à propos de faire intervenir sainte Thérèse de Lisieux qui se félicitait d'avoir, par son intercession, amené Pranzini à se réconcilier avec la Foi. Cela a-t-il ressuscité ses trois victimes?

Il peut y avoir des criminels dignes de compassion. On est disposé à s'apitoyer sur ceux qui ont été poussés au mal par une nécessité impérieuse comme la faim ou par une passion insurmontable, comme la haine, la jalousie, la soif de vengeance...

Pranzini n'avait aucune circonstance atténuante à faire valoir. Ce n'est pas la faim qui l'a poussé. Il avait, alors, le vivre et le couvert assurés chez une brave femme de cinquante ans,

qu'il avait séduite, Mme Sabatier, vendeuse dans un magasin de modes. Elle le fournissait même d'argent de poche.

Ce n'est pas la passion. Pranzini n'avait que des vices. De mœurs peu avouables, il ne s'intéressait aux femmes que pour en tirer subsistance. Il a agi par calcul, de sang-froid, dans un sentiment de basse cupidité. Il voulait se procurer de l'argent pour aller rejoindre en Amérique une jeune fille, une riche héritière, qu'il avait connue à Paris, et avec laquelle il espérait pouvoir se marier.

« Un jury de femmes l'eût acquitté », disait Albert Wolff, faisant allusion à sa vigueur légendaire de taureau, et c'est le mot que reprend M. André Pascal pour l'inscrire en tête de son livre, mais les jurés de la Seine, jugeant en leur âme et conscience, ne pouvaient faire autrement que de le condamner à la peine capitale, qu'il avait justement méritée.

ERNEST RAYNAUD.

LES REVUES

La Revue de France: souvenirs de jeunesse de M. Marcel Prévost sur Paul Painlevé; l'Académie française et la politique. — *La Revue hebdomadaire :* vers de Jean Bordeaux et commentaire de son oncle, M. Henry Bordeaux. — *Revue des Deux Mondes :* Leconte de Lisle : jugements sur l'Académie française. — *Europe :* fragments de « Bourgade », poème russe de M. Alexandre Besymiensky. — Mémento.

Avant son entrée à Polytechnique, M. Marcel Prévost connut Paul Painlevé qui n'était pas encore normalien et, d'humeur, demeurait « gosse ». Il « garda longtemps cette figure et cette allure d'adolescent joyeux qui s'accordait à merveille avec son indéfectible tempérament d'étudiant ». Ainsi s'exprime M. Marcel Prévost, dans **La Revue de France** (15 novembre). Il retrouva Painlevé jeune professeur à la Faculté des Sciences de Lille. Lui-même venait d'y être envoyé en qualité de sous-ingénieur à la Manufacture des Tabacs.

Et voici un souvenir de jeunesse commun aux deux hommes, rapporté par le romancier :

Malgré cette prompte réussite scientifique, Painlevé, déjà très connu comme géomètre aux environs de sa vingtième année, subit à cette époque une crise de nostalgie littéraire.

Il vint, très sérieusement, me demander mon avis sur l'opportunité d'un changement de direction dans sa vie. Il voulait écrire; et c'était la poésie qui l'attirait. Pour me fournir la matière du

conseil qu'il me demandait, il apportait des poèmes qu'il me remit en me quittant. Vous pensez bien que ces poèmes n'étaient rien moins qu'indifférents. J'y reconnus la marque d'une culture littéraire intense, le sens des images, la subtilité de la pensée, le don de l'imagination verbale. Et cependant, à notre rencontre suivante, je lui dis gauchement :

— Mon avis est que Paul Painlevé entrera bien plus sûrement à l'Académie française, comme le fit notre maître Joseph Bertrand, en passant par l'Académie des Sciences...

Il ne m'en voulut aucunement de ma sincérité. Il m'a souvent rappelé cette halte à la croisée des chemins.

— Et je ne suis tout de même pas entré à l'Académie française! ajoutait-il.

— Uniquement, lui répliquais-je, parce que vous avez fait halte à la Chambre des Députés.

Il n'est pas douteux, en effet, que Painlevé, homme de sciences, mais écrivain excellent (lisez notamment son discours sur Pascal prononcé, je crois, à Clermont, au moment de la commémoration), eût représenté éminemment parmi nous la géométrie aux côtés d'Emile Picard.

Mais il y eut la politique!...

Donc, la politique ferma à Paul Painlevé l'Académie Française qu'elle ouvrit à M. Poincaré, à M. Barthou, à feu M. Jonnart, à feu Challemel-Lacour, aux défunts ducs de Broglie et d'Audiffret-Pasquier et à une multitude de morts justement oubliés malgré leur accession au gouvernement de la France.

Et, cependant, Painlevé, ministre de la Guerre en 1917, rendit au pays des services qui auraient pu lui suffire à mériter un fauteuil à l'Académie Française, au titre d'homme d'Etat.

Le témoignage de M. Marcel Prévost est formel. Il a vu le ministre à l'œuvre pour avoir travaillé à son côté. Il a gardé la mémoire d'une scène,

> inoubliable par son émouvante gravité et ses grands résultats, le spectacle de Paul Painlevé, son maroquin rouge sous le bras, partant pour le Conseil des Ministres en avril 1917 et nous disant : « Si le Conseil n'interdit pas au général Nivelle de faire (comme il la prépare) une nouvelle offensive sur l'Aisne après l'offensive désastreuse récente, ce portefeuille-ci passera en d'autres mains que les miennes. »
>
> Painlevé emporta l'assentiment du Conseil, et une catastrophe

certaine fut évitée. Le ministre de la Guerre avait bien mérité de la patrie.

Et bien il mérita, encore, en nommant Foch et Pétain aux postes qu'ils ont tenus jusqu'à la victoire.

Il ne suffit pas toujours d'avoir « bien mérité de la patrie » pour occuper l'un des quarante fauteuils académiques. On a vu un Emile Ollivier s'y asseoir et, la prescription acquise à ses fautes, discourir sur la vertu. Painlevé, « chaque fois, quitta le pouvoir plus pauvre qu'il ne l'avait pris », atteste encore M. Marcel Prévost. Il qualifie en outre son camarade de jeunesse, en ces termes : « patriote, chef humain et ménager du sang des Français ».

§

De son neveu, Jean Bordeaux, mort à la fin de 1932, âgé de 26 ans, M. Henry Bordeaux écrit (**La Revue hebdomadaire**, 4 novembre) :

Sa chambre, à Concise, donnait sur le lac. Je suis allé la revoir. Elle se rouvrit pour moi. C'était une vraie cellule de contemplatif. De là il pouvait suivre la course du soleil jusqu'à ce qu'il s'enfonçât, comme une épée de flamme, dans les eaux. Ses poètes sont encore là, dans une petite bibliothèque, rangés avec soin. Nulle main ne les a déplacés. Les anciens n'y sont pas nombreux : un Dante, un Ronsard. Mais j'y retrouve ceux de ma jeunesse et quelques-uns des plus nouveaux : Baudelaire, Mallarmé, Rimbaud, Verlaine, Henri de Régnier, Francis Jammes, Albert Samain, Verhaeren, Laforgue, Le Cardonnel, ce Stuart Merrill que nous connûmes au Café Vachette et que je croyais oublié, et même l'homme des voyelles colorées, René Ghil, et puis Mme de Noailles, Paul Valéry, Péguy, Cocteau, Guillaume Apollinaire, Marie Noël. Tous représentent un choix. Ils furent achetés un par un avec ses économies de jeune homme consacrées à l'autel du dieu inconnu. Mais leur acquéreur les dut oublier bien souvent pour regarder par la fenêtre.

Qu'est-ce qui pouvait faire croire à M. Henry Bordeaux que « ce Stuart Merrill que nous connûmes au café Vachette » (étrange indication dans cette forme dédaigneuse!) soit oublié? Merrill survit. La jeunesse se reprend à l'admirer comme nous l'admirions à vingt ans et continuons de l'admirer. La mémoire de M. Henry Bordeaux est infidèle, qui lui fait, dans

la même phrase, confondre Rimbaud avec René Ghil, quand il attribue à celui-ci l'invention des « Voyelles colorées ».

Voici quelques vers de Jean Bordeaux avec le commentaire de son oncle. Ils sont extraits de « la Mort du jeune homme », poème « étrange », écrit M. Henry Bordeaux, et qui fut composé « à vingt ans » :

Es-tu comme un ami qui se penche, très doux
Et donne, de sa main caressante, l'espoir?
Sentirai-je tes bras se nouer à mon cou,
Et quand mes yeux se fermeront pour ne plus voir,
Quand mon cœur se taira, quand je n'entendrai plus
Le sang battre dans mes veines,
Quand mon corps, dépouillé de vie ardente et pleine,
Tombera lourdement, triste et vaincu,
Quand ma force, comme un feu
S'éteint, en mes muscles chancellera,
Seras-tu là, seras-tu là, mon Dieu?...

Comment n'y serait-il pas? Où serait-il alors?

Lentement mon esprit s'emplit de douces choses;
Ceux que je vais quitter vivent plus près de moi
Et font silence... et tout s'imprègne de douceur...
Mes yeux sont obscurcis, le bruit cesse en mon cœur,
Ma tête se renverse et tandis que je meurs,
Mon Dieu, je sens votre caresse et je vous vois...

Ainsi eut-il à vingt ans la vision de son agonie à vingt-six. Mais cette vision, il nous la donna. Nous sentîmes vraiment près de lui la présence de Dieu. Il l'a tout de même découverte dans ce poème.

Pourquoi n'ai-je pas écrit quelques-unes de ces lignes quand il vivait? Cher petit Jean, il me semble que tu me regardes du monde invisible avec un sourire d'affectueuse ironie. Et ce sourire, je sais bien l'interpréter :

— On m'a souvent reproché d'être absent ou en retard. Cette fois, si je suis absent, ce n'est pas moi qui suis en retard...

§

En 1853, l'Académie attribua l'un de ses prix à Leconte de Lisle, à « quelques vers » dus à sa plume savante. Ainsi parla Villemain, de l'œuvre et du talent de l'auteur, à la séance annuelle de la Compagnie. Et le poète d'écrire à son ami Louis Ménard, à propos de la solennité :

Rien n'était plus hideux que d'entendre ces vieux gredins d'académiciens couverts de crimes parler dévouement et grandeur d'âme en versant des larmes de crocodiles! j'en ai encore des maux de cœur.

M. Barthou, qui publie ces lignes, parle à propos d'elles de « l'ironie amère » de Leconte de Lisle. Elles expriment plus exactement une juste colère. L'indignation est une belle forme de la générosité d'esprit, autant la réticence est de tradition académique.

C'est au cours d'un article intitulé « Leconte de Lisle et Jean Marras » — où M. Barthou insère quelques « documents inédits » tirés de ses collections pour **La Revue des Deux Mondes** (15 novembre) — que nous avons trouvé la protestation du père des *Poèmes barbares.* Après sa réception sous la coupole, en 1886, il n'avait pas désarmé, ainsi qu'on le verra dans les lignes ci-après adressées à Marras au lendemain de la réception du poète par Alexandre Dumas fils :

Je vous remercie bien cordialement de votre souvenir affectueux. Croyez que de mon côté je ne vous ai point oublié. Quant à ma réception académique, j'en suis encore malade d'ennui et d'irritation, avec le regret de n'avoir pas dit le quart de ce que je pensais à ces ennemis naturels de toutes mes convictions. Les injures dont on m'accable dans les journaux cléricaux et monarchiques me font expier déjà la sottise que j'ai faite en me fourvoyant dans cet éteignoir. Je reçois des lettres désolées et indignées, vers et prose, où des idiots me réclament leur âme immortelle, comme si je tenais boutique d'âmes immortelles. Conçoit-on que des croyants soient désespérés parce que je doute de leur immortalité? Est-il donc possible qu'il y ait tant d'imbéciles dans ce monde?

Je ne vous parle pas de la mine correcte et gênée de mes confrères académiques. Les deux ducs se tiennent à l'écart avec une pieuse horreur...

§

Europe (15 novembre) publie la traduction de « Bourgade », poème de M. Alexandre Besymiensky. Les auteurs de la version française présentent ainsi le poète russe :

Alexandre Besymiensky est si représentatif des poètes de la se-

conde période que, pour connaître le développement de la poésie prolétarienne depuis 1921, il suffit de suivre son évolution.

Très jeune, il débute dans *La Forge* et écrit des poèmes cosmiques, mais bientôt il rompt avec le symbolisme dont il était victime, pour s'approcher du réel et du concret, et il se met à chanter les menus détails de la vie quotidienne. Peu à peu, A. Besymiensky abandonne le genre du court poème pour se lancer dans la création épique. *Bourgade* est un poème de longue haleine qui marque un tournant dans la poésie prolétarienne.

Bourgade porte en épigraphe ces trois citations :

Qu'est-ce que c'est, la Russie? — Un Etat provincial. Compte un peu les grandes villes : trente ou quarante... Et les bourgades... des milliers. C'est ça la Russie. — MAXIME GORKI.

Ici, mais pas ici. Ça, mais pas ça.
Ainsi, mais pas ainsi.
— Et comment ?
— Mais comme ça.

Entendu dans un meeting :
Le cœur vivant de l'univers, c'est moi. Je suis ouvrier.

Et le poème montre la vie d'une bourgade avant la guerre, pendant la guerre et depuis la révolution. C'est d'un art direct. L'impressionnisme en doit être sensible aux masses.

La guerre... la guerre... la guerre...
La bourgade s'est recroquevillée
comme sous la hache du bourreau.
Soudain, une journ... tinte la cloche
qui s'engoue.

Dans l'horloge, la dent des heures s'est rompue
et les ciseaux tailladent la chair vive.

La bourgade ne dort plus...
La bourgade n'en peut plus...

Un soir accablant de juillet,
une foule immense (et quelle foule!) se rassemble.
Faut-il pleurer? Faut-il chanter?
marquent ses pas avec détresse.
La vie vient d'expédier un terrible message
contenant un ordre d'avancer;
la bourgade se fige en son bonnet de nuit,
attentive au message inattendu.

. . . .

...Quelque part gémit
un cœur bête de mère...

Advient la révolution de février — après les souffrances du soldat, des millions d'hommes évoqués ainsi par le poète : « du gris, du gris, du gris », et après les misères du peuple des villes :

Février sonna la cloche
sans éveiller la bourgade endormie.
La terre a capturé dans les yeux de ses flaques
la balle ronde de la lune
balancée sur les branches des nuages.
L'haleine des avant-veilles printanières soufflait,
Mars cherchait sa voie,
Comme un chemineau dans la nuit tâtonne
aux portes de l'isba.
Le vent qui passe comme un enfant
effaçait de son souffle le givre des croisées.
Encore endormi, le silence effrayé
par un pas inconnu
frissonna.

Mais la balle ronde de la lune
a glissé hors du ciel.
Mais la sécheresse d'avant l'aube s'agrandit.
Le froid, avec sa gaminerie d'enfant,
applaudit des deux mains sur les lèvres des flaques.

Le soleil s'est levé.
Les cheminées ont fumé comme toujours.

Ainsi la bourgade
s'éveilla
sans le tzar.

Cependant, la guerre continue. Le poète note, toutefois :

Cette nuit, les soldats
ont battu l'étudiant
qui vendait
le portrait de Kerensky.

Les bolchéviks chassent les bourgeois bavards du pouvoir et signent la paix :

Les enfants réunis dans les cours
jouent à la Douma et aux Soviets.

Leurs rires se répercutent dans le froid
et commentent le sommeil des corbeaux.
Dans l'air flotte le joyeux grincement des essieux
et les cris des enfants qui se sont battus.

Voici qu'avec un grondement prolongé
passe un tambour tonnant.
Sur la banderole rouge feu :
« Prolétaires de tous les pays... »

La dictature de Lénine détruit pour reconstruire :

La bourgade n'en peut plus,
La bourgade est au terme de l'angoisse,
devant l'ouvrier et le soldat :
que c'est étrange! que c'est étrange!

Il a fallu des mois, des années, à la bourgade perdue au milieu des terres des Russies aux visages si divers, pour qu'elle prenne conscience de l'œuvre accomplie par Moscou :

Non, mais non, c'est impossible,
ni marché, ni boutique, ni balance...
Le cœur bavard de la bourgade est arrêté,
les pensées, les espoirs, écrasés dans la bousculade.
Mais où est-il, le naufrage des Soviets? où sont les faits?
ce doit être la fin du monde.
Tous disaient : les Soviets sont des roquets.
Mais à présent qu'on ferme les boutiques,
qui est-ce? où est-ce? comment est-ce?
Les idées pesantes déferlent sous le crâne :
Les marchands pétrifiés chuchotent :
c'est ça...
sans doute...
la Révolution.

§

Mémento. — *L'Esprit français* (15 novembre) : Lettres inédites du duc d'Enghien. — « Le musicisme sculptural », par M. G. Normandy. — « Les sources orientales de la poésie », par M. A. Tuster. — Suite de l'enquête : « Pourquoi la littérature n'est-elle plus, en France, une préoccupation nationale? » Sans doute, elle ne le fut jamais.

Les Primaires (novembre) : « Les rouliers », poème de M. Raymond Janiot.

Revue bleue (18 novembre) : « Le trait fondamental de l'âme allemande », par M. Louis Reynaud.

La Revue mondiale (15 nov.) : M. A. Gallois, « Dictature de la bureaucratie ». — « Paul Painlevé », par M. Jean Labadié.

Æsculape (nov.) : « Productions artistiques » d'aliénés et de névropathes. — « Pierre de Montmaur », par M. Jean Avallon. — « La femme à califourchon », par le Ct Lefebvre des Noettes.

Poésie (octobre) : le poète Fagus y est mis à l'honneur; c'était avant sa mort.

La Revue d'Allemagne (15 novembre) : M. B. Birkenfeld : « Le national-socialisme : les idées et les hommes ». — « Réflexions sur la Révolution », par M. H. Paeschke.

La Revue Universelle (15 nov.) : M. Paul Ballaguy : « Années d'apprentissage de Molière ». — « Derniers jours de la monarchie espagnole », par le général Mola.

Heures perdues (novembre) : « La morale future », très courageux article de M. Jean Desthieux.

L'Ordre Nouveau (15 nov.) : « Lettre à Hitler », pamphlet signé « l'Ordre Nouveau », qui exprime les sentiments d'un groupe de jeunes Français partisans d'une action révolutionnaire ainsi annoncée :

« Il se prépare en France, au cœur d'une jeunesse courageuse, une immense vague d'enthousiasme et de révolte, de fureur et de dégoût.

« Nous sommes unanimement las du mensonge parlementaire, de la frénésie productiviste, de l'aveulissement moral et des trahisons partisanes. « Nous construirons notre maison », chante notre jeunesse, dans un de ses refrains. Nous aussi, nous construirons la nôtre. Demain, nous jetterons bas les murs lézardés. »

Pamphlet (17 nov.) : « Irréalité de la politique française », par M. A. Fabre-Luce.

L'Archer (nov.) : « Anna de Noailles et l'amour de l'homme », par M. Marcel Coulon. — « Paul Valéry », par M. Ch. Terrin. — « Avec la 67e Division de Réserve », par le docteur Paul Voivenel.

Les Marges (10 nov.) : M. Pierre Pouvillon, « Souvenirs sur Jean Viollis ». — « Scintillements », poèmes de M. Louis Mandin. — « Couchant », poème de M. André Romane.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Opéra: Première représentation de *Roselinde*, ballet en deux tableaux, scénario de M. P.-B. Gheusi, musique de M. Henri Hirschmann. — Société des Concerts, Société Bach. — Concert spirituel de Mozart. — Œuvres nouvelles de MM. Pons, Marius Casadesus, Durand-Farget, Roger Vuataz et Henri Gagnebin. — Un scandale à l'O. S. P., à propos de M. Kurt Weil. — Mort de Walther Straram.

En lisant l'argument de **Roselinde** — le ballet dont l'Opéra vient de nous donner la primeur, — j'ai songé à *Zampa*. Mais si le scénario de M. P.-B. Gheusi évoque en quelques passages le souvenir de Mélesville, la musique de M. Henri Hirschmann ne rappelle en rien celle d'Herold. Il s'agit d'une turquerie, comme nous en avons vu tant et tant au théâtre, et comme nous en verrons sans doute encore si Dieu nous prête vie, car l'Orient est toujours prétexte à décors, à costumes et à danses — même à musiques — qui n'ont nullement besoin d'être authentiquement et fidèlement orientaux pour remplir la tâche qu'on leur assigne. Il est même prudent de respecter les conventions et les traditions : *Roselinde* n'y manque point. Aucune surprise ne nous est réservée au cours de ses deux tableaux. Le premier est fort court. Le rideau se lève sur un rideau, derrière lequel il doit y avoir des trésors, puisque des janissaires veillent et puisqu'il est tout chamarré. Et en effet, quand il s'ouvre, nous voyons les prises qu'un jeune capitaine de corsaires vient offrir au sultan d'une île chimérique, mais à coup sûr méditerranéenne. Le sultan, comme de juste, est entouré de son harem, et, comme tous les sultans en ont coutume depuis Schériyar, il s'ennuie. Le pirate barbaresque arrive à point, qui a, parmi les passagers du navire français capturé, quelques jolies filles. Roselinde, danseuse de l'Opéra, est la plus séduisante. La sultane favorite en est naturellement jalouse, mais, naturellement, le sultan ne s'émeut point de cette jalousie. Il veut épouser Roselinde, comme le Huron entendait épouser la belle Saint-Yves. Il fait apporter des coupes et va verser l'eau d'une cruche pour boire à la santé de la belle. Mais il y avait du champagne à bord du navire français et Roselinde le préfère à l'eau du sultan qui se grise, tant et si bien que Roselinde — comme dans *Zampa* — boit « à la santé du capitaine », lui fait les yeux doux, et file avec lui. Son manteau revêtu par la sultane favo-

rite suffit à donner le change au chef des croyants, point habitué aux vapeurs du vin mousseux, et qui, au réveil, comprendra qu'il est bon, quand on veut goûter aux plaisirs du paradis de Mahomet, de respecter la loi coranique.

La musique est agréable, et c'est quelque chose. Mais est-ce assez? Après tout, il s'agit d'un ballet, et il y a tant de musiques de ballets qui sont ennuyeuses, tant d'autres qui semblent faites pour tout autre chose que la danse! Celle de M. Hirschmann montre un souci des timbres qui, quand on n'y regarde pas de trop près, rappelle tour à tour *la Péri* et *le Chevalier à la rose*. Cela est fort louable en soi, mais vaut surtout quand on y joint d'autres qualités que l'auteur ne possède pas autant qu'on le voudrait. Au total, l'ouvrage n'est pas de ceux qui semblent appelés à durer. Ne soyons pas trop exigeants et reconnaissons qu'on y prend quand même plaisir. Mlle Lorcia et M. Peretti font tout pour cela et sont, selon leur coutume, excellents: leur grâce, leur légèreté, la sûreté de leur art font merveille. Auprès d'eux, Mlle M.-L. Didion paraît un trop court moment — juste assez pour faire regretter qu'on ne la voie point davantage, car chaque création de cette jeune artiste montre en elle des qualités de premier ordre. Mlles Grellier, Binois, Darban, Simoni, M. Raymond complètent une distribution excellente. Les décors et les costumes de M. Charlemagne sont harmonieux et chatoyants. M. Ruhlmann conduit l'orchestre avec sa coutumière autorité.

§

La Société Bach — entre une admirable exécution de l'*Actus Tragicus* et une non moins parfaite interprétation du *Requiem* de Fauré — a donné cinq chants spirituels dont Mme Malnory-Marseillac a traduit magnifiquement la splendeur. Rien de plus grand, de plus pur, de plus profondément beau que ces chants, choisis par M. Gustave Bret dans l'œuvre titanesque du maître. On s'élève avec eux aux plus hautes cimes de l'art, un art lumineux, divin. Je ne connais rien de plus suave que cet air : *O bien doux Jésus, ô tendre Jésus.* Mais cette suavité n'a rien d'apprêté, de fade; elle garde dans sa grâce quelque chose de viril et dans sa tendresse une sorte de force latente qui ajoute encore à sa beauté. M. Gustave Bret a donné les semaines suivantes la *Messe en si mineur*

(dont il venait de diriger l'exécution à la Société des Concerts, remplaçant M. Philippe Gaubert, souffrant). Que dire de ces séances, sinon qu'elles laissent dans l'esprit de l'auditeur une satisfaction totale? M. Gustave Bret, qui a dévoué sa vie au service de Bach (un culte qui n'est point exclusif, puisque Fauré, pareillement, trouve en M. Bret un ardent défenseur, et que tout récemment il révélait — avec quel succès! — le *Requiem* au public musicien de Prague), M. Gustave Bret a su s'entourer d'artistes comme Mme Malnory-Marseillac et M. Alexandre Cellier, organiste, animés du même zèle. Son orchestre est exactement composé comme il est nécessaire pour que les œuvres du *cantor* nous soient données avec la juste sonorité voulue par le maître. Sous la voûte de l'église de l'Etoile, dans le recueillement imposé par ce lieu, la musique s'envole si pure, si sublime, que l'impression laissée est inoubliable. Il y a trente ans bientôt que M. Gustave Bret a fondé la Société Bach, trente ans qu'il y dévoue tous ses soins. Nous lui devons trop de reconnaissance pour n'être pas heureux de rendre hommage à ses mérites.

Après avoir donné une fort belle audition de la *Messe en si mineur de Bach,* **la Société des Concerts** a inscrit à son programme la *Messe en ré* de Beethoven, que M. Philippe Gaubert, heureusement rétabli, a dirigée avec l'ardente flamme qui convient au colossal chef-d'œuvre. Il en a dégagé magistralement les différents caractères : la grandeur tour à tour sereine et douloureuse du *Kyrie* et du *Gloria,* l'explosion héroïque du début du *Credo,* la tristesse déchirante du *Passus et sepultus est,* l'émouvante tendresse du *Sanctus* et puis l'extraordinaire imploration de l'*Agnus,* qui s'achève dans la sérénité du *Dona nobis pacem,* après la terreur exprimée dans les pages qui le précèdent. Nous avons retrouvé à la Société des Concerts Mme Malnory-Marseillac, admirable là comme à l'église de l'Etoile, et dont la vaillance, la science du chant, ont servi Beethoven comme elles avaient servi Bach. Mme Montfort, M. Rambaud et M. Narçon (musiciens accomplis), les chœurs de M. Marc de Ranse, M. Pascal, violon solo, M. Jacob, à l'orgue, ont contribué à la magnificence d'une exécution qui fait honneur à M. Philippe Gaubert et à la Société. Les mêmes artistes, qui ne s'étaient cependant point

ménagés, ont donné, le même jour, et sans trace de fatigue, le *Déluge*, de Saint-Saëns. Là encore, le violon solo de M. Pascal a fait merveille, et là encore M. Philippe Gaubert a mérité le succès personnel le plus vif.

Je vous ai entretenus, lorsqu'ils furent donnés en première audition le 31 mars à la **Société des Etudes Mozartiennes**, de l'*Internatos mulierum*, du *Sub tuum præsidium*, du *Lacrymosa*, du *Kyrie* et des *Litanies du Saint-Sacrement*, de Mozart. A la salle Pleyel, le public a ratifié le jugement des mozartiens et fait à Mmes Elisabeth Schumann et Almona, à MM. Anspach et Lotorf, à l'orchestre et aux chœurs dirigés par M. Raugel avec tant de maîtrise, l'accueil le plus chaleureux. Voilà qui doit décider Mme Octave Homberg à persévérer dans son entreprise si digne d'être encouragée.

§

Peu de **nouveautés** à signaler : chez Lamoureux, M. Singher a prêté l'éclat discipliné de sa belle voix à une *Mort de Démosthène*, d'après Clemenceau, de M. Pons, musicien du *Voile du Bonheur*, sur un livret du même auteur. Cette scène dramatique est d'une généreuse inspiration, mais l'originalité ne semble pas sa qualité dominante. Chez Pasdeloup, trois *Mélodies* de M. Marius Casadesus (*Souvenir, Soirée d'hiver, Soleil*), courtes mais fort évocatrices notations d'instants chargés de poésie, ont été fort joliment chantées par M. Micheletti; chez Pasdeloup aussi, la présence au pupitre de M. Ch.-M. Widor, conduisant avec entrain la suite par lui tirée de ses *Pêcheurs de Saint-Jean* et qui s'achève sur une bien jolie *Marche de Noël*. Puis encore, d'après *la Féerie Cinghalaise*, de M. Francis de Croisset, une suite symphonique de M. Durand-Farget, *Le Délire de la Forêt*, conduite par M. Albert Wolff chez Lamoureux avec son autorité coutumière (une page qui traduit par les dissonances d'un délire harmonique assez sage, quoique persistant, l'enchevêtrement de la végétation tropicale). Enfin, aux Concerts du Montparnasse, que dirige l'excellent pianiste Gourevitch, et qui sont, au milieu de ce quartier si étrange et peuplé de « fauves », une sorte de refuge où, périodiquement, on peut entendre d'excellente musique de chambre, deux premières auditions ont été données. Ce sont deux Sonates pour piano et violon, dues, l'une

et l'autre, à deux musiciens suisses, MM. Roger Vuataz et Henri Gagnebin. Le premier est un élève de Gustave Doret, et organiste à Genève. On lui doit un oratorio, *Abraham*, donné en avril dernier sous sa direction, et qui a obtenu très grand succès. Sa sonate, d'écriture et d'inspiration très libres, est fort belle, et le second mouvement, un lied, m'a paru d'une vigueur et d'une couleur hors de pair. M. Henri Gagnebin est Directeur du Conservatoire de Genève. A Paris, il a été naguère l'élève de d'Indy et de Louis Vierne. Lui aussi a composé un oratorio, un *Saint François d'Assise*, et puis deux symphonies, un opéra, *Les Vierges Folles*, des mélodies et des pièces de chambre. Sa sonate est d'une forme classique qui n'étouffe nullement l'expression d'une pensée originale, et si l'organiste s'y révèle par une solidité technique sans lourdeur, il ne dédaigne pas de sourire : le *scherzo* est une page délicieuse. Ces belles œuvres ont été magnifiquement interprétées par deux artistes venus de Genève, Mme Jacqueline Blancard, pianiste (qui est une élève de M. Philipp, et qui eut un éclatant premier prix au Conservatoire de Paris), et M. Henry Buenzod, violoncelliste, professeur au Conservatoire de Genève, deux artistes vraiment hors de pair et que j'espère bien réentendre dans des conditions propres à mettre pleinement en valeur les éminentes qualités dont ils ont fait preuve. Nous devons savoir gré à M. Gourevitch de nous les avoir fait connaître.

§

Le scandale qui s'est produit, le dimanche 26 novembre, à la Salle Pleyel, après l'audition des trois airs de *Silbersee*, de **M. Kurt Weil,** est d'une importance plus grande que ne le sont d'ordinaire ces sortes d'incidents. Au vrai, le scandale fut beaucoup moins dans la salle que sur le programme et sur l'estrade, car il est scandaleux d'exécuter dans un concert symphonique, même après les avoir baptisées « airs » ou « mélodies », de pauvres chansonnettes dont la vulgarité et la platitude seraient à peine excusables au caf'-conc'. J'y reviendrai plus longuement, car, entre les maux dont souffre la musique, l'un des plus graves est bien l'apathie du public, son indulgence à de semblables productions, quand ce n'est

point l'applaudissement d'une coterie de snobs aussi absurdement xénophiles que prétentieusement ignorants.

§

Cet article était déjà composé lorsqu'on a appris la **mort de Walther Straram.** C'est un bon serviteur de la musique qui disparaît. L'orchestre qu'il avait réuni, et qu'il animait de toute l'ardeur de son zèle, a rendu les plus éminents services. Straram nous quitte avant d'avoir achevé sa tâche. Nous savions que la maladie dont il souffrait — stoïquement — ne lui laissait qu'un court répit, et lui-même ne l'ignorait point. Il n'en montrait que plus d'ardeur au travail, et donnait à tous un magnifique exemple d'énergie. Tous ceux qui l'approchaient l'aimaient. Pauvre Straram! comme il va nous manquer!...

RENÉ DUMESNIL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

La première « Volonté ». Une lettre de Paul Souday. — On vient de vendre aux enchères, à l'Hôtel Drouot, les livres et autographes qui composaient la bibliothèque de M. Georges Montorgueil. La vacation a produit une quarantaine de mille francs.

Il y a quelques mois, la vente des livres et autographes ayant appartenu à Paul Souday fit les délices des amateurs. Le montant des vacations dépassa trois cent mille francs.

Les deux bibliothèques présentaient cependant de grandes ressemblances comme nombre et comme qualité de volumes, et comme intérêt des autographes. Mais la vente Paul Souday bénéficia de circonstances encore assez favorables. Au contraire, la vente Georges Montorgueil a subi toute l'horreur de ce qu'il est convenu d'appeler la « crise ».

Paul Souday et Georges Montorgueil marquèrent leur personnalité dans le journalisme dès la dernière décade du XIX[e] siècle et, surtout, au cours du premiers tiers du XX[e] siècle. J'ai connu l'un et l'autre, mais je fus particulièrement lié avec Paul Souday pendant une dizaine d'années. Je classe en ce moment des papiers que j'avais laissés de côté durant trente-cinq ans. Parmi eux, je retrouve cette lettre que m'écri-

vit Paul Souday au moment où Franklin-Bouillon et moi fondâmes la brillante et éphémère première *Volonté* :

Le 25 juin 1898.

Mon cher ami,

Le jour même où j'ai vu annoncer l'apparition prochaine de ton journal, j'ai rencontré Quittard qui m'a dit que tu étais à La Bourboule. Je t'écris donc au lieu de t'aller voir, comme j'en avais l'intention.

Je t'appelle : « mon cher ami », parce que je suis ton ami et par une vieille habitude. Je pense que j'aurais aussi bien pu mettre : « mon cher Directeur ». Tu m'as promis tant de fois et d'une façon si nette de me prendre dans ta rédaction, que je croirais te faire injure en concevant le moindre doute sur l'exécution de ta promesse. Je suis donc certain que tu me destines quelque chose. Mais que me destines-tu? Tu dois bien avoir arrêté, au moins dans les grandes lignes, le plan de recrutement de tes troupes. Je t'avoue que je suis impatient de savoir quelle place tu m'y réserves.

Tu as pris Pierre Baudin comme directeur politique. Ton journal sera donc radical. Mais sera-ce un journal de doctrine et de combat, ou un journal à *opinions* comme l'*Eclair* et le *Matin*? Si tu adoptais le type *Eclair* et *Matin*, me donnerais-tu un « jour »?

Dans le cas contraire, si tu fais un journal de doctrine, je ne puis évidemment collaborer à la partie politique. Reste la partie littéraire.

Prends-tu un spécialiste pour les théâtres? Tu m'avais parlé de Becque. Je reconnais que ce serait curieux. Mais accepte-t-il? S'il n'accepte pas, je ne vois pas d'autre spécialiste. Lui est amusant comme polémiste. Mais la plupart des auteurs dramatiques sont au-dessous de tout comme critiques. Les professeurs sont assommants. Et quant aux critiques professionnels déjà connus, ils sont tous en place. Je crois que tu aurais avantage à prendre un jeune, qui soit un journaliste, mais qui débute comme théâtreux. Ce jeune, si tu le voulais, ce pourrait être moi. J'ai la passion du théâtre, — qualité nécessaire, et j'ajoute suffisante, si d'autre part on sait écrire; — je n'ai pas de prétentions pécuniaires excessives, et je suis persuadé que tu n'aurais pas à regretter ton choix.

A défaut des théâtres, *quid?* Critique littéraire? Chroniqueur?

Vois, et fais au mieux, en considérant l'intérêt de ton journal et notre amitié de dix ans. Tu sais que je suis bon journaliste et que j'ai grand besoin de gagner de l'argent. M. Hébrard me

donne maintenant six cents francs par mois; mais j'ai femme et enfant et je suis obligé d'envoyer des subsides en Normandie à ma famille, mon père ayant totalement négligé de nous laisser aucune fortune.

Voilà, mon vieux. De préférence, les théâtres; si c'est impossible, ce que tu voudras, et surtout de l'argent. Fais-m'en gagner beaucoup : ce ne sera jamais trop cher pour la reconnaissance éternelle que je t'en aurai.

Ma femme t'envoie ses amitiés et fonde sur toi de grandes espérances.

Ton fidèle ami et (je pense) ton dévoué collaborateur.

PAUL SOUDAY.

Cette lettre est écrite sur du papier du *Temps*. Souday s'y peint lui-même tel qu'il était. Mais c'est surtout son écriture qui est vraiment comme le moulage parfait de son caractère. L'ensemble des lettres forme une forêt de petites lancettes, et on sait que le critique littéraire du *Temps* mania le sarcasme avec complaisance, et non moins avec à-propos et adresse. La force de son esprit se retrouve dans l'épaisseur uniforme des lettres, le ton péremptoire de ses jugements dans le tracé sûr et régulier des mots, l'ordre et la clarté de sa méthode dans la ponctuation impeccable. Aucune virgule, aucun point ne sont oubliés. Les lignes sont séparées les unes des autres par une égale distance, se composent du même nombre de mots, et sont comprises entre deux petites marges. Les jambages supérieurs et inférieurs s'équilibrent. Ils sont moyens, indiquant la pondération de l'intelligence et de la sensibilité. Les lignes tendent à se disposer de bas en haut. Signe d'ambition. Souday n'en fut pas dépourvu. L'ambition fut peut-être même sa « dominante ». Mais l'ambition suppose l'optimisme. Chose curieuse, déconcertante même, les *t*, dans l'écriture de Souday, sont tous barrés de haut en bas. Le trait est étonnamment court. Il a la forme d'un crochet, ce qui n'indique pas précisément un bon caractère.

A la vérité, Paul Souday avait assez mauvais caractère, et ce fut la cause de notre brouille. Au moment de la fondation de la première *Volonté*, Franklin-Bouillon et moi fûmes naturellement assaillis de demandes innombrables de collaboration. Force nous fut bien de faire beaucoup de mécontents. Si Souday fut parmi eux, ce ne fut pas de ma faute. Sa lettre

prouve qu'il désirait la critique dramatique, qu'il comptait même sur elle. Il y est cependant précisé par Souday lui-même que, pour elle, j'avais pensé à Henry Becque. Le maître avait, en effet, accueilli mon idée avec empressement. Au fond, il se réjouissait d'avoir un instrument avec lequel il pourrait tailler quelques croupières à Jules Claretie, alors administrateur de la Comédie-Française, et son ennemi personnel. J'y comptais bien d'ailleurs; je me réjouissais même à l'idée que Becque provoquerait d'intéressantes polémiques. Cette idée avait inspiré mon choix. Becque et moi étions donc d'accord; mais, au dernier moment, Becque me fit faux bond pour raisons de santé. Il redoutait d'être obligé d'aller au théâtre tous les soirs. Des malaises qu'il commençait d'éprouver le faisaient hésiter devant pareille corvée. Il fut convenu qu'il collaborerait à *la Volonté* en lui donnant des *Heures Parisiennes*. J'offris alors la Critique dramatique à Laurent Tailhade, qui l'accepta. Je l'aurais peut-être proposée à Paul Souday. Mais, au cours de la visite qu'il me fit après sa lettre citée plus haut, il se montra fort aigri que je n'eusse pas pensé à lui dès le premier jour pour la Critique dramatique. Susceptible, ombrageux, il s'en alla en faisant claquer la porte.

JACQUES DAURELLE.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

Dans l'intimité de Jules Chéret. — Ce ne sera ici ni la biographie, ni la critique de l'œuvre étincelante du peintre. Frantz Jourdain, Gustave Kahn, Camille Mauclair, Louis Morin, Léonce Benedite, Gustave Jeffroy, Jules Belleudy, Georges Avril, Karl Huysmans et d'autres maîtres de la critique ont écrit sur Jules Chéret des pages autorisées et définitives; il a été consacré maître de l'Affiche et peintre de la joie, et tous s'accordent à dire qu'il était essentiellement Français par la fantaisie, la galanterie, l'élégance, les délicatesses de la palette. Il a su dérider les plus moroses et consoler les plus chagrins, celui qui rajeunit le pastel par d'aériennes et multicolores fictions.

Au moment de sa mort, la presse unanime a repris son éloge. Pour nous qui depuis longtemps approchions intime-

ment le peintre, cette disparition est une douleur, nous pleurons un père et un ami, et nous avons dû attendre pour nous recueillir et tracer ces quelques confidences.

Je vis Jules Chéret pour la première fois en avril 1927, à Nice, introduit chez lui par un de ses amis intimes. Le maître était depuis plusieurs années aveugle, ainsi que son incomparable femme. A la villa Floréal, au pied du Mont-Boron, dominant la baie des Anges, nous fûmes reçus par sa belle-sœur, Mme Creuzet, dont le dévouement, la bonté, la belle humeur ont veillé sur ce foyer éprouvé par la cécité et entouré l'artiste de toutes les délicatesses que dicte le cœur. Elle alla chercher le peintre. Les mains légèrement appuyées sur les épaules de sa belle-sœur (c'était son habitude), marchant derrière elle, il m'apparut comme un patriarche à l'imposante stature, fraîchement coloré sous ses cheveux blancs, robuste, plein de santé, il ne paraissait pas son âge (il avait alors 91 ans). Il vint s'asseoir près de sa femme qu'il chérissait tendrement, encore splendidement pleine d'attraits, auréolée par des boucles blanches et un sourire attachant, pétrie de l'exquise finesse parisienne.

On me présenta comme un jeune écrivain aimant les arts. Ce fut un accueil dont la douceur m'impressionna fortement. Je n'avais aucune prétention d'interview, mais dans cette atmosphère de simplicité, de charme, de bienveillance, je laissais plus encore ma curiosité de journaliste s'enfuir pour m'abandonner au plaisir mélancolique et doux d'un contact de pensée et de cœur. On parla de la villa Thompson qui devint le musée Jules Chéret, de souvenirs de voyages, de la magnificence de nos châteaux de France.

— Ne trouvez-vous pas, madame, me dit le Maître, que la France est unique dans les diverses merveilles de chacune de ses provinces? Pour moi, parisien, j'adore Paris plus que tout au monde, j'aime aussi beaucoup la Bretagne, j'y ai vécu de belles saisons, mais, devenu aveugle, je ne pouvais plus en jouir, je n'osais plus m'aventurer tout seul dans la campagne et je décidai de me retirer sur cette Côte d'Azur dont je ne vois plus la lumière, mais dont le climat m'est si agréable.

C'était le peintre qui avait conquis pied à pied la lande bretonne qu'il s'était choisie non loin de Paimpol, qui avait

planté tous les arbres, créant petit à petit le magnifique domaine de Ker Lanec, en amoureux de la campagne.

Puis, donnant le bras à la maîtresse de maison qui, sans y voir, se dirigeait avec aisance, je fis avec elle le tour des salons, petits musées intimes: bronzes, soieries, peintures, cuivres, tapis de collection, hélas! pas de « Chéret », si, un tout petit, dans un coin du grand salon, une jeune femme avec son enfant; dans un autre coin, la palette avec les dernières couleurs dont s'est servi le maître. Dans la chambre à coucher, un pastel: une jeune femme devant laquelle on voudrait s'agenouiller; c'est la compagne de l'artiste par lui-même. Sur la cheminée, un buse de Chéret par Léopold Bernstamm. Avec émotion, je continue, toujours accompagnée, de pénétrer dans les coins les plus intimes de ce sanctuaire d'artiste où des bahuts de la Renaissance italienne voisinent avec des meubles bretons à la sincère patine, des céramiques rares, des masques chinois, en un mot un de ces décors où se complaît un artiste au goût raffiné. J'allais oublier les livres; il y en a un peu partout, dans le hall, les salons, la salle à manger, la chambre à coucher. Jules Chéret était assurément un bibliophile, en ce sens qu'il aimait les bons livres plus encore que les riches reliures.

Un petit tour de jardin, maintenant, avec la mélancolie sévère des grands sapins, la sauvagerie romantique du gazon inculte, l'enchantement des roses grimpantes aux palmiers et au balcon de la villa, des coloquintes, des glycines dont les derniers adieux sont encore un parfum, et puis des capucines, beaucoup de capucines aux couleurs chaudes, aux lianes serpentines se pliant aux courbes les plus souples et qui sont pour le maître des fleurs de dilection.

Dans la salle à manger, parmi les toiles et les dessins d'amis, on se réunit pour le thé. Je fus placée près de lui, il me parla avec bienveillance. Il était très bon et très accueillant pour les jeunes qui s'intéressaient à l'art et aussi à la science. Je ne lui avais rien demandé, mais au contact de son âme, ce jour-là, je me sentis conquise, j'emportai pour moi seule la force d'un souffle de vie et de beauté. Chéret! avec quel amour, depuis, je le prononce, ce nom qui est une de nos plus éclatantes lumières.

Ma seconde visite devait rendre définitif mon attachement au trio de la villa Floréal. Lors de l'inauguration privée du musée Chéret à Nice, j'avais écrit dans la presse parisienne une page lue au Maître par le directeur des musées niçois. Celui-ci m'écrivit qu'à cette lecture Jules Chéret avait pleuré d'émotion et qu'il désirait me revoir. C'est là un de mes plus fiers souvenirs. Ce jour-là, il me reçut avec enthousiasme et, m'attirant à lui, il m'embrassa. Ce grand vieillard gardait tous les élans de la jeunesse. Loin du bruit, loin des coteries, sa pensée calme et ardente suivait le mouvement du monde à travers les conversations, à travers la lecture qu'on lui faisait plusieurs heures par jour, dont il était insatiable et devenue pour lui une nourriture indispensable jusqu'au dernier jour de sa vie, un besoin primordial. Il était au courant de tous les prix littéraires donnés et demandait la lecture des ouvrages couronnés.

J'eus le grand honneur d'être amicalement sa plus jeune et sa dernière lectrice. Je fus là, encore, pour les dernières heures...

Il affectionnait particulièrement les ouvrages de sciences, de philosophie et d'art, sans dédaigner le reste; il se faisait tenir au courant de la politique internationale et gémissait sur l'indulgence excessive de la France envers ses adversaires, sachant très bien que c'était là une erreur et un danger pour la sécurité mondiale. Les lectures sur l'art ancien et moderne provoquaient de sa part des observations justes, des anecdotes piquantes et des souvenirs. Mme Chéret agrémentait aussi ces lectures par des réflexions judicieuses, primesautières, des saillies de gaieté qui faisaient de nos mardis et de nos vendredis d'inoubliables tête-à-tête. Chéret avait en lui cette flamme qui élève l'homme au-dessus de la virtuosité du métier pour le faire pénétrer sur les sommets de la pensée où l'on est non seulement l'artiste d'un seul art, mais aussi celui de toutes les beautés, de toutes les conceptions du cerveau humain. Comme sa peinture, le cerveau de Chéret était harmonieux. En lui tout grondait, tout palpitait, tout s'élançait généreusement. Comme sa peinture, il exprimait la vie avec joie.

« Je suis païen de toute mon âme. Je respecte toutes les reli-

gions, tous les principes, mais je n'aime que le paganisme et la morale naturelle qui fait de l'homme un être sain, honnête, bon. Le paganisme est pour moi comme un jardin rempli de belles fleurs, de beaux visages, de belles lignes, il a ouvert devant mes yeux éblouis toutes les portes des plus beaux palais et des lieux les plus enchantés. C'est la volupté de la vie dans toute sa force. Quand je pense à certaines théories religieuses, il me semble que je marche dans un cimetière. Dans le paganisme, je respire à mon aise. »

Et une autre fois:

« Le paganisme c'est la joie, la beauté, il a fait la plus belle architecture, les plus beaux monuments, tandis que les iconoclastes, sous prétexte que c'était impie, ont voulu tout détruire. Le catholicisme a bâti de grandes choses, mais n'a pas dépassé les païens. Il n'est question pour les catholiques que de tristesse et de mort. Les païens avaient une religion d'action. »

Cela n'empêchait pas le maître de parler de la mort en sage et en fort. Il avait une grande admiration pour le livre de Maeterlinck : *La Mort,* dont nous nous répétions parfois certains passages.

Trois semaines avant son grand départ, je lisais au maître, dans *Conférancia,* les conférences du Père Sanson sur la Souffrance; dès les premières lignes, il fut enthousiasmé:

« Ce Père Sanson est une magnifique intelligence, il est fort, c'est un grand malin, il a un esprit délicieux. Sa thèse de la souffrance est contraire à mes idées, il prétend que c'est un bien, je n'y vois que le plus vil fléau, mais au moins c'est un adversaire loyal et un excellent avocat. Il faudrait beaucoup de prêtres comme lui, nous serions alors entièrement amis avec leur religion. Il exagère en disant que la souffrance est maîtresse de vie pour l'artiste. Ce sont là des exceptions. Le peintre peut souffrir pour enfanter, mais les joies qu'il en retire sont bien plus grandes que la souffrance. Le Père Sanson, cependant, plaide si bien sa thèse qu'il faut lui pardonner. »

Et il ne tarissait pas d'éloges. Cette lecture fut un de ses derniers plaisirs intellectuels. Elle l'incitait aux confidences:

« Figurez-vous, ma chère amie, que j'ai dû dans ma vie défendre les prêtres, moi païen par le cœur! (Et il riait avec un air narquois.) Jacob, le peintre, avait les prêtres en adversion, j'étais obligé, alors, de mettre les choses au point. Il s'amusait à chan-

ter les petits cantiques qu'on apprenait ridiculement aux enfants et qui ne parlaient que de la mort :

O mort, cruelle mort...
(*Air connu.*)

» C'est bien mauvais de déprimer déjà de jeunes cœurs qui n'y comprennent d'ailleurs heureusement rien. »

Celui qu'on a appelé le peintre de la joie, qui a gardé le sourire jusqu'au dernier jour et qui est mort debout, ne pouvait évidemment aimer la suprême déchéance de toutes les joies humaines.

Ainsi, dans le musée intime et familier de son intérieur, aux heures de lecture où la porte d'entrée était consignée, à moins d'une visite exceptionnelle, autour d'une tasse de thé, d'une bonne galette bretonne préparée par Eugénie, la fidèle servante, toujours accorte sous sa coiffe paimpolaise, à côté de celle qui a été la plus élégante et la plus constante inspiration du Maître, Chéret nous révélait sa pensée. C'était d'abord le silence, puis tout à coup cette pensée s'illuminait, elle escaladait les hauteurs d'une mémoire étonnante sur tout ce qui touchait à l'art, la littérature et la science. Malgré la cécité qui le privait de ses plus hautes joies, il n'y avait chez lui ni mélancolie, ni tristesse, mais le sourire, le calme imposant et doux des grandes âmes. Telle était la véritable atmosphère de la villa Floréal, et un mot d'ordre: s'abstenir de médire ou de calomnier. N'y a-t-il pas déjà beaucoup de bien à dire d'autrui sans perdre son temps à relever le mal? Les mauvaises langues ne furent jamais aimées dans ce foyer et on les évinçait poliment.

Parfois, au milieu d'une page, le Maître m'interrompait: des mots spontanés comme le sublime, rien d'un causeur fécond dont la prolixité manquerait de race et qui aurait peur d'atténuer sa pensée en la taisant. Que d'intéressants témoignages sur la vie contemporaine il m'a ainsi transmis, mais cela dépasserait le cadre d'un article. J'observais avec passion ce visage pensif, cette simple image grandiose où, translucide, brillait la flamme du génie. Il avait visité la plupart des musées de la France et de l'étranger, principalement ceux de la Grande-Bretagne, de l'Italie et de l'Espagne, et l'on ne peut guère citer d'œuvres sur lesquelles il n'ait eu une opinion

réfléchie. Ses peintres préférés étaient le Corrège, Tiepolo, Veronèse, Delacroix, ceux, semble-t-il, dont la peinture est claire et décorative. Son ambition: peindre comme Tiepolo, dont les toiles, à Venise, demeurent d'une admirable fraicheur et dont il possédait des gravures et toute une documentation. Le secret de Chéret: peindre à l'essence, car l'huile jaunit. Il nous citait souvent, du Corrège, une Vierge vue à Parme comme étant une œuvre sublime.

Il avait également une grande admiration pour Pierre Puget et Rodin.

« Rodin fut un des plus grands artistes de notre temps, son âme pleine d'enthousiasme, de colères et de pleurs, s'est magnifiquement exprimée dans ses œuvres. Il faisait palpiter la vie là où d'autres voyaient la mort. Il animait les blocs inertes d'un souffle extraordinaire et d'un mouvement inimitable. »

Jules Chéret n'acceptait pas les opinions toutes faites, à la dernière mode, et il énonçait toujours sa manière de penser; il avait la faculté et le degré d'attention qui caractérisent une intelligence élevée. Il laissait tous les avis se faire jour, quels qu'ils fussent, mais il les appréciait d'autant plus qu'ils étaient sincères et bien tournés. Dans les modernes, sa sympathie allait à J.-G. Domergue.

« Lui, au moins, il peint la femme d'une époque, c'est un grand talent, je l'aime et je l'ai beaucoup admiré, je regrette de ne plus pouvoir le faire. Ses femmes doivent être un enchantement d'élégance et de distinction. »

Jules Chéret recevait d'innombrables visites, soit de peintres qui furent ses camarades (je tracerai peut-être un jour quelques croquis des « Salons de Mme Chéret »), et l'on voyait dans leur empressement et leurs effusions les marques sensibles d'une fervente amitié réciproque, soit des personnes de la plus haute société, ses admirateurs: princes, ambassadeurs, diplomates, hommes d'Etat, généraux, écrivains, amateurs d'art. La conversation était toujours animée et les maîtres du logis, avec leur résignation exemplaire dans l'adversité de leur cécité commune, y prenaient une part qui la détournait des discussions sur la température.

Des laideurs artistiques actuelles, Jules Chéret parlait sans

amertume, avec un calme légèrement moqueur, s'étonnant d'entendre autour de lui des personnes qui se disaient artistes « mettre tant de passion dans leur aveuglement admiratif pour certains cabotins du pinceau ».

Ce qui faisait du mal au peintre, ce qu'il essayait de guérir autour de lui, c'était la laideur morale ou artistique. Un parfum sain à respirer dans cette ambiance nous faisait oublier la futilité ennuyée des hivernants ou la routine arriérée des snobs. La vie qui palpitait à Floréal prenait naissance dans le cerveau et dans le cœur.

Jules Chéret voulait être au courant de toutes les créations et les découvertes de la vie moderne. Il écoutait avec passion la lecture de *Je Sais Tout*, s'intéressant à toutes les questions, même économiques, sportives ou ménagères. Il ne dédaignait que la laideur et ne trouvait laid que ce qui était immoral.

Il se plaisait à répéter cette phrase de Jésus: « Aimez-vous les uns les autres. » Précepte admirable, disait-il, qui est à la base de la religion naturelle que nous devons sentir dans nos cœurs. Malgré son grand âge, son cerveau s'intéressait aux sciences; quinze jours avant sa mort (96 ans), il me demandait de lui lire seulement pendant vingt minutes, car la grande attention qu'il y portait le fatiguait, des pages de cosmogonie.

Renan était parmi ses grands préférés des lettres. J'ai encore là sur mon bureau, préparé pour le lui porter et le lui lire, le discours de Renan, directeur de l'Académie française, en réponse à M. V. Cherbuliez, lors de la réception de ce dernier à l'Académie, à la séance du 25 mai 1882. Il se réjouissait de cette prochaine lecture, qu'hélas! nous n'avons pas eu le temps de faire.

« La probité, le courage, la loyauté, la fierté de Renan sont exemplaires. C'est une grande âme et un noble cœur. Sa vie de Jésus et sa Prière sur l'Acropole sont des pages incomparables. »

Le dernier ouvrage que nous avons lu, en dehors des revues: *Illustration*, *Mercure*, *Annales*, etc., fut *l'Essai sur Dickens*, d'André Maurois. Jules Chéret avait une religieuse admiration pour Dickens.

« Je l'ai connu à Londres [Chéret avait passé dix ans en Angleterre]. Je l'aperçus pour la première fois au balcon du Théâtre,

applaudi par une foule enthousiaste à laquelle je fus heureux et fier de m'unir. Quel brave homme que Dickens! quel écrivain probe et moral! décrivant la vie telle qu'elle était, mais d'une manière saine, laissant une littérature bien opportune pour les enfants, et faisant honte à une certaine autre littérature pornographique à laquelle on a fait une publicité tapageuse et qui aurait dû faire fustiger les auteurs. »

L'Exposition de Manet, que j'avais vue en juillet à l'Orangerie, fut, à mon retour à Nice, une source de nouvelles confidences du Maître, qu'il serait trop long de retracer ici, aussi bien sur Manet que sur le mouvement de cette époque, que vécut aussi Chéret. Il louait surtout Manet pour avoir « éclairci la palette ».

« C'est mon brave ami Duez, qui était un bel artiste, très coté de son vivant et dont on ne parle plus, qui a surtout contribué à sortir Manet de l'obscurité où les autres collègues le laissaient. Mais cela on ne le dit pas dans les biographies de Manet. J'ai été témoin de tout le zèle dévoué de Duez, luttant pour faire admettre Manet dans les milieux artistes. On a aussi, en parlant de Manet, jeté un discrédit immérité sur Couture. C'était un bon artiste. Son Fauconnier est une des belles choses de la peinture de cette époque. Manet était surtout un peintre de morceaux, mais quels morceaux! Le Poisson avec ses délicatesses de couleurs est une des merveilles de Manet. Duez comprenait cet art et comme il était à ce moment-là une autorité des jurys, il put être écouté. Avec Roll, un autre peintre influent de l'époque, il fit exposer Manet aux *Refusés* et l'imposa ainsi à la critique qui criait au scandale et le jugeait sévèrement. C'est surtout après 1870 que Duez a agi en faveur de Manet, et aussi d'ailleurs en faveur de Puvis de Chavannes. On doit être reconnaissant à Manet d'avoir sorti la palette condamnée depuis plusieurs siècles à rester dans l'atelier, il l'a courageusement aérée, faisant du vrai plein air où les ombres deviennent bleues, tandis que les ombres faites dans l'atelier sont brunes, ce qui est faux et contre la vérité.

» L'œuvre de Manet qui fut, alors beaucoup admirée, le *Père Lathuille*, éclatait par la justesse de sa coloration, elle tuait tous les gris alentour, elle fut aussi conspuée par les imbéciles, mais défendue avec fureur par les vrais artistes. Degas se plaça également parmi les défenseurs de Manet aux côtés de Puvis, Roll, Duez, tous de bons amis. Je n'eus, pour ma part, jamais l'occasion de lier connaissance avec Manet. Je me tenais à l'écart des

jurys, j'étais complètement indépendant. J'ai exposé au Salon d'Automne où il n'y avait pas de jury. Etre de l'Institut est une gloire que je n'ai jamais ambitionnée. Je ne comprenais pas la faiblesse du grand Carpeaux ayant la petitesse de demander un titre à Napoléon. Heureusement l'Empereur lui répondit qu'aucun titre ne pourrait ajouter à la gloire de son nom.

» Pour moi, je trouve que les médailles ne sont qu'un bien petit à-côté dans l'art. J'ai eu une dispute avec Pill, un jour, au sujet des distinctions, il avait de l'autorité et voulait me pousser à la vanité de ces choses, moi je tenais à mon titre d'indépendant, Dieu sait ce que les H. C. des Salons représentent parfois. »

Jules Chéret, excessivement modeste, avait reçu, malgré lui, de nombreuses décorations et médailles; c'est Mme Chéret qui les conservait précieusement dans un coffret, le Maître n'en parlait jamais; c'est par Mme Chéret que je sus de quelle manière elle dut se fâcher pour le faire aller recevoir sa Légion d'honneur des mains du ministre, qui s'était dérangé lui-même pour venir décorer l'artiste à une de ses expositions. La modestie du Maître est demeurée telle jusqu'à la mort. On sait qu'il demanda formellement de supprimer toute cérémonie. Les autorités, fières de leur hôte vénéré, malgré toute leur insistance pour faire à Jules Chéret des obsèques dignes de lui, durent se résigner à saluer en silence sa dépouille mortelle; ce furent des adieux de cœur d'une émotion indescriptible. Nice se contenta de faire parler ses fleurs qui déposèrent au nom du gouvernement et de la municipalité le baiser embaumé de ses roses sur le cercueil.

Jules Chéret avait aussi une grande admiration pour Eva Gonzalès, la douce amie platonique de Manet.

« Eva Gonzalès a fait les plus beaux Manet! sa palette était plus fine, j'aimais ses têtes délicates, très artistes, ses pastels aux couleurs exquises. Duez était bien de mon avis, il trouvait comme moi que dans le pastel, Eva égalait au moins son maître.

» On m'avait demandé d'exposer aux Pastellistes. Duez me pria d'échanger son tableau contre le mien, ce qui me flatta beaucoup. Il aimait la peinture claire, lui aussi, nous avions les mêmes tendances. Il a fait entre autres : *Avant et Après*, c'est une femme d'abord élégante et ensuite tombée, un curieux contraste. On demanda à Duez de nombreuses copies de cette toile qui avait 2,50 × 1. Il fit également un tableau de *Nourrice* à la Maternité

qu'il m'a donné en échange d'un de mes dessins. Il a voulu faire une toile de plein air, un sujet religieux : *Saint Gudberg*, très belle chose qui fit sensation à l'époque.

» Pour moi, je lui suis reconnaissant d'avoir beaucoup aidé à la gloire de Manet. »

Nous arrêtons là ces confidences, dont nous donnerons la suite un jour. Ah! les amis qui approchaient le Maître savent combien la causerie était belle de celui qui sentait tout, en cherchant à s'élever chaque jour un peu plus à la compréhension universelle des choses. Quelles énergies cérébrales se cachaient sous la tranquille et fine douceur de ce beau masque! De ces conversations on pourrait faire l'histoire intime d'une intelligence d'élite. Vivant dans un monde de pensées hautes, Jules Chéret était inaccessible aux assimilations tortueuses.

Notre norme artistique à tous est en deuil par ce refuge qui s'est fermé où l'on allait se retremper à la source du sain et du beau. Pour ma part, je vécus près de lui quelques-unes de mes plus belles heures, j'y appris à respecter la bonté et la beauté, et je chéris à jamais la mémoire de ce noble artiste qui nous causa une seule peine, celle de nous quitter.

CHARLES BARZEL.

LETTRES ALLEMANDES

Oswald Spengler: *Le déclin de l'Occident. Esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle.* Deuxième partie. Traduit de l'allemand par M. Tazerout. Paris, librairie Gallimard. — Le même: *Jahre der Entscheidung* (Les années décisives). München, Beck.

La deuxième partie du livre d'Oswald Spengler : **Le déclin de l'Occident** traduit de l'allemand par M. Tazerout, vient de paraître. Livre prophétique, apocalyptique, informe, sorte de nébuleuse chaotique. L'auteur nous promène à travers les différents règnes de la nature, à travers toutes les époques de la paléontologie, de la préhistoire et de l'histoire, à travers les multiples domaines de la magie, de l'astronomie, de l'ethnologie, de la linguistique, de l'art, de la politique, de l'économie politique, et Dieu sait dans quelles régions encore! Oswald Spengler est l'historien qui sait tout; mais il ne croit pas à la vérité en matière d'histoire ni à la science historique. « Le paradoxe peut se soutenir, dit-il, qu'un historien

a d'autant plus de valeur qu'il a l'esprit moins scientifique... De la nature il faut parler en savant; mais de l'histoire on ne doit parler qu'en poète. » Mais si l'histoire est, aux yeux de M. Spengler, affaire de poète, si elle n'a rien à voir avec l'étude des documents historiques, que n'écrit-il des épopées, des romans ou des drames historiques? Et pourquoi fait-il un si grand étalage de son érudition historique — d'une érudition qui, s'il faut en croire certains spécialistes compétents, lui vient de seconde main et qui n'est pas toujours très sûre ni de très bon aloi (1)? Et si, en histoire, il n'y a pas de « vérité », comment peut-il dire de ceux qui la voient avec d'autres yeux que les siens, qu'ils sont dans l'erreur?

Il se défend à tout le moins d'apporter un système, car, dit-il, « le système tue la vie ». Cependant, il ne s'abstient pas de développer des « thèses » ou des postulats. Dans son avant-propos, M. Tazerout écrit:

> J'ai dit dans ma préface du premier tome de cette traduction: « Nous croyons que le postulat de la non-continuité est la seule hypothèse viable pour une connaissance *scientifique* (?) des phénomènes de l'histoire... Je maintiens aujourd'hui intégralement cette affirmation parce que j'ai appris, depuis 1931, que cette idée centrale de Spengler n'a point été comprise des critiques allemands et étrangers.

Cette « idée centrale » de Spengler lui appartient-elle en propre? Qu'on relise les belles analyses de Bergson dans son *Essai sur les Données immédiates de la Conscience;* — qu'on se remémore ses idées sur la discontinuité et l'hétérogénéité qualitatives qui constituent le fond même de notre expérience intérieure, sur les déformations que « l'obsession de l'espace », la conception « d'un milieu vide homogène » et l'application aux réalités psychologiques du principe de causalité physique font subir à cette expérience intérieure; — qu'on se rappelle des phrases telles que celles-ci :

> Notre conception de la durée ne tend à rien moins qu'à affirmer

(1) La revue philosophique intitulée « *Logos* » lui a consacré un numéro (Fascicule 2 de l'année 1921) où les différents spécialistes, égyptologues, archéologues, hellénistes, astronomes, etc., ont prouvé que Spengler n'était qu'un dilettante et commettait les plus grossières bévues.

l'hétérogénéité radicale des faits psychologiques profonds... Pour le physicien la même cause produit toujours le même effet; pour un psychologue qui ne se laisse point égarer par d'apparentes analogies, *une cause intime profonde donne son effet une fois, et ne le reproduira jamais plus...*

et l'on trouvera beaucoup moins neuve et paradoxale l'idée centrale de Spengler qui ne fait que transposer sur le plan de la durée « historique » la pensée bergsonienne et son intuition fondamentale de la durée « psychologique ».

Cette transposition est-elle correcte et légitime? C'est là une autre question. Disons qu'elle a permis à Spengler d'établir qu'il n'y a pas à proprement parler de temps uniforme, abstrait et homogène, de chronologie continue dans laquelle se déroulerait l'histoire de l'humanité, mais une succession discontinue de civilisations hétérogènes, closes et distinctes, formant un tout fermé, et qui apparaissent et disparaissent, telles les vagues qui déferlent à la surface de l'Océan agité, chacune émergeant d'une façon imprévisible, sans causalité apparente, par un coup de dés du hasard ou par le décret d'un insondable destin. Chacune incarne un moi profond, une « âme » ou une « destinée » qui jamais ne se reproduira. Les relations « interculturelles » sont purement superficielles, illusoires et fortuites. Toute civilisation disparue a cessé d'exister. Tout au plus l'historien peut-il, à la façon du botaniste ou du zoologiste, étudier la « morphologie », c'est-à-dire faire une étude comparative de ces multiples structures.

On arrive ainsi à déterminer les phases successives que traverse chacune de ces civilisations qui naît, croît, dépérit et meurt comme un organisme vivant, et par la comparaison de ces multiples évolutions on peut dégager des analogies, ou plutôt des « homologies », qui nous permettent, au point précis de la courbe où nous-mêmes nous trouvons actuellement parvenus, de pronostiquer l'avenir de la civilisation dans laquelle nous vivons. C'est ce que Spengler, dans le *Déclin de l'Occident*, prétend faire pour notre civilisation occidentale. Car chaque civilisation traverse d'abord une phase ascendante de dynamisme génétique où prédominent les activités intuitives, créatrices, plastiques — et c'est à cette phase que l'auteur réserve le nom de « culture » — et puis commence le déclin

marqué par l'expansion dans l'espace, par la prédominance de l'organisation matérielle, de la technique, de la science, bref du rationalisme — et c'est cette phase qu'on appelle généralement du nom de « civilisation ». L'Occident est entré dans cette période de sénilité, de déclin, dont les indices sont la mécanisation de la vie, le développement de l'urbanisme et de l'industrialisme qui déracinent l'homme et abolissent ses attaches cosmiques et vitales, pour y substituer la domination de la pierre, de la machine et surtout de l'argent. Car l'argent est la forme la plus abstraite, la plus intellectuelle et la plus mobile de la valeur, la plus éloignée aussi de la vie « cosmique » et de ses réalités sensibles et concrètes, celle qui tend à « dénaturer » le plus foncièrement l'être humain. A cette dictature de l'argent aucune législation ne peut plus barrer la route. Seul un césarisme nouveau, fondé sur le dynamisme de la vie et sur la volonté de puissance de la race, pourra briser cette emprise néfaste. Et ainsi commence aujourd'hui le dernier combat qui donnera à la civilisation sa forme définitive : *le combat de l'argent et du sang.*

On a quelquefois prétendu à tort que le pessimisme historique avait été inspiré à Spengler par la catastrophe allemande. A dire vrai, il avait conçu son œuvre capitale dès 1911 et la première rédaction se trouvait achevée en 1914. La question se pose dès lors de savoir si l'Allemagne hitlérienne actuelle a répondu aux prophéties formulées par l'auteur du *Déclin de l'Occident* lorsqu'il annonçait son « césarisme nouveau » et ce « combat de l'argent et du sang ». Le dernier livre de Spengler intitulé **Années décisives** apporte une réponse à cette question. Tout au moins dans sa préface l'auteur, tout en se félicitant d'avoir travaillé, lui aussi, au « réveil » de l'Allemagne, ne ménage pas les avertissements au nouveau régime.

Certes, les maîtres actuels de l'Allemagne ont remporté un succès sans précédent. Mais peut-on chanter victoire quand il n'y a pas eu de résistance sérieuse? L'Allemagne d'après 1918 n'était que chaos, impuissance politique. Un piquet de soldats de la Reichswehr a suffi naguère pour mettre en fuite le gouvernement socialiste prussien. Vraiment, il n'y a pas là de quoi entonner un *Te Deum*. C'est seulement sur le

terrain de la politique extérieure que se cueillent des lauriers impérissables. La politique intérieure n'a d'ailleurs d'autre but que de fournir des moyens de réalisation aux desseins de la politique étrangère. Or, il importe que l'Allemagne nouvelle regarde bien en face le double péril qui menace à cette heure l'Europe — à savoir la révolution à l'intérieur de la race blanche, bientôt suivie de la révolution des races de couleur.

Aristocrate et conservateur, Spengler voit dans les triomphes de la plèbe romaine du temps des Gracques les premiers symptômes de l'inévitable déclin de l'Europe. Après Nietzsche, son maître et inspirateur, il voit dans ce que nous appelons la civilisation la victoire du nombre sur la qualité, la ruine de toutes les hiérarchies et de toutes les disciplines autoritaires, la décomposition de l'Etat par les idées libérales et démocratiques, et finalement le triomphe de l'économique sur la politique. Jamais réquisitoire plus violent et plus passionné n'a été dressé contre les idées « occidentales » dont le socialisme marxiste lui apparaît le dernier aboutissement. Car son horizon économique, comme aussi l'esprit qui l'anime, le marxisme l'a emprunté à l'école manchestérienne. Il est un « capitalisme d'en bas ». Comme les économistes libéraux, il voit dans le travail, non pas un service national, mais une « marchandise » qu'il y a intérêt pour l'ouvrier de faire payer au prix le plus élevé. Travailler le moins possible et au tarif le plus rémunérateur, voilà donc la mentalité toute commerciale et bourgeoise que le syndicalisme a enracinée dans le monde ouvrier. Systématiquement, il s'est attaché à déraciner le travailleur, à le désolidariser d'avec tout ce qui ne représente pas l'intérêt immédiat et matériel de sa classe, c'est-à-dire les revendications des égoïsmes coalisés. Pour les besoins de sa propagande, il a posé l'ouvrier en « paria » qui, n'ayant que des revendications à formuler, ne se sent lié à la communauté nationale dans laquelle il vit par aucun devoir, par aucune obligation. Mais en réalité il aspire à faire de lui une sorte de « pensionnaire de l'Etat » qui se déchargera sur la société de tous les risques et de tous les aléas qui retombent sur les autres producteurs.

Mais les meneurs socialistes disent-ils à leurs auditeurs que l'ouvrier « blanc » est aujourd'hui, lui aussi, un privilé-

gié? Car, de même que dans les produits de l'industrie européenne entrent des matières premières importées des contrées tropicales, pareillement, aux salaires de plus en plus élevés que reçoit le prolétaire européen, collaborent les salaires infimes imposés aux travailleurs jaunes et noirs. Après qu'aura été ruinée l'économie européenne par les contrats de travail de plus en plus onéreux que le syndicalisme impose à l'industrie, après que la main-d'œuvre à vil prix des races dites inférieures aura drainé hors d'Europe toute l'activité et tout l'essor économiques, alors sonnera l'heure de la révolution « jaune » ou « noire ». Et elle prendra son mot d'ordre, son cri de guerre, non plus dans les haines de classes, mais dans les haines de races. L'ouvrier blanc, à son tour, se verra « exproprié ». Quelle résistance pourra encore opposer à cette nouvelle ruée des Barbares une Europe énucléée, dénivelée, dépossédée de tout ce qui avait fait jadis sa supériorité, à savoir ses énergies entreprenantes, ses disciplines guerrières et ses volontés de commandement?

Il est temps que l'humanité blanche, l'Allemagne en tête, réfléchisse à ces réalités nouvelles. Car c'est l'Allemagne qui tient en main les grandes décisions européennes. D'abord, à cause de sa situation géographique centrale; et puis surtout parce que seule elle porte encore en elle assez de jeunesse pour aborder résolument de face les grands problèmes de l'avenir, pour leur apporter une solution décisive, alors que les autres peuples, déjà vieux, usés par la civilisation, par les luttes politiques, par une idéologie dissolvante, ne savent plus adopter vis-à-vis de ces dangers nouveaux qu'une attitude purement défensive. Seule l'Allemagne, en dépit de sa misère économique ,est toujours « en forme ». Elle doit cela à cet héritage d'esprit prussien qui fait qu'au milieu des situations les plus désespérées, elle reste disciplinée, elle conserve de la « tenue ». Aux prises avec les plus grandes difficultés, avec un univers coalisé, elle sait que seule l'offensive « frédéricienne » a des chances de succès. « Grâce à cette réserve d'énergie et de tenue exemplaire, conclut Spengler, ce peuple deviendra l'éducateur, peut-être le sauveur du continent blanc. »

En quoi consistera cette éducation de l'Europe par l'Alle-

magne? C'est ici que les idées de Spengler paraissent insaisissables. Tantôt il semble que cette éducation consistera surtout à ramener l'Europe à l'âge des « fauves blonds », pour lesquels, comme Nietzsche, l'auteur éprouve une admiration sans bornes, et à réveiller dans l'humanité tous les instincts barbares de déprédation et de violence : il semblerait alors qu'il suffirait de lâcher à travers le vieux continent quinze mille de ces fauves, sous la conduite de quelques aventuriers de grande envergure, tels que Cecil Rhodes, pour régénérer la civilisation européenne. D'autres fois, Spengler rêve au contraire un retour à la plus sévère et à la plus formaliste des disciplines, à l'époque classique du grand style prussien, avec ses traditions dynastiques et son cérémonial de cour. Et voici une autre contradiction plus frappante encore. Spengler ne cesse de cribler de sarcasmes les idéologues, les théoriciens, les barbouilleurs de livres. « Si ce livre, disait-il du *Déclin de l'Occident*, pouvait décider les jeunes d'aujourd'hui à quitter la poésie lyrique pour l'industrie, à délaisser la peinture pour la navigation et les théories philosophiques pour la politique, j'estimerais leur avoir apporté ce que je puis leur souhaiter de meilleur » Mais lui-même a-t-il prêché d'exemple? Car il appartient bel et bien à la corporation des philosophes, des théoriciens, des idéologues. Mais cette corporation et cet esprit, simplement il les renie.

Dans l'histoire, dit-il, ce dont il s'agit c'est la vie, toujours et uniquement la vie, la race, la victoire de la volonté de puissance, *non celle des vérités,* des inventions ou de l'argent. L'histoire universelle est le tribunal universel et elle a toujours sacrifié la vérité et la justice à la puissance, à la race, et condamné à mort les hommes et les peuples qui prisaient les vérités plus que les actes, la justice plus que la puissance.

Oswald Spengler représente le type parfait de ce qu'on a appelé « le clerc qui a trahi ».

MÉMENTO. — Nous avons reçu de la maison d'édition Adolf Klein, Leipzig, à qui nous avions demandé, aux fins de compte rendu, l'envoi d'un ouvrage récemment paru intitulé *Principes nouveaux pour servir à l'étude du problème des races humaines*, la réponse qui suit :

Rédaction du « Mercure de France ».

Messieurs,

Bien que je reconnaisse que le peuple français pourrait avoir

besoin de méditer ces *Principes nouveaux pour servir à l'étude du problème des races humaines,* qui le mettraient en garde contre l'invasion de nègres, Zoulous et zouaves dont il est menacé et dont est menacée en lui la race blanche, je préfère m'abstenir de faire cet envoi tant qu'il se trouvera un gouvernement démocratique en France pour vouloir asservir un peuple qui n'a jamais été vaincu, mais simplement affamé et trahi.

Agréez, messieurs, etc. — ADOLF KLEIN VERLAG.

Leipzig S. 3. Kantstrasse, 75.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LETTRES RUSSES

Ivan Bounine, prix Nobel 1933. — Les milieux intellectuels russes de l'émigration sont aux anges: le prix Nobel de littérature a été attribué cette année à un écrivain russe, Ivan Bounine. Certes, mieux vaut tard que jamais. Cependant, il y a quelque chose de profondément triste et d'injuste dans le fait que l'Académie de Stockholm a mis 32 ans pour se décider à couronner, en la personne de Bounine, la littérature russe contemporaine, dont font ou faisaient partie, jusqu'à ces derniers temps, des maîtres tels que Tolstoï (mort en 1910), Anton Tchekhof (mort en 1904), Maxime Gorki, Dmitri Merejkovsky, Korolenko (mort en 1921), Léonid Andréief (mort en 1915) et Kouprine, pour ne citer que les plus illustres. Oui, constatation éminemment triste et décevante, car le lauréat russe vient après une Grazia Deledda (prix 1927) et un Sinclair Lewis (prix 1930), et bien après Sienkievicz, qui tient le meilleur de ce qu'il a d'Alexandre Dumas père et de Tourguénief (exemple, son roman *Bez Dogmàta*). Mais il y a encore autre chose à déplorer, c'est le fait que l'attribution du prix Nobel à Ivan Bounine a suscité un grand trouble dans la colonie russe de Paris, allant jusqu'à une scission entre ses diverses parties; scission provenant de vieilles divergences politiques. C'est ainsi que certaines personnalités s'étaient abstenues ouvertement d'assister à la soirée donnée en l'honneur de Bounine dans un grand théâtre parisien, tandis que d'autres disaient à qui voulait les entendre que le nouveau lauréat aurait dû accepter le prix sous certaines conditions (*sic!*).

L'honorable M. Bounine, ce « dernier cousin (bien éloigné,

dirons-nous) de Tourguénief, Tchekhof et Pouchkine », comme le qualifie la plus littéraire des revues anglaises, le *London Mercury*, méritait-il toute cette levée de boucliers? Franchement, nous ne le croyons pas. Car rien dans l'œuvre, assez restreinte numériquement, du reste, du nouveau prix Nobel ne dépasse cette « honorabilité » qui est le synonyme d'une bonne tenue littéraire, d'une parfaite probité professionnelle et d'un souci constant de vérité et de justesse dans la narration. Pour tout cela, M. Bounine a été jadis élu membre de la section des lettres de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Mais il serait vain de chercher dans ses écrits quelques manifestations hardies de pensée ou de langage, quelques tentatives d'aborder des problèmes qui se placent au-dessus des contingences terrestres, comme c'est le cas, par exemple, pour un Richard Dehmel, en l'honneur duquel on a fait dernièrement en Allemagne une fête commémorative.

Certes, M. Bounine, au temps où les intellectuels russes respiraient encore l'air vicié par la forte odeur de cambouis et de peau de mouton qu'accompagnait le culte du moujik, avait protesté par son œuvre *Le Village* (Dèrevnia) contre cet engouement pour l'homme de la campagne, au détriment de toutes les autres classes de la nation. Cependant, il ne fut ni le premier, ni le plus brillant dans cette voie. Bien avant lui, Tourguénief, par la bouche de son Bazarof des *Pères et Fils*, disait: « Le moujik va se prélasser, tandis que sur ma tombe pousseront des herbes folles. » Qu'est ceci, sinon déjà une protestation véhémente contre la manie de hausser le paysan au-dessus de tous? Puis vint Anton Tchekhof qui, par ses récits *Les Moujiks* et surtout *La nouvelle Villa* (*Novaïa Datcha*), porta un coup terrible à l'idole de l' « intelliguensia » russe. Bounine ne fit qu'emboîter le pas à son illustre prédécesseur dans les lettres russes. Et, entre temps, Maxime Gorki ayant proclamé la supériorité du *bossiak* (vagabond) sur le villageois, le culte du moujik mourut, faute d'officiants.

Cependant, dans l'œuvre littéraire de Bounine, le moujik et le village n'occupent pas toute la place. Une part importante y est réservée à l'intellectuel, au citadin et au simple bourgeois (*Le Monsieur de San-Francisco*). Mais le climat

moral dans lequel évoluent ces autres personnages de Bounine est à peu près identique à celui où se meuvent ses gens de la campagne, c'est-à-dire qu'un même pessimisme, un même regard chagrin sur la vie et les destinées de l'homme, enfin, le même style sec, et comme qui dirait frigorifié, caractérisent toutes ces œuvres. Et il en va de même pour sa toute dernière, ce roman: *La vie d'Arsénief,* dont la seconde partie se publie péniblement dans une revue russe éditée à Paris.

La vie d'Arsénief est en quelque sorte une autobiographie. C'est ce que nous apprend son auteur dans une interview que vient de publier *Candide*. Et il précise:

Pour écrire, dit-il, je puise infailliblement dans mes souvenirs. D'abord, cela anime le travail et, d'autre part, cela me fait revivre ma jeunesse, mon adolescence, ma vie d'homme adulte.

Ainsi donc, cette *Vie d'Arsenief* aurait pu s'appeler, à la rigueur, quelque chose comme « les mémoires ou les souvenirs d'une vie morte ». Car c'est déjà une existence révolue que nous dépeint le roman de M. Bounine, dont le leitmotiv est ce fameux *to bylo* (cela fut) dont abusent tellement les auteurs russes vivant loin de leur patrie.

Mais évocateur du passé de son pays, comme de sa vie propre, M. Bounine est en plus le traducteur d'œuvres que la vie a aussi définitivement abandonnées: le poème de Longfellow *Le chant de Hiawatha, Caïn* et *Manfred* de Byron. Et il semblerait que l'état d'esprit qui anime ces deux dernières œuvres a beaucoup influencé leur traducteur. En tout cas, au fond du pessimisme ou du désenchantement de Bounine, il y a beaucoup de romantisme. Mais ce romantisme est devenu gris, à cause de la couche de poussière qui le recouvre. Cependant, ce n'est pas l'attribution du prix Nobel qui fera partir cette poussière, encore qu'il ait permis à M. Bounine de sortir des grisailles de la demi-notoriété qui était son sort jusqu'ici, malgré son titre d'académicien. Mais on oublie volontiers dans quelles conditions il fut élu. Quand on décida en haut lieu de créer une section des lettres auprès de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, cinq candidats furent présentés pour en faire partie: Léon Tolstoï, Anton Tchekhof, Maxime Gorki, Vladimir Korolenko et

Ivan Bounine. Le gouvernement impérial ayant récusé la candidature de Gorki, Tolstoï, Tchékhof et Korolenko déclinèrent alors l'honneur de faire partie de l'Académie, et seul Bounine resta sur la liste. Est-ce à cela qu'il faut attribuer le fait qu'il fut toujours très diversement apprécié par ses compatriotes, et par conséquent fort peu connu à l'étranger et parcimonieusement traduit? En tout cas, il n'avait guère de chance, jusqu'à ces derniers temps, de jouer le rôle de matador des lettres. Mais la Fortune, qui n'a que faire de nos jugements, veillait. Il est vrai qu'elle est aveugle. Aveugle, mais non pas sourde. Et elle est femme. Ainsi, tout s'arrangea pour le mieux dans ce meilleur des mondes.

Ceci dit, nous passerons à d'autres exercices.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

VARIÉTÉS

Wellérismes français. — Quiconque a lu les *Aventures de M. Pickwick* se rappelle sans doute le fidèle domestique Sam Weller, et son digne père. Or, ce Sam Weller a parfois une manière si particulière de s'exprimer que les folkloristes qui s'efforcent de classer les proverbes et dictons lui ont assuré une gloire de plus en donnant son nom à une catégorie d'expressions qui n'est en somme ni celle des proverbes, ni celle des dictons, et qu'on ne voit pas comment désigner autrement en Europe bien que, si l'on prenait pour point d'appui l'Orient musulman, on puisse dire que ce sont des *hadiths*, c'est-à-dire des opinions attribuées à une autorité réelle ou supposée et transmises par la tradition sous une forme fixe.

Il est inutile de reproduire ici tous les *hadiths* de Sam Weller, et d'autant moins qu'un Hollandais s'est déjà donné cette peine. Les premiers qu'on rencontre en lisant *M. Pickwick* suffiront. Quand, dans le chapitre X, Sam Weller est en train de cirer les bottes des clients de l'auberge et que la petite bonne lui demande de cirer d'abord celles du n° 22, il objecte:

« Non, non, chacun son tour, comme disait Jack Ketch à des particuliers qu'il avait à pendre. »

Dans le même chapitre, quand M. Pickwick lui offre une demi-guinée pour savoir de lui qui est venu récemment à l'auberge, il finit par accepter et répond:

« Alors, il ne s'agit plus que de savoir ce que diable vous me voulez, comme dit c't autre quand il vit le revenant. »

Dans le chapitre XI, à la fin, quand M. Pickwick a fait appeler Sam Weller pour l'embaucher comme domestique et dit qu'il va lui expliquer de quoi il s'agit:

« C'est ça, monsieur, accouchons, répond Sam Weller, comme dit c't autre à son enfant qui avait avalé un liard. »

Enfin, quand M. Pickwick, dans le chapitre XX, demande à Sam son avis sur les doléances de Weller père, Sam répond:

« Ce que j'en pense, monsieur? Je pense qu'il est victime du matrimonial, comme disait le chapelain de la Barbe Bleue en l'enterrant avec une larme de pitié. »

Le procédé consiste donc à formuler une évidence, un truisme ou un coq-à-l'âne en se réfugiant derrière l'autorité d'une personne connue ou inconnue, réelle ou imaginaire. Les formules de Sam Weller peuvent provenir d'ouï-dires ou de lectures; peut-être Dickens les a-t-il recueillies directement dans le peuple; peut-être aussi, trouvant le procédé amusant, l'a-t-il exagéré de manière à donner à son personnage de Sam Weller une marque signalétique par répétition d'une particularité typique et inventé de toutes pièces la plupart des wellérismes qu'on trouve dans *M. Pickwick*.

En tout cas, à ce problème s'en ajoute un autre, qui a été bien exposé récemment par M. Archer Taylor dans une étude comparative des proverbes européens (*The Proverb*, Harvard University Press, Cambridge, Mass.). Dès 1876, Moritz Haupt, professeur à Berlin, en commentant un passage de Théocrite, rappelait les aphorismes de Sam Weller et disait que cette manière de s'exprimer était fréquente chez les Anglais. Sous le titre de *Samwelleriana* avait d'ailleurs paru en 1863 dans une revue hollandaise un recueil des wellérismes de Dickens. Mais bien avant Dickens, la reine Elisabeth avait fait usage d'une formule de ce genre, devenue inintelligible: *Bate me an ace, quoth Bolton*. Avant elle encore, Chaucer avait utilisé le procédé dans *Troilus and Criseyde*. Il y a des wellérismes même dans les auteurs latins et grecs, par exem-

ple chez Platon: « L'eau vous le dira, dit le guide au voyageur qui demandait si la rivière était profonde. »

En Allemagne aussi, on a des cas relativement anciens de cette manière de s'exprimer et elle s'est conservée au point que Hoefer, dans *Wie das Volk spricht* (*Comment le peuple parle*), en a recueilli plus de deux mille. Tout aussi populaires sont les wellérismes dans les pays scandinaves; on en connaît un, frison, de 1691: *Bien des choses se font pour un sou, comme dit la vieille femme en voyant l'homme noir.* Parmi les wellérismes anglais modernes, en voici un de John Galsworthy dans sa *Forsythe Saga: Fini, comme dit la fille française quand elle sauta dans son lit après avoir dit sa prière.* En Hollande aussi, les wellérismes sont encore en usage. Mais le fait curieux est que Taylor n'a pas pu en trouver, sauf deux ou trois très rares, en France, en Italie, en Espagne, et au Portugal.

C'est un fait que j'avais déjà signalé autrefois dans le *Mercure de France* en rendant compte d'une monographie excellente de Friedrich Seiler sur « *La Civilisation allemande à la lumière du proverbe allemand d'emprunt* ». Et je n'avais pu citer alors comme parallèle que: *Oh, oh, dit-il en portugais.* Taylor cite mon exemple et ajoute:

« L'appétit vient en mangeant, dit Engest du Mans, et la soif en buvant » (Rabelais, *Gargantua*);

« Faut pas cracher sur la vendange, a dit le papa Noé » (Balzac, *Les Paysans*).

Ce dernier exemple a été emprunté directement par Balzac au peuple. Or, depuis mon analyse du livre de Seiler, j'ai réussi à noter d'autres wellérismes français que voici:

Dans des discussions d'étudiants, quand on a dit quelque chose qu'on croit profond, ou qu'on veut drôle, ou simplement pour attirer l'attention sur l'idée, fréquente est l'adjonction de la formule: « Comme a dit Spinoza », ou « Victor Hugo », ou tout simplement *un grand philosophe de l'antiquité dont j'ai oublié le nom.* Du moins nous employions ceci en cagne à Michelet et plus tard à la Sorbonne. Les générations actuelles ont simplifié sous la forme « Comme dit c't autre », formule souvent employée, on l'a vu, par Sam Weller.



A Chambéry, il y a plusieurs familles Pons; avec mes copains du lycée, pour faire rager un Pons qui était dans notre classe, nous disions: « Je m'en lav' les pattes, comme disait Pons... Pilate. »

Entendu à Nice, en passant dans la rue: « Ne te tape pas sur les doigts, comme disait la femme du forgeron à son mari quand il battait le fer rouge. »

Entendu à Paris, dit par quelqu'un qui voulait sortir sous une pluie battante et qu'on voulait retenir : « Oh, je ne crains pas l'eau, comme disait Gribouille. »

Entendu assez souvent, de divers côtés, à la suite d'une vérité évidente, ou d'un truisme : « Comme disait Monsieur de la Palice. »

Obtenu à Ecurie, près Arras : à quelqu'un qui vous demande du tabac on répond: « T'as pas d' tabac, alors casse ta pipe, a dit Jésus-Christ à ses disciples. »

Même localité: « *Faut pas qu'y yaye deux femmes qui pissent sur le même fumier, comme dit la mère XXX.* »

Entendu dire dans un bal, à Paris, à une jeune fille qui, timide, refusait de danser : « *Allons, dansez maintenant, comme la fourmi disait à la cigale.* »

Je crois bien qu'on trouverait d'assez nombreux renvois, tant aux fables de La Fontaine qu'aux truismes de La Palice, dans le langage populaire; et je fais ici appel aux souvenirs de mes lecteurs. Peut-on me communiquer d'autres wellérismes français?

Seiler, Taylor et les autres folkloristes qui se sont occupés des wellérismes déclarent qu'il est difficile d'en comprendre l'origine. Je crois que celle-ci peut se discerner d'abord dans *Capitaines courageux,* de Kipling, quand, au chapitre V, Salters dit que Simon Peter Cahoun a dit de Loring: « Moitié sur la ville et l'autre moitié un sacré fou ». Tom Platt, furieux, invente aussitôt une réponse à l'adresse de Salters: « A moitié dans un sillon de charrue et à moitié dans un tas de fumier, comme Cahoun n'a pas dit. » On voit comment la responsabilité de l'insulte est ainsi reportée de celui qui parle sur celui auquel on attribue la formule blessante.

Je trouve un autre cas de formation possible dans le premier volume du *Voyage en Suisse* d'Alexandre Dumas. Les

six jeunes gens partent de Martigny et sont conduits par un cocher ivre qui, à chaque tournant dangereux, leur crie: « As pas peur, Napoléon a passé par ici. » Plus tard, à chaque aventure qui leur arrive, l'un ou l'autre s'écrie de même : « As pas peur, Napoléon a passé par ici » ; et tous de rire, l'allusion au cocher ivre étant sous-entendue. Supposons leur rencontre quelques années plus tard à Paris; il suffira que l'un ou l'autre rappelle ce voyage cocasse et répète la formule en ajoutant : « *Comme disait le cocher de Martigny* », pour avoir un wellérisme parfait.

C'est une supposition; mais dans la pratique, je crois bien que c'est ainsi que les choses se sont passées et que dans la plupart des cas, toute identification du témoin cité est devenue impossible.

A. VAN GENNEP.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

José Gers : *Terre mozabite*, rhapsodie saharienne; Edit. de Belgique, Bruxelles. 15 »

Art

Max Raphaël : *Proudhon, Marx, Picasso*, trois études sur la sociologie de l'art; Edit. Excelsior. 12 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Almanach astrologique 1934. Travaux, Documents, Révisions; Chacornac. » »

Finance

Robert Bigo : *Les bases historiques de la finance moderne;* Colin. 10 50

Vauban : *Projet d'une Dixme royale*, suivi de deux écrits financiers, publiés d'après l'édition originale et les manuscrits avec une introduction et des notes par E. Cornaert. Avec 4 pl. h. t.; Alcan. 50 »

Histoire

Ch. Petit-Dutaillis : *La monarchie féodale en France et en Angleterre, Xe-XIIIe siècle*. Avec 2 cartes h. t. (Coll. *L'Evolution de l'humanité* sous la direction de Henri Berr) ; Renaissance du Livre. 40 »

Stefan Zweig : *Marie-Antoinette*, traduit de l'allemand par Alzir Hella; Grasset. » »

Linguistique

Régis Messac : *A bas le latin;* les Primaires, 36, rue Ernest-Renan, Issy-les-Moulineaux, Seine. 5 »

Littérature

Aucassin et Nicolette, traduit du roman d'oïl par Marcel Coulon; Calendal, Nîmes. » »
Docteur Cabanès: *Mœurs intimes du passé*, 9e série. *Les moyens de transport intérieur. La locomotion curative. Comment on payait les médecins au temps jadis.* Avec 100 gravures; Albin Michel. 20 »
Marcelle De Somer: *Le rythme de la vie. Le Bonheur*, essai; Imp. les Invalides réunies, Gand. 40 »
Serge Evans: *Voyageurs et romanciers.* Préface de Léon Bocquet; Messein. 15 »
Suzanne Fouché: *Souffrance, école de vie.* Préface de François Mauriac; Edit. Spes. 7 »
M. Fochs: *La vie théâtrale en province au XVIIIe siècle*, tome I. Avec 6 planches; Droz. » »
Ou Itaï: *Le roman chinois.* Préface de M. Fortunat Strowski; Edit. Véga, 43, rue Madame, Paris.
Louis Long: *Face à la vie;* Presses universitaires. 10 »
H. Luc et E. Bertrand: *La pensée française et européenne des Origines à la Renaissance*, histoire littéraire et textes choisis; Delagrave. 20 »
Marc Aurèle: *Pensées pour moi-même*, suivies du *Manuel d'Epictète* et du *Tableau de Cébès*, traduction nouvelle de Mario Meunier; Garnier. 12 »
Albert Marty: *L'administration provinciale dans le Poitou*, août 1787-juillet 1790; Imp. Chastrusse, Prandel et Cie, Brive. 10 »
Frédéric Masson: *La journée de l'Impératrice Joséphine.* Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3 75
Louise Perrenot: *M. Pierre Benoit et la Martinique;* Imp. Antillaise, Fort-de-France, Martinique. 5 »
Rabette: *Nous, mamans;* Flammarion. 12 »
Henri de Régnier: *De mon temps;* Mercure de France. 12 »
Ralph Roeder: *Savonarole*, traduit de l'anglais par Blanche Prenez. (Coll. *Ames et Visages*); Colin. 20 »
M. N. Secret: *Léon Bocquet écrivain lyrique.* Avec un portrait gravé par A. Margat; Messein. 5 »
Christian Sénéchal: *Les grands courants de la littérature française contemporaine;* Malfère. 24 »

Livres d'Etrennes

Gargantua, d'après Rabelais, adaptation de Mme Mad. Giraud. Illust. en noir et planches h. t. en trichromie; Delagrave. 28 »

Poésie

René de Florane: *Confidences;* Edit. René Dabresse, 31, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris. » »
Raoul Rebour: *Farandole des soirs dorés;* Edit. René Dabresse, 31, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris. 10 »

Politique

Georg Bernhard: *Le suicide de la République allemande*, traduit de l'allemand par André Pierre; Rieder. 18 »
Gioacchino Volpe: *L'Italie en marche*, cinquante ans d'histoire contemporaine; Nouv. Editions latines, 21, rue Servandoni, Paris. 25 »

Questions coloniales

Alfred Durand: *Les derniers jours de la Cour Hova. L'exil de la Reine Ranavalo.* Avec 12 illust. h. t.; Ernest Leroux. 35 »

Questions médicales

Docteur André P. L. Beley: *L'enfant délinquant* (Pathogénie et prophylaxie de ses actes antisociaux). Préface du docteur Georges Heuyer; Edit. Vega, 43, rue Madame, Paris. » »
Docteur Bonnet-Lemaire: *Acuponcture chinoise*, aperçu général; Edit. Adyar. 6 »

Questions militaires et maritimes

Marie-Henry Comte de Lignières (1785-1866) : *Souvenirs de la Grande Armée et de la Vieille Garde Impériale.* Avec 8 planches h. t.; Edit. Pierre Roger. 36 »

W. Sérieyx: *Un géant de l'action: le général Fabvier.* Avec 16 illust. h. t. en héliogravure; Tallandier. 25 »

Questions religieuses

Dr Gottfried Buschbell: *Les « confessions » du Cardinal Bellarmin,* contribution à l'histoire du nouveau saint; Rasmussen. 15 »

H. Chéramy, P. S. S.: *Saint-Pierre-de-Rome.* Avec des illust. (Coll. *Les pèlerinages*); Flammarion. 10 »

Grand Rabbin S. Debré: *L'humour judéo-alsacien,* impressions humoristiques judéo - alsaciennes. (Coll. *Judaïsme*); Rieder. 15 »

Edouard Krakowski: *Plotin et le Paganisme religieux,* avec 6 héliogravures h. t.; Denoël et Steele. 20 »

Alfred Loisy: *La naissance du Christianisme;* Nourry. 36 »

Alfred Loisy: *La religion d'Israël,* 3e édit. revue et augmentée; Nourry. 30 »

Roman

Adeline: *La grande amour,* roman maritime; Maison du Livre français. » »

Jean Aubourg: *Un crime d'amour;* Figuière. 12 »

Pierre Benoit: *Cavalier 6,* suivi de *L'Oublié;* Albin Michel. » »

Henri Béraud: *Ciel de Suie;* Edit. de France. » »

André Berge: *Bernard Bardeau. III: Le bonheur difficile;* Plon. 15 »

Pierre Blanchon : *Val-Huron la maison des vacances.* Illust. de Jacques Souriau; Colin. 14 »

Paul de Courlande: *Monsieur le Premier;* Denoël et Steele. 15 »

Roger Couderc: *Justine;* Nouv. Revue franç. 15 »

Léon Daudet: *Un amour de Rabelais;* Flammarion.

Michel Davet: *La fin du voyage;* Plon. 12 »

Octave Fillonneau : *L'homme en peau;* Stock. » »

Maurice Fleurial: *La vie amoureuse de M. X...;* Maurice d'Hartoy, 12, avenue Mozart, Paris. 12 »

Suzanne Lévy: *Le grenier à foin;* Sans Pareil. » »

Jules Romains: *Les hommes de bonne volonté. V: Les superbes; VI: Les humbles;* Flammarion, 2 vol. chaque. 12 »

André Rouveyre: *Singulier;* Mercure de France. 12 »

George Sand: *Valentine;* Nelson. 7 50

Agnès Smedley: *Une femme seule (Daughter of earth),* version française de E.-A. Gold; Nouv. Revue franç. 15 »

Jacques Secret : *L'appel des cimes;* Flammarion. 12 »

Albert Touchard: *Le déserteur;* Grasset. » »

Jean Variot : *Rapsodie montagnarde: Boumpernickel;* Nouv. Revue franç. 15 »

Sciences

Maurice Caullery: *La science française depuis le XVIIe siècle;* Colin. 10 50

Louis de Launay: *Monge, fondateur de l'Ecole polytechnique.* Avec 8 planches h. t. et 2 plans; Edit. Pierre Roger. 36 »

Maurice Maeterlinck: *La grande loi;* Fasquelle. » »

Jean Rostand, A. Boutaric, P. Sergescu: *Les sciences. (Tableau du XXe siècle,* 1900-1933, tome II). Avec des illust.; Denoël et Steele. 25 »

Sociologie

R. Aron et A. Dandieu: *La révolution nécessaire;* Grasset. 15 »

Adrien Dansette: *Les affaires de Panama.* Préface de Pierre Mortier; Perrin. 15 »

Bernard Lavergne: *Le gouvernement des démocraties modernes. La nécessité du double suffrage*

universel: Suffrage individuel et suffrage social; Alcan, 2 vol. 50 »

Vicomte de Marsay: *De l'âge des privilèges au temps des vanités,* supplément. Réponse à quelques critiques; Champion.

Léon Moussinac: *Des ouvriers dans leur usine. Les chantiers de constructions navales et mécaniques. « André Marty » à Léningrad.* Avec 8 h. t.; Bureau d'éditions, 132, faubourg Saint-Denis, Paris. 1 »

Georges Renard: *L'Institution,* fondement d'une rénovation de l'ordre social; Flammarion. 12 »

Théâtre

Henri Mazel: *Théâtre* 1890-1897. Tome II: *Le Khalife de Carthage. L'Hérésiarque;* Mercure de France. 20 »

Varia

Almanach ouvrier paysan 1934. Avec des illust., Bureau d'édition, 132, faubourg Saint-Denis, Paris. 5 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Société anonyme du « Mercure de France »: Assemblée générale ordinaire. — Mort d'Emile Meyerson. — Prix littéraires. — A propos de Marc de Papillon. — Deux plaquettes et une dédicace de Fagus. — A propos du deuxième centenaire de M. de Montyon: son tombeau à Saint-Julien-le-Pauvre. — A l'Index. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Société anonyme du Mercure de France : Assemblée générale ordinaire. — Les actionnaires de la Société anonyme du *Mercure de France* sont convoqués en assemblée générale ordinaire, au siège social, le jeudi 28 décembre prochain, à dix-huit heures.

§

Mort d'Emile Meyerson. — Au moment où venait de se constituer un comité de Savants français et étrangers pour célébrer, en janvier prochain, le soixante-quinzième anniversaire d'Emile Meyerson, on apprenait la mort du philosophe, survenue le 2 décembre, des suites d'une longue maladie, en son domicile, 16, rue Clément-Marot.

Né à Lublin (Pologne russe), en 1859, Meyerson avait fait ses études scientifiques en Allemagne et s'était tout d'abord spécialisé dans la pratique de la chimie, à Schuttzenberger, puis au Collège de France et dans l'industrie. Il entra ensuite à l'*Agence Havas* comme traducteur, dans le service de Désiré Corbier, dirigea la *Jewish Colonization Association* et plusieurs œuvres de solidarité israélite. C'est aux environs de 1900 que sa pensée s'orienta sur la philosophie scientifique où il devait prendre une place qui le fit connaître du monde entier et lui valut d'être élu, en 1926, membre correspondant de l'Académie des Sciences morales et politiques. Son premier ouvrage, *Identité et réalité,* publié en 1908, posa les bases

de sa doctrine que développèrent, en 1921, son traité *De l'explication dans les Sciences* et, en 1925, sa *Déduction relativiste.* Son grand travail, paru en 1931 : *Du cheminement de la pensée,* résume précise et complète ses livres précédents et constitue son testament philosophique.

M. Lévy-Bruhl, professeur à la Sorbonne et lui-même l'un des philosophes les plus réputés de notre temps, a montré que Meyerson s'était proposé de :

déterminer comment procède l'esprit humain quand il recherche la vérité; et il ne croit pouvoir y parvenir qu'en étudiant la marche de cet esprit dans la constitution et le progrès des sciences. Idée féconde, qu'Auguste Comte avait déjà exprimée, et que Meyerson, tout en combattant le positivisme, a magnifiquement développée.

Et M. Lévy-Bruhl ajoutait :

Il a fait honneur à la France, sa patrie d'adoption. Il lui laisse, avec des ouvrages qu'on ne se lassera pas d'étudier, l'exemple d'une vie où le peu de forces que la maladie épargnait était jalousement réservé au travail philosophique, avec une abnégation et un courage dont seuls ses intimes ont deviné le secret.

Grand lettré, Emile Meyerson était des familiers de Jean Moréas qui lui avait adressé la célèbre pièce :

Alors que j'étais, ô Æmilius, le nouveau
Temps, alors que la feuille de primerole...

et l'avait désigné comme l'un de ses exécuteurs testamentaires. — L. DX.

§

Prix littéraires. — Le prix Lasserre de littérature (8.630 francs) a été attribué à M. André Billy pour l'ensemble de son œuvre.

§

A propos de Marc de Papillon

Paris, 23 novembre 1933.

Mon cher Directeur,

Je n'ai pas dit que M. Louis Perceau (V. sa lettre au *Mercure* du 1er novembre) ignorait l'existence de Marc de Papillon. J'ai signalé, au contraire, voire souligné, que l'on trouve une pièce du poète aux *Satires françaises du XVIe siècle,* rassemblées par MM. Fleuret et Perceau.

J'ai dit — fait indéniable — que M. Perceau, spécialiste de l'anthologie érotique et gaillarde, n'a, dans ses recueils de la spécialité, rien donné de Papillon, omettant ainsi, de tous les érotiques et gaillards de la Renaissance, celui qui, avec Ronsard et Baïf, méritait le plus qu'on le citât.

Marc de Papillon (j'en donne acte à mon honorable contradicteur) figure dans la reproduction que MM. Fleuret et Perceau ont publiée, en 1924, du *Parnasse Satyrique de 1618.* Il ne pouvait en être autrement, puisque l'ouvrage contient un sonnet de Papillon.

Ce sonnet s'y trouve sans nom d'auteur, mais M. Frédéric Lachèvre — qui a débrouillé en bénédictin et le long de cinq gros tomes le chaos des Recueils Collectifs, l'a su restituer au Capitaine Lasphrise.

S'il était besoin de nouvelles marques de la profondeur du stupéfiant... incognito de Papillon — incognito dont j'ai pris soin d'indiquer le caractère légèrement relatif, — nous en aurions une belle ici!

Car il résulte des travaux, si complets et si précis, de M. Lachèvre, que la gentille œuvre de Lasphrise ne figure en tout et pour tout que cette unique et cette anonyme fois dans la masse, si souvent indigeste et plate, des recueils susdits.

Sur la situation bio-bibliographique de Papillon-Lasphrise, je me suis expliqué non pas de façon complète, faute de place, mais de façon suffisante à établir la réalité de la grave erreur judiciaire que je dénonçais. J'ai signalé les articles de Michaud et de Larousse, ceux de Blanchemain et de van Bever. Le reste, sous la réserve de l'abbé Goujet et de M. Frédéric Lachèvre, était d'ailleurs sans intérêt.

M. Perceau me reprochera-t-il de ranger parmi ce reste sa notice du *Parnasse Satyrique de 1618*, laquelle fait naître « vers 1515 » un poète qui naquit en 1555? Si oui, et qu'il s'agisse là d'une coquille, j'aurais autre chose à lui en dire.

Mais je ne le laisserai point invoquer contre l'incognito archi-évident de mon poète le *Manuel Bibliographique* de Lanson.

« Le » Lanson (plus encore que « le » Vapereau, invoqué par M. Perceau, ou même que *la Grande Encyclopédie*) nous offre un témoignage criant de l'inconnaissance papillonnesque, témoignage au cri duquel l'imprudente initiative de mon honorable cantradicteur ajoute un accent comique.

L'index de ce corpulent ouvrage (t. II, pp. 1.741 à 1.795, éd. 1925) compte cinq écrivains qui portent le nom de Papillon. Marc de Papillon n'est pas l'un d'eux; et rien ne permet au lecteur de soupçonner que le Lasphrise indiqué deux fois au cours de l'ouvrage soit le même personnage que ce Marc de Papillon, non cité.

M. Lanson ignore qu'il y a identité entre Marc de Papillon et le Capitaine Lasphrise.

Mais il y a bien plus fort : ce digne universitaire ignore l'existence elle-même de Marc de Papillon et celle des deux volumes que

ce poète, remarquable à tant d'égards, a publiés en les intitulant les *Premières œuvres poétiques du Capitaine Lasphrise,* l'un en 1597, l'autre en 1599.

Le *Manuel Bibliographique de la Littérature française* de Lanson ne touche pas mot de ces deux volumes; car, s'il nomme deux fois Lasphrise, il ne sait de lui que deux choses :

La première (p. 41), c'est que, parmi l'abondante « Collection Gay » figure — c'est le choix publié par Prosper Blanchemain — un bouquin intitulé : *Lasphrise, Les Gaillardes Poésies,* 1870.

La seconde (p. 164), c'est que parmi le lot d'écrivains du XVIe siècle portés au *Catalogue de la Bibliothèque Poétique* de M. Viollet-le-Duc figure un poète du nom de « Lasphrise ».

M. Perceau désire-t-il me voir ajouter — toujours en réponse à son affirmation que Marc de Papillon se trouve, à sa place, dans toutes les bio-bibliographies littéraires — que Marc de Papillon n'est aucun des *huit* écrivains de son nom enregistrés par Quérard au tome VI de *La France littéraire*?

Veuillez agréer, etc...

MARCEL COULON.

§

Deux plaquettes et une dédicace de Fagus. — Une ligne sautée dans notre notice sur Fagus, à la fin de la page 503 (*Mercure de France,* I-XII, 1933), nous fait dire que sa plaquette *Discours sur les préjugés ennemis de l'Histoire de France* (Paris, Bibliothèque de l'Occident 1909) est une dissertation sur un livre de l'Abbé de Pascal. Il faut rétablir ainsi :

Un *discours sur les préjugés ennemis de l'Histoire de France* (1909) réponse à M. Louis Dimier et une *Politique de l'Histoire de France* (Paris, Bibliothèque de l'Occident, 1910), dissertation sur un livre de l'Abbé de Pascal, etc.

Au sujet du premier de ces ouvrages, M. René Groos nous écrit :

Voici une dizaine d'années, je venais d'aller voir Fagus à son bureau, je me trouvais sur les quais avec lui quand je découvris cette brochure dans une boîte de bouquiniste. Je ne la connaissais pas. J'en fis l'emplette. Je la montrais au poète, quand je m'aperçus qu'elle était déjà dédicacée. C'était l'exemplaire même de M. Dimier. Je lis sur la page de garde :

A Monsieur Louis Dimier

Contribution loyale au Manuel d'Histoire de France.

FAGUS.

et plus bas :

Mon cher René Groos,

Je goûte un âcre plaisir à recevoir des mains d'un loyal Juif le livre qu'a méprisé le Chrétien auquel je l'adressais.

FAGUS.

Autres précisions à ajouter à notre Bibliographie du poète, ses recueils de chroniques, des *Marges* et du *Divan*, *Les Ephémères* (Paris, Le Divan, 1925) et *Pas perdus* (Paris, Le Divan, 1926). — L. DX.

§

A propos du deuxième centenaire de M. de Montyon: son tombeau à Saint-Julien-le-Pauvre. — Le deuxième centenaire de la mort de M. de Montyon tombe le 23 décembre, si l'on en croit la *Grande Encyclopédie*, le 26 si l'on s'en rapporte aux *Ephémérides Universelles* d'Edouard Monnais, *Ephémérides* qui, entre parenthèses, s'expriment bien irrespectueusement sur « cet homme honorable et opulent, atteint de la monomanie (*sic*) des prix académiques ». Quoi qu'il en soit, sait-on que le philanthrope a son tombeau et sa statue par Bosio dans l'une des plus anciennes et des plus petites églises parisiennes : Saint-Julien-le-Pauvre?

Le cercueil contenant le corps de M. de Montyon, inhumé en 1820 au cimetière de Vaugirard, puis en 1838 sous le péristyle de l'ancien Hôtel-Dieu, fut exhumé lors de la démolition de cet hôpital en 1877. On le porta dans l'un des dépôts de la préfecture de la Seine le plus proche de l'Hôtel-Dieu, et c'était l'église Saint-Julien-le-Pauvre, alors désaffectée. Lorsqu'elle fut rendue au culte, en 1892, les prêtres le découvrirent sous une pile de bois. Le drap qui le recouvrait était en partie rongé par les rats. Le cercueil fut mis en terre dans l'église même, la pierre fut scellée et, au-dessus, on plaça la statue de M. de Montyon.

Elle y est encore. Mais si, pour ce deuxième centenaire funèbre, l'Académie française veut faire célébrer une messe à la mémoire de son bienfaiteur, elle ne pourra le faire à Saint-Julien-le-Pauvre, car cette église est affectée au culte orthodoxe grec. — L. DX.

§

A l'Index. — La liste des livres interdits en Allemagne ne cesse de s'allonger. On est frappé de trouver parmi les derniers ouvrages mis à l'index, à côté de *Luxusweibchen* et *Cocaïne* de Pittigrilli ou de *Lampioon küsst Mädchen und kleine Birken*, de Manfred Hausmann, *La fille Elisa*, d'Edmond de Goncourt, *Les Diaboliques*, de Barbey d'Aurevilly et même *Amour et destinée*, de Balzac. — N. B.-C.

§

Le Sottisier universel.

Les Barbares se laissèrent convaincre par les Légions, sauf Vercingétorix, qui, étant Auvergnat, avait la tête assez dure.

Plus tard, les Barbares rendirent aux Romains leur visite, et allèrent

tirer les sénateurs par la barbe jusque sur leur chaise curule... — GEORGES DE LA FOUCHARDIÈRE : *La prochaine dernière*, pp. 55-56.

Les constellations qui entourent l'écliptique sont au nombre de douze : elles portent des noms d'animaux, et leur ensemble constitue le zodiaque. — LE CIEL (collection de l'Encyclopédie par l'Image), p. 51.

M. Deschanel dut faire des efforts très grands pour passer par cette ouverture et tomber dans le vide, et sa chute semble due à un accès de somnambulisme ou de neurasthénie. Dramatique échouement sur le ballast, par une nuit obscure, d'un homme supérieurement doué, parvenu au faite des honneurs, à qui tout semblait sourire en ce monde et qui fait songer, une fois de plus, au grain de sable dont parle Bossuet... — *Je suis partout*, 18 novembre.

Mais ma génération, la dernière en date avant guerre, ne peut oublier qu'elle a appris à l'école les vers fameux de Corneille :

Mourir pour la Patrie,
Est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

— *Notre Temps*, 29 novembre 1933.

C'est ainsi qu'au Goncourt, depuis 1903 (date à laquelle M. Poincaré, de l'aveu même d'Alphonse Daudet, donna la vie à l'Académie en gagnant le procès que les héritiers directs des deux frères faisaient à leur testament) trente écrivains connurent la gloire. — *L'Ami du Peuple*, 2 décembre.

Il s'agit de Tristan Bernard. L'auteur de *Poil de Carotte*, après avoir prononcé l'éloge du grand metteur en scène [Max Reinhardt], regagna la salle par un escalier qui enjambe la fosse d'orchestre. — *Paris-Soir*, 20 novembre.

On a fêté à Paris le cinquantenaire de la vie théâtrale d'Albert Lambert, doyen de la Comédie-Française. Auprès de son buste, œuvre de Félix Benneteau, Albert Lambert, en Ruy Blas, dont il a créé le rôle. — (Légende d'illustration.) *La Vigie marocaine* (Casablanca), 26 novembre.

§

Publications du « Mercure de France ».

DE MON TEMPS..., par Henri de Régnier, volume in-16, 12 francs. Il a été tiré: 11 exemplaires sur Japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 11, à 120 francs; 33 exemplaires sur Hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 12 à 44, à 80 francs; 66 exemplaires sur Vergé pur fil Lafuma, numérotés de 45 à 110, à 40 francs.

SINGULIER, par André Rouveyre. Volume in-16, 12 francs. Il a été tiré 100 exemplaires sur Vélin d'Arches, numérotés de 1 à 100, à 40 francs.

TABLE DES SOMMAIRES

1933

—

CCXLVI N° 845. — 1er SEPTEMBRE

CCXLVI N° 846 — 15 SEPTEMBRE

TABLE
ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

PRÉCÉDÉE D'UN

TABLEAU DE CONCORDANCE

ENTRE LES TOMES, LA DATE DES NUMEROS
LES NUMEROS DE LA PAGINATION

1933

—

La table indique le tome et la pagination, références qui permettent de trouver immédiatement le numéro et sa date au tableau ci-dessous. — Les titres des poésies sont indiqués en italiques. — Après les lettres R. Q., abréviation de « Revue de la Quinzaine », on n'a porté que le titre des rubriques; le numéro d'insertion des matières se trouve à la table chronologique de la *Revue de la Quinzaine*.

TABLEAU DE CONCORDANCE

1er janv.	829-CCXLI — 5-256	1er mai	837-CCXLIII — 513-768	1er sept.	845-CCXLVI — 257-512
15 janv.	830 CCXLI — 257-512	15 mai	838-CCXLIV — 5-256	15 sept.	846-CCXLVI — 513-768
1er févr.	831-CCXLI — 513-768	1er juin	839-CCXLIV — 257-512	1er oct.	847-CCXLVII — 5-256
15 févr.	832-CCXLII — 5-256	15 juin	840-CCXLIV — 513-768	15 oct.	848-CCXLVII — 257-512
1er mars	833-CCXLII — 257-512	1er juill.	841-CCXLV — 5-256	1er nov.	849-CCXLVII — 513-768
15 mars	834-CCXLII — 513-768	15 juill.	842-CCXLV — 257-512	15 nov.	850-CCXLVIII — 5-256
1er avril	835-CCXLIII — 5-256	1er août	843-CCXLV — 513-768	1er déc.	851 CCXLVIII — 257-512
15 avril	836-CCXLIII — 257-512	15 août	844-CCXLVI — 5-256	15 déc.	852-CCXLVIII — 513-768

TABLE CHRONOLOGIQUE DE LA REVUE DE LA QUINZAINE

PAR ORDRE ALPHABETIQUE DES RUBRIQUES

1933

—

La présente table indique la date des numéros, et la couverture des numéros porte un sommaire où se trouve la pagination ; mais si on fait relier les numéros sans leur couverture, on aura aisément la pagination à la Table des Sommaires.

	Tomes
1er et 15 janvier, 1er février	CCXLI
15 février, 1er et 15 mars	CCXLII
1er et 15 avril, 1er mai....................	CCXLIII
15 mai, 1er et 15 juin......................	CCXLIV
1er et 15 juillet, 1er août..................	CCXLV
15 août, 1er et 15 septembre.............	CCXLVI
1er et 15 octobre, 1er novembre..........	CCXLVII
15 novembre, 1er et 15 décembre.........	CCXLVIII

ARCHEOLOGIE

1er Février : G. Desdevizes du Dezert et Louis Bréhier : *Riom, Mozat, Volvic, Tournoel*, Laurens. — Louis Bréhier : *L'Art en France, des invasions barbares à l'Epoque Romane*, La Renaissance du Livre. — **15 Février :** L. Dubech et P. d'Espezel : *Histoire de Paris*, 2 vol., Les Editions Pittoresques. — Dr Maurice Hanotte, Jacques-Louis Toutain, etc. : *Le Vieux Marly*, 3, rue de Montval, à Marly-le-Roi (Seine-et-Oise). — **15 Mars :** Camille Mauclair : *La majesté de Rome*, Bernard Grasset. — Martial Douël : *Forums et Basiliques*, Société d'Editions Géographiques, 184, bd Saint-Germain. — **15 Avril :** Paul Courteault : *Bordeaux*, Firmin-Didot. — Mgr Harscouët : *Chartres*, Flammarion. — **1er Juin :** André Rhein : *Notre-Dame de Mantes*, Henri Laurens. — Mme Lily Jean-Javal : *Sous le Charme du Portugal*, Plon. — **1er Août :** Nouvelles acquisitions du Musée du Louvre. *Deux têtes égyptiennes. Deux bronzes mésopotamiens.* — Dr Amin Gemayel : *L'Hygiène et la Médecine à travers la Bible;* Geuthner, 1932. — D. Sidersky : *Les origines des Légendes musulmanes dans le Coran et dans les Vies des Prophètes;* Geuthner, 1933. — *Persian Frescoes : (Publications of the American Institute for Persian Art and Archeology)*; New-York, 1932. — Stephen d'Irsay : *Histoire des Universités françaises et étrangères des origines à nos jours.* T. I. *Moyen Age et Renaissance;* Aug. Picard, 1933. — **1er Septembre :** Docteur A. Donnadieu : *La Côte des Maures*, Berger-Levrault. — Cécile Jiglot : *Saint Joseph*, Librairie Laurens. — **1er Octobre :** Charles Delchevalerie : *Autour du Perron, Images liégeoises*, L'Eglantine, Paris, Bruxelles. — Henri Gouin : *L'Abbaye de Royaumont*, Henri Laurens. — **1er Novembre:** Maurice Coulombeau : *Chartres*, Desclée De Brouwer. — Mabille de Poncheville : *Saint-Martin de Tours*, Flammarion. — **1er Décembre :** Anouar-Hatem : *Les Poèmes épiques des Croisades.* (Geuthner), 1932. — Maurice Exsteens : *Préhistoire.* (Publications Expel), 1933. — Pierre

Montet : *Les nouvelles fouilles de Tanis (1929-1932)*. (Les Belles Lettres), 1933. — Bedrich Hrozny : *Les inscriptions hittites hiéroglyphiques. Essai de déchiffrement.* (P. Geuthner), 1er fascic., 1933.

ART

1er Janvier : Les envois de Rome : Ecole des Beaux-Arts, quai Malaquais. — Exposition Paulémile Pissarro : galerie Barreiro. — La mort de Jane Poupelet. — **15 Janvier :** La Décoration du Ministère des Affaires étrangères du Venezuela, par O.-D.-V. Guillonnet : Ecole des Beaux-Arts. — Exposition de portraits et manuscrits de Paul Verlaine : Galerie Pelletan (Helleu). — Exposition d'artistes yougo-slaves : Galerie Georges Petit. — Salon des Echanges : Palais des Expositions. — Exposition de peintures et de céramiques : Galerie d'art du *Quotidien*. — **1er Février :** Exposition Serge-Henri Moreau : Galerie Simonson. — Exposition des peintres musicalistes : Galerie de la Renaissance. — Exp. Suzanne Ody : Galerie Barreiro. — Exp. de Corini : Galerie Barreiro. — Le Salon de l'Ecole française : Grand-Palais. — Exp. Parison : Galerie Barreiro. — Le 29e Salon des Orientalistes français : Galerie Jean Charpentier. — Exposition Florit : gare de l'Est. — IVe Exposition des Illustrateurs et Décorateurs du Livre : Cercle de la Librairie. — **15 Février :** La 44e Exposition des Artistes Indépendants. — **15 Mars :** Goulinat : La villa d'Este : galerie Charpentier. — L'œuvre de René Lalique : galerie des Arts Décoratifs. — Exposition de paysages d'Henri Montassier : galerie Sélection. — Exposition de peintres modernes : galerie d'art du « Quotidien ». — Exposition Plumont (Sud-Oranais) : galerie Marseille. — Exposition Maximilien Luce : galerie Marseille. — Delacroix : le Voyage au Maroc : Musée de l'Orangerie. — Rétrospective Bourdelle : Petit Palais. — Exposition Ivan Mestrovic : Musée du Jeu de Paume. — Exposition Marcel Roche : galerie Druet. — Exposition Salomon : galerie Druet. — Exposition d'illustrations de Charles Guérin : galerie Helleu. — **15 Avril:** L'Exposition des Humoristes : Galerie de La Renaissance. — L'Exposition de la Lorraine : Maison de France. — Exposition d'un groupe de peintres modernes : Galerie d'art du Quotidien. — Exposition de quelques artistes de la Triennale : Galerie Bernheim jeune. — **1er Juin :** Le Salon des Artistes Français. — La Société Nationale. — **15 Juin :** Le Salon des Tuileries : Néo-Parnasse. — Le Salon des Femmes Artistes Modernes : Maison de France. — Le XXIIIe Salon des Décorateurs : Grand-Palais. — **1er Juillet :** Exposition Toledo Piza : Galerie Carmine. — Exp. Padua : Galerie Girard. — Exp. Lucy Wormser : Galerie Barreiro. — Exp. Fernand Maillaud : Galerie Sélection. — Exp. Paul Poiret : Galerie Zak. — Exp. Henriette Gröll : le Portique. — Exp. Antonia Matos : Galerie Zak. — Exp. Vergé-Serrat : Nouvel Essor. — Exp. Anna Bass : Galerie Anne Haug. — Exp. Delange-Marevéry : Galerie Ecalle. — Exp. Lydia Mandel : Galerie Barreiro. — Exp. Pasion : Galerie Marcel Bernheim. — Exp. Louis Hervieu : Galerie Bernheim jeune. — Collection des Goncourt : Gazette des Beaux-Arts. — Rétrospective néo-impressionniste : Galerie d'Art du *Quotidien*. — **15 Août :** Les Concours pour le prix de Rome. Ecole des Beaux-Arts. — Exp. de la galerie d'art du Quotidien. — Paul Léon : *L'art français*, 1 vol., Fasquelle.

L'ART A L'ETRANGER

1er Mai : Un grand artiste régional : Bohumir Jaronek.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

1er Janvier : Léon Trotsky : *Istoria rousskoï revolutsii*, éd. Granit, Berlin. — P.-B. Gheusi : *La Vie et la Mort singulières de Gambetta*. Albin Michel. — E. de Vèvre : *La Reconnaissance de jure de la Régence de Mandchourie et le Traité des neuf puissances;* Librairie Arthur Rousseau, Paris, 1932. — **15 Janvier :** Alexandre Zévaès : *Au Temps du Seize Mai*,

Editions des Portiques. — René Vanlande : *Le Chambardement oriental*, J. Peyronnet. — Jacques-Richard Grein : *Ordre et Désordre (scènes de l'Allemagne contemporaine)*; Tallandier. — **1er Février :** Emil Ludwig : *Entretiens avec Mussolini*, Albin Michel. — Borghi : *Mussolini en chemise;* Rieder. — L. Villecourt : *L'Estonie;* Rieder. — François Eckhardt : *Histoire de la Hongrie*, Paris, les Œuvres représentatives. — Docteur Ante Pavelic : *la Restauration économique des pays danubiens. Le désarmement : Belgrade et la Croatie*, édition « Gric » (à Vienne). — Henri Prost : *La Bulgarie de 1912 à 1930. Contribution à l'histoire économique et financière de la guerre et de ses conséquences*, Paris, Pierre Roger. — Jean Bruchesi : *Aux marches de l'Europe*. Montréal, édition Levesque, 1932. — Raul Humberto de Lima Simoes, *Vers la Paix organisée*, Paris, Librairie du Recueil Sirey. — Mémento. — **1er Mars :** Ministère des Affaires étrangères... *Documents diplomatiques français... 3e série... tome IV (1er octobre-4 décembre 1932)*; A. Costes. — Vicomte E.-M. de Vogüé : *Journal* (Paris-Saint-Pétersbourg, 1877-1883), publié par Félix de Vogüé, Grasset, Paris, 1933. — **15 Mars :** Paul Miloukov, Ch. Seignobos et L. Eisenmann : *Histoire de Russie. Tome I. Des origines à la mort de Pierre le Grand*, Ernest Leroux, 1932. — J. Monteilhet : *La Paix par le Désarmement;* M. Rivière. — Mémento. — **1er Avril :** Comte Sforza : *Les Frères ennemis (l'Europe d'après guerre);* Gallimard. — Calvin B. Hoover : *La Vie économique de la Russie soviétique*, Gallimard. — Nathan Lipman : *Journal d'un soldat rouge de l'armée d'Extrême-Orient;* Bureau d'éditions, 132, faubourg Saint-Denis. — **15 Avril :** Problèmes politiques de la Pologne contemporaine. — Casimir Smogorzewski : *la Poméranie polonaise*, avec 40 cartes, dont 5 en couleurs et 40 hors-texte, Paris, Gebethner et Wolff, 1932. — Louis Duffort : *L'Autre Pologne*, éditions de la Revue Mondiale, Paris, 1932. — Alexandre Bregman : *La Politique de la Pologne dans la Société des Nations*, Paris, Alcan, 1932. — *La Silésie polonaise*, conférences faites à la Bibliothèque polonaise de Paris, par MM. L. Eisenmann, E. de Martonne, etc., cartes, photographies, Paris, Gebethner et Wolff, 1932. — Général Mordacq : *Clemenceau au soir de sa vie, 1920-1929, tome Ier;* Plon. — Mémento. — **1er Mai:** Edouard Krakowski : *La naissance de la troisième République, Challemel-Lacour; le philosophe et l'homme d'Etat*, Attinger. — Louis Marlio : *La Véritable Histoire de Panama*, Hachette. — R. Recouly : *Les Négociations secrètes Briand-Lancken;* les Editions de France. — *Les Papiers de Stresemann*, III; Plon. — Henry Bérenger : *La Question des dettes*, Hachette. — Paul Valayer : *On aurait fait pire*, Hachette. — Jacques Bardoux : *L'Ile et l'Europe*, Delagrave. — E. O. Volkmann : *La Révolution allemande*, Plon. — E. Günther Gründel : *La Mission de la jeune génération*, Plon. — **15 Mai :** Général Mordacq : *Clemenceau au soir de sa vie*, t. II; Plon. — Jaurès : *Œuvres, textes annotés par Max Bonnafous, V, pour la paix, III, le guêpier marocain* (1906-1908), Rieder. — Georges Lecomte : *Thiers;* Dunod. — Pierre Lafue : *Gaston Doumergue*, Plon. — Alfred Fabre-Luce : *Caillaux*, Gallimard. — Jacques Lambert : *Les Nations contre la Paix; Alcan*. — Severo dos Santos Pereira : *Les bases erronées du communisme russe*, vol. I, Mestivier. — **1er Juin :** Raymond Postal : *Explication de l'Alsace;* les Œuvres représentatives. — *La question du désarmement, édition spéciale de la « Zeitschrift für Politik », publiée sous la direction de MM. Richard Schmidt et Adolf Grabowsky;* Berlin, C. Heymann. — Paul Gentizon : *Rome sous le faisceau;* Fasquelle. — *Une nouvelle ombre sur l'Amérique*, Bogota, El Tiempo. — S. Dimitrievsky : *Dans les coulisses du Kremlin;* Plon. — Alexandrof *Kto pravit Rossieï?* (Qui gouverne la Russie?), « Parabola », Maison du livre étranger, Paris-Berlin, 1933. — **15 Juin :** Yvon Delbos : *L'Expérience Rouge;* Au Sans Pareil. — Meriel Buchanan : *La dissolution d'un Empire* (huit ans à l'ambassade d'Angleterre à Saint-Pétersbourg), Payot, Paris, 1933. — **1er Juillet :** Percheron : *Typhons;* Société d'éditions géographiques. — Sig. Varga : *La valeur morale du traité de Trianon;* la Source. — Léon Trotsky : *Histoire de la Révolution russe, la Révolution*

de Février, tome I; Rieder. — Jean Jacoby : *Lénine;* Flammarion. — **15 Juillet :** Charles Benoist : *Souvenirs*, tome II, Plon. — R.-M. Bruce Lockhart : *Mémoires d'un agent britannique en Russie* (1912-1918), traduit de l'anglais par Lucien Thomas, Payot, Paris, 1933. — **1er Août :** Ministère des Affaires étrangères. Commission de publication des documents relatifs aux origines de la guerre de 1914. *Documents diplomatiques français* (1875-1914). 2e *série, tome IV;* A. Costes. — Maurice Pernot : *L'Allemagne de Hitler; Hachette.* — Victor Boret : *Le Paradis infernal* (*U.R.S.S.*)*;* Quillet. — **1er Septembre :** Gabriel Roger : *Hitler, l'homme qui vient;* éditions Spes. — André Gervais : *La Tranchée d'en face*, Renaissance du Livre. — Paul Lévy : *Le Germanisme à l'étranger;* Comité alsacien d'Etudes et d'Informations. — Théodore Dreiser : *L'Amérique tragique;* Rieder. — Princesse Catherine Radziwil : *Nicolas II, le dernier Tsar* (traduit de l'anglais par Olga Georges), Payot, 1933. — **15 Septembre :** Ernest Pezet et Henri Simondet : *La Yougoslavie en péril*, Bloud et Gay. — René Vanlande : *En Albanie sous l'œil de Mussolini*, Peyronnet. — Edouard Herriot : *La France dans le Monde;* Hachette. — Dr Georges Samné : *Raymond Poincaré;* les Œuvres représentatives. — Joseph Caillaux : *D'Agadir à la grande pénitence;* Flammarion. — S. Posener : *Adolphe Crémieux;* Alcan. — **1er Octobre :** François Le Grix : *Vingt jours chez Hitler;* Grasset. — Mussolini : *Le Fascisme;* Denoël et Steele. — Louis Fischer : *Les Soviets dans les affaires mondiales*, traduit de l'anglais par S.-J. Baron et P. Nizan; « Les Documents Bleus », Librairie Gallimard, 1933. — **15 Octobre :** Philippe Barrès : *Sous la Vague hitlérienne;* Plon. — A. Bereghy : *Anschluss ès Restauratio;* Budapest VIII, S. Szalay, Tavasmezö u. 8. — René Johannet : *Politique expérimentale, l'œuvre du comte de Fels;* Emile-Paul. — Fernand Grenard : *La Révolution russe;* A. Colin. — Adolphe de Falgairolle : *L'Espagne en République;* Charpentier. — Emmanuel Bourcier : *U. S. A.-33;* Baudinière. — Klaus Mehnert : *La Jeunesse en Russie soviétique* (trad. Denise Van Moppè); Bernard Grasset. — **1er Novembre :** Ministère des Affaires étrangères : *Documents diplomatiques français* (1871-1914), 3e série, tome V (5 déc. 1912-14 mars 1913); Costes. — Paul Darcy : *L'Allemagne toujours armée;* Editions des Portiques. — Georges Suarez : *Les Hommes malades de la paix*, Grasset. — Germaine Picard-Moch et Jules Moch : *L'Œuvre d'une Révolution; l'Espagne républicaine;* Rieder. — **15 Novembre :** Paul de Cassagnac : *Faites une Constitution ou faites un chef;* les Editions de France. — Fortunat Strowski : *Nationalisme ou Patriotisme;* Grasset. — Xavier de Hauteclocque : *A l'ombre de la Croix gammée;* les Editions de France. — Louis Roubaud : *Baltique, Adriatique, attention!...;* Baudinière. — Léon Trotsky : *Histoire de la Révolution russe. La Révolution de Février.* Tome II. Traduction de Maurice-Parijanine. Rieder. — **1er Décembre :** Daniel Guérin : *La Peste brune a passé par là...* Editions L. d. T. — M. Martinet : *Où va la Révolution russe?* Librairie du Travail. — Bernard Fay : *Roosevelt et son Amérique;* Plon. — Joseph Noulens : *Mon ambassade en Russie soviétique*, Tomes I et II. Librairie Plon, 1933.

BIBLIOTHEQUES

15 Août : *A propos de deux manuels.*

CHRONIQUE DE BELGIQUE

15 Janvier : H. Lavachery : *Les Arts anciens d'Amérique.* « De Sikkel », Anvers. — E. Vauthier : *Théâtre espagnol*, II. La Renaissance du Livre, Paris. — F. Orozco Muñoz : *Oh, tú, que comienzas a tever un pasado!...* Bruxelles. — Réception de MM. Emmanuel Walberg et Francis Vielé-Griffin. — Conférence de M. P. Valéry. — Conférence de M. A. Malraux. — **1er Mars:** Edmond Vandercammen : *Le Sommeil du Laboureur*, les Cahiers du « Journal des Poètes », Bruxelles. — Roger Bodart : *Les Hommes dans la Nuit*, aux éditions de l'Avant-Poste, Verviers. —

Le dix-septième spectacle du Rataillon. — **15 Avril:** Georges Virrès : *La route imprévue*, Renaissance du Livre. — Stanislas-André Steeman : *L'Assassiné assassiné*, Editions Rex. — Paul Bay : *De l'Anarchie au Très Saint Sacrement*, L'Eglantine. — **1er Juin:** J. Le Coudrier: *Irène*, La Renaissance du Livre. — Emma Lambotte : *L'Aventureux*, Les Editions de Belgique. — Arsène Soreil : *Dure Ardenne*, La Terre Wallonne. — Les Conférences du Cercle de l'Avenue. — *Le Thyrse* commémore feu Arthur Cantillon. — **15 Juillet:** Paul Gérardy. — Les livres : René Golstein : *Visages de New-York*, les Editions de Belgique. — Guido de Luca : *Conseils aux Belges*, Editions de la Nouvelle Critique. — Roger Avermaete: *Rubens*, Editions de Belgique. — Armand Thibaut : *La Bauge*, Editions Rex. — Albert Lepage : *Poèmes*, Van Doorslaer. — A propos d'une élection académique. — **1er Septembre:** Fernand Rigot : *Aire des Vents*. (La Renaissance du Livre). — Paul Neuhuys : *Dans le Monde du Sommeil* (Ça ira, Anvers). — E. E. Saw : *Sous le signe de Figaro* (la Province, Mons). — Camille Mathy : *La Trahison de Judas* (Editions de Belgique). — Un Procès littéraire : L'affaire Montarchin. — Paul Claudel au cercle de l'Avenue. — **15 Octobre:** L'inauguration du monument à Félicien Rops. — La mort d'Albert Counson. — Paulo de Hemptinne : *Des Touaregs aux Pharaons*, Renaissance du livre. — Comte Louis de Liedekerke : *Sous le Sourire des Bouddhas*, Renaissance du livre. — P. L. Flouquet : *Corps et Ame*. — Mémento. — **1er Décembre :** Un brelan de livres régionaux. — Jules Destrée : *Mons et les Montois* (L'Eglantine). — Thomas Braun : *Amour de l'Ardenne* (Rex). — Abel Lurkin : *Mœurs des Condruses* (Editions de Saint-Hubert, Vervoz). — Fernand Desonay : *Villon* (Thone, Liége).

CHRONIQUE DE GLOZEL

15 Février: *A propos du bâton d'El Pendo.*

CHRONIQUE DES MŒURS

1er Février: Antoine Redier : *Ce qu'on appelle le Monde*, Alexis Redier, éditeur. — Lucien Romier : *Plaisir de France*, Hachette. — Curnonsky et Bienstock : *Par le trou de la serrure*, Albin Michel. — **15 Mars:** Jean Lasserre : *Amour 100 %*, Nouvelle Librairie Française. — Louis-Charles Royer : *L'Amour chez les Soviets*, Editions de France. — Manikowsky et Chalachow : *L'Amour soviétique*, Nouvelle Lib. Française. — Claude Vincelle : *L'Amour en Argentine*, Editions du Siècle. — **1er Mai:** Jean-Bernard: *La Vie à Paris 1931*, Lemerre. — Jacques-Charles : *De Gaby Deslys à Mistinguett*, Gallimard. — Francis Ambrière : *La vie secrète des grands magasins*, Flammarion. — Maurice Privat : *Ivar Kreuger*, Les Documents secrets, 16, rue d'Orléans, Neuilly. — Le bal de la Horde. — **1er Août:** Alexandre Swietorzecki: *La technique de la prise de contact sexuel*, etc., Varsovie, 19-23, rue Zorawia. — Valentin Bresle : *Magisme et folie*, Mercure Universel. — Roger Salardenne : *L'Amour chez les fous*, Editions Prima. — Philippe Girardet : *La Connaissance des hommes*, Ed. artistique. — **1er Octobre:** Pierre Dufay: *L'Enfer des classiques, poèmes légers des grands écrivains du* XVe *au* XVIIIe *siècle*, Les Œuvres représentatives. — Marcel Coulon : *La Poésie priapique au* XVIe *siècle*, Editions du Trianon. — Dr J. Poucel: *Le Naturisme et la Vie, la joie d'être sains*, J.-B. Baillière. — **15 Novembre:** Sylvain Bonmariage: *Les Tablettes d'Alcibiade*, Malfère. — Paul Voivenel : *Du Timide au Satyre*, Lib. des Champs-Elysées.

CHRONIQUE NORD-AFRICAINE

15 Juillet: *Un grand écrivain algérien: Louis Lecoq.* — **15 Octobre:** *Sur le nationalisme indigène.*

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

15 Février: Charles Fournet: *Huber-Saladin:* Paris, Honoré Champion.

— Gaby Vinant : *Malwida de Meysenbug* (1816-1903), *sa vie et ses amis;* Paris, Honoré Champion. — Jacques Chenevière : *La Comtesse de Ségur, née Rostopchine;* Paris, Gallimard. — François Berthet-Leleux : *Le vrai Prince Napoléon (Jérôme);* Paris, Grasset. — Maurice Muret : *L'archiduc François-Ferdinand;* Paris, Grasset. — **15 Mars :** ESSAYISTES ET POÈTES. — Léon Savary: *Le Collège Saint-Michel;* Neuchâtel et Paris, V. Attinger. — Charles-Albert Cingria : *Pétrarque* (« Les Cahiers romands », 2e série); Lausanne, Payot. — Blaise Allan : *Sion* (« Les Cahiers romands », 2e série); *ibid.* — René-Louis Piachaud: *Le Poème paternel;* Genève, A. Jullien. — Georges Méautis: *L'âme hellénique d'après les vases grecs;* Paris, Artisan du Livre.

CONTROVERSES

1er Septembre : *A propos de la « Défense et illustration de la Machine ».* — **15 Septembre :** *Les Amants de Vérone.* — **1er Octobre :** *Le chien Citron et l' « Histoire » de la Bastille.* — **15 Octobre :** *Une opinion sur Flaubert.* — **1er Novembre :** *La Chèvre d'Or.* — **1er Décembre :** Le Principe d'Hitler. — La Chèvre d'Or.

ECHOS

1er Janvier: Prix littéraires. — La Pucelle d'Orléans et l'opinion catholique. — Courte réplique à Jean-Jacques Brousson. — Les plaisanteries du P. Doncœur. — A propos d'une interprétation d' « Hamlet ». — Sur la syntaxe au XVIIe siècle. — La Société Chateaubriand. — A propos du congrès américain. — Le Sottisier universel. — **15 Janvier:** Prix littéraires. — Alfred Jarry, lauréat de l' « Echo de Paris ». — Encore Marc de Papillon. — Une dédicace de Jules Laforgue. — Une réponse. — Le Sottisier universel. — **1er Février:** Wagner et Renoir. — Une gaffe de Léon Bloy. — L'historicité de Jésus. — Les Quarante devant la Licorne. — La mort de Cyrano. — Du chevalier de Linière à Edmond Rostand. — Le Sottisier universel. — **15 Février:** Mort de Jean Court. — Mort de John Galsworthy. — George Moore. — La Pucelle d'Orléans et le R. P. Louis Lajoie, supérieur des chapelains de la basilique de Domrémy. — Les derniers jours de Wagner. — Wagner et Pasdeloup en 1876. — L'historicité de Jésus. — Une exposition Flaubert. — La lettre du cochon. — Le Sottisier universel. — Publication du « Mercure de France ». — **1er Mars :** Prix littéraires. — Des communications sur Chateaubriand. — La tombe de Balzac. — Le Bœuf Gras dans l'Egypte ancienne. — George Washington et la France-Maçonnerie. — A propos des fouilles de Pompéi. — Une heure égale quarante minutes, ou les drôleries du Dictionnaire. — Erratum. — Le Sottisier universel. — Publication du « Mercure de France ». — **15 Mars:** La propagande catholique contre le « Secret de Jeanne d'Arc ». — Montaigne et Shakespeare. — Autour de Georges Darien: Edouard Drumont jugé par Léon Bloy. — Clemenceau et Roosevelt. — Le Champ de Mars et ses origines. — L' « Oméga blasphématoire ». — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Avril:** Mort de J.-W. Bienstock. — Prix littéraires. — A propos du quatrième centenaire de Montaigne. — Montaigne et Shakespeare. — Une lettre de M. Obermaier. — A propos de Georges Darien et de Ouida. — Empros et comptines. — Une étude de Maurice Barrès sur le ballet. — Molière à la Bibliothèque Nationale. — Les drôleries du dictionnaire de l'Académie française. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Avril :** Mort de Louis Fabulet. — A propos des armes de la Pucelle. — Autour de Georges Darien. Edouard Drumont jugé par Léon Bloy. — Ouida, Georges Darien et Jules Claretie. — Montaigne et Shakespeare. — A propos de la reprise de « La Juive ». Une lettre de M. Scribe. — Le « Baromètre économique ». — A propos du verbe « poéter ». — Le Sottisier universel. — **1er Mai :** Prix littéraires. — Henry Céard et Choderlos de Laclos. — La tombe de Mme Choderlos de Laclos. — Autour de Georges Darien. — Citation inexacte. —

versel. — **1er Novembre:** Communiqués. — A propos de Marc de Papillon. — Une protestation de M. Fagus. — A propos du domaine de Sceaux. — Une lettre inédite du colonel Boutin. — Verlaine, la cathédrale d'Arras et l'exemplaire annoté de « Sagesse ». — Rectification au sujet de l'exemplaire de « Sagesse ». — Le roi jaloux du poète. — Provocation au port d'arme prohibé. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Novembre:** Lénine et M. Laloy. — A propos du domaine de Sceaux. — Les mémoires inédits de Céleste Mogador. — Une lettre inédite de Gobineau à Paul de Saint-Victor. — Erratum. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Décembre :** Mort de Jehan Rictus. — Mort de Fagus. — Prix littéraires. — Prix Moréas. — A propos du « Droit de Relief ». — François Coppée à l'Opéra. — L'humour de Pompon. — La bibliothèque des tsars et la littérature française. — Littérature et loterie. — Le livre qu'aimait Dorian Gray. — Les drôleries du dictionnaire. — A propos du soldat de Mercier. — Le Sottisier universel. — **15 Décembre:** Société anonyme du « Mercure de France »: Assemblée générale ordinaire. — Mort d'Emile Meyerson. — Prix littéraires. — A propos de Marc de Papillon. — Deux plaquettes et une dédicace de Fagus. — A propos du deuxième centenaire de M. de Montyon: son tombeau à Saint-Julien-le-Pauvre. — A l'Index. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

ETHNOGRAPHIE

15 Mai: Joseph Bourrilly: *Eléments d'Ethnographie marocaine,* Larose, pet. in-8°. — Si Ahmed Sbihi et A. Benchehida : *Proverbes inédits des vieilles femmes marocaines,* Debayeux, Fez, pet. in-8°. — Prosper Ricard : *Corpus des Tapis marocains,* tome III, 54 pl., Geuthner, in-4°. — Jeanne Joubin : *Iconographie de la Mariée citadine dans l'Islam Nord-Africain,* 23 pl., Geuthner, in-4°. — Dr H. Foley : *Mœurs et Médecine des Touareg de l'Ahaggar,* Leroux, in-8°. — Charles Monteil : *Djenné, métropole du Delta central du Niger,* Soc. d'Etudes Maritimes et Coloniales, in-8°. — Frantishek Pospishil : *Etnologické Materialié z Jihozapadu U. S. A.;* Brno, chez l'auteur (Musée Morave, section ethnographique), in-8°. — **1er Juillet:** S. R. Steinmetz: *Ethnologische Studien zur ersten Entwiickelung der Strafe; nebst einer psychologischen Abhandlung ueber Grausamkeit und Rachsucht;* 2 vol., 4° Groningue, Noordhoff. — S. R. Steinmetz : *Gesammelte Kleinere Schriften zur Ethnologie und Soziologie,* 2 vol., 4°, Groningue, Noordhoff. — *Etudes de Sociologie et d'Ethnologie Juridiques,* pub. s. la dir. de René Maunier, coll. de vol. 8°, Paris, Domat-Montchrestien : I, Pierre Delteil : *Le Fokon'olona.* — II, G. P. Borrel : *Le Code des 305 articles de Madagascar.* — III, *Conférences,* par R. Maunier et A. Giffard. — IV, *Conférences,* par H. Lévy-Bruhl, J. Escarra, G. Julien, R. Maunier. — V, Robert Petit : *La Monarchie Annamite.* — VI, R. Lingat : *L'esclavage privé dans le vieux droit siamois.* — VII, Hy Yan Mung: *Les Concepts de Ming et de Fen dans le Droit Chinois.* — VIII, P. Frotier de la Messelière : *Du Mariage en Droit Malgache.* — X, René Maunier : *Loi Française et Coutume Indigène en Algérie.* — **1er Octobre:** Jean Perrigault : *L'Enfer des Noirs, cannibalisme et fétichisme,* Nouvelle Librairie française (éd. Prométhée), in-18, ill. — Frank Hives et Gascoigne Lumley : *Ju-Ju and Justice in Nigeria,* Londres, John Lane, 18 planches et 1 carte, in-8°. — P. Amaury Talbot : *Tribes of the Niger Delta, their Religions and Customs,* Londres, The Sheldon Press, nombr. pl. et carte, in-8°. — L. Tauxier : *Religion, Mœurs et Coutumes des Agnis de la Côte d'Ivoire,* Paris, Geuthner, 20 planches en héliogravure, in-8°. — Ivan F. Champion : *Across New-Guinea from the Fly to the Sepik,* 38 photos et grande carte, in-8°. — Mémento.

FOLKLORE

1er Avril: Emile Barbillat et Laurian Touraine : *Chansons populaires dans le Bas-Berri,* paroles et musique, illustrations d'artistes berrichons,

5e volume, Châteauroux, éditions du *Gargaillou*, et Paris, Eugène Rey, in-8°. — P. Coirault : *Recherches sur notre ancienne chanson populaire traditionnelle*, Exposé V, Paris, E. Droz, in-8°. — Henrik Ibsen, *Œuvres complètes*, traduites par P.-G. La Chesnais, tome IV, Paris, Plon, in-8°. — Mémento. — **1er Mai:** Jean Barbier : *Légendes du Pays Basque d'après la tradition*, ill. de P. Tillac, Delagrave, 4°. — Edmond Spalikowski : *La Normandie rurale et ignorée*, ill. de l'auteur, Rouen, éditions Maugard, 4°. — Georges Rocal : *Croquants du Périgord*, bois de Maurice Albe, Floury, 4°. — C. Le Mercier d'Erm : *La Chanson des Siècles Bretons*, Dinard, à l'Enseigne de l'Hermine, in-18. — Renée de Brimont : *Les Oiseaux*, éditions des Portiques, in-18. — *Armanac Nissart*, Gastaud, Nice, pet. 8°. — *Almanach Vivarois*, Au Pigeonnier, Saint-Félicien, Ardèche, pet. 8°. — **15 Juin:** Paul Hermant et Denis Boomans : *La Médecine populaire*, Publication du Service de Recherches historiques et folkloriques du Brabant, Bruxelles, Vieille Halle au Blé, 8°. — Enrique Casas : *Creencias, costumbres y supersticiones relacionadas con el Nacimiento*, Madrid, Editorial Paez, 8°. — J. Quevigstad : *Lappische Heilkunde*, Instituttet for Sammenlignende Kulturforskning, Oslo, H. Aschehoug, 4°. — Claudio Basto : *Médicina popular, Quebradura*, 2e édition, Porto, Tipographia de l'Enciclopedia Portguesa, 8°. — **15 Août :** Wilhelm Giese : *Volkskundliches aus den Hochalpen des Dauphiné;* Hambourg, Publications de l'Université, Section Folklore, Histoire des Civilisations et Langues, t. 18, gr. in-8°, ill. — Arnold van Gennep : *Le Folklore du Dauphiné, Isère, Etude descriptive et comparée de psychologie populaire*, avec 8 cartes folkloriques et linguistiques; Gustave Maisonneuve, 2 vol. in-8°. — Dr Marcel Baudouin : *Le Maraîchinage, Coutume du Pays de Monts, Vendée;* Pierre Bossuet, in-8°, ill. — Constantia Maxwell : *The English Traveller in France*, 1698-1815; Londres, Routledge, in-8°, ill.

GAZETTE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

15 Août: Exagérations littéraires. — La rue Pierre-Trimouillat. — Mots, Propos et Anecdotes. — **15 Septembre:** Mots, Propos et Anecdotes. — **1er Octobre:** Mots, Propos et Anecdotes. — **1er Novembre:** Directeur de journal.

GEOGRAPHIE

15 Janvier: *La géologie et les mines de la France d'outre-mer*, recueil de conférences organisées au Muséum, 1 vol. in-8° de 604 p., 38 fig., 2 pl. Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1932. — E. Chassigneux, *Atlas de l'Indochine*, premier fascicule de l'*Atlas des colonies françaises* publié sous la direction de G. Grandidier, 1 fasc. in-f°, 6 cartes, 18 p. de texte, croquis et plans, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, s. d. (1932). — R. Perret et A. Lombard, *Itinéraire d'In-Salah au Tahat à travers l'Ahaggar* (Annales de Géogr., 15 juillet 1932). — Mémento. — **15 Février :** Le projet de canal des Deux Mers. — G. Richard, *La culture roumaine et l'Etat roumain* (*Revue internationale de sociologie*, septembre-octobre 1932). — *L'affaire du Groenland, le point de vue norvégien* (numéro spécial de la revue norvégienne *Samtiden*, juillet 1932). — Mémento. — **15 Mars:** Auguste Chevalier : *Ressources végétales du Sahara et de ses confins Nord et Sud*, 1 vol. in-8°, Paris, Muséum d'histoire naturelle, Laboratoire d'agronomie coloniale, 1932. — P. Camena d'Almeida, *Etats de la Baltique, Russie* (tome V de la *Géographie universelle*), 1 vol. in-8°, Paris, A. Colin, 1932. — Mémento. — **15 Avril:** J. Harland Paul, *The last cruise of the Carnegie*, 1 vol. in-8°, Williams and Wilkins C°, Baltimore, 1932. — Capitaine de frégate J. Rouch, *Le Maroc maritime* (Revue de géographie marocaine, XVIe année, n° 4, décembre 1932, p. 277-430). — Hung Fu, *La géographie du thé* (Bibliothèque de l'Institut de géographie de l'Université de Lyon), 1 vol. in-8°, Lyon, Bosc frères, 1932. — **1er Août:** Henri Gaussen : Géographie *des Plantes*, 1 vol. in-16 de la Collection Armand Colin, Paris, 1933. —

Marcel Prenant : *Géographie des Animaux*, 1 vol. in-16 de la Collection Armand Colin, Paris, 1933. — A.-C. Eugène Caillot : *Histoire de l'île Oparo ou Rapa*, 1 vol. in-8°, Paris, Ernest Leroux, 1932. — **15 Septembre:** Maurice Pardé, *Fleuves et rivières*, 1 vol. in-16 de la collection Armand Colin, Paris, A. Colin, 1933. — G.-L. Duprat, *La prévision sociologique et les structures ethniques* (Extrait des *Archives de sociologie* publiées par l'Institut international de Sociologie), 1 broch. in-8°, Genève, 1933. — Mémento. — **1er Novembre:** M. A. Hérubel, *Les origines des ports de la Loire maritime*, 1 vol. in-8°, 152 p., 12 fig., Paris, Société d'Editions géographiques, maritimes et coloniales, 1932. — Pierre Deffontaines, *Qu'est-ce que la géographie humaine?* (Avant-propos du vol. de Georges Hardy, *Géographie et colonisation*, 1 vol. in-8°, Paris, Gallimard, 1933, prix 30 fr.).

HISTOIRE

15 Janvier: F. Schillmann : *Histoire de la Civilisation Toscane depuis les Etrusques jusqu'à nos jours.* Traduit de l'allemand par Jacques Marty. Payot. — Jean Moura et Paul Louvet : *Notre-Dame de Paris, Centre de Vie.* Collection d'Histoire : « Quand la France était jeune », publiée sous la direction de M. Edmond Pilon. A « la Revue Française », Alexis Redier, Editeur. — Mémento. — **1er Avril:** L. Halphen et Ph. Sagnac : « Peuples et Civilisations ». Tome VI : *L'Essor de l'Europe* (XIe-XIIIe siècles), par Louis Halphen. Librairie Félix Alcan. — « Histoire Générale », publiée sous la direction de Gustave Glotz. Tome Ier, Fasc. 1 : *Histoire du Moyen Age* (Les destinées de l'Empire en Occident de 395 à 888), par Ferdinand Lot, Christian Pfister, François L. Ganshof. Les Presses Universitaires de France. — « Histoire Générale », publiée sous la direction de Gustave Glotz. Tome II : *Histoire du Moyen Age* (L'Europe occidentale de 888 à 1125), par Augustin Fliche. Les Presses Universitaires de France. — Mémento. — **1er Août:** Julien Benda : *Discours à la Nation Européenne;* Gallimard. — Jacques Bainville : *Bismarck;* Editions du Siècle. — Marcel Lecoq : *La Contre-Révolution dans le Midi*, 1790-1798; Editions de La Croisade. — Mémento.

HISTOIRE DE L'ART

1er Novembre: Le Congrès de Stockholm.

HISTOIRE DES RELIGIONS

15 Mars: Claudius Vaillat : *Le Culte des Sources dans la Gaule antique*, E. Leroux, 1932, 8°, 6 pl.

INDIANISME

15 Septembre: H. Valentino : *Le voyage d'un pèlerin chinois dans l'Inde des Bouddhas.* Paris, G. P. Maisonneuve, 1932. — P. Masson-Oursel, H. de Wilman-Grabowska, Ph. Stern : *L'Inde antique et la civilisation indienne.* Paris, Renaissance du Livre (Evol. de l'Humanité), 1933.

LES JOURNAUX

1er Janvier: On cherche un homme (*Figaro* du 15 décembre). — Charles Cros (*Dépêche de Toulouse* du 10 décembre). — Une lettre de Mallarmé. — **15 Janvier:** Le Souvenir de Max Elskamp (*Figaro* du 24 décembre). Le « Poème Paternel » de René-Louis Piachaud (*Tribune de Genève* du 30 décembre). — **1er Février:** Les fouilles de Pompéi (*Journal des Débats* du 4 janvier). — Gambetta est-il célèbre? (*L'Œuvre* du 11 janvier). — **1er Mars:** Le monument de Baudelaire (*Beaux-Arts* des 3 et 10 février). — Les enfants de J.-J. Rousseau (*Figaro* du 4 février) — La vraie gloire (*Figaro* du 8 février). — **1er Avril:** Un testament de Vauban (*Le Temps* du 24 février). — Une chanson d'Henry Spiess (*La Suisse* du 7 mars). —

Les miracles de la « cinématique » et de la T. S. F. (*L'Œuvre* du 5 mars). — **15 Avril :** Allemands de jadis et Allemands d'aujourd'hui (*Figaro* du 13 mars). — Inédits de Schumann (*Journal des Débats* du 14 mars). — Une nouvelle œuvre de Mario Meunier (*Journal de Genève* du 20 mars). — **1er Mai:** La mort de Louis Dumur (*Comœdia*, 30 mars; *l'Echo d'Oran*, 16 avril; *la Tribune de Genève*, 30 mars; *l'Action Nationale*, 8 avril; *Le Pilori*, 14 avril). — **15 Août:** J.-J. Rousseau et la Croisade des Patries (*Figaro* du 26 juillet). — Un mot oublié de Lamartine (*L'Œuvre* du 29 juillet). — Un jugement sur Musset (*Journal des Débats* du 31 juillet). — **1er Septembre:** Le fonds Louis Dumur à la Bibliothèque de Reims (*Journal des Débats* du 13 août). — Le vrai danger de la stratosphère (*Paris-Midi* du 14 août). — Pourquoi l'on ne mange plus de filet de baleine (*Excelsior* du 3 août). — **15 Septembre:** Lettres de Poulet-Malassis (*Figaro* du 26 août). — Le protectionnisme au Cinéma (**L'Europe centrale**, 19 août). — Politique d'autruche (*Journal de Genève* du 16 août).

LETTRES ALLEMANDES

1er Février: *Jahrbuch der Gœthe-Gesellschaft, 18 Band* (Annales de la Société des Etudes Gœthéennes, tome XVIII), Weimar, Verlag der Gœthegesellschaft. — *Entretiens. Sur Gœthe, à l'occasion du centenaire de sa mort*, Société des Nations. Institut international de coopération intellectuelle, Paris. — *Die neue Rundschau*, novembre 1932 (fascicule consacré à Gerhart Hauptmann); S. Fischer Verlag, Berlin und Leipzig. — Mémento. — **1er Mai:** Ferdinand Fried : *Autarkie*, chez Eugène Diederichs, Iéna. — Georg Schmidt-Rohr : *Die Sprache als Bildnerin der Völker* (La langue éducatrice et formatrice des peuples), chez Eugen Diederichs, Iéna. — O. Scheid : *Les Mémoires de Hitler et le Programme national-socialiste*. Librairie Académique Perrin, Paris. — **1er Juillet:** Ricarda Huch : *Les romantiques allemands*. Traduit par André Babelon, Paris, Editions Bernard Grasset. — Lou Andreas-Salomé : *Nietzsche*. Traduit de l'allemand et précédé d'une introduction par Jacques Benoist-Méchin. Paris, Editions Bernard Grasset. — Geneviève Bianquis : *Nietzsche*. Paris, « Les Editions Rieder ». — Paul Lévy : *Le Germanisme à l'étranger*. Préface de M. F. Eccart, sénateur du Bas-Rhin. Strasbourg, Comité alsacien d'études et d'informations. — Mémento. — **15 Décembre:** Oswald Spengler : *Le Déclin de l'Occident. Esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*. Deuxième partie. Traduit de l'allemand par M. Tazerout. Paris, librairie Gallimard. — Le même : *Jahre der Entscheidung* (Les années décisives). Münschen, Beck.

LETTRES ANGLAISES

1er Avril: George Moore. — John Galsworthy. — George Saintsbury. — Vincent O'Sullivan et la décoration de Mrs Atherton, *Dublin Magazine*. — Thomas Earle Welby. — **15 Septembre:** R.-H. Wilenski : *John Ruskin*, Faber. — Conal O'Riordan : *Napoleon passes*, Arrowsmith. — Mémento.

LETTRES ANGLO-AMERICAINES

1er Mai: L'Imagisme à Londres et en Amérique. — *Imagist anthology 1930*, Chatto and Windus, Londres. — *H. D. : Red Roses for Bronze*, Chatto and Windus, Londres. — Mémento. — **1er Octobre:** Trois œuvres représentatives. — Ed. Arlington Robinson : *Nicodemus*, Macmillan; Van Wyck Brooks : *The life of Emerson*, New-York, Dutton; Sherwood Anderson : *Beyond desire*, Liveright.

LETTRES ANTIQUES

1er Mars: Henri Peyre : *Louis Ménard*, New-Haven, Yale University Press, 1932. — **15 Juin:** A propos de Sappho. — Georges Méautis : *L'Ame hellénique d'après les vases grecs;* L'Artisan du Livre. — A. Delatte : *La*

catoptromancie et ses dérivés, et du même, *Faba Pythagorae cognata*; Vaillant-Carmanne, Liége. — **1er Décembre :** L'Empereur Julien, *Discours de Julien César*, t. I, 1re partie des *Œuvres Complètes* de l'Empereur Julien, texte établi et traduit par J. Bidez, professeur à l'Université de Gand, Paris, Les Belles Lettres. — Hérodote, *Histoires*, texte établi et traduit par P.-E. Legrand, Paris, Les Belles Lettres, t. I, *Introduction*.

LETTRES BRESILIENNES

1er Octobre: Azevedo Amaral : *Ensaios Brasileiros*, Omena et Barreto, Rio-de-Janeiro. — Sergio Milliet : *Terminus séco e outros cocktails*, Irmaos Ferraz, Sao-Paulo. — Menotti del Picchia : *A Tormenta*, Cia editora nacional, Sao-Paulo. — Mémento.

LETTRES CANADIENNES

1er Avril: Robert Choquette : *Metropolitan Museum*, poème. Edition de luxe, illustrée de bois par Edwin H. Holgate. Herald Press, Montréal. — **1er Novembre:** Marcel Dugas : *Cordes anciennes*, Editions de l'Armoire de Citronnier.

LETTRES CATALANES

15 Mai: J. M. Guasch : *Cami de la Font*. — J. M. Lopez-Picò : *Assonàncies i Evasions*. — Ventura Gassol : *La Chevauchée d'Yeldis*. — *Traductions. Deux Sonnets de Mallarmé en catalan*. — J. Maragall : *Obres Completes. Tome XII. Himnes Homèrics*. — Carles Soldevila : *Eva*.

LETTRES CHINOISES

1er Janvier: Tanshowa : *Japan's Foreign policy relating to China*; (sans éditeur ni imprimeur). — Millard : *America, Europa and the Manchuria question*; (sans éditeur ni imprimeur). —*Extracts from the Lytton Report*; Bureau de presse de la Délégat. Chinoise, Genève. — *A qui le bon droit: Chine ou Japon?*; impr. Camus, Lyon. — G. Bronson Rea : *Le Mandchoukouo*; Kundig, Genève. — E. de Vèvre : *La reconnaissance de jure de la Régence de Mandchourie*; Rousseau, Paris. — G. Bonneau : *Japon et Mandchourie*; Messein, Paris. — *Document A, la Situation actuelle en Chine* (sans éditeur ni imprimeur). — *Document B : Les relations du Japon avec la Mandchourie et la Mongolie* (sans éditeur ni imprimeur). — *Documents de la S. D. N.: documents annexés au Rapport Lytton. Observations du gouvernement japonais sur le Rapport Lytton.* — **15 Février:** J. O. P. Bland : *China, The pity of it*; Heinemann. — Documents de la Société des Nations : Communications de la Délégation chinoise, 21 et 23 nov.; *idem* 6 et 8 déc. — Dr V. K. Wellington Koo : *Opinion du gouvernement chinois sur le rapport Lytton*. — Recueil des Résolutions de la Société des Nations relatives au conflit sino-japonais. — Contemporary Japan. — Sung-nien Hsu : *Les chants de Tseu-ye*; Pekéa. — Kuratz (traduction Kuni Matsuo et Strinilber-Oberlin) : Le Prêtre et ses disciples, Rieder. — **1er Juin:** Sung-nien Hsu : *Anthologie de la Littérature Chinoise*, Librairie Delagrave. — Georges de Rœrich : *Sur les pistes de l'Asie Centrale*, Librairie Orient. Paul Geuthner. — **1er Juillet:** Vincenz Hundhausen : *Der Blumengarten*, Pekinger Verlag. — *Sinica*, numéro de mai. — Shoseki-Kaneko: *Uber das Wesen und den Uesprung des Menschen*; Mishima Kaibundo, Osako. — Luigi Suali : *L'Illuminé*; Denoël et Steele.

LETTRES DANO-NORVEGIENNES

1er Septembre: Jean Lescoffier : *Björnson, la seconde jeunesse*; « Les Belles Lettres ». — Christian Gjerlöff : *Björnson*; Gyldendal, Oslo. — Björn Björnson : *Björnstjerne Björnson, Hjemmet og Vennerne*; Aschehoug, Oslo. — Björnstjerne Björnson : *Kongebrödrene* (*Les rois frères*);

Gyldendal, Oslo. — Björnstjerne Björnson : *Kamp-aar* (Années de combat) ; Gyldendal, Oslo, 2 vol. — *Œuvres complètes;* Gyldendal, Oslo, 12 vol.

LETTRES ESPAGNOLES

1er Avril: Max Aub : *Fabula Verde;* Tipografia Moderna. — Max Aub : *Teatro Incompleto;* C. I. A. P. — L. Martin Echeverria : *Geografia de España.* T. I. Collection Labor, Barcelona. — *La Revista de Occidente;* Calpe. — *Aragon,* Revista de Zaragoza (Atractiôn de Forasteros, Zaragoza). — Eugénio d'Ors : *La Vie de Ferdinand et d'Isabelle,* N. R. F. — **1er Août:** Francisco Melgar : *Don Jaime, el Principe Caballero* (Calpe, Madrid). — Antonio Marichalar : *Mentira Desnuda* (Idem). — M.-J. Bentata : *El Juglar de los Zocos* (idem). — Mémento. — **15 Octobre:** Pascual Marin : *Lo Admirable de Guipuzcoa;* Santos, Bilbao. — Luys Santa Marina : *Cisneros,* Espasa Calpe, Madrid. — Pedro de Répide : *La Rusia de Ahora;* Renacimiento, Madrid. — Ernestina de Champourcin : *La Voz en el Viento;* C. I. A. P., Madrid. — *Aragon;* Revista Zaragoza. — Mémento.

LETTRES HINDOUES

1er Mars : *Rabindranath Tagore; The Golden Boat* (en anglais), Allen and Unwin, Londres. — Karnataka Haridasa Kirtana Tarangini (en canarais) : Soubbodha Prakatanalaya-Bangalore. 5 volumes. I *Pourandaradasa,* II *id.,* III *Kanakadasa* et *Jaganathadasa,* IV *Vijayadasa,* V *Vadaraja Swami.*

LETTRES HISPANO-AMERICAINES

15 Janvier: L'ESPRIT COLONIAL ET LE DÉSARROI CONTINENTAL. — J. Carlos Mariategui : *7 Ensayos de interpretacion de la realidad peruana,* « Amauta », *Lima.* — S. Macchiavello Varas : *Politica économica nacional,* Balcells et Cie, Santiago. — Augusto Santelices : *Esquema de una situacion economico-social de Ibero-America,* Talleres fiscales, Santiago (Chili). — Andres Garafulic : *Carnalavaca,* Nascimento, Santiago. — **15 Novembre:** Un hommage à Enrique Larreta.

LETTRES HONGROISES

1er Avril: La nouvelle poésie hongroise. — Disparition presque totale de l'école académique. — Le groupe du *Nyugat.* — Les poètes du prolétariat. — Les indépendants. — La nouvelle école populaire. — Les poètes. — Les poètes des minorités hongroises. — **1er Septembre :** Michel Babits : *En courant avec les années:* Editions du Nyugat. — Désiré Kosztolanyi : *Esti Kornel;* Editions Genius. — Désiré Szomory : *Gyuri;* Editions Athenaeum. — Eugène Tersanszky : *L'héritage d'Amérique;* chez l'auteur. — Sophie Török : *La ville étrangère,* Editions Franklin : *Le Banquet au Cerf-Bleu,* Editions Franklin. — André Komor : *La Marche Nuptiale;* Editions Panthéon. — Charles Pap : *Tu m'as délivré de la mort;* Editions Panthéon. — La mort de Jules Krudy.

LETTRES ISLANDAISES

15 Juin: L'état actuel des lettres islandaises. — Gudmundur Kamban : *Skàlholt* (I. Jomfru Ragnheidur; II. Mala domestica...) Reykjavik. — Haldór Kiljan Laxness : *Tu vinvidur hreini,* Reykjavik. — Thorbergur Thordarsson : *Brjef til Láru,* Reykjavik.

LETTRES ITALIENNES

15 Janvier: Maria Borgese : *Le Meraviglie crescono nell'orto,* Treves, Milan. — Annie Vivanti : *Salvate le nostre anime,* Mondadori, Milan. — Marise Ferro : *Disordine,* Mondadori, Milan. — Orio Vergani : *Domenica al Mare,* Treves, Milan. — Aldo Mayer : *Tutti dicono che...,* Treves, Milan.

— Carlo Delcroix : *Il Miei Canti*, Vallecchi, Florence. — Giulio Augusto Levi : *Giacomo Leopardi*, G. Principato, Messine. — Riccardo Dusi : *L'amore Leopardiano*, Zanichelli, Bologne. — **15 Mars :** Giuseppe Rensi : *Le Aporie della Religione*, Etna, Catane. — Fabio Tombari : *Le Fiabe per Amanti*, Mondadori, Milan. — Lorenzo Viani : *Il Bava*, Vallecchi, Florence. — Antonio Aniante : *Terremoto*, Treves, Milan. — Mario Puccini : *La Prigione*, Ceschina, Milan. — Lucio d'Ambra : *Fantasia di Mandorli in Fiore*, Mondadori, Milan. — Lucio d'Ambra : *La Formica su la Cupola di San Pietro*, Mondadori, Milan. — Rinaldo Caddeo : *L'Attentato di Orsini*, Mondadori, Milan. — Mémento. — **15 Mai:** Alberto Cappa: *Cavour*, Laterza, Bari. — Giovanni Papini: *Opere Complete*, vol. IV, VIII, X, XI, XII, XIII, XIV, XVI, XVIII, XXII, Vallecchi, Florence. — Auro d'Alba : *La Tortura della Grazia*, Sindacato italiano arti grafiche, Rome. — Ada Negri : *Di giorno in giorno*, Mondadori, Milan. — Achille Campanile : *Cantelina all'angolo della Strada*, Treves, Milan. — Mémento. — **15 Juillet:** Pietro Mignosi : *Linee di una Storia della Nuova Poesia Italiana*, Tradizione, Palermo. — Giovanni Papini : *Dante Vivo*, Libreria editrice florentina, Florence. — Nino Salvaneschi : *L'Arcobaleno sull'Abisso*, Corbaccio, Milan. — Ugo Betti : *Le Case*, Mondadori, Milan. — Luigi Fallarca : *A Quindici Anni*, Montes, Turin. — Luigi Fallarca : *Io sono, tu sei*, Grazzini, Pistoia. — Mémento. — **15 Septembre:** Alberto Viviani : *Giubbe Rosse*, Barbera, Florence. — Giovanni Papini : *Il Sacco dell' Orco*, Vallecchi, Florence. — Benedetto Croce : *Conversazioni Critiche, séries III et IV*, Laterza, Bari. — Guido Manacorda : *Benedetto Croce ovvero dell' improntitudine*, Bemporad, Florence. — Guido Manacorda : *Le Solitudini*, Mondadori, Milan. — Antonio Goglia : *Natalia Guckov*, Cappelli, Bologne. — Maria-Luisa Fiumi : *Ginestre*, Bemporad, Florence. — F.-T. Marinetti : *Il Fascino dell' Egitto*, Mondadori, Milan. — Mario Giannantoni : *La Vita di Gabriele D'Annunzio*, Mondadori, Milan. — Carlo Weidlich : *Nella Repubblica delle Lettere*, Domino, Palerme. — Cesare Giardini : *I Processi di Luigi XVIe e di Maria Antonietta*, Mondadori, Milan. — Mémento. — **15 Novembre:** Pietro Mignosi: *Arte e Rivelazione*, Tradizione, Palerme. — Piero Bargellini : *San Bernardino da Siena*, Morcelliana, Brescia. — Ricardo Bacchelli : *Oggi, Domani e Mai*, Treves, Milan. — Orio Vergani : *Levar del Sole*, Treves, Milan. — Bino Sanminiatelli : *Giochi da Ragazzi*, Vallecchi, Florence. — Dino Buzzati Traverso : *Bàrnabo delle Montagne*, Treves, Milan. — Giuseppe Zoppi : *Leggende del Ticino*, Unitas, Milan.

LETTRES JAPONAISES

1er Mai: Du socialisme marxiste au nationalisme révolutionnaire. — Répression anticommuniste. — Théoriciens du racisme socialiste. — Littérature nationaliste : héros militaires. — Tanaka : *Qu'est-ce que le Japon?* — Regroupements politiques sous le signe du patriotisme. — Hyakuso Kurata : *Le Prêtre et ses disciples*, traduit du japonais par Kuni Matsuo et Steinilber-Oberlin, avec une introduction par Romain Rolland, Rieder, Paris. — Jean Suliac : *Heures Japonaises*, Nouvelles Editions Latines, Paris. — Genchi Kato, *Le Shintô*, publication de la Société Zaidan Hôjin Meiji Seitoku Kinen Gakkai, traduite en français par la Maison Franco-Japonaise de Tokyo, Paul Geuthner, Paris.

LETTRES NEO-GRECQUES

1er Février: *O Gœthe stin Hellada*, par Costis Palamas; Dimitrakos, Athènes. — Petros Vlastos : *Synonyma kai Syggenika;* Hestia, Athènes. — Argyris Eftaliotis : *I Odyssia :* Kollaros, Athènes. — I. Vénézis : *To Nouméro...;* Mitylène. — Chr. Levandas : *O Isios Dromos; « Néi Kéri »*, Le Pirée. — Dém. Voutyras : *I Kotta xynondas to mati tis;* Dimitrakos, Athènes. — Mémento. — **15 Avril:** L'Orphisme. — Angélos Sikélianos : *O teleftaios orphikos dithyrambos i o Dithyrambos tou Rodou;* Athènes. — Argyris Ephtatiolis : *Homirou Odysseia;* Kollaros, Athènes. — N.

Poriotis : *Homirou Odysseia* (les 3 derniers chants), Kollaros, Athènes. — N. **Poriotis** : *Sophokleous Ilektra*, Kollaros, Athènes. — Mémento. — **15 Août** : La Grèce vivante. — Le Dithyrambe orphique de la Rose. — L'Orphisme. — J. Sphakianakis : *Diyimata;* Hérakleion. — A. Acmilios : *Palia Kypros;* Kollaros, Athènes. — D. Th. Lipertis : *Tzigpriótika Traoudkia*, tome II; Nicosie. — Pavlos Liasidis : *Ta Phkiora tis karkias mou;* Imp. Cosmos, Nicosie. — La Société des Ecrivains grecs. — Mémento.

LETTRES POLONAISES

1er Septembre : A. Strug : *La Croix Jaune* (*Zolty Krzyz*), 3 vol. Geb. et Wolff, Varsovie, 1933. — « *Collection Polonaise* » *de l'éditeur Malfère;* volumes parus : H. Sienkiewicz : *En esclavage chez les Tartares;* W. Sieroszewski : *L'Evasion;* J. Pilsudski : *Bibula*. — J. Kaden-Bandrowski : *Ma Ville et ma Mère*, chez J. Haumont, Paris, 1933. — Bronislas Chlebowski : *Littérature polonaise au XIXe siècle*, traduite en français par Pierre Duméril, *Collection polonaise de l'Institut d'Etudes Slaves de l'Université de Paris*, Paris, 1933. — Venceslas Borowy : *Les Gants de pierre* (Kamienne Rekawiczki), Instytut literaki, Varsovie, 1932.

LETTRES PORTUGAISES

15 Février: Gœthe (Numéro spécial de *Descobrimento*). — José Maria Rodrigues et Afonso Lopes-Vieira : *Lirica de Camoês;* Imp. de l'Université, Coimbre. — Antonio Patricio, poète de l'énergie portugaise. — Paulino de Oliveira : *Poemas; Ed. Descobrimento* (Parceria A. Maria Pereira), Lisbonne. — Antonio Corréa d'Oliveira : *Job*, Mystère en quatre visions; Cia Editora do Minho, Barcelos. — Mémento. — **1er Juillet:** Eduardo Brazào : *Historia diplomatica de Portugal;* Livraria Rodrigues, Lisbonne. — Fidelino de Figueiredo : *As duas Espanhas;* Imprensa da Universidade, Coimbra. — Antonio Salgado Junior : *Historia das Conferencias do Casino;* Tipografia de Cooperativa Militar, Lisbonne. — Afonso Lopes-Vieira : *Santo Antonio, Jornada do Centenario;* Portugal-Brasil, Lisbonne. — Visconde de Vila-Moura : *Entre Mortos;* Maranus, Porto. — Vila-Moura : *Teixeira Lopes;* Cia Portuguesa Editora, Porto. — Vila-Moura : *O Pintor Antonio Carneiro;* Portucale, Porto. — Mémento. — **15 Octobre:** Culture de la langue nationale. — Osorio de Oliveira : *Espelho do Brasil;* Emprêsa nacional de publicidade, Lisbonne. — Hernani Cidade : *Liçôes sobre a cultura e a literatura portuguesas*, 1er vol.; Coimbra éditora, Coimbre. — Aubrey F. G. Bell : *Da Poesia Medieval Portuguesa;* Imprensa da Universidade, Coimbre. — Mémento.

LETTRES ROMANES

15 Juillet: Notes succinctes sur quelques écrivains de langue d'oc du Massif Central. — Arsène Vermenouze, Louis Delhostal (Auvergne). — Antonin Perbosc, Paul Froment, Abbé Cubaynes, Jules Malrieu (Quercy). — J.-B. Chèse (Limousin). — Henri Gilbert (Velay). — Les prix Fabien Artigue. — L'inauguration du monument François Fabié, à Rodez. — **1er Décembre** : Louis Delhostal : *Ensag de glossari botanic auvernhat*, Imprimeries Gambelle, Carcassonne. — Marius Jouveau : *Lou Secrèt di Sabran*, comédie en deux actes, « Edicioun dou Porto-Aigo », Aix-en-Provence. — Henri Lassaile : *Jan de La Fount escarraunhat*, poèmes en langue d'oc, librairie Marqueste, 7, rue Ozenne, Toulouse.

LETTRES RUSSES

1er Janvier: Les Revues: *Les Archives Rouges*, vol. 47, 48, 49, 50, 51. — *Novy Mir*, nos 1, 2, 3, 4, 5, 6, 1932. — *Krasnaia Nov*. nos 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7. — *Litteratournaïa Nesledstvo* (L'Héritage Littéraire), Editions de l'Académie Communiste, Moscou, nos 1, 2, 3. — *Trente Jours*, nos 6, 7, 8,

Moscou. — *Le Collectionneur Soviétique*, nos 1, 2, 3, 4, 5. — *Bulletin de la Société des Amis des Livres Russes*, n° 3, Paris 1932. — **1er Février:** V. Guilarovski : *Mes Aventures;* Ed. Fédération, Moscou. — *Des archives d'Ostrowski*, Ed. Academia, 1932. — Soltykov : *Correspondance inédite*, Ed. Academia. — **1er Mars:** M. Aldanof, *Zémli, lioudi*, Maison du livre étranger, Paris, 1932. — Boris de Schloezer : *Gogol*, Plon, Paris, 1933. — V. Krymof : *Barbadossy i Karakassy*, Maison du livre étranger, Berlin, 1932. — Sergéï Gorny : *Rannaï vesnoï*, « Parabola », Maison du livre étranger, 1933. — Alexandre Bourof : *Byla zemlia*, « Parabola », Maison du livre étranger, 1933. — Iouri Felzen : *Stachstié*, Maison du livre étranger, 1932. — Anna Thal : *Klétchatoié Solnzé*, Berlin, 1932. — Mémento. — **15 Mars:** Catherine Joukovsky : *Mes Mémoires*, Ed. de la Société des Ecrivains, Leningrad. — P.-P. Sokolov : *Souvenirs*, Ed. Académique de l'Histoire de la Culture, Leningrad. — *Zvenia* (Les Anneaux), Recueil, vol. Ier, 1932, Ed. Academia. — B. Nikolaïevski : *L'Histoire d'un traître*, Ed. Petropolis, Berlin. — A. Mguebrov : *La Vie au Théâtre*, vol. II. — J.-T. Kokorev : *Moscou aux Années 40*, Academia. — A. Feyguine : *L'Accord de Biorki*, Sabachnikoff, Moscou. — F. Chaliapine : *Ma Vie*, Paris, Les Annales contemporaines. — N.-N. Tchebychov : *Blizkaïa Dal*, Paris, La Renaissance. — **15 Mai:** H.-B. Sliozberg : *Dièla minonvchikh dneï. Zapiski rousskago èvréïa* (Evénements des temps révolus. Souvenirs d'un juif russe), « Maison du livre étranger », Paris, 1933, 2 volumes. — Chota Roustavéli : *L'Homme à la Peau de Léopard*, traduction russe de Constantin Balmont, même dépositaire. — André Sédykh : *Lioudi za Bortom*, même dépositaire. — **1er Juillet:** *Litératournoïè Nasledstvo* (« L'Héritage littéraire »), volumes 4-6. Moscou, 1933. — Fiodor Yourkovsky : *Boulgakof*, roman, édit. Akademia, Moscou-Léningrad, 1933. — *Krasnaïa Nov* (« La Terre rouge »), N° 3, Moscou, 1933. — *Krasny Arkhiv* (« *Les archives rouges* »), volume 53, Moscou-Léningrad, 1933. — **15 Août:** Marquis de Lur-Saluces : *Lomonossof, le prodigieux moujik*, Emile-Paul, 1933. — Antoine Martel : *Michel Lomonosov et la langue littéraire russe* (Bibliothèque de l'Institut français de Leningrad, tome XIII). Librairie ancienne Honoré Champion, 1933. — Elisabeth de Gramont : *Le chemin de l'U. R. S. S.*, Rieder, 1933. — Vladimir Krymof : *Za millionami* (A la poursuite des millions), 3 vol., Pétropolis, Berlin, 1933. — Roman Goul : *Vorochilof, Boudenny, Blucher*, Maison du Livre Etranger, Paris, 1933). — Korsak : *Pod novymi zvëzdami* (Sous des cieux nouveaux), Maison du Livre Etranger, Paris, 1933. — Pavel Toutkovsky : *Molot vréméni* (Le marteau du Temps), Maison du Livre Etranger, Paris, 1933. — Galina Kouznézova : *Prolog*, Maison du Livre Etranger, Paris, 1933. — Mémento. — **15 Septembre:** Paul Milioukov, Ch. Seignobos et L. Eisenmann, *Histoire de Russie*. Tome III. *Réformes, réaction, révolution* (1885-1932), Librairie Ernest Leroux. — Stephen Graham, *Ivan le Terrible, le premier tsar*. Payot, 1933. — A. A. Vasiliev, *Histoire de l'Empire Byzantin*, traduit du russe par P. Brodin et A. Bourguina, avec une préface de Charles Diehl, membre de l'Institut. Edition Picard, Paris, 1932. — **1er Novembre:** E. Séménoff : *La vie douloureuse d'Ivan Tourguéneff*, Mercure de France. — S. A. I. Marie de Russie : *Une princesse en exil*, Stock. — E. Piccard : *Université rouge*, Victor Attinger. — Ilya Ehrenbourg : *Dièn Vtoroï* (*Le deuxième jour de la création*), La Maison du Livre étranger. — Alexandre Eck : *Le Moyen Age russe*, avec une préface d'Henri Pirenne, Ed. de la Maison du Livre étranger. — N. de Baumgarten : *Saint Vladimir et la Conversion de la Russie*, Institut pontifical des Etudes orientales. Rome. — Mémento. — **15 Décembre :** Ivan Bounine, prix Nobel, 1933.

LETTRES TCHEQUES

1er Août: Victor Dyk: Publications posthumes. — Rudolf Medek : *Legenda o Barabasovi...;* J. R. Vilimek, Prague. — A propos du *Brave Soldat Chveïk*, de Jaroslav Hasek. — Egon Hostovsky : *Pripad profesora*

Körnera; Melantrich. — Jan Cep : *Letnice;* Melantrich. — Vladimir Vancura : *Utek do Budina;* Melantrich. — Ivoni Olbracht : *Nikola Suhaj, lonpeznik;* Melantrich. — H. Jelinek, de l'Académie tchèque : *Histoire de la littérature tchèque,* 1850-1890; Sagittaire, Paris.

LINGUISTIQUE

1er *Mars:* E. Chautard: *La Vie étrange de l'Argot;* Denoël et Steele. — **15 Septembre:** F. Brunot: *Histoire de la langue française,* t. VI (*le* XVIIIe *siècle*), 2e partie (*la langue postclassique*), par Alexis François; A. Colin.

LITTERATURE

1er **Janvier:** John Charpentier : *Estaunié,* Firmin-Didot. — Paul Hazard : *Les Livres, les Enfants et les Hommes,* Flammarion. — Aimé Dupuy : *Un personnage nouveau du roman français: l'Enfant,* Librairie Hachette. — Charensol : *Comment ils écrivent.* Préface de Fernand Vandérem, Editions Montaigne. — E. Drougard : *Villiers de l'Isle-Adam, les Trois premiers Contes,* Les Belles Lettres. — Jules Mouquet : *Baudelaire: Œuvres en collaboration.* Mercure de France. — Jules Mouquet : *Rimbaud: Vers de collège.* Mercure de France. — Edmond Pilon : *Louis Hémon: Maria Chapdelaine,* Piazza. — **15 Janvier:** Marcel Langlois: *Madame de Maintenon.* Libr. Plon. — 1er **Février:** André Breton: *Les Vases communicants.* Editions des Cahiers Libres. — Paul Chauveau : *Alfred Jarry ou la Naissance, la Vie et la Mort du Père Ubu,* « Mercure de France ». — **15 Février:** *Œuvres complètes de Montaigne. Essais. Livres I et II.* Texte établi et présenté par Jean Plattard, Editions Fernand Roches, 4 vol. — Pierre Villey : *Les Essais de Michel de Montaigne* (Collection : Les Grands Evénements littéraires), Edgar Malfère. — François Tavera : *L'idée d'humanité dans Montaigne,* Libr. Honoré Champion. — Michel de Montaigne : *Journal du Voyage en Italie par la Suisse et l'Allemagne.* Introduction et notes d'Edmond Pilon. Illustré de huit hors-texte, Les Œuvres représentatives. — **15 mars:** Pierre Trahard : *Les Maîtres de la sensibilité française au XVIIIe siècle* (1715-1789), Boivin, 3 vol. in-8°. — 1er **Avril :** René Dumesnil : *Gustave Flaubert, l'Homme et l'Œuvre,* Desclée de Brouwer et Cie. — Gérard-Gailly : *L'Unique Passion de Flaubert,* « *Madame Arnoux* », Le Divan. — Antoine-Orliac : *La Cathédrale symboliste : Délivrance du Rêve,* Mercure de France. — Jean Pommier : *La Mystique de Baudelaire,* Les Belles-Lettres. — **15 Avril:** *Correspondance générale de J.-J. Rousseau.* Collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour (Publiée par Pierre-Paul Plan). Tome dix-huitième, 6 planches hors texte, Armand Colin. — Albert Lantoine : *Les Lettres philosophiques de Voltaire* (Collection : Les Grands Evénements littéraires), Edgar Malfère. — 1er **Mai:** Léon Daudet: *La Recherche du Beau,* Flammarion. — René Benjamin : *Charles Maurras, ce fils de la mer,* Plon. — Léon Pierre-Quint : *André Gide, sa vie, son œuvre,* Stock. — René Schwob : *Le vrai Drame d'André Gide,* Grasset. — Henri Drain : *Nietzche et Gide,* Editions de la Madeleine. — **15 Mai:** Adrien Huguet : *Jean de Poutrincourt, fondateur de Port-Royal en Acadie, vice-roi du Canada, 1557-1615,* A. Picard. — René Bouvier : *Albuquerque, le Lancement d'une affaire commerciale au grand siècle, le Robespierre du Paraguay,* Honoré Champion. — **15 Juin:** Henri Liebrecht : *Comédiens français d'autrefois à Bruxelles,* Editions Labor. — Fernand Fleuret : *Les Nymphes de Vaux,* Librairie Gallimard. — 1er **Juillet:** Eugène Montfort : *Choix de Proses;* Le Portique. — François Porché : *Verlaine tel qu'il fut;* Flammarion. — André Fontaine : *Le texte exact des « Voyelles » et du « Bateau Ivre ».* — André Dhôtel : *L'œuvre logique de Rimbaud;* Les Cahiers Ardennais. — Henri Martineau : *La Consolatrice de Delacroix;* Le Divan. — Yvette Guilbert : *Mes Lettres d'amour;* Denoël et Steele. — *Marie Bashkirtsheff contée par elle-même;* Editions de la Madeleine. —

Alfred Mortier : *Jean Cocteau et la Gauche littéraire;* La Grande Revue. — **15 Juillet:** René Bray: *Chronologie du Romantisme* (1804-1830), Boivin. — Gustave Fréjaville : *Les Méditations de Lamartine* (Collection : Les Grands Evénements Littéraires), Edgar Malfère. — Edouard Drouot (Jean Dagey) : *Un chapitre de la vie de Lamartine, Montculot-Urcy,* d'après des documents inédits, Libr. Universitaire J. Gamber. — Claudius Grillet : *Un grand vigneron, Lamartine,* 40 lettres inédites, 14 gravures, Libr. Emmanuel Vitte. — **1er Août:** Georges Duhamel : *L'Humaniste et l'Automate,* Paul Hartmann. — René Lalou : *Le Clavecin non tempéré,* Les Œuvres représentatives. — Henri Mazel : *Le Prix du sourire,* Mercure de Flandre. — Thierry Maulnier : *Nietzsche,* Alexis Redier. — **15 Août:** Jacques Boulanger : *Sous Louis-Philippe. Le Boulevard.* Avec un plan hors texte, Calmann-Lévy. — Emmanuel Feuillettaz : *Balzac et le monde des Affaires,* Payot. — *Un inédit de Balzac: Le Catéchisme social. Précédé de l'article : Du Gouvernement moderne.* Textes établis et commentés par Bernard Guyon, La Renaissance du Livre. — José Bozzi : *Balzac et les Médecins dans la Comédie humaine,* Lille, Le Mercure universel. — Henri Martineau : *Stendhal et le Salon de Mme Ancelot,* Le Divan. — Stendhal : *Le Rouge et le Noir. Armance.* Préface, bibliographie et notes par H. Martineau, La Pléiade. — André Le Breton : *Le Rouge et le Noir de Stendhal,* Mellottée. — Victor Jacquemont : *Lettres à Stendhal,* André Poursin. — **1er Septembre:** René Dumesnil : *Guy de Maupassant,* Colin. — Jean Ajalbert : *Beauvais, Basse-lisse,* Denoël et Steele. — Léon Bocquet : *Autour d'Albert Samain,* Mercure de France. — Samain : *Des lettres 1887-1900, préface de Jules Mouquet,* Mercure de France. — Hubert Fabureau : *Guillaume Apollinaire,* Nouvelle Revue Critique. — **15 Septembre:** *Œuvres complètes de Mérimée, Chronique du règne de Charles IX.* Texte établi et présenté par Gustave Dulong (Collection « Les Textes Français »), Société Les Belles-Lettres. — Auguste Dupouy : *Carmen de Mérimée* (Collection « Les Grands Evénements littéraires »), Edgar Malfère. — *Lettres de Mérimée à la famille Delessert.* Introduction et notes par Maurice Parturier. Préface d'Emile Henriot, Plon. — Léopold Vellisz : *Les Amis romantiques: Ary Scheffer et ses amis polonais.* Précédé d'une Etude de Gabriel Sarrazin... et accompagné de 25 reproductions des œuvres d'Ary Scheffer, Edit. du Trianon. — **1er Octobre:** André Thérive: *Chantiers européens,* Editions Excelsior. — Jules Romains : *Problèmes européens,* Flammarion. — Maurice Bedel : *Zigzags,* Flammarion. — Jean Grenier : *Les Iles,* Gallimard. — Paul Chauveau : *Caractères,* Editions des Cahiers libres. — **15 Octobre:** Henry Carrington Lancaster : *Histoire de la Littérature dramatique française au XVIIe siècle,* 1635-1651, t. III et IV, The John Hopkins Press, Baltimore; Les Belles-Lettres, Paris, 2 vol. — Mémento. — **1er Novembre:** Maurice Barrès : *Mes Cahiers, tomes IV, V et VI,* Plon, éditeur. — Léon Bloy : *Lettres à René Martineau,* Editions de la Madeleine. — Suzanne Sourioux-Picard : *Les Femmes vues par Jules Renard,* Imprimerie de la Nièvre, Nevers. — **15 Novembre:** André Monglond: *La France révolutionnaire et impériale. Annales de Bibliographie méthodique et Description des livres illustrés,* tome III, Années 1794-1796, Editions B. Arthaud, Grenoble. — André Monglond : *Jeunesses. Le Journal des Charmettes, Les Amours de Carbonnières, Le Mariage de Sénancour,* Bernard Grasset. — *Correspondance de Benjamin Constant et d'Anna Lindsay,* publiée par la baronne Constant de Rebecque. Préface de Fernand Baldensperger, Plon. — *Lettres de Julie Talma à Benjamin Constant.* Avec une introduction biographique et des notes. Publiées par la baronne Constant de Rebecque, Plon. — **1er Décembre :** Albert Mockel : *Verhaeren poète de l'énergie,* Mercure de France. — Frédéric Lefèvre : *Une heure avec... VIe série,* Flammarion. — Renée Dunan : *La Philosophie de René Boylesve,* Le Divan. — **15 Décembre :** Pierre Moreau : *La Conversion de Chateaubriand,* Félix Alcan. — Chateaubriand : *Les Natchez,* publiés avec une introduction et des notes par Gilbert Chinard, avec l'assistance de Chand-

ler B. Beall, Charles R. Hart, Méta H. Miller, Louis-H. Naylor et J. van Sméad, E. Droz. — Albert Dollinger : *Les Etudes historiques de Chateaubriand*, Les Belles-Lettres. — Marie-Jeanne Durry : *La vieillesse de Chateaubriand*, 1830-1848, t. I, *Texte;* t. II, *Notes, Bibliographie et Index;* t. III, *En Marge des Mémoires d'outre-tombe. Fragments inédits*, Le Divan.

LITTERATURE ET QUESTIONS COLONIALES

1er Juin: J. Gasser: *La Tunisie*, Edit. Notre Domaine Colonial. — René Vanlande : *Visions de Tunisie*, J. Peyronnet. — Le même : *Le Chambardement Oriental*, J. Peyronnet. — Charles-Collomb : *Vérités Nord-Africaines*, Deltrieux et Joyeux. — Marc Julienne : *En dissidence*, Figuière. — Marie Bugéjà : *Du Vice à la Vertu*, Nouvelles Editions Argo. — Maurice Le Glay : *Nouveaux Récits Marocains de la Plaine et des Monts*, Berger-Levrault. — J. Joubert : *Tableaux Marocains*, Lib. Istra. — Dr Lucien-Graux : *La Reine du Maroc*, Arthème Fayard. — Jean Vieuchange : *Smara*, « Carnets de route de Michel Vieuchange », Plon. — Alfred Silbert : *Transafrique*, Hanoï, I. D. E. O. — Guy de Bellet : *Mort le Nègre*, Braun. — René Saint-Georges : *La Révélation d'un Monde*, pages africaines, Figuière. — M. Rondet-Saint : *Sur les Routes du Cameroun et de l'A.E.F.*, Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. — Marius et Ary Leblond : *Passé la Ligne...*, Les Œuvres Représentatives. — Georges Bonneau : *Japon et Mandchourie*, Messein. — André Touzet : *Théorie du Régime Législatif Indochinois*, Marcel Giard. — Pierre Varet : *Les Dieux qui meurent*, Figuière. — Albert Duchêne : *Chasseloup-Laubat*, Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. — P.-Louis Rivière : *Colonies*, Delagrave. — P.-Louis Rivière : *L'Après-Guerre, 1918-1932*, Charles Lavauzelle. — *Les Flottes de Combat 1933*, Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. — Marc Guillerme : *Marin, Fils de Marin*, Fasquelle. — J.-L. Duplan : *Au Coin de la Grande Cheminée*, Edit. des Portiques. — Stéphane Faye : *Mor Bihan*, La Renaissance du Livre. — Jean Martet : *Le Récif de Corail*, Albin Michel. — **1er Août:** *Les Colonies et la Vie Française pendant huit siècles*, Firmin-Didot. — Georges Hardy : *Géographie et Colonisation*, Gallimard. — Claude Farrère : *Les Quatre Dames d'Angora*, Flammarion. — Mony Sabin : *La Paix au Maroc*, Collection du Temps Présent, Tallandier. — Alphonse Ménard : *Etude Critique du Régime spécial de la Zone de Tanger*, les Editions Internationales, André Pierre. — Robert Stanley Thomson : *Fondation de l'Etat Indépendant du Congo*, Office de Publicité. — Bernard Combette : *L'isolement*, Editions de la Nouvelle Revue Française. — Ferdinand Duchêne : *L'incroyable Histoire de Tali-Thô la décolorée*, Albin Michel. — Christian de Caters : *La Sauterelle Améthyste*, La Renaissance du Livre. — La « Revue de Madagascar ». — Antoine Cabaton : *L'Indochine*, H. Laurens. — Nguyen Manh Tuong : *Jules Boissière*, Mari-Lavit, Imprimerie. — Jacques Méry : *Cavernes*, Editions de la Nouvelle Revue Française. — Sainte-Croix de la Roncière : *Le Général Richepanse;* Léon Riotor : *Les Francs*, Editions de La Caravelle. — Pierre-René Wolff : *Le Sac d'Or*, Albin Michel. — Pierre Gourdon : *Une Idylle dans la Zone Rouge;* I. Némirovsky : *L'affaire Courilof*, Grasset. — Adrien Peytel et Juliette Goublet : *Plaids et Bosses*, Editions des Portiques. — George Day : *Quelques Poèmes...*, Figuière. — Jean-José Frappa : *Les Vieux Bergers*, Le Livre moderne illustré, Ferenczi. — Raoul Monmarson : *Les Vaincus*, Editions Baudinière.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

1er Janvier : Richard Goldschmidt : *Le Déterminisme du Sexe et l'Intersexualité* avec 93 figures; Nouvelle Collection Scientifique, Alcan. — Adrienne Sahuqué : *Les Dogmes sexuels*. — **15 Janvier:** Emile Borel : *La science et le calcul des probabilités*, conférence organisée par l'Union rationaliste. — Mémento. — **1er Février :** J. Gautrelet : *Eléments de Tech-*

nique physiologique, Masson. — A. Guieysse-Pellissier : *l'Etat réactionnel;* évolution du tissu lymphoïde en réaction, F. Alcan. — **15 Février:** Paul Couderc: *Dans le champ solaire,* Gauthier-Villars. — Georges Bruhat : *Le Soleil,* Alcan. — **1er Mars:** Etienne Rabaud : *Zoologie Biologique, II,* les Phénomènes de nutrition; Gauthier-Villars. — Raoul May: *la Transplantation animale;* Gauthier-Villars. — **15 Mars:** Science de croyants. — Louis Elbé : *Les postulats spiritualistes devant la science moderne;* Perrin. — Robert Le Masson : *Philosophie des nombres;* avant-propos de Jacques Maritain; Desclée de Brouwer. — Mémento. — **1er Avril:** Dr Emile Devaux: *Trois Problèmes: l'Espèce, l'Instinct, l'Homme* (L'allure du développement, critérium d'Espèce; la Synergie fonctionnelle automatique, source d'Instinct; l'Homme, anthropoïde ralenti de développement), Le François. — Lucien Cuénot : *la Genèse des Espèces animales;* 3e édition entièrement refondue avec 16 gravures; F. Alcan. — **15 Avril:** *Série d'exposés sur la relativité,* publiée sous la direction de Paul Langevin (I. Cinématique de la relativité, par Edmond Bauer; II. L'inertie de l'énergie, par Francis Perrin; III. Applications à la mécanique ondulatoire, par Louis de Broglie; IV. Vérifications expérimentales, par Georges Darmois; V. La théorie unitaire du champ, par Elie Cartan; VI. Conclusion générale, par Paul Langevin), numéros 40-45 des « Actualités scientifiques et industrielles », Hermann. — Paul Couderc : *Discussion sur l'évolution de l'Univers,* Gauthier-Villars. — Mémento. — **15 Mai:** Georges Urbain et Marcel Boll : *La science, ses progrès, ses applications,* avec de nombreux collaborateurs, paraissant en fascicules hebdomadaires, Larousse. — Mémento. — **1er Juin:** A. Guillermond, G. Mangenot et L. Plantefol : *Traité de Cytologie végétale;* Le François. — L. Plantefol : *Cours de Botanique et de Biologie végétale* (P. C. N.); E. Belin. — La mort d'un botaniste français, Chauveaud. — **15 Juin:** Pierre David: *Les radiocommunications modernes,* Baillière. — C. Roy-Pochon : *Les cellules photoélectriques* (préface de René Mesny), Chiron. — E. Aisberg et R. Aschen : *Théorie et pratique de la Télévision,* Chiron. — **1er Juillet:** L. Roule : *Lacépède et la Sociologie humanitaire selon la nature,* Histoire de la nature vivante d'après l'œuvre des grands naturalistes français; Flammarion. — J. Rostand : *L'Evolution des Espèces,* Histoire des idées transformistes; Hachette. — **15 Juillet:** Rudolf Carnap : *L'ancienne et la nouvelle logique,* traduction d'Ernest Vouillemin, revue et mise à jour par l'auteur, introduction de Marcel Boll, Hermann. — Emile Meyerson : *Réel et déterminisme dans la physique quantique,* préface de Louis de Broglie, Hermann. — **1er août:** Jean Rostand : *Du Germe au Nouveau-né;* l'Aventure humaine; Fasquelle. — Jean Rostand : *La Vie des Crapauds,* Stock. — M. Lucien et H. Vermelen : *l'Œuf humain et ses annexes;* préface du professeur Couvelaire; Doin. — **15 Août:** *Constitution et configuration des molécules organiques,* rapports du quatrième Conseil Solvay de Chimie, Gauthier-Villars. — H.-R. Kruyt : *Les colloïdes,* préface de Jacques Duclaux, Alcan. — M. Huybrechts : *Le* p_H *et sa mesure; les potentiels d'oxydoréduction,* Masson. — Georges Urbain : *La symbolique chimique,* 2 volumes, Hermann. — Mémento. — **1er Septembre:** François Picard: *Les Phénomènes sociaux chez les animaux.* Collection Armand Colin. — Maurice Halbwachs : *Recherches statistiques sur la détermination du sexe à la naissance,* Journal de la Société de statistique de Paris, mai 1933, Berger-Levrault. — **15 Septembre:** Victor Henri : *Matière et énergie,* Hermann. — **1er Octobre :** Raoul Combes : *Histoire de la Biologie végétale en France,* Bibliothèque de Philosophie contemporaine, F. Alcan. — **15 Octobre:** James Jeans : *Le mystérieux Univers,* trad. M. Billaudel et J. Rossignol, 2e éd., Hermann. — Ernest Esclangon : *Dix leçons d'astronomie,* Gauthier-Villars. — Henri Mineur : *L'Univers en expansion,* Hermann. — **1er Novembre:** Une nouvelle Collection : *Actualités scientifiques et industrielles;* Hermann: — Th. Cahn : les Phénomènes biologiques dans le cadre des sciences exactes. — Néda Marinesco : *Influence des facteurs électriques sur la végétation;* Exposés de Biophy-

sique, sous la direction de R. Wurmser. — Vera Dantchakoff : *le Devenir du sexe;* Exposés de Biologie (Embryologie et Histogénèse), sous la direction de E. Fauré-Frémiet. — Ch. Fraipont et Suzanne Leclercq : *l'Evolution, Adaptations et Mutations* (Berceaux et Migrations), et Ch. Fraipont : *Adaptations et Mutations* (Position du problème) ; la Paléontologie et les Grands Problèmes de la Biologie générale, sous la direction de Ch. Fraipont. — Jean Trillat : *Organisation et Principes de l'enseignement en U.R.S.S.;* les relations entre la science et l'industrie. — **15 Novembre:** Paul Langevin : *La notion d'atomes et de corpuscules*, conférence faite le 16 octobre 1933 à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la fondation de la Société de chimie-physique. — **15 Décembre :** Philipp Frank : *Théorie de la connaissance et physique moderne,* traduction d'Ernest Vouillemin, revue et mise à jour par l'auteur, introduction de Marcel Boll, Hermann. — Gaston Bachelard : *Les intuitions atomistiques*, Boivin. — Mémento.

MUSEES ET COLLECTIONS

1er Janvier: Deux nouveaux tableaux de Prud'hon au Louvre. — L'exposition « Un siècle de caricature » au Musée des Arts décoratifs. — Exposition de jouets annamites au Musée d'ethnographie. — Au Musée Galliera : exposition de toiles de l'Inde et de toiles imprimées françaises et rétrospective André Mare. — Mémento. — **1er Mars:** Le nouveau Musée du Jeu de Paume. — L'exposition Rabelais à la Bibliothèque Nationale. — La nouvelle exposition du Musée de l'Orangerie : « Delacroix au Maroc ». — Au Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris : exposition d'œuvres de Bourdelle. — Au Musée d'ethnographie : exposition tibétaine. — Mémento. — **1er Mai:** Au Musée Carnavalet : deuxième Exposition des chefs-d'œuvre des Musées de province. — Au Musée de l'Orangerie : Exposition des achats du Musée du Louvre et des dons des Amis du Louvre depuis 1922; autres enrichissements du département des peintures du Louvre. — Le départ du Louvre du Musée de la Marine. — Don à Malmaison de la bibliothèque de Napoléon et de Marie-Louise. — Dons au Musée de la Légion d'Honneur. — A la Bibliothèque Nationale : Exposition de la Société des peintres-graveurs français. — Au Musée Guimet : Exposition de gravures populaires chinoises et de peintures tibétaines. — Au Musée d'ethnographie : expositions nouvelles. — Mémento. — **15 Juin:** Exposition Chassériau au Musée de l'Orangerie. — Exposition de peinture chinoise au Musée du Jeu de Paume. — L'Exposition du Décor de la vie sous la IIIe République, de 1870 à 1900, au Musée des Arts Décoratifs. — Exposition de dessins et de gravures à l'Ecole des Beaux-Arts. — Exposition des gravures de Dürer et de Rembrandt, de la collection Dutuit, au Petit-Palais. — Exposition de la Société des graveurs au burin à la Bibliothèque Nationale. — Exposition Goncourt à la *Gazette des Beaux-Arts*. — Eposition de dessins au Musée Condé, à Chantilly. — **15 Juillet:** A la Manufacture des Gobelins : la réorganisation du musée; exposition du « Voile de sainte Anne » du trésor de la cathédrale d'Apt. — A la Bibliothèque Nationale : exposition de la collection d'autographes du baron Henri de Rothschild. — A la Bibliothèque Sainte-Geneviève : exposition des plus précieux ouvrages de la Réserve et de la collection de livres modernes léguée par Jacques Doucet. — Au Musée du Louvre : exposition des dessins légués par Léon Bonnat. — Au Musée Galliera : exposition de « l'Art décoratif au théâtre et dans la musique ». — Erratum. — **1er Septembre:** Au Musée d'Ethnographie : expositions et salles nouvelles. — Au Musée des Arts Décoratifs : exposition d'aquarelles de M. Roger Tourte : « Autour du monde ». — Au château de Maisons-Laffitte : exposition des hôtels et maisons de plaisance des XVIIe et XVIIIe siècles. — Au château de Blérancourt : exposition de documents sur « Les Français aux Etats-Unis (XVIe-XIXe siècles) ». — Exposition de dessins de Poussin au Musée Condé à Chantilly. — Le produit des entrées dans les musées nationaux et dans les expositions

organisées par les musées nationaux. — Mémento. — **1er Novembre:** **Dans les musées étrangers: enrichissements des musées de New-York, de Philadelphie et de Cleveland; l'exode des œuvres d'art françaises aux Etats-Unis et l'incurie administrative française. — Au Musée national d'Athènes; le *Zeus* trouvé à Artemision. — Enrichissements du Musée archéologique de Berlin et des Musées du parc du Cinquantenaire à Bruxelles. — La nouvelle Pinacothèque Vaticane. — *L'Orage* de** Giorgione acquis par l'Etat italien.

MUSIQUE

1er Janvier: Anniversaire de la mort de Vincent d'Indy. — Société des Etudes Mozartiennes : *Grand'Messe en ut mineur.* — **Premières** auditions : Charles Koechlin (*Le Livre de la Jungle, Cinq Chorals, Fugue en fa mineur, Fugue Symphonique*); Gotovac (*Kolo Symphonique*); Julien Krein (*Concerto pour violoncelle et orchestre*); Louis Aubert (*Trois Mélodies*). — Concerts divers : M. Pedro de Freitas-Branco; M. Albert Roussel; Mmes Lise Granger-Daniels, Pignani-Salles et M. Robert Salles. — M. Xavier de Marichalar. — **15 Janvier:** Opéra: Première représentation de *Sur le Borysthène*, poème chorégraphique en deux tableaux de MM. Serge Lifar et Serge Prokofieff, musique de M. Serge Prokofieff. — Troisième centenaire de Lulli : reprise du *Triomphe de l'Amour.* — Opéra-Comique : reprise du *Pré aux Clercs* pour le centième anniversaire de sa création. — *Cinquième Concerto pour piano et orchestre*, de M. Serge Prokofieff. — Premier concert du Triton : œuvres nouvelles de MM. Arthur Honegger, L. Lajtha, Serge Prokofieff, Albert Roussel. — Société des Concerts : *Concerto grosso* de M. Philippe Gaubert. — Premières auditions et concerts divers : Igor Strawinsky (*Duo Concertant* pour violon et piano); *Suite* d'Hector Fraggi; *Concerti* de Malipiero; *Ballade pour piano*, de M. Vellones; Marius Casadesus : *Symphonie descriptive;* H. Barraud : *Finale dans le mode romantique;* Antoine Mariotte : *Esquisse maritime;* A. Lermyte : *Mélodies.* — *Concerts pour enfants* de l'Orchestre Symphonique de Paris. — M. Karl Elmendorff. — M. Gil-Marchex. — **1er Février:** Premières auditions : Orchestre Symphonique de Paris : H. Barraud, *Finale dans un mode rustique;* Germaine Tailleferre : *Ouverture.* — Concerts Poulet : Marius Casadesus : *Symphonie descriptive.* — Reprise de *Pelléas et Mélisande* à l'Opéra-Comique, avec Mlle Véra Peeters. — Musique de scène de M. M. Delannoy pour *la Paix*, à l'Atelier. — Concerts divers : Société des Etudes Mozartiennes. — La Sérénade. — Un acte de *Pénélope* sous la direction de M. Bret. — *Le Martyre de Saint-Sébastien*, sous la direction de M. D.-E. Inghelbrecht. — Festival de musique bretonne. — M. Edmond Marc. — La Taxe et le Statut de la Radiodiffusion. — **15 Février:** Henri Tomasi : *Mélodies* et *Danses de Rêve.* — Roland-Manuel : *Le Diable Amoureux.* — M. R. Désormière à l'O. S. P. : Cantate de Bach orchestrée par Ch. Kœchlin. — Deuxième concert du « Triton ». — Concerts divers. — Méfaits du snobisme. — La démission de M. Rhené-Baton. — **1er Mars:** A l'Opéra : reprise de *Parsifal* et de *Guercœur.* — Concerts divers : œuvres nouvelles de M. Maurice Ravel, Jean Rivier, Antoine Mariotte, Arthur Honegger et Henri Tomasi. — Mme Wanda Landowska. — Opéra-Comique : Reprise des *Noces de Figaro.* — **15 Mars:** Henri Duparc. — Salzsbourg à Paris : Mozart et les marionnettes. — Réouverture des Concerts Straram. — Un tournoi de chefs d'orchestre. — Œuvres nouvelles de MM. Florent Schmitt et Claude Delvincourt. — **1er Avril:** Deux *Psaumes* de Lili Boulanger. — *Contrerimes* de M. Maurice Delage. — Audition intégrale de *Tristan*, dans la traduction de M. Gustave Samazeuilh. — Société des Etudes Mozartiennes. — *Le Zodiaque*, de M. Georges Migot. — **15 Avril:** A propos de la reprise à l'Opéra-Comique de *Tarass-Boulba*, drame musical en cinq actes, texte de Louis de Gramont, d'après Gogol, musique de M. Marcel Samuel-Rousseau. — Premières auditions au concert : MM. Dimitri Mitropoulos, Jean Rivier, Lucien Haudebert et Robert Bernard. — **1er Mai:** Opéra : *La Damnation de Faust.* — Concert

de la Société des Etudes Mozartiennes. — Orchestre Symphonique de Paris : *Bacchus et Ariane*, de M. Albert Roussel. — Concerts Lamoureux : *Ophélie*, de M. Ed. Bondeville. — Concerts Straram : *Concerto*, de M. E. Bozza. — Sur Henri Duparc. — **15 Mai :** Orchestre Symphonique de Paris : *Symphonie Concertante* de M. Florent Schmitt. — Concerts Straram : Mlle Henriette Roget .— Concerts Pasdeloup : M. E.-C. Grassi. — La Messe *Pange Lingua*, de Josquin des Près. — La Société Philharmonique du collège Jean de La Fontaine de Château-Thierry. — **1er Juin :** Opéra : Première représentation de *Jeunesse*, ballet en deux tableaux de MM. André Cœuroy et Serge Lifar, musique de M. P.-O. Ferroud. — Opéra-Comique : Première représentation de *Frasquita*, opéra-comique en trois actes, livret français de MM. Max Eddy et Jean Marietti, musique de M. Franz Lehar. — Concerts Straram : *Transparences*, de Mlle Jeanne Leleu; *Eleonora*, de M. Mirouze; *Orchestique* (d'après *l'Ame et la Danse*, de M. Paul Valéry), de M. L. Fourestier. — Concerts Pasdeloup : *La Chanson des Sables*, de M. H. Tomasi. — Chateaubriand prophète wagnérien. — **15 Juin :** Congrès de Paris de la Fédération Internationale des Concerts : trois concerts de Musique Française. — Le bi-centenaire de Couperin et l'œuvre de Mrs Dyer. — Récital à deux pianos de Mmes Van Barentzen et Janine Weill : première audition à Paris de huit *Polonaises* à quatre mains de Schumann. — *L'Ecuyère aux Cerceaux*, de M. Jacques Larmanjat. — *Le Barbier de Séville* à l'Opéra. — Le Dixtuor à cordes. — **1er Juillet :** La nouvelle mise en scène du *Barbier de Séville* à l'Opéra. — Les Concerts Champêtres de Mme Wanda Landowska, à Saint-Leu-la-Forêt. — Trois concerts de Mme Croiza. — **15 Juillet :** Société Nationale : *Trois sonates pour piano et violon*, de M. Guy Ropartz. — Ballets Russes de Monte-Carlo et Ballets 1933. — M. Furtwaengler à l'Opéra. — *Tam-Tam*, de MM. Julien Maigret et Henri Tomasi. — Reprise de *Phi-Phi* aux Bouffes-Parisiens. — **1er Août :** Opéra : *Vercingétorix*, épopée lyrique en quatre actes, livret de MM. Etienne Clémentel et J.-H. Louwyck, musique de M. J. Canteloube. — Ballets 1933 : *Job, oratorio* de M. Nabokoff. *Valses* de Beethoven, orchestrées par M. Nabokoff. — *Pelléas et Mélisande* au Théâtre des Champs-Elysées. — **15 Août :** Ballets russes de Monte-Carlo, *Beach*, ballet de plein air de M. René Kerdyk, musique de M. Jean Françaix. — Un bilan. — **1er Septembre :** A propos du Cinquantenaire de Wagner. — Le deuxième Centenaire d'*Hippolyte et Aricie*. — **15 Septembre :** Le futur statut de la Radiodiffusion et la Musique française. — **1er Octobre :** Le Statut de la Radiodiffusion et la Musique française. — **15 Octobre :** Musique et Cinéma. — **1er Novembre :** Début de saison. Les Concerts : M. Louis Husselmans, Mlle Slenczynski. — Le Théâtre. Opéra : *Aïda; Le Crépuscule des Dieux*. — Empire : *Deux sous de fleurs*, opérette de M. Paul Nivoix, musique de M. Ralph Benatzky. — Bouffes-Parisiens : *O mon bel inconnu*, comédie musicale de M. Sacha Guitry, musique de M. Reynaldo Hahn. — La Musique et la Radio. — Le Diapason. — **15 Novembre :** Premières auditions. Concerts Pasdeloup : *Mouvement Symphonique N° 3*, par Arthur Honegger. — Concerts Cortot (Ecole Normale) : *Le Cercle des Heures*, par Gustave Samazeuilh. — La question des programmes. — Orchestre Symphonique de Paris : *Deux Danses*, par Jeanne Leleu. — A propos du Cinéma. — **1er Décembre :** Le *Kammerchor de Bâle :* Concert spirituel et l'*Idomeneo* de Mozart. — Premières auditions : *Le Mandarin merveilleux*, de M. Bela Bartok à l'Orchestre Symphonique de Paris. — *Mélodies*, orchestrées par M. Piéro Coppola. — Mlle Paulette Gordon. — A propos d'une opérette nouvelle au Châtelet. — **15 Décembre :** Opéra : Première représentation de *Roselinde*, ballet en deux tableaux, scénario de M. P.-B. Gheusi, musique de M. Henri Hirschmann. — Société des Concerts, Société Bach. — Concert spirituel de Mozart. — Œuvres nouvelles de MM. Pons, Marius Casadesus, Durand-Farget, Roger Vuataz et Henri Gagnebin. — Un scandale à l'O. S. P., à propos de M. Kurt Weil. — Mort de Walter Straram.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

15 Décembre : Dans l'intimité de Jules Chéret.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

15 Mars : Qui était le Masque de Fer? — **1er Décembre :** Le crime de M. de Cyrano.

NOTES ET DOCUMENTS LITTERAIRES

1er Février : Moréas en Grèce. — **1er Avril :** J.-K. Huysmans et le journal bruxellois « L'Actualité ». — **15 Avril :** Le cinquantenaire de Veuillot. — **1er Mai :** Une page inédite de Baudelaire. — **15 Juin :** François Coppée dans d'autres « intimités ». — **1er Juillet :** Montaigne et La Boétie. — **15 Juillet :** Quand Corneille dessine ses décors... — **1er Août :** Paul Adam, « nègre » de Marie Colombier. — **1er Octobre :** Le cinquantenaire de Tourguéneff. — **15 Octobre :** P.-A. Valentin, dit Lemot, dit Uzès, alias Flamant. — **15 Novembre :** Charles Baudelaire et l'Ecole Normande, d'après Philippe de Chennevières et Le Vavasseur. — **15 Décembre :** La première « Volonté ». Une lettre de Paul Souday.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

1er Février : André Schaeffner : *Strawinsky*, Rieder. — Charles Bouvet : *Musiciens oubliés, Musique retrouvée*, Bossuet. — **15 Février :** Guy de Pourtalès : *Wagner*, histoire d'un artiste. N. R. F. Librairie Gallimard. — **1er Octobre :** Marcel Herwegh : *Au Banquet des Dieux*, Peyronnet.

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

1er Septembre : A propos du phonographe. — Il faut remonter à Charles Nodier et pour l'idée et pour le mot.

ORIENTALISME

1er Décembre : J.-H. Sabathier-Gazan : *Visions hindoustaniques*, Périer, 1932. — Mehemmed-Ali Aïni : *Ismaïl Hakki, philosophe mystique* (1653-1725), Geuthner, 1933. — Dr J.-C. Mardrus : *L'oiseau des hauteurs*, Emile-Paul, 1933. — Instruments de travail. Louis Renou : *Grammaire sanscrite*, Adrien-Maisonneuve, 1930. — Henri Courbin : *Grammaire élémentaire du sanskrit classique*, Ibid., 1931. — Louis Renou : *Bibliographie védique*, Ibid., 1931.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

1er Janvier : Gaston Gros : *1915, l'année sanglante;* Baudinière. — Paul Allard : *Les Dessous de la guerre révélés par les Comités secrets;* Les Editions de France. — Mémento. — **15 Janvier :** *Mémoires du Maréchal Joffre*, 2 vol., Plon. — **1er Février :** R. Poincaré : *Au service de la France. IX. L'année trouble, 1917* : Plon. — **15 Février :** Général J. Rouquerol : *Charleroi*, Payot. — Col. A. Grasset : *Rossignol-Saint-Vincent, 22 août 1914*, Berger-Levrault. — Jean Pichon : *Sur la Route des Indes*. Soc. d'Edit. Géog. — Ch. Maurras : *Le Quadrilatère*. Flammarion. — Mémento. — **1er Mars :** Maurice Muret : *l'Archiduc François-Ferdinand*, Grasset. — **15 Mars :** Henri Guilbeaux : *Du Kremlin au Cherche-Midi;* Gallimard. — Marcel Dunan : *Le drame balkanique de 1915, l'automne serbe*. Notes d'un témoin, Paris, Berger-Levrault. — **15 Juillet :** Chef d'escadron Dupuy : *La lutte pour l'Hartmannswillerkopf*, Berger-Levrault. Ch.-M. Chenu : *Du képi rouge aux chars d'assaut*, Albin Michel. — Paul Allard : *L'Oreille fendue. Les généraux limogés*, Edit. de France. — Paul Ignatief : *Ma Mission en France;* Editions du Masque. — **15 Août :**

Général Spears : *En liaison*, 1914 ; Libr. Gallimard. — Général Alexandre : *Avec Joffre* (1911-1916) ; Berger-Levrault. — Lieutenant-colonel Larcher : *Le 1er Corps à Dinan, Charleroi et Guise ;* Berger-Levrault. — Jean Violan : *Dans l'air et dans la boue ;* Librairie des Champs-Elysées. — Louis Botti : *Avec les Zouaves ;* Gap, éditions « Alpes et Midi ». — René Chambe : *Dans l'enfer du ciel ;* Baudinière. — Commandant Gusthal : *Héros sans gloire ;* Baudinière. — Rosa Luxembourg : *Lettres de la prison*, Librairie du Travail. — Alexandra Dumesnil et W. Lerat : *Catalogue du fonds russe de la Bibliothèque de la Guerre ;* A. Costes. — **1er Novembre :** Eugène Paumès : *Arpad blessé ou la Hongrie nouvelle ;* M. d'Hartoy. — Jean Tillet : *Dans les coulisses de la guerre ;* L'Impartial, 2 *bis*, imp. du Mont-Tonnerre, Paris (15e).

PHILOSOPHIE

15 Janvier : Psychologie. — A. Cuvillier : *Manuel de philosophie. T. I : Introduction générale, Psychologie.* Colin, 1931. — P. Guillaume, *Psychologie.* Alcan, 1931. — *L'année psychologique*, 31e année, 1931. Alcan, 1931. — **1er Mars :** W. Déonna : *De la planète Mars en Terre Sainte.* Paris, de Boccard, 1932. — Maurice Magre : *La mort et la vie future*, Fasquelle, 1932. — Dr J. C. Mardrus, *Toute-puissance de l'adepte ;* Paris, Bibl. Eudiaque (H. Duville), 1932. — **15 Avril :** Marguerite Combes, *Le rêve et la personnalité.* Boivin, 1932. — André Breton, *Les vases communicants.* Cahiers libres, 1932. — **15 Juillet :** Julien Benda : *Essai d'un discours cohérent sur les rapports de Dieu et du monde.* Gallimard, 1931. — Louis Vialle : *Le désir du néant.* Alcan, 1933. — **1er Octobre :** *Anthologie des philosophes français contemporains*, Paris. Ed. du Sagittaire, 1931. — J. Benrubi : *Les sources et les courants de la philosophie contemporaine en France*, Alcan, 1933. — **1er Novembre :** Mario Meunier : *Pythagore. Les Vers d'Or*, avec le commentaire de *Hiéroclès*, Artisan du Livre, 1930. — *Femmes Pythagoriciennes, Fragments et Lettres.* Ibid. 1932. — Henri Sérouya : *Spinoza.* Ed. Excelsior, 1933. — *Initiation à la philosophie contemporaine.* Renaissance du Livre, 1933. — Julien Favre : *Vers l'abandon des philosophies discursives.* Presses Univ. de France, 1933. — **15 Novembre :** Machiavel : *Le Prince.* Trad. de Colonna d'Istria, Introduction de Paul Hazard. Alcan, 1929. — Bernard Landry : *Hobbes.* Ibid. 1930. — Etiennette Demahis : *La pensée politique de Pascal.* Saint-Amand, R. Bussière, 1931. — André Delacour : *Pascal et notre temps*, Messein, 1933. — Léon Brunschvicg : *Pascal*, Rieder, 1932. — **15 Décembre :** Abbé Julien Werquin : *L'évidence et la Science.* Duytschaever, Lille, 1929 ; *Connaître.* Ibid. 1933. — Commandant Conneau : *La pensée créatrice.* Vrin. — Marguerite Duportal : *De la Raison.* Lethielleux, 1932. — Jules Huré : *Poésie et raison devant le problème de l'immortalité.* Fischbacher, 1933. — René Damien : *Le Monde intérieur.* Alcan, 1930. — René Duret : *Les facteurs pratiques de la croyance dans la perception.* Alcan 1929. — *L'objet de la perception.* Ibid. 1929. — Maurice Pradines : *Philosophie de la sensation*, I et II. Les Belles Lettres, 1928 et 1932.

LES POEMES

1er Janvier : Auguste-Pierre Garnier : *La Closerie, ou l'Eglogue du Loisir*, « aux dépens de l'auteur et en sa librairie ». — Henri Arbousset : *Etoiles au Verger*, « éditions Betelgeuse ». — René Verrier : *Etudes pour un Portrait de Femme*, « éditions des Iles de Lérins ». — Marc-George Mallet : *Trois Odes pour Cressida*, « La Presse à Bras ». — Jean Berl : *Jeu de Dupes*, « La Presse à Bras ». — Jacques Mareuse : *La Flûte et le Flambeau*, « Revue des Arts ». — Pierre Marfaing : *Le Toit sous les Figuiers*, Marfaing, Toulouse. — Michel de Bellomayre : *l'Eternel Poème*, « la Revue des Poètes ». — **15 Janvier :** George Soulié de Morant : *Anthologie de l'Amour Chinois*, « Mercure de France ». — Yves-Gérard Le Dantec : *Les Rubâiyât d'Omar Khayyâm*, Libr. Louis de Soye. —

Comte de Mougins-Roquefort : *Reflets roses et mauves*, « la Revue des Poètes ». — Philippe Thoby-Marcelin : *La Négresse Adolescente*, « Collection Indigène ». — *** : *Hallel : I. En Offrande; II. Par mon cœur entr'ouvert*, « Cahiers de la Quinzaine ». — Louis de Parolignac : *L'Intermède Colonial*, Alexis Redier. — Gérard Servèze : *Poèmes Erotiques suivis d'Essais Profanes et Sacrés*, « la Renaissance du Livre ». — Louis Cappati : *La Terrasse Abandonnée*, « les Annales du Comté de Nice ». — Dominique Vecchini : *Bastia*, « le Petit Bastiais ». — Léon Riotor : *les Francs*, « la Caravelle ». — Pierre Valdelièvre : *Le Dict de Jacquemars Giélée*, « la Caravelle ». — **1er Février :** Henri de Régnier : *Choix de Poèmes*, « Mercure de France ». — Jean Lebrau : *Quand la Grappe mûrit*, « la Muse Française ». — **15 Février :** Gabriel Audisio : *Antée*, « les Cahiers du Sud ». — Tristan Tzara : *Où Boivent les Loups*, « éditions des Cahiers Libres ». — François-Paul Alibert : *le Cyclope*, Gabelle, Carcassonne. — Sung-Nien Hsu : *Anthologie de la Littérature chinoise*, Delagrave. — Yves-Gérard Le Dantec : *Frise*, « éditions de la Cigale ». — Francis Yard : *Choix de Poèmes*, Figuière. — **1er Mars :** Marcel Ormoy : *Les Royaumes interdits*, Garnier. — J. Pourtal de Ladevèze : *Si les feux d'astres morts...*, Le Divan. — **15 Mars :** Lucie Delarue-Mardrus : *Mort et Printemps*, Messein. — Jeanne Marvig : *La Dryade*, Editions du Travail, Toulouse. — Marie-Louise Vignon : *Ciels clairs de France*, 2e série, Messein. — Violette Rieder : *Ciels*, Les Facettes, Toulon. — **1er Avril :** Paul-Napoléon Roinard : *Choix de Poèmes*, Figuière. — Fagus : *La Guirlande à l'Epousée*, Malfère. — Symbole : *La Tombe parle*, Peyronnet. — Henri Dutheil : *Pour plaire à Lélie*, « les Gémeaux ». — André Berry : *Lais de Gascogne*, Firmin-Didot et Cie. — Marcel Abraham : *Routes*, « les Terrasses de Lourmarin ». — André Dumas : *Anthologie des Poètes Français du XVIIe siècle*, Delagrave. — **15 Avril :** Francis Eon : *Suite à Perséphone*, « Le Divan ». — Charle-Auvrey : *Humus*, « La Caravelle ». — Marie-Louise Boudat : *Eve*, « Le Divan ». — **1er Mai :** Yvonne Ferrand-Weyher : *Poèmes d'Amour et d'Absence*, « Au Pigeonnier ». — Anne-Marie Goulinat : *Feux Epars*, « A la Vie ». — Paul Eluard : *Comme deux Gouttes d'Eau*, « Editions Surréalistes ». — R. Hautier : *L'Oiseau Phénix*, s. n. d'éditeur. — Charles Massonne : *Poésies*, s. n. d'éditeur. — Henri Thuile : *Jeux d'Arlequin*, Victor Attinger. — André Bourgue : *Garrigues, le soir...* « Editions Corymbe ». — Albert Desbranches : *Sous les Pommiers*, J. Peyronnet. — Albert Duvaud : *Mon Beau Pays*, Lemerre. — **15 Mai :** René Laporte : *Le Somnambule*, « éditions des Cahiers Libres ». Gui Rosey : *La Guerre de 34 Ans*, « éditions des Cahiers Libres ». — Henri Gautier de Bayle : *Faste*, Grasset. — Gaston Pulings : *Dans cet Exil Aride*, « les Cahiers du Sud ». — Henri Baranger : *Poèmes*, « éditions du Centaure ». — André Blanchard et Pierre Pascal : *Deux Poèmes pour Xavier de Magallon*, « éditions de la Vie Contemporaine ». — Maurice-Level : *L'Emprise de la Forêt*, Imp. Cuenot-Bauges, Fontainebleau. — Robert Valençay : *Flot et Jusant*, « la Guiterne ». — Etienne Marcenac : *A l'Ombre des Bouleaux*, Messein. — **1er Juin :** Rosemonde Gérard : *Féeries*, Fasquelle. — Amélie Murat : *Le Rosaire de Jeanne*, éditions U. S. H. A., Aurillac. — Raymond Datheil : *Les Signatures Naturelles*, Cahiers du Journal des Poètes. — Léon Laleau : *Ondes Courtes*, s. n. d'éditeur. — **15 Juin :** Léon Vérane : *Les Etoiles Noires*, « Les Facettes ». — Jean Labbé : *Béarn et Dédicaces*, R. Debresse. — Jacques Baron : *Peines Perdues*, Corréa. — Hector Rosset de Saleney : *Au Fil des Jours*, « Editions Corymbe ». — E. Armand : *Ainsi chantait un « en dehors »*, « Bibliothèque de l'Artistocratie ». — **1er Juillet :** Pierre de Nolhac : *Le Rameau d'Or*, Plon. — Francine Klein : *Œuvre Posthume*, « La Caravelle ». — Charles Dornier : *Les Semailles dans les Combes*, « Editions Sequania ». — Eugène Bizeau : *Croquis de la Rue*, « La Fenêtre Ouverte ». — **15 Juillet :** Cécile Périn : *Offrande*, « Le Divan ». — Henri-Philippe Livet : *Chants du Prisme*, Corréa. — Fernand Lot : *Invitation au Mystère*, Editions O.-L. Aubert, Saint-Brieuc. — Louis Cappatti : *Au gré de mon*

cœur, « Les Annales du Comté de Nice ». — **1er Août :** Saint-Georges de Bouhélier : *Choix de Poésies;* Fasquelle. — Pierre Roudière : *Etincelles;* Lemerre. — Marie Barrère-Affre : *Deux Rives au Soleil;* « éditions de la Revue des Poètes ». — Paul André : *Les Chimères Défuntes;* Messein. — Paul Briance : *Les Vers Luisants;* Messein. — **15 Août :** Philippe Chabaneix : *Poésie,* « Vertcœur ». — Jeanne Marni : *Lumière,* Lemerre. — Henriette Herpin : *Hommage à l'Amour Inconnu,* « La Caravelle ». — Georges Hugnet : *La Belle en Dormant,* « Editions des Cahiers Libres ». — Alfred Cazes : *Sahariennes,* P. et G. Soubirou. — **1er Septembre :** Tristan Klingsor : *Poèmes du Brugnon,* Malfère. — Raoul Follereau : *les Iles de Miséricorde,* « la Jeune Académie ». — Henri Arbousset : *les Argiles Peintes;* éditions Betelgeuse. — Albert Sérieys : *Minutes Vespérales;* Figuière. — Jane Marter : *Hélène, reflet d'Aphrodite;* Imprimeries Réunies, Rennes. — André Silvaire : *Nos Echecs;* Au Sans-Pareil. — **15 Septembre :** Lucie Wallace : *Les Chansons des Jours d'Espoir,* Messein. — Jayme E. Colson : *Qui je suis?* R. Guéret-Laferté, traducteur, A. Messein. — Armand Godoy : *Ite, missa est,* Grasset. — Armand Guilbert : *Palimpsestes,* « Editions des *Mirages* », Tunis. — **1er Octobre :** Henry Charpentier : *Odes et Poèmes,* Editions G. Grès et Cie. — Jacques de Ricaumont : *Petite Suite pour Clavecin mélancolique,* Editions Corymbe. — Jean Stéfani : *Longitudes,* « Demain ». — **15 Octobre :** Pierre Lagarde : *Flammes,* Albert Messein. — Jeanne Arcache : *La Chambre Haute,* R.-A. Corréa. — Maurice Fourmant : *La Symphonie Multiple,* « Les Presses Modernes ». — Camille Melloy : *Enfants de la Terre,* Bloud et Gay. — Jean Peyrade : *Pèlerins du Puy,* Imprimerie Moderne, Fontenay-le-Comte. — Christiane Delmas : *Les Oiseaux Libres,* R.-A. Corréa. — **1er Novembre :** Makhâli-Phâl : *Cambodge,* « le Pigeonnier ». — Raoul Boggio : *La Double Image,* J.-P. Vibert, Grosrouvre. — Roger Richard : *Prétextes,* René Debresse. — **15 Novembre :** Paul Palgen : *Guanabara,* « Les Cahiers du Sud ». — J.-H. Fabre : *Arithmos,* « Editions Véga ». — André de Nicolaï : *les Fêtes Douloureuses,* Maurice d'Hartoy. — Gaston Bourgeois : *les Heures du Soir,* « Revue Moderne des Arts et de la Vie ». — Jacques Bergeal : *Fables de ma Fontaine,* René Debresse. — Charles-Albert Janot : *Des Fables,* Messein. — H. René Lafon : *La Rôtisserie des Muses, ou l'Art d'accommoder les Rimes,* R. Potier. — Anonyme : *Les Amours des dieux : Baudelairiana-Veneriana,* Marcel Seheur. — **1er Décembre :** Touny-Lérys : *Choix de Poèmes,* Eugène Figuière. — André Payer : *Petits Ciels,* « le Divan ». — Georges Chennevière : *Pamir,* « éditions Sagesse ». — Pierre-Jean Jouve : *Sueur de Sang,* « les Cahiers Libres ». — Jean-Marie Guislain : *Tropiques, In Memoriam;* « Mercure de France ». — Marceline Desbordes-Valmore : *Choix de Poésies,* Fasquelle. — **15 Décembre :** Noël-Jeandet : *Atys,* s. n. d'éditeur. — André Blanchard : *Delubrum Victoriæ,* « éditions du Trident ». — François Ducaud-Bourget : *Le Cyrénéen,* « Mercure Universel ». — Jean Dorsal : *La lumière mythique,* « la Rénovation Esthétique ». — Noël Bureau : *Cirque,* « éditions de la Girafe ». — Tristan Lamoureux (Jacques Mareuse) : *Marques,* « Revue des Arts ».

POETIQUE

1er Janvier : L'harmonie du français et nos écrivains. — La phonétique d'Ernest Legouvé. — Un critique des poètes. — Souvenirs sur Gaston Paris. — Paul Valéry (*Regards sur le monde actuel*), nos « riches diphtongues » (?). — **15 Juin :** Les poèmes de Mme de Noailles ou la poésie sans poétique.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

15 Septembre : Emanuel H. Lavine : *Le Troisième degré, méthodes de la police américaine,* adapté de l'anglais par Henry-Musnik, librairie Gallimard. — **15 Octobre :** Ferri-Pisani : *Souvenirs d'un gangster,* Edi-

tions de France. — **15 Novembre :** Jack Bilbo : *Mémoires d'un gangster, garde du corps d'Al Capone*, traduit de l'allemand par Charles Burghard, Flammarion. — Emmanuel Bourcier : *U. S. A.-33, l'Ecroulement américain*, Editions Baudinière. — **15 Décembre :** André Pascal : *Pranzini, le crime de la rue Montaigne*. Editions Emile-Paul.

PREHISTOIRE

1er Juin : Dr Henri Jolliat : *L'Antéhistoire*, Neuchâtel, éditions de la Baconnière (Paris M.L.F.), 8°. — J. G. D. Clark : *The Mesolithic Age in Britain*, Cambridge, University Press, 4°. — Commt R. Pujol : *Nos véritables ancêtres, Les Ligures*, t. I, Vrin, 8°. — Maurice Reygasse : *Contribution à l'étude des Gravures rupestres et inscriptions Tifinar' du Sahara Central*, Alger, Carbonel, 8°. — Gutorm Gjessing : *Arktiske Helleristninger i Nord-Norge*, Oslo, Institut de Culture comparée, 4°. — *Préhistoire* (périodique), tome I, fasc. I, Leroux, 8°. — **1er Septembre :** Marcelle Weissen-Szumlanska (Mme M. Georges-Vicrey : *L'Ame archaïque de l'Afrique du Nord;* Nouvelles Editions Latines, in-18, ill. — Hetty Goldman : *Excavations at Eutresis in Bœotia*, Harvard University Press, Cambridge, Mass., E. U., et Londres, Humphrey Milford, ill. — Jean de la Laurencie : *Survivances celtiques et préceltiques*, Aubenas, Clovis Habauzit, in-8°.

PUBLICATIONS D'ART

1er Décembre : Michel Puy : *L'Effort des peintres modernes*, Albert Messein. — *L'art, des origines à nos jours*, tome Ier, 1.000 reproductions, Librairie Larousse. — Claude Roger-Marx : *Renoir*, Librairie Floury. — Albert C. Barnes et Violette de Mazia : *The Art of Henri-Matisse*, 151 reproductions, Charles Scribner's Sons, New-York, London. — Berthe Weill : *Pan! dans l'œil!...* aquarelles et dessins de Dufy, Pascin; Picasso, Librairie Lipschutz.

QUESTIONS JURIDIQUES

1er Mars : Loi sur la Presse. — Diffamation. — Mémoire des Morts. — Personnages historiques. — Droit de réponse des Héritiers. — Droits de la Critique. — Accident d'automobile. — Passages cloutés. — Faute du piéton. — Renversement de la Preuve. — Mémento. — **15 Mai :** Liberté individuelle et Détention préventive. — **15 Juillet :** Le code pénal italien et le code pénal français. — Mémento. — **1er Octobre :** Maurice Garçon : *La Justice contemporaine*, Grasset. — **15 Novembre :** *Le Code pénal italien et le code pénal français* (suite) : *Concours d'infractions — Non cumul et pluralité des peines — Circonstances atténuantes — Circonstances aggravantes — Sursis — Récidive — Délinquants primaires et délinquants d'habitude — Déclaration de tendance — Mesures de sûreté*. — Mémento.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

1er Novembre : Général Voisin : *La Doctrine de l'aviation française de combat* (1915-1918), Berger-Levrault. — Colonel Chiavarini : *Le Commandement par l'Avion* (Revue des Vivants, janvier 1933). — Réponse à la *Critica Fascista*.

QUESTIONS RELIGIEUSES

1er Janvier : John Viénot : *Georges Cuvier*, Fischbacher. — Eugène Baie : *Le siècle des Gueux*, Fischbacher. — *Croisade*, Fischbacher. — Le gallicanisme. — Mémento. — **1er Février :** Politique pontificale. — Jean Jacoby : *Le Secret de Jeanne d'Arc*, « Mercure de France ». — **15 Avril :** Henri Bremond : *Une Querelle du pur amour au temps de Louis XIII*, Bloud et Gay. — Louis Gernet et André Boulanger : *Le génie*

grec dans la Religion, la Renaissance du Livre. — André Godard : *Le verbe fait Homme,* Perrin. — Alfaric, Couchoud et Albert Bayet : *Le Problème de Jésus et les origines du Christianisme,* Bibliothèque de l'Union rationaliste. — Serge Boulgakoff : *l'Orthodoxie,* Félix Alcan. — Louis Elbé : *Les Postulats spiritualistes devant la science moderne,* Perrin. — Henri Desson : *Ce qu'il faut savoir de l'Islam,* Boivin et Cie. — Réponse à une objection. — Le Code de droit canonique. — Mémento. — **1er Juin :** Albert Finet : *Au pays de la Bible,* Société commerciale d'Edition et de Librairie. — Félicien Challaye : *Le christianisme et nous,* Rieder. — Paul Sabatier : *Etudes inédites sur saint François d'Assise,* Fischbacher. — L'Eglise catholique et l'Etat français. — Paul Lesourd : *Le missionnaire catholique des temps modernes,* Flammarion. — *Savoir,* Editions Spes. — Saint François de Sales : *l'Introduction à la vie dévote,* Mame. — **1er Juillet :** Ch. Guignebert : *Jésus,* La Renaissance du Livre. — Max Dominicé : *L'humanité de Jésus d'après Calvin,* Editions Je Sers. — René Fülop-Miller : *Les Jésuites et le secret de leur puissance,* Librairie Plon. — Georges Goyau et P. de Lallemand : *Lettres de Montalembert à La Mennais,* Desclée De Brouwer et Cie. — Les Etudes Carmélitaines. — F. Dorola : *Les mystères de Beauraing,* Editions Spes. — Henri Busson : *La Pensée religieuse française de Charron à Pascal,* Librairie Philosophique J. Vrin. — Mémento. — **1er Août :** Patriotisme et religion. — Mémento. — **15 Novembre :** Paul Doumergue : *Le Christ à la face dressée,* Editions Je Sers. — Nicolas Berdiaeff : *Esprit et Liberté* (id.). — Les Concordats. — A. Wautier d'Aygalliers : *Nos grands Fils,* Fischbacher. — Mémento.

LES REVUES

1er Janvier : *Les lectures du Médecin :* renseignements sur Bernard-François Balzac, le père d'Honoré. — *La Nouvelle Revue Française :* témoignages de gauche et de droite sur la Révolution imminente. — *La Revue Mondiale :* la bourgeoisie a-t-elle fait faillite? Réponses de MM. Maurice Maeterlinck, Joseph Delteil et Gaston Chérau. — Mémento. — **15 Janvier :** *La Revue hebdomadaire :* Robert de Flers, M. Paul Bourget et la comtesse de Noailles, vus par la grande-duchesse Marie de Russie. — *La Revue de France :* le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch juge « indispensable » en 1916 l'assassinat de la tsarine; il explique les rapports de Raspoutine avec Youssoupov, son principal assassin. — *La Revue de Paris :* Réjane à Luc-sur-Mer, vue par M. Abel Hermant quand il avait 14 ans. — *Les Facettes : deux* chansons de M. Charles Forot. — Mémento. — **1er Février :** *Terres Latines :* programme; un poème de Mme Lucie Delarue-Mardrus. — *La Grande Revue :* la jeunesse studieuse « sciences » et l'amour. — *La Revue Universelle :* Agonie et mort de l'impératrice Augusta, d'après la princesse de Radziwill. — *La Revue hebdomadaire :* la petite Eugénie de Montijo, inspiratrice de la *Chartreuse* de Stendhal. — Mémento. — **15 Février :** *La Grive :* témoignage du docteur H. Beaudier qui soigna Arthur Rimbaud peu avant la mort du poète. — *Revue d'Allemagne :* influence de Rodin sur le poète Rilke. — *Europe :* la jeunesse intellectuelle et la révolution de demain. — *La Revue universelle :* Galliffet, prophète; la princesse de Radziwill; la mort de Moltke; la guerre de 1914. — *La nouvelle Revue :* un poème de jeunesse de Jean Carrère. — Mémento. — **1er Mars :** *Revue des Deux Mondes :* extraits d'un « Petit cahier » inédit de Chateaubriand. — *Orbes :* confidences de MM. J. van Heeckeren et P. de Massot. — *La Muse Française :* deux poèmes de M. Maurice Rey. — *Cahiers du Sud :* l'abbé Henri Bremond vu par M. Denis Saurat. — Mémento. — **15 Mars :** *Revue des Deux Mondes :* « A un poète », par M. Léo Larguier. — *Le Mois :* un « plan » de M. H. G. Wells « pour sauver le monde ». — *La Revue hebdomadaire :* Staline passé aux baguettes. — *Esprit :* poèmes d'enfants. — *La Revue de Paris :* le comte de Gobineau et les derviches persans. — Mémento. — **1er Avril :** *Revue des Deux Mondes :* la France et les Français vus par Rudyard Kipling. — *Revue hebdomadaire :* l'empirisme

d'Edison, sa morale, son goût de mystifier, son idéalisme particulier. — *Notre temps :* la critique poétique; projet d'association; sixain sur quatre critiques. — *La Nouvelle Revue Française :* M. Paul Valéry, explications à propos de « Cimetière Marin ». — Mémento. — **1er Mai :** *Cahiers américains :* l'appel de l'Europe aux Barbares; qu'est en vérité la civilisation? L'Amérique, c'est l'avenir; conseils de M. le Professeur Barzun à la jeunesse française. — *La Revue de France :* Axel de Fersen, père de Louis XVII. — *Le bon Plaisir :* du vrai critique littéraire. — *La Revue de l'Ouest :* poème de Robert Herzzkowiza. — Mémento. — **15 Mai :** *La Bourgogne d'Or :* un témoin des funérailles de Lamartine. — *La Muse française :* poèmes de MM. Robert Houdelot et Jean Lebrau. — *La Revue de Paris :* les Parisiens en 1781, d'après le comte de Caraman. — *Le Feu :* poèmes de Mme Marie de Sormiou. — Naissance : *La Revue du Siècle.* — Mémento. — **1er Juin :** *La Revue Hebdomadaire :* Napoléon à l'île d'Elbe; les Elboises et la garnison. — *Le Correspondant :* toast d'un général russe en 1891 et réponse de l'amiral Gervais. — *La Revue de France :* opinions de récents émigrés allemands établis à Paris : un intellectuel; un fabricant de meubles; un officier d'active. — *La Bouteille à la Mer :* deux poèmes. — Mémento. — **15 Juin :** *Revue des Deux Mondes, Notre Temps, la Revue de France :* la comtesse de Noailles saluée par MM. Fernand Gregh, Robert Honnert, Léon Blum, Marcel Prévost. — *La Revue des Vivants :* mentalité d'un juif allemand : Walther Rathenau. — *Pamphlet :* opinion du docteur de Martel sur le contrôle de la maternité. — Mémento. — **1er Juillet :** *La Revue de France :* les poètes et la popularité; M. Marcel Prévost contre les innovations en prosodie. — La *N.R.F. :* Baudelaire influence Victor Hugo; poésies hugoliennes de Mallarmé, écrites en 1859. — *Le Surréalisme :* un poème amorphe et déraisonnable. — *L'Archer :* Hommage à Louis Dumur; les « Gladiateurs » selon Compagnou. — *La Revue Mondiale :* à propos d'un « maître de l'espionnage ». — Mémento. — **15 Juillet :** *La Revue Universelle :* quatre chansons hitlériennes; causes de la popularité de Hitler. — *La Revue de France :* pensées de Mme de Chateaubriand; correspondance avec le Vicomte. — Naissances : *Avant-Poste :* son but; individu et classe; un poème. — *Mouvement :* son but; le relèvement du cinéma; opinions de MM. Suberville et Daniel-Rops. — Mémento. — **1er août :** *Hippocrate :* ce que la doctrine de Loyola emprunta à l'islamisme; la Franc-Maçonnerie, « nouveau jésuitisme moderne », en Espagne. — *La Revue de France :* Chateaubriand, ses sœurs, la mémoire paternelle, les eaux de Néris et quelques considérations sur l'au-delà. — *La Revue de Paris :* conseils anonymes à nos dirigeants quant à notre politique internationale. — Mémento. — **15 Août :** *L'Esprit français :* deux poèmes de Marie Batilliat, poétesse qui se révèle après sa mort. — *Europe :* en Russie, la nature humaine se modifie. — *Eurydice :* un sonnet de M. Vincent Muselli. — *La Muse française :* une belle défense de Théophile Gautier par M. André Fontainas. — Naissance : *Voisinages; Commune.* — Mémento. — **1er Septembre :** *Notre Temps :* consultation : M. Jean Luchaire et le jacobinisme; M. J.-J. Bernard, le théâtre et l'argent; M. Ph. Fauré-Frémiet, la dureté, le peuple, l'élite; Mme Nadine Landowski contre les discours et pour un fascisme spirituel; M. Jacques Chabannes pour l'esprit; M. Georges Ratti déclare que la propriété n'existe plus. — La *N.R.F. :* René Guilleré; hommage de M. Léon-Paul Fargue. — Mémento. — **15 Septembre:** Cahiers du Sud: le théâtre élizabéthain; notre temps en couches d'une ère nouvelle; les dictatures; confession d'une intellectuelle; du proustisme. — *La Revue de Paris :* lettres inédites de Balzac à Mme Hanska; cet amour et le labeur accru par la nécessité d'argent ont tué le cher grand homme; témoignages. — *La Nouvelle Revue :* Laurent Tailhade et le public de Toulouse. — Mémento. — **1er Octobre :** *La Guiterne :* Paul-Napoléon Roinard vu par MM. Alfred Vallette, Ernest Raynaud, H. Strentz et chanté par M. Louis de Gonzague-Frick. — *Revue des Deux Mondes :* préparation de la bataille de la Marne; le rôle des grands chefs subordonnés à Joffre. — *Crapouillot :* capucins éducateurs

et tortionnaires d'Indiens dans le nord-est de la Colombie; appel à la Société des Nations, par M. de Wavrin. — Mémento. — **15 Octobre :** *Le Correspondant :* le parc Monceau, sous Louis-Philippe; seconde vue; télépathie. — *La Revue de Paris :* une réception à la Maison-Blanche sous la présidence de Lincoln, en l'honneur du prince Napoléon qui la raconte. — *La Revue de France :* le charme « Loyola » de l'érudit Henri Bremond; une de ses initiatives académiques. — *Revue des questions historiques :* la prise de la Bastille, récit contemporain; un mot du comte d'Artois. — Mémento. — **1er Novembre :** *La Revue du Siècle :* témoignage de M. Léon Daudet sur la naissance du wagnérisme en France. — *Prolétariat :* littérature des prolétaires des P. T. T. — *La Nouvelle Revue française :* Tableau de la Poésie en France; un cultivateur; un jeune homme cultivé; un mutualiste. — Mémento. — **15 Novembre :** *Les Primaires :* amour et fiscalité en pays varama. — *La Revue hebdomadaire :* une lettre du grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch au tsar Nicolas II, envoyée six semaines avant l'abdication. — *La Revue Universelle :* Souvenirs du dessinateur Georges Jeanniot sur Degas. — *Les Marges :* portrait de Tryphon (ni Diodote, ni Salvius) par Ombredouce. — Mémento. — **1er Décembre :** *Le Correspondant :* il annonce sa fin; il a vécu 104 ans; quelques vers de M. Maurice Chevrier. — La *N.R.F. :* M. Henri Chassagnac, cultivateur, chante la mort du Président Doumer. — *Jeunesse :* confession d'un enfant d'après guerre. — *Le Cahier bleu :* « mort de la littérature ». — Mémento. — **15 Décembre :** *La Revue de France :* souvenirs de jeunesse de M. Marcel Prévost sur Paul Painlevé; l'Académie française et la politique. — *La Revue hebdomadaire :* vers de Jean Bordeaux et commentaire de son oncle, M. Henry Bordeaux. — *Revue des Deux Mondes :* Leconte de Lisle; jugements sur l'Académie française. — *Europe :* fragments de « Bourgade », poème russe de M. Alexandre Besymiensky. — Mémento.

LES ROMANS

1er Janvier: Jules Romains : *« Les Hommes de bonne volonté » :* III, *Les Amours enfantines;* IV, *Eros de Paris,* E. Flammarion. — Rachilde : *Jeux d'artifice,* J. Ferenczi et fils. — Frédéric Lefèvre : *L'amour de vivre,* E. Flammarion. — Emile Zavie : *Chaabane,* Librairie Gallimard. — **15 Janvier:** Robert Brasillach : *Le voleur d'étincelles,* A. Redier. — Ramon Fernandez : *Le Pari,* Librairie Gallimard. — Jean Prévost : *Rachel,* Librairie Gallimard. — Simone Ratel : *La maison des Bories,* Librairie Plon; *Histoire du poussin chaussé,* Editions Bourrelier et Cie. — Maurice Courtois-Suffit : *Fumeurs,* Rieder. — Lucien Marsaux : *Histoire d'une jeune femme,* A. Redier. — André Richaud : *La fontaine des lunatiques,* Grasset. — Jean Bertrand : *Valencianos,* Editions des Cahiers libres. — **1er Février:** Alfred Jarry : *L'Amour absolu,* Les Marges; *Les minutes de sable mémorial,* Fasquelle. — Robert Poulet : *Le meilleur et le pire,* Denoël et Steele. — Jean Martet : *Les Cousins de Vaison,* Albin Michel. — Théo Varlet : *La Grande Panne,* Editions des Portiques. — André Maurois : *L'Anglaise et quelques autres,* Nouvelle Société d'Edition. — Pierre La Mazière : *Marie de La Roquette,* Editions Baudinière. — Mémento. — **15 Février:** Jean-Richard Bloch: *Sybilla,* Librairie Gallimard. — Georges Lecomte : *« Je n'ai menti qu'à moi-même »,* E. Flammarion. — Léopold Chauveau : *Pauline Grospain,* Librairie Gallimard. — Pierre-Jean Jouve : *Histoires sanglantes,* Librairie Gallimard. — Edouard Peisson : *Parti de Liverpool,* Bernard Grasset. — Roger Vercel : *Au large de l'Eden,* Albin Michel. — Nicolas Ségur : *Baiser mortel,* Edition de France; *L'Impasse,* Albin Michel. — Jules Mauris : *L'indulgente province,* Les Œuvres représentatives. — Mémento. — **1er Mars:** Henri Duvernois : *La Bête rouge,* E. Flammarion. — Andrée Corthis : *Appel de flammes,* Albin Michel. — Ignace Legrand : *Renaissance: Raphaëla Emmanuelle,* Emile Paul. — René Trintzius : *Fin et Commencement,* Librairie Gallimard. — Léon Moussinac : *La Tête la première,* E. Flammarion. — Louis Gratias : *Le tendre*

insurgé, Studio technique d'éditions. — Marcelle Vioux : *Deux cœurs brisés*, E. Fasquelle. — Elvire Pélissier : *Ténèbres*, Renaissance du Livre. — Jacques G. Krafft : *Tierce d'amour*, Albert Messein. — **15 Mars:** Paul Achard: *Coup de soleil*, Editions des Portiques. — Albéric Cahuet : *Retours de Sainte-Hélène*, E. Fasquelle. — Raymond de Rienzi : *Les formiciens*, J. Tallandier. — J. Kessel : *Wagon-lit*, Librairie Gallimard. — Emmanuel Buenzod : *Boabdil Nux*, Editions des Portiques. — Marcel Jouhandeau : *Journal d'un coiffeur*, Librairie Gallimard. — Aimé Didier : *La dernière conquête du capitaine Geldmuth*, Les Œuvres représentatives. — A. de Villèle : *La rançon du silence*, A. Messein. — Colette Yver : *Le vote des femmes*, Calmann-Lévy. — **1er Avril:** Francis Carco : *L'ombre*, Albin-Michel. — Francis de Miomandre : *Les égarements de Blandine*, J. Ferenczi. — Binet-Valmer : *Une épouse et son destin*, E. Flammarion. — Maurice Genevoix : *Gai-l'Amour*, E. Flammarion. — Pierre Richard : *Ma classe et moi*, Librairie Perrin et Cie. — Marc Elder : *Croisières*, J. Ferenczi. — Dominique Dunois : *La belle journée*, Calmann-Lévy; *Suspicion*, E. Flammarion. — Sylvain Bonmariage : *L'amour et le souvenir*, Société française d'Editions littéraires et techniques. — **15 Avril:** François Mauriac : *Le mystère Frontenac*, Grasset. — Jean Cassou : *Souvenirs de la terre*, Editions R. A. Correa. — Jean Giraudoux; *La France sentimentale*, Grasset. — Jean Giono : *Jean le Bleu*, Grasset. — Maurice des Ombiaux : *Liège qui bout*, Editions Malfère. — Maurice Betz : *Le ressac*, Emile-Paul. — Henry Champly : *L'Homme qui mourra demain*, E. Fasquelle. — Mémento. — **1er Mai:** Georges Duhamel : *Le Notaire du Havre*, Mercure de France. — Francis Jammes : *Pipe, chien; Le Rêve franciscain; Iles*, Mercure de France. — Roger Martin du Gard : *Vieille France*, Librairie Gallimard. — J.-H. Rosny aîné : *Les destins contraires*, E. Flammarion. — René de Weck : *Victor et l'étrangère*, Editions des Portiques. — Yves Gandon: *Maison fondée en 1810*, Société française d'éditions littéraires et techniques. — **15 Mai:** Pierre Mille:*La femme et le député*, Calmann-Lévy. — Jacques de Lacretelle : *Les fiançailles*, Librairie Gallimard. — René Lalou : *Le clavecin non tempéré*, Les Œuvres représentatives. — Jérôme et Jean Tharaud : *La jument errante*, Les Editions de France. — Robert Vivier : *Folle qui s'ennuie*, Editions Rieder. — Romain Rolland : *L'âme enchantée* (quatrième partie : *l'Annonciatrice*. Tome I : *La mort d'un monde*), Albin Michel. — **1er Juin:** Marcel Prévost : *Fébronie*, Les Editions de France. — Marcel Hamon : *Le Pérot; Le Signe de Saturne*, Malfère. — André Lamandé : *Le Jeu de l'Amour*, Albin Michel. — Georges Simenon : *Les Fiançailles de Mr. Hire*, A. Fayard et Cie. — Henri Davignon : *Contes pour le centenaire belge*, Plon et Cie. — Pierre Hamp: *Dieu est le plus grand*, E. Flammarion. — Jean de Vial : *Denis*, E. Fasquelle. — Han Ryner : *Soutane et Veston*, A. Messein. — **15 Juin:** Philippe Hériat : *La main tendue*, Denoël et Steele. — Eugène Montfort : *L'évasion manquée*, Emile-Paul. — André Chamson : *L'auberge de l'abîme*, Grasset. — Marguerite Grépon : *Ruptures*, J. Ferenczi et fils. — Jean-José Lauzach : *Mademoiselle de Raucalion, affranchie :* Les Ecrivains Associés. — René Bonnefoy : *Tête à tête :* Les Editions des Portiques. — Maxence Van der Mersch : *La Maison dans la Dune*, Albin Michel. — Marie Diémer : *Le livre de la forêt bleue*, Editions Spes. — **1er Juillet:** Bernard Barbey : *La Maison d'illusion*, Librairie Stock. — Irène Némirovsky : *L'Affaire Courilof*, Grasset. — Victor-Serge : *Ville Conquise*, Editions Rieder. — Jean Pallu : *Marées*, Editions Rieder. — Stéphane Manier : *L'Evadé*, Denoël et Steele. — Jean Bommart : *Le Revenant*, Lemerre. — Marcel Lorin : *Frère d'amour*, Nouvelle Revue Critique. — Mémento. — **15 Juillet:** Auguste Bailly : *L'excommuniée*, A. Fayard et Cie. — Drieu La Rochelle : *Drôle de Voyage*, Librairie Gallimard. — Marie Gevers : *La Comtesse des Digues*, Editions Victor Attinger. — Maurice Kellershon : *La vie d'un mort*, Librairie Stock. — René Blech : *Les Rats*, Librairie Gallimard. — G. Ribemont-Dessaignes: *Elisa*, Librairie Grasset. — Emmanuel Bove : *Deux jeunes filles*, Emile-

Paul. — Georges Simenon : *La Maison du Canal*, A. Fayard et Cie. — **1er Août:** Henri de Régnier : *Lettres diverses et curieuses écrites par plusieurs à l'un d'entre eux;* « Mercure de France ». — Henri Deberly : *Le fils indigne;* Librairie Gallimard. — Lucie Delarue-Mardrus : *François et la liberté;* J. Ferenczi et fils. — Kikou Yamata : *La trame au milan d'or;* Librairie Stock. — Colette Andris : *Une danseuse nue;* E. Flammarion. — Maurice Rostand : *L'homme que j'ai fait naître;* E. Flammarion. — **15 Août:** Alphonse de Châteaubriant : *La réponse du Seigneur;* Grasset. — Gaston Chérau : *La voix de Werther;* J. Ferenczi et fils. — Gustave Kahn : *Terre d'Israël;* Librairie Fasquelle. — Mémento. — **1er Septembre:** Colette : *La Chatte*, Bernard Grasset. — Rose Celli : *Isola*, Librairie Gallimard. — Denise Fontaine : *Rivages du néant*, F. Rieder. — Huguette Garnier : *Lily Bouquet*, E. Flammarion. — Michel Davet : *Aube*, Librairie Plon. — Maryse Choisy : *Le veau d'or*, Librairie Gallimard. — **15 Septembre:** Henri Duvernois : *A l'ombre d'une femme*, Bernard Grasset. — Charles-Henry Hirsch : *Les arrivées*, Jules Tallandier. — Marcel Aymé : *La Jument verte*, Editions de la Nouvelle Revue Française. — Pierre Véber : *Bébé rose*, J. Ferenczi et fils. — Gabriel Trarieux : *Les Egarés*, Flammarion. — Michel de Pourichkévitch : *Le passé de Sobakine*, Calmann-Lévy. — Henri Bosco : *Le sanglier*, Editions de la Nouvelle Revue Française. — **1er Octobre:** Jean Cassou : *Les inconnus dans la cave*, Librairie Gallimard. — Jean Martet : *Le colonel Durand*, Albin Michel. — Yvonne Renault-Magny : *Rayons X*, E. Flammarion. — Marcel Millet : *Le secret de Roquemaure*, Editions de Belgique. — Docteur Ch. Fiessinger : *Souvenirs d'un médecin de campagne*, A. Redier. — Georges Simenon : *L'Ecluse numéro 1*, Fayard. — **15 Octobre:** Georges Simenon : *L'âne rouge*, A. Fayard et Cie. — André Sikorska : *L'homme qui vient de la nuit; Marie Maréchal*, Ferenczi. — Jean-Jacques Bernard : Madeleine Landier, Albin Michel. — Louis de Robert : *La tragédie du désir*, E. Flammarion. — O. V. de L. Milosz : *Contes lithuaniens de ma mère l'oye*, E. Chiron. — Maurice Rostand : *La femme qui était en lui*, E. Flammarion. — Louis-Edmond Le Ratz : *Georges dans la lune*, Grasset. — **1er Novembre:** Pierre Marois : *Passé à louer*, Calmann-Lévy. — Marcel Jouhandeau : *Tire-le-long*, Librairie Gallimard. — Franz Hellens : *Réalités fantastiques*, Librairie Gallimard. — Pierre-Jean Jouve : *Vagadu*, Librairie Gallimard. — René Béhaine; *Dans la foule horrible des hommes*, Grasset. — Jean Variot : *Les coursiers de Sainte-Hélène*, Librairie Gallimard. — Pierre Janneret : *Le roman de quatre jours*, A. Redier.— Edmond Cahen: *Le Juif et l'Auvergnat*, E. Fasquelle. — Mémento. — **15 Novembre:** Leo Gaubert: *Péché*, Librairie Plon. — Abel Hermant: *Le Fils des Incas*, E. Flammarion. — Marie-Louise Pailleron : *Si j'avais su....*, E. Flammarion. — Jean Giono : *Le Serpent d'étoiles*, Bernard Grasset. — Marcel Rouff : *Au grand Léonard*, Editions de la Nouvelle Revue critique. — Emmanuel Bove : *Un célibataire*, Calmann-Lévy. — Michel Georges-Michel : *La bohème de Minuit*, A. Fayard. — **1er Décembre :** Louis Dumur : *La Fayette, nous voici!* Albin Michel. — Charles Mauban : *Les feux du matin*, Grasset. — Jean Blanzat : *A moi-même ennemi*, Grasset. — Robert Francis: *La Grange aux trois belles*, A. Redier. — Paule Régnier: *L'Abbaye d'Evolayne*, Librairie Plon. — Helen Mackay : *La Croix païenne*, Editions des Portiques. — **15 Décembre :** Charles Braibant : *Le roi dort*, Denoël et Steele. — Paul Nizam : *Antoine Bloyé*, Grasset. — Maxence Van der Meersch : *Car ils ne savent pas ce qu'ils font; Quand les sirènes se taisent*, Albin Michel. — Dominique Dunois : *Le second des Berthault*, Flammarion. — Constantin-Weyer : *Mon gai royaume de Provence*, Editions Rieder. — Mariette Martin : *Histoires du Paradis*, Les Œuvres représentatives.

SCIENCE FINANCIERE

1er Avril: Lucien Petit : *Le règlement des dettes interalliées*, Berger-Levrault. — M.-J. Bonn : *La destinée du capitalisme allemand*, Dalloz.

SCIENCE SOCIALE

15 Janvier: Gaston-Martin: *Manuel d'histoire de la franc-maçonnerie française,* Presses Universitaires. — Léon de Poncins : *La franc-maçonnerie, puissance occulte,* Bossard. — Georges Saint-Bonnet : *Le Juif ou l'Internationale du parasitisme,* Editions Vitta, 2, rue Fléchier. — E. Gascoin : *Réforme de l'Etat,* Bossard. — Maurice Ordinaire : *Le Vice constitutionnel et la Revision,* Nouvelle Librairie Française. — Quatrième *Congrès de l'Epargne française.* — Mémento. — **15 Février:** Georges Gromaire : *Le Socialisme doit-il disparaître?* Figuière. — Nicolas Berdiaeff : *Le Christianisme et la lutte des classes,* « Demain », 15, rue du Four. — Timascheff : *Le sort du Plan quinquennal,* Neue Zurcher Zeitung, Européen, 23, avenue de Messine. — Mémento. — **15 Mars:** Louis Lièvre : *Le Procès de notre époque,* Jules Tallandier. — Giscard d'Estaing : *Le socialisme budgétaire,* L'Européen, 23, avenue de Messine. — André Tardieu : *Conférence, 27 janvier,* Société des conférences. — Mémento. — **15 Avril:** Anonyme: *La situation des Réseaux et les mesures qu'elle comporte: le plan des Compagnies,* novembre 1932, sans nom d'éditeur. — Mémento. — **15 Mai:** Gustave Lanson : *Montesquieu.* « Réformateurs sociaux. Collection de textes. » Librairie Alcan. — Henri d'Alméras : *La France dévorée par les poux,* Collection des Frondeurs, Paris, 12, rue Hautefeuille. — Mémento. — **15 Juin:** Jacques Duboin : *La Grande Relève des Hommes par la Machine,* Editions Nouvelles, 16, rue de la Sorbonne. — René de Kérallain : *Correspondance,* tome premier, Bargain, 1, quai du Steïr, Quimper. — Mémento. — **15 Juillet:** Francesco Nitti : *La Démocratie. I, La Formation des démocraties modernes et les nouveaux aspects de la réaction antidémocratique. II, L'Antidémocratie et les problèmes des nouvelles sociétés démocratiques.* 2 vol. Alcan. — Pierre Musat : *De Marx à Hitler,* Alcan. — Mémento. — **15 Août:** Nicolas Berdaieff : *Le Problème du Communisme,* Desclée de Brouwer, Paris et Bruges. — E. Poisson : *Fourier,* « Collection de textes, Réformateurs sociaux », Alcan. — Mémento. — **15 Septembre:** Joseph-Barthélemy et Paul Duez : *Traité de Droit constitutionnel,* Librairie Dalloz. — Mémento. — **15 Octobre:** Alphonse Séché : *Le Dictateur ou l'homme de la république,* Malfère. — A. Daudé Bancel et Sam Meyer : *La Réforme foncière,* Terre et Liberté, avenue de la Criolla, Suresnes. — Mémento. — **1er Décembre :** Comte Hermann de Keyserling : *La Vie intime, essais proximistes,* Stock. — Mémento.

SCIENCES MEDICALES

1er Juin: Dr Charles Nicolle : *Introduction à la carrière de la Médecine expérimentale,* Félix Alcan, édit., 10 fr. — Dr Henri Bouquet : *Les ennemis de notre santé,* Librairie Hachette. — Dr Malachowski : *Voulez-vous vivre vingt ans de plus?* Nouvelle Librairie Française. — Robert Lasçaux : *La crise chirurgicale,* éditions de la Revue Mondiale, 12 fr. — Joseph Rivière : *Avec les fous,* édit. du Mercure Universel, 15 fr. — A. Deschamps et J. Vinchon : *Les Maladies de l'Energie,* Libr. Félix Alcan, 40 fr. — René Thuillier : *La vie maladive de Molière,* Jouve et Cº. — A.-B. Marfan : *Les Humanités gréco-latines et les études médicales,* Masson et Cº. — Dr Henri Duclos : *Laennec,* Flammarion. — Dr Gilbert-Robin : *La paresse est-elle un défaut ou une maladie?* Flammarion, 12 fr. — Dr G. Saint-Paul (G. Espé de Metz) : *La Paix, la Guerre, le Lieu de Genève et la Biologie,* Vigot, éditeur. — Dr Dartigues : *Livre d'Airain,* G. Doin et Cº. — Dr F. Achille Delmas : *Psychologie Pathologique du suicide,* Libr. Félix Alcan, 30 fr. — **15 Novembre:** Docteur Félix Regnault : *Les maladies de Karl Marx. Leur influence sur sa vie et sur ses œuvres.* (Article de la *Revue Anthropologique,* juillet-septembre 1933.) — Dr Cabanès : *Les Condé,* 2 volumes à 20 fr., (Albin Michel). — Léopold Stern : *Sacher-Masoch ou l'amour de la souffrance,* Bernard Grasset, 15 fr. — Docteur Emile Fleurot : *Préservation de la tuberculose et vie familiale.* Le François, éditeur. — Cons-

tant de Horion : *Esculape et les Muses*, éditions du Groupe Moderne d'Art de Liége, 10 fr. — Dr Paul Moinet : *Les Bâtards d'Esculape* (enquête sur les guérisseurs). Le François, 12 fr.

SCIENCES OCCULTES ET THEOSOPHIE

1er Mars: René Kopp : *Introduction à l'étude des sciences occultes*, Leymarie, Editeur. — *La doctrine du Christ*, Leymarie. — *Variétés sur la vérité*, Leymarie. — **15 Mars:** Maurice Magre : *La mort et la vie future*, Fasquelle, éditeur. — **15 Juin:** Prédictions astrologiques. — A. Volguine : *Les astres parlent* (Nice, Cahiers astrologiques). — Georges Muchery : *Méthode pratique d'astrologie divinatoire* (Paris, Editions du Chariot). — **15 Octobre:** Dom Necroman : *Planètes et Dieux;* Maurice d'Hartoy, éditeur, Paris. — L'œuvre de M. Louis Hoyack; Chacornac et Marcel Rivière, Paris.

THEATRE

1er Janvier: *La Margrave*, comédie en trois actes d'Alfred Savoir, à la Comédie des Champs-Elysées. — *Christine*, pièce en quatre actes de Paul Géraldy, à la Comédie-Française. — **15 Janvier:** Lisa Duncan. — *Un Soir de Réveillon*, opérette en 2 actes et 10 tableaux de MM. Armont et Gerbidon, aux Bouffes-Parisiens. — *Réséda*, 4 actes de Bernard Zimmer, au Studio des Champs-Elysées. — **1er Février:** *La Paix*, d'après Aristophane. Adaptation libre en deux parties par François Porché, à l'Atelier. — *Le Secret*, pièce en 3 actes, en prose, de M. Henry Bernstein, à la Comédie-Française. — **15 Février:** *Mandarine*, pièce en trois actes de M. Jean Anouilh, au Théâtre de l'Athénée. — *Monsieur de Pourceaugnac*, comédie-ballet en trois actes de Molière, à la Comédie-Française. — **1er Mars:** Une anecdote. — *La Voie Lactée*, comédie en trois actes de M. Alfred Savoir, au Théâtre des Mathurins. — *Les Revenants*, drame en trois actes de Henrik Ibsen, au Théâtre des Champs-Elysées. — **15 Mars:** *Sapho*, pièce en cinq actes en prose, d'Alphonse Daudet et Adolphe Belot, à la Comédie-Française. — **1er Avril:** *Napoléon*, pièce en quatre actes et trente-quatre tableaux de M. Saint-Georges de Bouhélier, à l'Odéon. — *Intermezzo*, comédie en trois actes de M. Jean Giraudoux, à la Comédie des Champs-Elysées. — **15 Avril:** *La Femme en Blanc*, pièce en trois actes de M. Marcel Achard, au Théâtre Michel. — *La Francerie*, trois actes en 1914, de M. Paul Raynal, à la Comédie-Française. — **1er Mai:** *Le Vol Nuptial*, comédie en trois actes de M. Francis de Croisset, au Théâtre de la Michodière. — *Madame Chiffon*, comédie musicale en trois tableaux d'Yvette Guilbert, à la Salle Pleyel. — **15 Mai:** *Le Bonheur*, pièce en trois actes et quatre tableaux de M. Henry Bernstein, au théâtre du Gymnase. — **1er Juin:** *Châteaux en Espagne*, comédie en quatre actes de M. Sacha Guitry. — Une épigramme. — *Loire*, pièce en quatre actes par M. André Obey, jouée par la Compagnie des Quinze. — **15 Juin:** *Le Paradis Perdu*, comédie en 4 actes de M. Paul Gavault, à l'Athénée. — *Le Professeur Klenow*, pièce en 3 actes, en prose, de Mme Karen Bramson. — *Adam et Eve*, pièce en 2 tableaux, en prose, de M. Sacha Guitry, à la Comédie-Française. — **1er Juillet:** *La Demoiselle de Mamers*, pièce en 3 actes, de MM. Yves Mirande et Gustave Quinson, au théâtre du Palais-Royal. — **15 Juillet:** *Monsieur Vernet*, de Jules Renard; *La Chance de Françoise*, de G. de Porto-Riche, à la Comédie-Française. — Lisa Duncan au Théâtre des Champs-Elysées. — **1er Août:** *Le Misanthrope*, comédie en 5 actes en vers de Molière, au Théâtre National de l'Odéon. — **15 Août:** *Phèdre*, tragédie en 5 actes, de Racine. Disque gramophone. — **1er Septembre:** *Phèdre*, tragédie en 5 actes de Racine, à la Comédie-Française. — **15 Septembre:** A propos de *La Fille de Madame Angot*, opéra-comique de Clairville, Siraudin et Koning. — **1er Octobre:** *Knock*, comédie en 3 actes de Jules Romains, au studio d'Epinay. — **1er Novembre:** *Prière pour les Vivants*, pièce en trois actes et dix tableaux de M. Jacques

Deval au théâtre de l'Athénée. — *Quinze couples*, pièce en trois actes et quatorze tableaux, de Mmes Charasson, Rachilde, MM. Kamké, Achard, Bastia, Ramel, de Heekeren, au Grand Guignol. — *En deuil de l'amour*, drame de Rachilde et Georges Kamké; *L'Absence*, comédie d'Henri Duvernois; *L'Orgie*, drame en trois actes, de M. Duham; à la Potinière. — *Monsieur Le Trouhadec saisi par la débauche*, comédie en cinq actes de M. Jules Romains, à la Comédie des Champs-Elysées. — **15 Novembre:** *Maria*, comédie en trois actes et quatre tableaux, de M. Alfred Savoir, au Théâtre des Ambassadeurs. — *O mon bel inconnu!...* comédie musicale en trois actes de M. Sacha Guitry, aux Bouffes-Parisiens. — *L'Arlésienne*, pièce en trois actes et cinq tableaux, d'Alphonse Daudet, à la Comédie-Française. — **1er Décembre :** *Tovaritch*, Comédie en quatre actes de M. Jacques Deval, au Théâtre de Paris. — *La Fuite en Egypte*, Comédie en trois actes et quatre tableaux, de M. R. Spitzer, au Théâtre des Mathurins. — **15 Décembre :** *La Colombe Poignardée*, pièce en trois actes de M. Gaston Sorbets, à l'Odéon. — *Les Caves du Vatican*, sotie en neuf jeux de Mme Lartigaud, d'après le roman d'André Gide, au Studio des Champs-Elysées. — *Richard III*, drame en cinq actes, de Shakespeare, adaptation d'André Obey, à l'Atelier.

VARIETES

15 Avril: Sur la demeure de Clotilde de Vaux. — **15 Juin:** Identification de la demeure de Clotilde de Vaux. — **15 Décembre:** Wellérisme français.

VOYAGES

1er Janvier: Camille Mauclair : *Florence*, De Boccard. — Léon Riotor: *Ouessant*, Editions Pierre Roger, Paris. — **15 Janvier:** Philippe Secrétan : *La Grèce sans mythlogie*, Les Gémeaux, 66, boulevard Saint-Germain. — Sirieyx de Villers et Fernand Lot : *Détours en pays basque*, W. Chabas, Hossegor. — **1er Mars:** Jean Ajalbert : *Auvergne*, Albin Michel. — Albert Londres : *Histoire des Grands Chemins*, Albin Michel. — **1er Avril:** A. Broquelet : *A travers nos Provinces*, Garnier frères. — Marcel Rouff : *Montagnes*, Gallimard. — **1er Mai:** Jean Rodes : *A travers la Chine actuelle*, Fasquelle. — Edmon Pilon : *Versailles*, B. Arthaud, Grenoble. — **15 Mai:** Pierre Frédérix : *Irlande Extrême-Occident*, Gallimard. — Jean Mauclère : *Gens et Routes de Lithuanie*. Alexis Redier, éditeur, 11, rue de Sèvres, Paris. — **15 Juin:** R. P. Huc: *Tartarie et Thibet inconnus*, Les Œuvres Représentatives. — Henri Michaux : *Un Barbare en Asie*, Gallimard. — **15 Juillet:** Jacques Chabannes : *Mitropa*, Librairie Valois. — Claude Aveline et Berthold Mahn : *Routes de la Catalogne*, Paul Hartmann, éditeur. — **15 Août:** Alain Gerbault : *L'Evangile du Soleil;* Fasquelle. — Gabriel Faure : *Sur les Routes de Bohême;* Fasquelle. — **15 Septembre:** Edmond Pilon: *Le Charme de Paris*, Piazza. — Rézy Delagrève : *Iles de Rêve*, Revue Mondiale. — **15 Octobre:** Jean Giron : *Causses et Cévennes*, B. Arthaud, Grenoble. — Léon Riotor : *Lyon*, Editions Pierre Roger, Paris. — **15 Novembre:** A. T'Serstevens : *L'Itinéraire Espagnol*, Plon. — Cohen-Portheim : *Londres*, Flammarion. — **1er Décembre :** Paul Morand : *Londres*, Plon. — Edouard Schneider : *Assise*, Ernest Flammarion.



Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1933.

BULLETIN FINANCIER

La seconde quinzaine d'octobre aura été une période de grande agitation politique. Le geste théâtral de l'Allemagne rompant la Conférence du désarmement et le Pacte à Quatre a causé un sérieux malaise sur tous les marchés. Dans la suite, le dépôt des projets financiers du ministère Daladier est venu ajouter au trouble général. Le précompte, la taxation des sociétés pétrolières, le remplacement du droit de circulation des automobiles par une taxe sur les essences, enfin les nouveaux impôts sur le gaz et l'électricité ont fait l'objet de discussions passionnées.

Mais, contrairement à ce qu'on aurait pu craindre, la chute du ministère Daladier est demeurée sans effets sérieux sur la Bourse de Paris. Pareillement, la constitution d'un cabinet Sarraut a trouvé la spéculation indifférente.

S'il en a été ainsi, ce fut parce que l'attention des milieux financiers était sollicitée par un fait d'une autre importance : la politique monétaire du gouvernement américain, que le président Roosevelt a exposée dans un discours retentissant.

Les Etats-Unis projettent d'acheter tout l'or que produisent les mines aurifères américaines et à un prix qui sera toujours supérieur au cours mondial enregistré à Londres. Autrement dit, le président Roosevelt se propose d'aggraver la dépréciation du dollar, afin de stimuler la hausse des prix intérieurs, d'abaisser le prix de revient des produits américains et de permettre aux exportateurs de son pays de concurrencer ceux de l'Europe.

Le dollar doit donc fléchir et les marchés commerciaux et financiers des Etats-Unis doivent enregistrer une hausse nominale. Quelle en sera l'ampleur ? Et quelle en sera l'influence sur les autres marchés du monde ?

Il est encore trop tôt pour se faire une opinion sur ce sujet. Si les Etats-Unis réussissaient à conquérir certains marchés par le change, notre commerce extérieur se trouverait gravement affecté et nos producteurs auraient à compter avec la concurrence américaine. Mais les gouvernements des pays d'Europe ne sauraient manquer de prendre des mesures de rétorsion : surtaxes douanières, contingentements, etc... C'est pourquoi, après avoir enregistré un mouvement de reprise au lendemain de la chute du cabinet Daladier, la Bourse de Paris s'est finalement confinée dans une position d'attente.

Nos rentes ont marqué des fluctuations assez désordonnées, d'autant que, si le précompte est voté, elles prendront rang parmi les valeurs privilégiées, puisque les porteurs de fonds publics seront exonérés de toute avance d'impôts.

Les banques françaises ont montré beaucoup de résistance; et il ne saurait en être autrement, maintenant que la fin de l'année est proche et qu'on commence à supputer les résultats de 1933.

Les mines ont été particulièrement suivies par la spéculation professionnelle. Le Comité international de l'Etain se propose en effet de relever de 33 1/3 % à 40 % la quote-part que ses membres sont autorisés à produire, et l'on compte sur un relèvement des cours du métal.

Les Pétroles retiennent également l'attention, car le secrétaire d'Etat américain à l'Intérieur a annoncé que, à compter du 1er décembre, des mesures draconiennes seraient prises pour limiter la surproduction et favoriser l'ascension des prix. Or, le pétrole américain règle le marché mondial des combustibles liquides.

Les planteurs anglais et néerlandais de caoutchouc se sont réunis à Londres. On ignore encore les décisions qu'ils prendront pour contrôler la production; mais tout porte à croire que les cours du crêpe s'amélioreront avant longtemps.

LE MASQUE D'OR.